

VOYAGE
DE
LISTER A PARIS
EN MDC XCVIII

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS
PUBLIÉ ET ANNOTÉ
PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

ON Y A JOINT
des Extraits des ouvrages d'Evelyn relatifs à ses voyages
en France de 1648 à 1661



A PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
—
M DCCC LXXIII

H.53

7

3998

VOYAGE
DE
LISTER A PARIS
EN MDCXCVIII

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

VOYAGE
DE
LISTER A PARIS
EN MDCXCVIII

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

ON Y A JOINT

des Extraits des ouvrages d'Evelyn relatifs à ses voyages
en France de 1648 à 1661



A PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIII



75580

La présente traduction du *Voyage de Lister à Paris* a été imprimée par L. Lahure, avec les caractères & par les soins de la Société des Bibliophiles françois, & quand elle fut achevée d'imprimer, le *xv* janvier MDCCC LXXIII, étoient Membres de ladite Société :

S. A. R. Monfeigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur.*

I. — 1820. — M. le Comte ÉDOUARD DE CHABROL, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État, *Doyen.*

II. — 1843, 5 avril. — M. le Baron JÉRÔME PICHON, *Président.*

III. — 1845, 26 mars. — M. le Baron DU NOYER DE NOIRMONT, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État.

IV. — 1846, 20 mai. — M. ERNEST DE SERMIZELLES.

V. — 1851, 28 mai. — M. DE LIGNEROLLES.

VI. — 1851, 24 décembre. — M. le Comte HENRY DE CHAPONAY.

VII. — 1852, 14 janvier. — M. DURIEZ DE VERNINAC, Secrétaire d'ambassade.

VIII. — 1852, 14 janvier. — M. le Comte GEORGES DE SOULTRAIT, Membre non résidant du Comité historique des Arts & Monumens.

IX. — 1852, 15 décembre. — M. le Vicomte FRÉDÉRIC DE JANZÉ.

- X. — 1854, 11 janvier. — M. le Marquis DE BÉRENGER.
- XI. — 1856, 29 janvier. — M. PROSPER BLANCHEMAIN.
- XII. — 1856, 12 mars. — M. PAULIN PARIS, Membre de l'Académie des Inscriptions.
- XIII. — 1858, 24 mars. — M. CHARLES SCHEFER, Premier Secrétaire interprète du Gouvernement.
- XIV. — 1858, 12 mai. — M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT, de l'Académie des Inscriptions.
- XV. — 1860, 11 janvier. — M. MARCELLIN DE FRESNE, *Secrétaire*.
- XVI. — 1861, 22 mai. — M. le Vicomte DE BEAUCHESNE, chef de section aux Archives de France.
- XVII. — 1861, 24 décembre. — M. le Comte OCTAVE DE BEHAGUE, *Trésorier*.
- XVIII. — 1861, 24 décembre. — M. le Comte CLÉMENT DE RIS.
- XIX. — 1863, 28 janvier. — Mme la Comtesse FERNAND DE LA FERRONNAYS.
- XX. — 1864, 13 janvier. — M. DE BRAY, Receveur des finances, à Paris.
- XXI. — 1865, 22 février. — M. le Duc DE FITZJAMES.
- XXII. — 1867, 24 avril. — M. le Marquis DE BIENCOURT.
- XXIII. — 1868, 27 mai. — M. GUSTAVE DE VILLENEUVE.
- XXIV. — 1870, 11 mai. — Mme la Marquise DE NADAILLAC.

MEMBRES ADJOINTS ET ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

- I. — 1862, 26 février. — M. le Prince AUGUSTIN GALITZIN. A. E.
- II. — 1870, 12 janvier. — M. CHARLES SAHRER DE SAHR. A. E.
- III. — 1872, 24 janvier. — S. A. R. Monseigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur*. M. A.
- IV. — 1872, 24 janvier. — M. l'Abbé BOSSUET, curé de Saint-Louis en l'Île. M. A.
- V. — 1872, 4 avril. — M. le Comte LANJUINAIS.

MEMBRE HONORAIRE.

M. GRANGIER DE LA MARINIÈRE,
Préfet de la Haute-Marne.

MEMBRES CORRESPONDANS.

La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

La SOCIÉTÉ PHILOBIBLON de Londres.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto



AVERTISSEMENT.

TOUT a été dit sur Louis XIV & son siècle, sur la société à laquelle il présidoit, sur l'entourage qu'il dominoit de sa majesté. Les rayons de nos bibliothèques ploient sous le faix des annalistes, traités spéciaux, pamphlétaires, panégyristes, historiens officiels, recueils de chansons dont le voisinage rappelle l'escorte obligée des anciens triomphateurs. Reste-t-il quelque chose à apprendre ? quelque chose d'essentiel ? Je ne sais ; mais peut-être écouterait-on volontiers le témoignage d'un étranger à portée, par sa position, de nous dire de quelle façon la gloire du grand Roi frappoit les yeux de nations naguère ennemies & toujours rivales ; comment elles apprécioient nos mœurs, nos arts, nos sciences. C'est ce que l'on peut demander au docteur Lister, qui, en 1698, accompagna le comte de Portland dans son ambassade auprès de Louis XIV, après la paix de Ryswick. Tel est le motif qui nous a engagé, autant que ses curieux

détails sur le Paris d'il y a cent foixante-quinze ans, à publier une traduction des récits d'un voyageur, nous ne dirons pas inconnu, mais dont les œuvres n'avoient jamais pris place dans notre littérature (1).

On connoit trois éditions de Lister, si toutefois les deux premières, datées de 1698 & 1699, & complètement identiques, ne sont pas la même (2). La troisième, donnée en 1823, par un confrère de l'auteur, le docteur Henning, avec d'assez nombreuses notes, promet merveilles, & ne tient guère sa promesse. Mutilée de près d'un tiers, elle prétend parfois corriger l'ancien texte, celui qui avoit été publié sous les yeux de l'auteur même; mais ces corrections sont trop malencontreuses pour que l'on soit tenté de les adopter. Nous lui avons cependant emprunté la notice biographique; la division par chapitres, plus commode pour le lecteur, & quelques notes. Ces notes sont nombreuses & prolixes chez le docteur Henning, qui

(1) Il existe à la Bibliothèque un manuscrit d'une traduction ancienne (vers 1720) de Lister. Mais, outre que cette traduction est assez négligée, je n'y ai trouvé aucune observation ni note à signaler. Son auteur paroît tellement étranger à l'époque de Louis XIV, qu'il écrit Puffart pour Puffort. (B. J. P.)

(2) Lowndes indique également l'édition de 1698; autrement, je ne croirois pas à son existence. Lister, passant les premiers six mois de 1698 à Paris, n'avoit guère le temps de publier son voyage dans les six derniers mois de l'année. (E. de S.)

en réclame la responsabilité pour lui seul & qui fait bien. Nous avons dû les écarter presque toutes. FausSES, hasardées ou puériles, elles auroient inutilement chargé notre volume, qui tirera un tout autre intérêt de celles que nous ont communiquées trois de nos confrères. On les reconnoitra à leurs initiales (1).

Nous avons suivi scrupuleusement le texte de l'édition de 1699. Nous n'en avons rien omis; pas plus les dissertations anatomiques & chirurgicales que le reste. C'est l'ouvrage d'un médecin. Si le lecteur y rencontre des passages choquants, fastidieux ou trop techniques, il va sans dire qu'il est libre de les passer. Nous avons également laissé subsister quelques expressions d'une familiarité bizarre. Ces expressions ou leurs équivalents sont dans l'original; elles caractérisent l'homme; & la fidélité à laquelle nous nous sommes astreint ne nous permettoit pas de les faire disparaître. La seule modification que nous nous soyons permise a eu pour objet de rétablir les noms propres & de rectifier les citations là où il en étoit besoin. Enfin, nous n'acceptons en aucune façon la responsabilité de certaines opinions qu'exprime nettement Lister

(1) Les notes de M. de Sermizelles sont désignées par les initiales E. de S., celles de M. le baron Pichon par les initiales B. J. P.; celles de M. Paulin Paris par les initiales P. P.; celles de M. le comte L. Clément de Ris par les initiales C. R.

fur le célibat des prêtres, par exemple. Protestant, on ne doit pas s'attendre à le voir parler comme un catholique. C'est son affaire & non la nôtre. D'ailleurs, ce ne feront jamais de pareilles attaques qui diminueront ou augmenteront le nombre des vocations ecclésiastiques ou religieuses.

Lifter étoit un favant, un lettré; mais — qu'il soit permis à un membre de la Société qui offre son livre au public d'en faire la remarque — ce n'étoit pas un bibliophile. Il emporta de Paris, nous dit-il, deux ou trois volumes, &, après avoir un jour cédé à la tentation d'assister à une vente de livres, il en sortit indigné des prix qu'ils atteignoient, laissant les libraires s'en arranger comme ils pourroient. Ce n'est pas sans mauvaise humeur qu'il parle de ceux-ci.

Ce n'est pas ainsi que, quelques années plus tard, s'exprimoit sur leur compte le Suédois George Wallin dans un passage de sa *Lutetia Parisiorum erudita* (1), que je demande la permission de citer :

(1) *Lutetia Parisiorum erudita sui temporis, hoc est annorum hujus sæculi XXI & XXII auctore G. W. S. (Georgio Wallino Sueco), Norimbergæ, anno MDCCXXII; in-12 de iv & 182 pages, plus 2 pour l'errata.*

Wallin est encore l'auteur d'une dissertation sur sainte Geneviève, dans laquelle il attaque avec une forte de fureur l'histoire & même l'existence de cette sainte, dont le culte est si touchant & si sympathique. Il en arrive à des raisonnemens comme ceux-ci : « Quoi! les prières de sainte Geneviève auroient sauvé Paris? Il n'y avoit donc pas

„ Peut-être ceux qui voudroient faire en France le même voyage que moi & dans le même but se trouveroient-ils bien d'accepter le plan que j'ai suivi. Je n'ai eu qu'à m'en louer. Ce n'est pas sans raison, dit-on, que tous veulent apprendre, tandis que personne ne veut payer les frais d'apprentissage. C'est ici surtout que ce proverbe trouve son application. La plupart des voyageurs ont un grand désir de connoître les nouveaux écrits des sàvans, de les lire, d'en faire leur profit; mais le nerf de toutes les affaires leur manque souvent pour se procurer ceux de ces ouvrages qui leur plairoient; puis il ne convient guère à des gens qui ont devant eux un long voyage à faire de se charger de pareils embarras,

d'autres personnes qui prioient Dieu? Pourquoi Dieu ne les exauçoit-il pas aussi bien qu'elle (p. 149)? Loth étoit saint : il ne put sauver Sodome, & sainte Geneviève auroit sauvé Paris! »

Mais on trouve dans son livre, pour ainsi dire malgré lui, de curieux renseignemens sur le culte de sainte Geneviève à Nanterre, sur les processions & les *Eulogies* de sainte Geneviève, &c. (sous la Restauration, on en envoyoit encore au Roi & à la famille royale, me dit M. l'abbé Bofluet). Notre regretté collègue de Lincy a tiré bon parti de ce livre maussade dans son *Histoire des Femmes célèbres*, restée malheureusement incomplète.

Voici le titre de l'ouvrage : *G. Wallini de S. Genovesæ.... disquisitio historico-critico theologica. Witterbergæ, sumptibus & litteris viduæ Cardetæ, 1723; 12 feuillets, dont le portrait de sainte Geneviève, & 276 pages in-4°. Figures intéressantes.*

L'ouvrage est dédié au roi de Suède, que Wallin appelle son très-bon & très-haut PATRON après Dieu. J'aime mieux sainte Geneviève. (B. J. P.)

s'il est permis de parler des livres de cette façon malféante. A ceux qui veulent à la fois satisfaire leur goût & ménager leurs finances, j'indiquerai une méthode aisée : il faut pour cela s'introduire dans la familiarité de deux ou trois des principaux libraires. Vous entrerez sans peine dans une liaison avec eux ; car, à l'exemple de tous leurs compatriotes, ils sont surtout avec les étrangers d'un abord facile. Achetez-leur un ou deux ouvrages ; tout leur magasin est bientôt à votre disposition. Vous pouvez ensuite le fréquenter aussi souvent qu'il vous plaira ; parcourir tous les livres que vous voudrez : tous sont sous votre main, propres & bien reliés. Vous aurez, pour vous en servir, une table bien éclairée à côté de vous. Si c'est en hiver : un bon feu. Personne ne fera de bruit autour de vous ; personne pour vous surveiller. Vous serez seul dans le magasin, qui vous fera livré comme si les maîtres vous avoient connu dès l'enfance. Les livres qu'ils n'auront pas, ils enverront, si vous le désirez, leurs domestiques les chercher ailleurs. Quant aux leurs, si vous voulez les lire chez vous, ils vous les confieront. Parmi les libraires à qui je suis redevable de ces bons offices, je citerai pour son extrême politesse M. Florentin Delaulne, qui, de son côté, je crois, n'aura pas eu à se plaindre de mon peu de soin (1).

(1) Avant le passage cité par M. de Sermizelles, il en est un autre

„ Il ne s'en faut guère qu'à l'exemple de je ne fais quel empereur romain, je n'appelle Paris

(p. 148), curieux pour l'histoire du commerce des livres. Le voici : „ Pour ce qui est des libraires, que j'appellerai *minorum gentium* (on appeloit ainsi à Rome les familles patriciennes qui ne remontoient pas à l'origine de la République), c'est-à-dire ceux qui vendent des livres, tant vieux que modernes, sous des auvents, sur tous les quais de la Seine & dans toutes les places & carrefours publics, je n'en parle pas, & leur nombre ne peut pas être évalué. Je ne dis rien non plus des amateurs libraires (*privatos bibliopolas*) qui font le commerce, non en public, mais chez eux. Lorsque j'arrivai à Paris, il y avoit encore une quatrième espèce de libraires assez plaisans, & qui ne manquoient jamais d'acheteurs. Sur des tables, sur des planches placées dans la rue étoient étalés des livres de toute espèce, & le marchand invitoit à haute voix les passans à les voir & à les acheter. J'ai encore dans les oreilles ces mots que j'ai entendu répéter si souvent : *Bon marché ! Quatre sols, cinq sols la pièce ! Allons vite ! Toutes sortes de livres curieux* (ces mots sont en françois dans le texte). J'étois stupéfait qu'on pût vendre à si vil prix des livres souvent très-rares & très-bien conditionnés (*rariores & elegantes*). Mais j'en appris bientôt les motifs. 1° Cette espèce de libraires n'a aucune connoissance des livres. 2° Satisfaits d'un petit bénéfice, ils revendront sans faire autrement attention ce qu'ils auront acheté aux conditions les plus faciles : car, à Paris, les bibliothèques des personnes qui meurent ne sont pas toujours vendues publiquement à l'enchère, comme cela se fait dans d'autres villes ; mais on vend les livres, en quelque sorte, tant, à l'aune courante, à ceux qui en veulent. Cependant, peu après, ces ventes furent défendues par l'autorité supérieure, tant à cause des abus auxquels elles donnèrent lieu, qu'à cause des autres libraires, qui se plaignirent de ne plus voir personne (*querentium solitudinem ante ostium*). „

Ailleurs (p. 11) Wallin nous apprend que „ le P. Ducerceau (qu'un ministre de l'instruction publique & des beaux-arts confondoit si adroitement naguère, dans une allocution publique, avec l'architecte du seizième siècle) avoit composé deux satires françoises : l'une, intitulée *Morolique*, contre M. Le Tellier, archevêque de Reims ; l'autre, *le Petit*

cette chère ville, tant je m'en sépare avec peine ; tant, rien que de penser à elle, il me semble

Flagellant, contre l'*Histoire des Flagellans* du docteur Boileau, mais que, malgré le haut prix que l'on étoit disposé à les payer, il étoit impossible de se procurer ni l'une ni l'autre. » Je n'ai vu ce fait littéraire mentionné nulle part.

Parlant (p. 122) de la bibliothèque de l'abbé Bignon, Wallin se plaint « que ce trésor soit invisible depuis que Law en a fait l'acquisition à haut prix. »

Mais je ne puis résister au plaisir de citer ce que dit Wallin des bibliothécaires parisiens en 1722 (p. 124) : « Quoiqu'à leurs yeux nous soyons des hérétiques, ils nous rendent tous les bons offices qu'ils peuvent imaginer & se donnent pour nous toutes les peines imaginables. Certes, ils n'ont pas cette pesanteur d'esprit & ce caractère morose dont j'ai vu infectés quelques bibliothécaires d'autres pays. Arrive-t-il quelqu'un dans le dépôt qui leur est confié, ils se cachent dans quelque coin, alléguant le froid en hiver & la chaleur en été ; & leurs connoissances littéraires sont si légères, qu'ils ne savent pas ce que c'est que Lambécus, ni où il est. Le bibliothécaire parisien, au contraire, est profondément versé dans tout ce qui touche à toutes les branches de l'histoire, de l'étude & de l'érudition ; ce qui permet à l'étranger d'apprendre beaucoup de lui. Sa civilité est telle, qu'il semble n'avoir été créé & mis au monde que pour vous. Dès qu'il vous voit arriver, abandonnant toutes les occupations qui l'accablent, il vole vers vous le sourire sur les lèvres & les bras étendus. Il ouvre les portes de la bibliothèque, vous y introduit, vous accompagne dans toutes les pièces, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine & après beaucoup de prières que vous obtenez de lui de se contraindre de son bonnet. Tout ce qu'il a de curieux, de rare & de beau, il vous le montre sans en être prié, & par le seul effet de sa politesse. Il vous le met en main & vous engage à le prendre, à le feuilleter, à l'examiner. Vous entend-il témoigner le désir de voir un ouvrage, il sembleroit qu'un prince a parlé, tant il est prompt & empressé. Il parcourt aussitôt le catalogue, note la place du livre, parcourt les rayons & les armoires sans prendre le temps de respirer ; traîne les échelles lui-même, les dresse, les gravit, ne permet ni qu'on l'aide ni qu'on porte les

m'en arracher une seconde fois. Tout lecteur bien disposé, appréciateur équitable des Fran-

livres. Il approche un siège, dispose la table, sert debout le lecteur assis. On ne lui demande qu'un livre, il apporte dix autres ouvrages traitant le même sujet, afin qu'on puisse les comparer & prendre au moins leurs titres, si l'on n'a pas le temps de faire davantage. Il vous fournit de l'encre, des plumes, du papier, de la lumière même, si le jour baisse.

« Quand il vous voit bien au travail, de peur de vous gêner, il demande la permission de s'en aller, comme s'il ne pouvoit le faire qu'avec votre agrément. Il ferme les portes, vous laissant bien entouré de livres, bien pourvu des instrumens & du temps nécessaires. Après une heure ou deux, il revient; vous demande si vous êtes satisfait de tel ou tel auteur; quel jugement vous portez de son ouvrage; si vous désirez d'autres livres, tout prêt à vous offrir de nouveau son ministère. Sinon, & si vous cessez de lire, il réunit les volumes & les remet à leur place, étouffant quelquefois sous leur poids. Il garde toujours un front ouvert dans la crainte que vous n'attribuiez à l'impatience l'oppression (*suspensio*) que lui cause la fatigue. Enfin, quand vous partez, il vous remercie d'avoir honoré la bibliothèque de votre présence; il vous reconduit dans tous les escaliers jusqu'à la dernière porte, tête nue; a l'air de vous quitter avec le plus vif regret, & vous prie de revenir très-souvent, de ne pas épargner votre serviteur, de disposer de la bibliothèque, comme si elle étoit vôtre & tout à fait à votre volonté.

« Tel est le portrait du bibliothécaire parisien. Et si par hasard ce pauvre livre (*vile opusculum*) tombe un jour sous les yeux des François, qu'ils sachent que mon cœur n'est ni de fer ni de marbre, mais que je leur rends grâce autant qu'il est en mon pouvoir, & qu'en cela je ne fais qu'acquitter une dette. Mon nom ignoré n'est pas digne d'être gravé dans la mémoire de tant de gens éminens (*egregiorum*); mais qu'ils sachent seulement que je suis le lecteur le plus assidu qu'ils reçurent dans ce temps-là dans leurs bibliothèques. »

Si les bibliothécaires parisiens d'aujourd'hui ne se reconnoissent pas tous dans le portrait de leurs devanciers, ce n'est peut-être pas tout à fait de leur faute. Ce qui étoit possible pour un nombre limité de tra-

çois, comprendra les justes motifs de cet amour innocent. Plût à Dieu que l'orage de malheurs qui s'apprêtoit à fondre sur moi n'eût pas troublé la paix de mon âme ! Plût à Dieu que les soupirs secrets & les larmes, qui me rendirent si amères les plus grandes & les plus innocentes délices de l'univers entier, n'eussent pas eu de véritables causes (1). Adieu cependant, ville aussi agréable dans la prospérité que pleine de consolations pour l'adversité & les âmes souffrantes ! Adieu, ville qui m'as été également douce dans les deux fortunes ! Paris, ville bien chère, car mon amour pour toi ne me permet pas d'en dire plus. Peut-être le sort me fournira-t-il l'occasion de parler encore de toi ; mais je dois à présent mettre fin à cet ouvrage où j'ai vanté ton

vailleurs réels & sérieux, ne l'est plus avec la société très-mêlée, à tous les points de vue, qui a envahi les bibliothèques. Lauraguais, dans sa *Lettre à Mme**, où, au travers des nuages métaphysiques & des écarts d'un esprit mal ordonné, il y a des pensées remarquables & justes, des anecdotes amusantes, & ce beau fragment des mémoires de la duchesse de Brancas, Lauraguais, dis-je, remarque que le public, ayant voulu entrer partout, est entré en effet partout, mais que les lieux où il est entré ne sont plus restés ce qu'ils étoient avant son introduction ; de façon que le public n'a pas vu ce qu'il vouloit voir. Ceci s'applique aux bibliothèques comme aux cours & à bien d'autres choses. (B. J. P.)

(1) Wallin venoit d'apprendre la mort inattendue de son père, évêque de Nordland. Cette mort le contraignit de revenir en Suède plus tôt qu'il ne se l'étoit proposé. (E. de S.) Il me semble, au ton du style, que la mort de son père n'entroit que pour une moitié dans le chagrin que causoit à Wallin son départ de Paris. L'amour qu'avoit su lui inspirer quelque jolie Parisienne devoit y figurer pour l'autre moitié. (C. R.)

bonheur de renfermer dans ton sein un si grand nombre d'érudits. Mais combien feroit plus grand mon bonheur à moi si, en te voyant adopter une autre religion, je pouvois dire que le tien est arrivé à son comble (1). »

C'est avec ces paroles attendries que Wallin prend congé de Paris & lui souhaite d'abandonner son antique foi. Il y a de cela juste cent cinquante ans, & depuis lors Paris a été bien près d'accomplir le vœu du voyageur. Paris prenoit-il ainsi le chemin du Paradis terrestre? S'acheminait-il, au contraire, sur la voie diamétralement opposée? Les mois de mars, avril & mai 1871 font là pour répondre.

Je reviens à Lister après une digression peut-être trop longue.

A l'époque de son voyage à Paris, Louis XIV n'est plus pour nous à son apogée : dès ce moment le soleil du grand règne s'abaisse rapidement vers son déclin. Je ne pense pas qu'il en fut de même pour les contemporains auxquels l'éclat d'un passé si récent devoit encore fermer les yeux sur sa décadence. Lister obéit sans doute entièrement à cette impression. Mais un de ses compatriotes, né & mort peu d'années avant lui, John Evelyn, dont nous allons raconter la vie, a laissé également des notes sur Paris. Ces notes ont été écrites cinquante ans avant celles de

(1) Pages 149 & suivantes.

Lifter : c'est le Paris de la régence d'Anne d'Autriche dont il s'agit & point encore celui de Louis XIV. L'aspect doit en être tout autre ; mais les ressemblances, s'il y en a, & les contrastes doivent offrir un égal intérêt. Le lecteur pourra en juger, la Société des bibliophiles ayant bien voulu accueillir ma proposition & autoriser la publication, dans ce même volume, de la partie du journal d'Évelyn, qui contient le récit de son séjour à Paris en 1648 & années suivantes.

E. DE SERMIZELLES.

JOHN EVELYN.

LA vie d'Evelyn s'est écoulée sous le règne de Charles I^{er}, le protectorat de Cromwell, les règnes de Charles II, de Jacques II, de Guillaume III, & les premières années de la reine Anne. Elle a traversé presque entièrement le siècle pendant lequel se sont développés les élémens de la prospérité & de la puissance de la Grande-Bretagne.

John Evelyn est né à Wotton, dans le comté de Surrey, le 31 octobre 1620. Il étoit le quatrième enfant & le second fils de Richard Evelyn & d'Eléonor, fille unique de John Standsfield, d'une ancienne famille du Shropshire éteinte vers cette époque. La famille d'Evelyn subsiste encore avec honneur. Vers 1620, elle possédoit depuis plus d'un siècle une grande opulence. Plusieurs terres considérables appartenoient à cette maison d'origine normande. L'une des sources de sa richesse avoit été la fabrication de la poudre. Le père d'Evelyn, comme ses ancêtres, possédoit plusieurs poudreries.

Ce fut à l'école de Southèver que l'enfant fit ses études, jusqu'à son entrée à l'université. Il fut admis en 1637 au collège de Baliol (Oxford). Il s'étoit fait antérieurement inscrire pour l'étude du droit à l'Inn de Middle Temple. Jeune alors, sa vie paroît avoir été, comme elle le fut toujours, parfaitement ordonnée. Rien ne donne à penser que son journal ne dissimule quelque irrégularité.

Au bout de quelques années, les agitations politiques vinrent troubler, comme le reste du pays, le calme des villes universitaires. Evelyn choisit ce moment pour faire un court voyage dans les Pays-Bas. Il se rendit à Genappe, qu'assiégeoient les François & les Hollandois, soutenus par quelques compagnies angloises. La ville étoit prise quand il arriva. Le capitaine Honeywood l'admit comme volontaire, &, pendant qu'on relevoit les fortifications de la place, Evelyn, une pique à la main, prenoit part au service militaire. Soldat *ad honores*, il devoit préférer & préféra, en effet, figurer sur les bancs de l'université de Leyde. A Dort, il assista à l'entrevue de la reine Marie de Médicis, exilée avec sa fille la reine Henriette-Marie.

Les agitations s'aggravant & la guerre civile étant déclarée, il revint en Angleterre & se rendit à l'armée royale avec l'intention de prendre part à la bataille de Brentford. Après avoir eu l'insigne honneur de donner au Roi un cheval tout équipé, il quitta l'armée. Les terres de son frère aîné (leur père étoit mort depuis peu) n'étoient pas éloignées de Londres. Sa famille, ses biens étoient exposés à la vengeance des parlementaires si sa présence sous le drapeau royal eût été connue. Charles I^{er} lui-même aima mieux se priver d'un soldat que de causer la ruine d'une maison opulente, bien disposée pour sa cause, & l'autorisa à passer à l'étranger.

Evelyn partit pour la France. Nous donnons le récit de son séjour, où nous avons pris ce qui nous a semblé le plus intéressant. De France il passa en Italie, qu'il visita à peu près tout entière, après s'être fixé pendant plusieurs mois à Padoue pour y étudier l'anatomie. Inscrit à l'université, les étudiants lui conférèrent le plus grand honneur dont ils dispoient en le nommant *syndicus ar-*

tistorum. Il refusa cette dignité, qui demandoit de l'assiduité, une certaine responsabilité & de la dépense. Il confesse ingénument que ce refus ne plut guère à ses compatriotes, qui s'étoient donné beaucoup de mal pour le lui faire obtenir.

Il n'entre pas dans notre plan de donner des détails sur ce voyage d'Italie, quelque intéressant qu'il soit; mais je dois dire que partout où Evelyn s'arrêta on reconnoît à ses acquisitions, à l'attention qu'il donna aux beautés de la nature & aux monumens des arts, le bibliophile distingué, le futur fondateur de la Société Royale & le conseil du comte d'Arundel dans le don que ce grand seigneur fit à Oxford des célèbres marbres qui portent encore son nom.

Après un séjour d'environ deux ans en Italie, Evelyn revint en France par Genève. « Nous nous fîmes, dit-il, conduire en bateau à Lyon en traversant d'admirables rochers. De Lyon nous montâmes à cheval pour Roanne, couchant en chemin à Feurs. A Roanne, on nous offrit tout ce que la France pouvoit contenir de meilleur, car les provisions y sont aussi bonnes qu'abondantes, & notre souper auroit pu satisfaire un prince. Nos lits étoient de damas & dignes de coucher des empereurs. La ville est l'une des mieux bâties de France, sur le bord de la Loire. Nous y fîmes marché avec un vieux pêcheur pour nous conduire en bateau jusqu'à Orléans. Dès le premier jour, nous arrivâmes à Nevers assez à temps pour pouvoir visiter la ville, la cathédrale (de Saint-Cyr), le collège des Jésuites & le château ducal. Le pont est fort beau. Le lendemain nous passâmes à la Charité, jolie ville sur la rivière. J'y perdis mon fidèle épagneul Piccioli, que j'avois depuis Rome. Des pages & des laquais du gouverneur me le volèrent, paroît-il, &

j'en fus très-fâché, à cause des bonnes qualités de ce pauvre chien. Le jour suivant nous atteignîmes Orléans. Nous ramions chacun à notre tour, & je pense que mon compte monte bien à une vingtaine de lieues. De temps en temps nous nous promenions dans les prés & les champs qui bordent la rivière. Nous tirions aux oiseaux, & tout nous étoit bon. A d'autres momens on jouoit aux cartes, on chantoit, on faisoit des vers ; car nous avions avec nous le grand poëte M. Waller, & d'autres gens d'esprit. »

Pendant ses voyages en France, Evelyn avoit vécu dans une grande intimité avec sir Richard Browne, ambassadeur de Charles I^{er} auprès du roi de France. Il s'étoit attaché à sa fille, qu'il épousa à Paris le 27 juin 1647. Le 4 octobre suivant, après une absence de quatre ans, il retourna en Angleterre, où le rappeloient ses affaires, laissant sa femme, très-jeune encore, à la garde de lady Browne. Cette union, que ne paroît avoir troublé aucun nuage, dura près de soixante ans. Mme Evelyn survécut de trois ans à son mari, & mourut à Londres, le 9 février 1709, à l'âge de soixante-quatorze ans.

En Angleterre, Evelyn résidoit principalement à Sayes-Court, domaine de son beau-père, dont il fit plus tard l'acquisition. Sir Richard Browne lui confia plusieurs missions auprès du roi Charles I^{er}, dont il alla baiser la main à Hampton-Court, le 10 octobre 1647. Quelques mois après, Charles I^{er} étoit mort, &, quoique Evelyn fût en Angleterre, quoique ses opinions & son attachement à ce prince fussent connus, il fut agir avec assez de circonspection pour ne pas être inquiété, & pour obtenir des parlementaires des laisser-passer qui lui permettoient d'aller & de venir d'Angleterre en France. Dès le commencement de 1652 il résolut de s'établir définitivement

dans son pays & de se fixer à Sayes-Court. Immédiatement après, il alla à Wotton, chez son frère, qui l'appeloit pour lui demander son avis sur ses jardins. Les plans d'Evelyn furent suivis ; & cette terre, dont il hérita plus tard, subsiste encore aujourd'hui avec son parc tel qu'il l'avoit tracé.

Une fois en Angleterre, Evelyn continua à se livrer à son goût pour les jardins & à étudier les arts, dont la pratique ne lui étoit pas étrangère. A son retour d'Italie, il avoit gravé sur ses dessins quelques vues prises entre Rome & Naples. Il dédia le recueil de ses gravures à Thomas Henshave. Quelques années plus tard, en 1649, il publia une traduction de la *Servitude volontaire*, suivie par d'autres traductions : du *Bon Jardinier françois*, du V^e livre de *Lucrèce*, de l'*Instruction* de Naudé pour dresser une bibliothèque, du *Traité de l'Éducation des enfans* de saint Jean Chrysostome, &c.

Après la restauration de Charles II, à laquelle il travailla avec plus de zèle peut-être que d'efficacité, bien accueilli à la cour ; mais sans vouloir demander ni accepter de fonctions permanentes, il fut presque toujours employé dans des commissions d'utilité publique. Il publioit de temps à autre quelques opuscules propres à seconder ses vues dans les fonctions qui lui étoient confiées. Son *Fumifugium*, ou le moyen de dissiper la fumée & les brouillards de Londres, a été réimprimé plusieurs fois. A la même époque, il s'en prit à la toilette des femmes dans son *Tyrannus ou la Mode*. Je ne sais si le *Tyrannus* eut beaucoup de succès. Evelyn avoit imaginé pour les hommes un costume (1) qui se rapprochoit beaucoup de la robe ar-

(1) Ce costume étoit noir, doublé de blanc. Les jeunes gens dont il contrarieroit le goût de parure assuroient qu'on n'en avoit pas été cher-

ménienne. Charles II voulut bien l'adopter, & la mode en dura huit jours.

S'il falloit retracer sa vie en détail & transcrire tout ce que la Correspondance & les Mémoires que nous avons sous les yeux contiennent de curieux, nous finirions par faire une traduction complète. Bornons-nous à dire que peu de vies furent plus calmes que la sienne, & mieux remplies d'occupations utiles ou agréables. Le seul, le grand malheur de son existence fut la mort de presque tous ses enfans. Il leur donne dans ses *Mémoires* de touchans regrets. Toutefois il laissoit par son petit-fils sa maison bien établie.

Toujours admis avec empressement à la cour de Charles II, il ne prit aucune part aux désordres de tout genre dont elle étoit le théâtre. « Ce prince, dit-il, a toujours été bon & bienveillant pour moi dans toutes les circonstances; je serois ingrat si je ne déplorais pas sa mort, comme je le fais de toute mon âme, & par devoir & par bien d'autres raisons encore. »

« Je n'oublierai jamais, ajoute-t-il plus loin, le jour de la proclamation de Jacques II, la débauche, les discours profanes, le jeu, la dissolution & l'oubli total de Dieu, dont je fus témoin il y a aujourd'hui huit jours (c'étoit un dimanche soir). Le Roi badinoit avec ses concubines, les duchesses de Portsmouth, de Cléveland, de Mazarin; un page françois chantoit des chansons d'amour dans cette splendide galerie, tandis qu'une vingtaine de courtisans & d'autres personnes dissolues jouoient à la basfette autour d'une grande table, sur laquelle étoient éta-

cher le modèle bien loin : le plumage des pies en avoit fourni l'idée. La plaisanterie n'étoit pas neuve : depuis longtemps on s'en servoit contre les Dominicains. (E. de S.)

lées plus de deux mille pièces d'or. Deux gentilshommes qui étoient avec moi m'en témoignèrent leur stupéfaction. Six jours après, ce n'étoit plus que poussière (1). »

Sous Jacques II, Evelyn fut nommé commissaire du Trésor privé, & en plusieurs circonstances refusa fermement de contre-signer des ordres du Roi qu'il désapprouvoit. Le Roi ne paroît pas lui en avoir su mauvais gré. Il ne prit aucune part à la révolution de 1688 ; mais son fils étoit allé rejoindre l'armée du prince d'Orange.

Le 4 mai 1694, Evelyn, appelé à Wotton par son frère aîné, âgé & sans héritier mâle, se rendit à son invitation. « Ce jour-là, dit-il, je quittai Sayes-Court avec ma femme & quatre domestiques, emportant beaucoup de meubles, des tapisseries, &c., pour meubler les appartemens que mon frère m'avoit assignés, & revenir, plus de quarante ans après l'avoir quitté, passer le reste de mes jours avec lui, à Wotton, où je suis né. J'ai laissé ma maison de Sayes-Court toute meublée, avec trois domestiques, à mon gendre Draper, qui y passera l'été & tout le temps qu'il lui conviendra. » Cinq ans après, son frère mourut, lui léguant la terre de Wotton, qu'il ne quitta plus. Quant à Sayes-Court, le czar Pierre étant à Deptford pour y étudier la construction des vaisseaux, loua cette maison & la laissa, en partant, dans un état de désordre & de malpropreté que comprendront ceux qui

(1) Cette foirée du 1^{er} février 1685 a laissé une trace ineffaçable dans l'histoire d'Angleterre. Les artistes & les écrivains se sont faits l'écho du sens moral de la nation angloise, profondément froissé par le spectacle de cette débauche. (Voir le tableau de Matthew Ward à la *National Gallery*, & l'admirable passage de lord Macaulay au commencement du chapitre IV.) Macaulay s'est servi, pour composer son récit, des documens fournis par Evelyn, corroborés par ceux échappés à la plume de Saint-Evremond. (C. R.)

font au fait des habitudes du Czar & de sa cour. Evelyn y avoit planté des haies de houx d'une rare beauté, hautes & impénétrables, pensoit-il, comme des murailles. L'un des grands divertissemens de Pierre I^{er}, étrange mélange de bête fauve & de grand homme, consistoit, après boire, à se faire traîner dans une brouette, puis à passer & repasser au travers de ces haies, malgré leurs épines. C'étoit le cœur du propriétaire qui saignoit. Pour panser ses plaies, le gouvernement anglois lui accorda une indemnité de 150 l. st.

Les dernières années d'Evelyn le conduisirent à une vieillesse avancée, mais sans aucun affoiblissement intellectuel. Ses lettres en font foi. Elles s'écoulèrent doucement dans les mêmes occupations qui avoient charmé sa jeunesse. Sans ambition — nous avons constaté son indépendance dans ses fonctions temporaires de garde des sceaux — : membre de la Société Royale dès sa fondation, il en fut plusieurs fois le secrétaire, mais il en refusa la présidence. Il n'accepta point non plus la chevalerie que le roi Charles II voulut lui conférer. Après sa mort, son petit-fils fut nommé baronnet en 1713.

Occupé jusqu'à ses derniers momens d'art, de sciences, de belles-lettres, d'archéologie, & même de poésie — car il composoit des vers que l'on estime encore —, il fut bien l'homme de son temps : je veux dire du temps de Charles II. A ses yeux, Waller étoit avec Hudibras (c'est ainsi qu'il nommoit Buttler) le plus grand poète de son époque. On ne rencontre dans ses œuvres ni le nom de Shakespeare, ni celui de Burton, dont l'*Anatomy of melancholy* fut le seul livre qui fit lever le docteur Johnson deux heures plus tôt. Il nomme une fois « ce Milton qui a écrit une apologie du régicide » & ne mentionne pas davantage Dryden. Peut-être l'auteur dramatique négligé

éloignoit-il du poète l'homme austère. Après tout, il reste dans les goûts littéraires d'Evelyn assez à louer pour que, cent cinquante ans plus tard, le premier M. d'Israëli ait pu lui consacrer le passage suivant de son *Literary character* : « Le nom d'Evelyn, dit-il vers la fin de son livre, revient souvent sous ma plume. Cet écrivain publia près de trente traités divers à une époque où le goût & la curiosité n'avoient pas encore pris racine en Angleterre. Son patriotisme ne s'étoit pas refroidi sous les neiges de plus de quatre-vingts hivers. De sa main mourante, il libelloit un dernier legs à ses compatriotes. Evelyn nous donne une aimable idée de ses ouvrages & de leur objet : il nous enseigne à planter, puis à bâtir ; après nous avoir appris à nous employer utilement à l'extérieur de nos demeures, il essaya de nous créer à l'intérieur des occupations utiles & amusantes, grâce à ses travaux sur la gravure, la peinture, la numismatique, la bibliophilie ; soit qu'il vante le goût des médailles & des estampes, soit qu'il cherche à débarrasser Londres de sa fumée ou à la purifier par des plantations, qu'il enrichisse nos vergers, qu'il bâtit des glaciers, qu'il invente des salades, philosophe membre de la Société Royale, satirique raillant la mode ou moraliste hésitant entre la vie active & la vie contemplative, jamais, dans ces travaux d'une existence si bien remplie, la meilleure part n'en fera suffisamment louée. Tant que la Grande-Bretagne conservera sa prépondérance en Europe, la *Sylva* d'Evelyn se présentera à la pensée avec son cortège de chênes triomphants. Dans sa troisième édition, le cœur du patriote se réjouit de ses succès. Il dit à Charles II combien de milliers de chênes ont été plantés & ont multiplié sous l'inspiration de cet ouvrage. C'est lui qui du fond de sa retraite studieuse, jetant un regard prophétique sur

notre siècle, assura le triomphe de nos escadres & leur domination sur les mers. Demandez à l'amirauté angloise comment ont été construites les frégates de Nelson : elle vous répondra que ce fut avec les vieux arbres plantés par le génie d'Evelyn. »

Outre ses résidences à la campagne, Evelyn possédoit toujours une habitation à Londres. Ce fut là qu'il mourut, le 27 février 1705-6. Il est enterré à Wotton, où l'on peut voir sa tombe & son épitaphe. Je ne la transcrirai pas ici, préférant reproduire quelques lignes du testament de sa veuve, dans lesquelles elle demande que son corps repose auprès de celui de son mari, « dont l'amour, dit-elle, & l'amitié m'ont rendue heureuse pendant cinquante-huit ans & neuf mois. Les soins qu'il prit de mon éducation — elle n'avoit pas treize ans lors de son mariage — furent ceux d'un père, d'un amant, d'un ami, d'un mari. Ils se sont continués de même que sa tendresse, son affection, sa fidélité jusqu'au dernier moment de sa vie. Je dois le mentionner par reconnaissance envers sa mémoire, qui me sera toujours si chère, & je ne dois pas oublier ma gratitude envers mes parens pour m'avoir confiée à de si dignes mains. »

La descendance d'Evelyn s'éteignit en 1812 : sir Frédéric, son arrière-petit-fils, n'ayant point d'enfans, laissa Wotton à sa veuve, qui, à son tour, le transmit à John Evelyn, descendant de Georges, grand-père de notre Evelyn.

Heureux les peuples qui conservent & respectent ces traditions : elles sont l'origine, l'appui & la sauvegarde de l'avenir.

E. DE SERMIZELLES.

Il existe de nombreux portraits d'Evelyn peints & gravés. Voici ceux dont nous avons pu constater l'existence :

Portraits peints & dessinés.

1. Evelyn en 1641, à vingt & un ans; peint par Van der Borch, peintre allemand, amené en Angleterre avec Venceflas Hollar par le comte d'Arundel (*Mémoires*, t. I^{er}, p. 15).

2. Evelyn en 1648, à vingt-huit ans; peint par Robert Walker. « 1^{er} juillet 1648, j'ai posé devant M. Walker, cet excellent peintre, pour ce portrait où il y a une tête de mort. » (*Mémoires*, t. I^{er}, p. 247.)

3. Evelyn en 1650, à trente ans; dessiné à la mine d'argent par R. Nanteuil en même temps que le portrait de Mrs Evelyn & que celui de R. Browne. C'est d'après ces dessins que furent gravées les deux planches dont nous parlons plus loin. Ces trois portraits sont conservés à Wotton.

Nous savons en outre par les *Mémoires* (t. I^{er}, p. 249) qu'un portrait de Mrs Evelyn fut peint à l'occasion de son mariage par Sébastien Bourdon.

4. Evelyn en 1685, à soixante-cinq ans; peint par Godefried Kneller. Les *Mémoires* (t. I^{er}, p. 239) nous apprennent que ce portrait fut terminé le 8 octobre 1685. Il est aujourd'hui à Wotton. Gravé en 1818 par Bragge.

5. Evelyn en 1689, à soixante-neuf ans; peint par Godefried Kneller pour Pepys, l'ami d'Evelyn. Nous savons par les *Mémoires* (t. II, p. 299) qu'il fut terminé le 8 juillet 1689. Aujourd'hui à Wotton. (E. de S.)

Portraits gravés.

1. Evelyn, gravé par Nanteuil d'après le dessin cité § 3. Il est connu sous le nom du *Petit Mylord*. Le personnage est vu à mi-corps, de face, légèrement tourné vers la gauche, la tête découverte, le buste enveloppé d'un manteau : visage allongé, nez long & proéminent, jolie bouche ombragée d'une légère moustache, regard mélancolique; longue perruque retombant négligemment sur les épaules, col uni rabattu. L'ensemble offre ce type d'élégance & de distinction qui caractérise les portraits de Van Dyck. Au bas, les armes d'Evelyn, qui sont d'azur au griffon passant d'or, au chef d'or. Devise : *Meliora retinete*. En dessous, un passage d'Ifocrate en grec.

Il existe quatre états de cette planche, tous très-exactement décrits par Robert Duménil dans le *Peintre graveur français*, n° 93, article *R. Nanteuil*. Il est probable que la planche de ce portrait se trouve encore en Angleterre (voir à ce sujet une note de M. de Montaiglon, article *Nanteuil*, dans l'*Abecedario de Mariette*).

2. Evelyn, gravé en 1818 en Angleterre, par Bragge, d'après le portrait de Godefried Kneller, cité § 4. Evelyn est vieux : il a soixante-cinq ans (1685). Il est vu à mi-corps, debout, vêtu d'une robe de chambre, le corps de profil à gauche, la tête de trois quarts; il tient dans sa main droite son livre de *Sylva*. Au bas, un fac-simile de son écriture & la date de *Wotton 1704*.

3. Evelyn, gravé en 1776 par Bartolozzi, d'après quelque portrait de Godefried Kneller ou dans sa manière, mais différent du précédent (probablement d'après le portrait cité § 5).

Enfin, on possède un charmant portrait de Mrs Evelyn

gravé en 1818 par Meyer, à la manière angloise. Elle est vue en buste, sans les mains, de face, légèrement tournée vers la gauche : cheveux bouclés encadrant la figure & retombant sur les épaules ; pendans d'oreilles & collier de perles, robe décolletée ; figure régulière, expressive, de grands yeux, un beau nez, une jolie bouche ; belle personne, mais plus de charme encore que de beauté. Au bas, ces mots : « *Engraved by Meyer from an original drawing by R. Nanteuil, at Paris, 1650.* » C'est la gravure du crayon de Nanteuil citée § 3. (C. R.)

Les quelques pages intitulées : *Les Choses les plus remarquables de Paris*, font partie d'un volume de mélanges provenant de la collection de M. Alexis Monteil, l'érudit auteur de *l'Histoire des François de divers États*. Je m'en rendis acquéreur, en 1852, à la vente publique de cette curieuse collection. Les nombreuses pièces qui composent ce volume ont été recueillies pendant la dernière moitié du dix-septième & la première du dix-huitième siècle. La date de celle que nous publions n'est pas connue; mais tout nous porte à la fixer vers 1660. L'auteur, on s'en apercevra facilement, n'est pas un appréciateur bien sagace & bien éclairé des monumens & des œuvres d'art qu'il recommande à l'attention des voyageurs; mais il exprime assez nettement, quoique d'une façon bien incomplète, l'idée que l'on se faisoit des choses les plus remarquables de la ville de Paris à cette époque. Il jette çà & là un nouveau jour sur quelques curieux cabinets, sur quelques belles maisons, aujourd'hui détruites, sur des monumens, des tableaux, des statues alors attribués avec plus ou moins de raison à des artistes à qui on les conteste aujourd'hui. Il se peut donc que la critique contemporaine trouve quelques motifs de contester ou de modifier certaines provenances ou certaines attributions consacrées par le temps

& infirmées par la science. C'est ce qui nous a fait penser que ce petit mémorandum ne feroit pas déplacé à la fuite de nos deux voyageurs.

PAULIN PARIS

(De l'Institut).



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE 1823.

C'EST en 1698 que le docteur Martin Lister, médecin de grande réputation, à Londres, écrivit & publia l'ouvrage que l'on offre une seconde fois au public. Il avoit accompagné le comte de Portland dans son ambassade en France pour les négociations de la paix de Riswick.

Dans cette circonstance, le docteur Lister passa à Paris six mois, qu'il employa à converser avec les gens lettrés de cette capitale, à examiner sous leurs divers aspects les curiosités naturelles ou artistiques & les antiquités, les bibliothèques & les jardins, les palais & les hôtels des particuliers. Des notes qu'il avoit prises, il composa un volume, qu'il publia à son retour, sous le titre de *Voyage à Paris en 1698*.

Mainte anecdote sur des personnages de distinction ajoute à l'intérêt de son récit : ses nombreuses réflexions & ses remarques annoncent le savant profond, l'homme du monde éclairé & l'honnête homme accompli.

On a pensé que cet ouvrage, bien accueilli lors de sa publication, valoit la peine d'être publié de nouveau,

moins encore pour sa rareté que pour la curiosité que doivent exciter ses descriptions d'une magnificence & d'une grandeur qui ne sont plus. L'éditeur a jugé à propos d'ajouter à son texte de nombreuses notes biographiques & historiques & des éclaircissements sur plusieurs des hommes connus dont il y est parlé. C'est de ces additions seulement qu'il entend accepter la responsabilité.



ESSAI

SUR

LA VIE DU DOCTEUR LISTER.

MARTIN Lister naquit vers l'an 1638. Sa famille, originaire du *Yorkshire*, s'étoit, à l'époque de sa naissance, établie dans le comté de Buckingham & avoit déjà fourni plusieurs hommes distingués dans l'art de la médecine. Il faut noter parmi eux Sir Mathieu Lister, qui eut l'honneur insigne d'être le médecin de Charles I^{er} & président du collège des médecins.

Martin eut l'avantage d'être élevé sous la direction de Sir Mathieu son oncle : placé au collège de S. John à Cambridge, il y reçut en 1658 le grade de bachelier, & à la restauration, en 1660, il fut, grâce à son royalisme ferme & décidé, nommé, par ordre royal, membre de ce collège. Deux ans après, il fut reçu maître ès arts, &, s'adonnant à l'étude des sciences médicales, il alla voyager en France pour travailler assidûment à élargir le cercle de ses connaissances. En 1670, il revint en Angleterre & s'établit à York, où il acquit à juste titre une grande réputation de talent & de science dans son art.

Le temps qu'il pouvoit dérober à l'exercice de sa pro-

feſſion il le confacroit avec autant de zèle que de goût à des recherches ſur l'hiſtoire naturelle & les antiquités des diverſes provinces d'Angleterre, particulièrement ſur celles du nord : & il entreprit pluſieurs voyages dans ce ſeul but. Les communications qu'il fut ainſi à portée de faire à la Société royale ſur divers ſujets de météorologie, d'hydrologie, de minéralogie, de botanique, de zoologie, d'anatomie, de pharmacie, d'antiquités : les traités ſpéciaux qu'il avoit antérieurement publiés ſur l'hiſtoire naturelle, furent aſſez nombreux & d'une aſſez grande importance pour le faire admettre dans cet illuſtre corps. Il donna auſſi au muſée Aſhmoſéen d'Oxford un grand nombre de monnoies anciennes, d'autels, d'autres antiquités & de curioſités naturelles. Il fit auſſi préſent à ce même muſée des deſſins originaux faits par ſes filles pour le *Synopſis conchyliorum*. Sa réputation avoit alors atteint un ſi haut point dans tout le royaume, que ſi éloigné qu'il fût de la métropole, on le preſſa de s'y établir. Cédant aux ſollicitations de ſes amis & du public, il ſe fixa à Londres en 1683. Au printemps de la même année il reçut d'Oxford le diplôme de docteur en phyſique à la recommandation ſpéciale du lord chancelier, & bientôt après il fut nommé membre du collège des phyſiciens (1).

Occupé ſans relâche, durant le long eſpace de vingt-fix ans, des devoirs de ſa profeſſion & d'autres études fatigantes, il jugea prudent de ſe donner enſuite un peu plus de repos. Sa ſanté étoit fort affoiblie ; pour la rétablir, il ſaiſit avec emprefſement l'occafion d'aller en France à la fuite de l'ambaffadeur : l'expérience lui avoit appris

(1) J'ai dû me ſervir de ce terme qui, tout en ayant le même ſens que celui de médecin, a en anglois une ſignification plus honorable. En Angleterre, la poſſeſſion de ce titre a donné lieu à des procès. (E. de S.)

que l'air de ce pays où il avoit déjà fait deux voyages lui étoit salutaire. Il y passa fix mois ; & à son retour il écrivit pour la satisfaction du public le récit de ce qu'il avoit vu & remarqué dans la capitale de ce pays.

En 1709, la maladie du docteur Hannes lui valut le titre de médecin ordinaire de la reine Anne. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car en février 1712 (N. S.), il mourut dans sa soixante-quatorzième année, usé par l'âge & les infirmités.

Après cette esquisse de la vie de Lister, telle que j'ai pu la tracer sur les rares matériaux que le hasard m'a fournis, le lecteur fera peut-être bien aise de trouver ici quelques remarques concises sur ses écrits & sur leur caractère.

Quoiqu'on ait noté dans les écrits de Lister des idées hasardées & trop d'attachement aux doctrines des anciens auteurs, ils ne sont pourtant pas dépourvus d'observations solides & nombreuses, résultat de sa propre expérience.

Il n'est point d'ouvrage qui donne une meilleure preuve de l'exactitude de sa critique que ses *Exercitationes de fontibus medicatis Angliæ*.

Le même éloge s'applique à ses *Exercitationes sex medicinales*, publiées d'abord en 1694, puis, de nouveau, avec des additions, sous le titre de *Octo exercitationes*, &c., en 1697, quand sa santé déjà chancelante lui imposoit la nécessité d'une vie plus sédentaire & l'abandon d'une profession fatigante. Les maladies dont il s'y occupe sont l'hydropisie, le diabète, l'hydrophobie, le mal vénérien, le scorbut, la goutte, le calcul & la petite vérole.

Pour le traitement de l'hydropisie, il met sa principale confiance dans les purgatifs drastiques & une sévère abstinence de liquides.

Il pense que le diabète consiste dans le relâchement des vaisseaux rénaux. Il n'admet pas la faveur sucrée dans les premières périodes de la maladie ; & il cite un exemple d'une guérison opérée par la boisson abondante de vin où l'on avoit fait bouillir du gingembre, en donnant au malade du petit-lait pour apaiser sa soif.

Pour l'hydrophobie, il affirme que personne n'en guérit jamais, une fois que la terreur de l'eau s'est manifestée. Il raconte l'histoire d'un certain Corton qui est fort curieuse & digne d'être lue.

Il considère le mercure comme le grand spécifique du mal vénérien : mais à son avis un antidote est nécessaire pour combattre certains effets du remède lui-même ; & cet antidote c'est le gayac.

Le calcul est, dit-il, identique à la vraie pierre. C'est aux substances ingérées qu'il l'attribue & à la foiblesse des organes sécrétoires : ceux-ci sont à son avis la cause *sine quâ non* de la maladie.

Il attribue l'origine de la goutte à la débilité des organes destinés à la sécrétion des humeurs dans les articulations. Pour le traitement, une grande abstinence de solides aussi bien que de liquides. *Parva cibatio summæ curæ fit*, c'est là, dit-il, une règle d'or.

Sur le scorbut, comme on pouvoit s'y attendre, rien qui mérite d'être remarqué : mais à propos de la petite vérole il blâme sévèrement le traitement rafraîchissant introduit par Sydenham, & Sydenham pour l'avoir fait. Il exprime une préférence décidée pour les remèdes dits *alexipharmques*.

Sa *Dissertatio de humoribus*, la dernière de ses productions & l'œuvre de sa vieillesse, est pleine d'affertions gratuites & hypothétiques & de réfutations des autres théoristes. Il s'y montre aussi sévère pour Dracke &

Ruyfch qu'il l'avoit été pour Sydenham dans son *Traité de la petite vérole*.

Il publia aussi dans les *Transactions philosophiques* une quarantaine d'articles, sans compter les ouvrages suivans :

Historiæ Animalium tres tractatus: unus de Araneis; alter de Cochleis terrestribus & fluviatilibus; tertius de Cochleis marinis, in-4°, 1678.

Exercitatio anatomica de Cochleis maxime terrestribus, & Limacibus, in-8°, 1694.

Exercitatio altera anatomica de Buccinis fluviatilibus & marinis, in-8°, 1695.

Exercitatio anatomica tertia Conchyliorum bivalvium, in-4°, 1699.

Il publia encore une édition de l'ouvrage de Godard, sur les insectes : il le refondit presque entièrement & y mit beaucoup plus de méthode.

Mais de ses ouvrages, celui dont je dois m'occuper aujourd'hui, c'est son voyage de Paris. Je n'ai été encouragé à le donner au public que par le désir de faire partager à ceux qui pourroient ne l'avoir jamais lu, le plaisir que j'ai eu à le parcourir. Qu'il obtienne l'approbation de tout le monde, je n'ose m'en flatter, car je fais combien les lecteurs en général ont peu de goût pour tout ce que le temps a, je ne dirai pas seulement vieilli, mais fait oublier.

Ceux-là seuls que leurs préjugés ou la rareté du volume ont empêchés de le lire, ont pu se refuser à croire qu'il contient une quantité de choses curieuses. Il faut pourtant reconnoître qu'il s'y rencontre quelques bagatelles, comme si l'auteur s'étoit borné à transcrire son journal; & le style en est fort négligé. C'est néanmoins un fait avéré qu'il fut assez bien accueilli pour engager

l'auteur à le réimprimer l'année suivante (1). Ceci dut lui donner d'autant plus de satisfaction qu'on avoit essayé de tourner en ridicule non-seulement le livre, mais aussi l'auteur lui-même à propos de son livre. Son principal critique fut le docteur William King, légiste remarquable pour sa verve satirique & le sérieux de son persiflage. *Ridentem dicere verum quis vetat?* Telle étoit sa devise, & dans cette circonstance, il imagina de donner une parodie du voyage de Lister en écrivant un voyage analogue, mais fictif, de Paris à Londres qu'il attribuoit à Sorbière, lequel trente ans auparavant avoit publié un voyage qu'il avoit réellement fait en Angleterre & qui étoit si remarquable pour ses inexactitudes & son ignorance des mœurs & des usages de ce pays où il avoit passé trois mois, qu'en pareil cas l'emploi de son nom devenoit à lui seul une satire.

Peut-être ne déplaira-t-il pas au lecteur de connoître quelques échantillons de l'œuvre ironique du docteur King; je vais donc lui en citer deux ou trois passages des plus vifs & des plus plaisans.

« Quoique, » dit-il en faisant allusion à l'amour de la nature dont le docteur Lister se dit possédé dans son introduction, « quoique j'eusse fait rencontre d'un gentleman anglois qui m'avoit offert de me montrer les princes du sang, les principaux ministres d'État, &c., je ne laissai pas de le remercier de sa civilité & je lui dis tout net que j'avois bien plus de plaisir à voir le brave John Sharp de Hackney, criant, en blouse blanche, les navets à un

(1) Je doute fort de l'existence de cette deuxième édition donnée en 1700, peut-être y a-t-il eu un titre renouvelé, & d'ailleurs dans sa Préface (page 2) le docteur Henning dit que c'est la *seconde* fois que le voyage de Lister est offert au public. (B. J. P.)

liard la botte, que Sire Charles Cotterel faïfant faire place à un ambassadeur : & que j'avois bien plus de goût & de facilité pour me mettre dans la tête la physionomie d'une centaine de mauvaises herbes que celles de cinq ou six princes. »

Un peu plus loin : « La raison qui fait qu'il y a bien plus de bateaux au-dessous du pont qu'au-dessus, c'est qu'il y a là une douane, &c., & ce qui fait qu'il reste là tant de si grands navires de toute forte & de toute nation, c'est qu'ils ne peuvent pas passer sous le pont. (Ouf!) Mais en revanche il y a bien des petites barques qui passent des balais, du pain d'épice, du tabac, & de quoi boire la goutte. (Ah bravo!) »

Puis encore, & c'est le dernier morceau de cette parodie que je veuille citer : « Je me promenois dans S. James-Park. Il n'y a là ni pavillons, ni décorations de treillages & de fleurs, mais bien une immense quantité de canards. C'étoit surprenant à voir : & je ne pus m'empêcher de dire à M. Johnson, qui avoit bien voulu m'accompagner dans cette promenade, qu'à coup sûr toutes les mares d'Angleterre avoient contribué pour leur part à cette profusion de canes. Ce mot lui fit tant de plaisir qu'il courut foudain à un vieux monsieur qui étoit assis dans un fauteuil à leur donner à manger, lequel se leva d'un air très-obligé, m'embrassa, me baïsa sur les deux joues, & m'invita à dîner en me disant combien il m'étoit obligé des complimens que j'avois adressés aux canards de Sa Majesté. »

Notre satire ne s'en tint pas là, mais jugea à propos de prendre pour but de ses sarcasmes le docteur & son édition d'Apicius. Pour cette fois ce fut un poème qu'il intitula : *L'Art de la Cuisine à l'imitation de l'Art poétique d'Horace*. Il l'adresse au docteur Lister qu'il

fait en quelque sorte le héros de la pièce. En voici le début :

Ingénieux Lister, te sembleroit-il bon
Qu'à Cynthie on donnât pour gorge un fauciflon,
Des pieds de veau ; pour bras, les ailes d'une dinde ?
Peignant ainsi, Kneller n'eût point gravi le Pinde.

Un peu plus loin il dit :

S'il vivoit ce poëte, & s'il pouvoit chanter
Ton voyage, ô Lister, tes exploits : te vanter,
Héros qui fus braver & Paris & ses filles
Pour en goûter la soupe, & manger des morilles !

Dans tout cela, il y a au moins autant d'injustice & de mauvaise foi que de talent. Au reste, le public goûta peu la plaisanterie, encore que l'écrivain dans sa tendresse pour son œuvre ait eu soin de se faire souvent connoître comme l'auteur des voyages de Sorbière à Londres.

Tous les ouvrages de Lister fournissent la preuve du soin minutieux qu'il apportoit dans ses observations : &, dans ceux qui sont plus spécialement anatomiques, de l'infatigable attention qu'il mettoit à rechercher & à développer dans leurs plus menus détails la structure du corps humain & celle des animaux inférieurs. Le grand reproche à lui faire c'est cet amour excessif de la controverse & sa sévérité envers les physiciens même les plus distingués qui avoient le malheur de différer d'opinion avec lui. En plus d'une occasion le grand Sydenham fut l'objet de son aigre critique, je dirois presque de sa grossièreté. Parlant de lui en gros avec d'autres favans, il emploie l'injustifiable désignation de *nos gens, nostri homines*. C'est à lui qu'il fait allusion lorsqu'il mentionne ces vains & récents commentateurs de la nature qui cherchent à jouer le philosophe, au moyen d'explications en

l'air de la nature des maladies & de leurs remèdes, pour s'attirer ainsi quelque crédit auprès des ignorans. Tels font, ajoute-t-il, tous ceux qui n'ont pas étudié la physique à fond & pour tout de bon. Il faut dire, au contraire, à l'éloge de Sydenham que, bien qu'il se plaigne souvent, & de façon à montrer qu'il en étoit touché, de la dureté & de l'injustice de ses contemporains, jamais il n'en désigne aucun par son nom.

Ces ménagemens ne furent pas du goût de l'illustre & prodigieux anatomiste Ruysch. Stigmatisé par Lister, dans sa dissertation sur les humeurs, il céda à son irritabilité naturelle & repoussa l'attaque avec chaleur & en apparence avec justice. « Personne, » dit-il, dans la préface de son *Thesaurus anatomicus novus*, « personne ne pourrâit nier qu'il ne soit fort indécent à Martin Lister, Anglois, l'avocat de l'existence des glandes dans les viscères, de m'accuser à plusieurs reprises dans son *Traité des humeurs* d'avoir avancé des *faussetés*. Ce seroit avec bien plus de justice qu'on lui renverroit cette accusation, à lui qui a eu la présomption de décider sur des objets qu'il n'avoit jamais vus. Comment souffrir que de pareils calomnieux se mêlent de prononcer sur ce qu'ils ignorent complètement ?

« Bien plus, dans divers passages de ce traité, je suis le sujet de ses attaques parce que, suivant lui, j'aurois soutenu en public (tandis que je ne l'ai jamais dit ni écrit) que je niois complètement l'existence des glandes dans le corps : & que, quant à celles du cerveau, j'affirmois que ce n'étoit que de la graisse, &c. J'apprendrois avec plaisir pourquoi il n'a cité ni le passage ni tout au moins l'ouvrage où je me serois exprimé de la sorte ; &, certes ! quiconque a lu ce que j'ai publié, sait bien que c'est tout le contraire !

« Je ne vais cependant pas m'arrêter à insulter ce champion des glandes, parce que le hasard a voulu qu'il pensât autrement que moi & que, les yeux fermés aux découvertes modernes & obstinément attaché à ses vieilles hypothèses, il essaye de réfuter mes doctrines, sans avoir eu seulement l'occasion de voir les nouvelles pièces & les préparations qui sont dans mon cabinet! »

Il est bon d'observer que Lister, tout en se laissant aller si aisément à son goût pour le sarcasme, se donne toutes les peines du monde pour se persuader à lui-même & faire croire aux autres qu'il a en aversion cette sévérité impolie : *A qua tamen inurbanitate maxime abhorreo.*

On pourroit dire, pour excuser ce défaut, qu'il est le seul que la postérité lui connoisse (1).

(1) Le *Manuel de Lowndes*, nouvelle édition, aideroit à compléter la partie bibliographique de cette notice, encore qu'on n'y trouve pas le détail de ce que Lister a publié dans les *Transactions philosophiques*. (E. de S.)

M. le docteur Henning a oublié un des ouvrages les plus estimés de Lister, c'est son édition d'Apicius Caelius. Londres, Bowyer, 1705, in-8°, tirée à cent vingt exemplaires & réimprimée en 1709, à Amsterdam. C'est d'autant plus étonnant qu'il rapporte (page 9) l'allusion ironique faite par King à l'Apicius. Si ce livre singulier a été, comme Lister paroît assez bien le prouver, écrit du temps d'Héliogabale, on peut dire que la cuisine du moyen âge étoit la même que la cuisine romaine. (B. J. P.)



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

A SON EXCELLENCE JOHN,

*Lord Sommers, baron d'Evesham, lord grand chancelier
& l'un des lords-justiciers (1) d'Angleterre.*

MYLORD,

C'est sur la sagesse que reposent la justice & l'équité, & il ne semble pas qu'elle soit accomplie si elle ne comprend aussi la philosophie, les sciences naturelles & tout ce qui est de bon goût dans les arts. Il est certain, Mylord, à l'honneur de votre haute position, que c'est parmi vos prédécesseurs que l'on compte les plus grands philosophes de ce siècle ; & Votre Seigneurie ne leur cède en rien ; comme si rien en effet ne faisoit mieux inspirer l'équité qu'une juste appréciation des arts & des sciences utiles. C'est là ce qui m'enhardit à présenter à Votre Sei-

(1) *Lord-justicier*, synonyme de régent. C'étoient les lords-justiciers qui administroient l'Angleterre durant les voyages que faisoit Guillaume III sur le continent. (E. de S.)

gneurie ce tableau restreint de la magnifique & noble ville de Paris, & de la cour de ce grand Roi qui a tant & si longtemps inquiété l'Europe & coûté en particulier à l'Angleterre tant de trésors & de sang. Peut-être, Mylord, pourrez-vous, pour vous distraire, consacrer une heure de loisir à ces pages où je me flatte que vous ne rencontrerez rien qui puisse vous déplaire, mais de simples faits avec les remarques d'un observateur sans préjugés. Et pour ne point vous importuner plus longtemps au milieu de vos occupations si laborieuses & si utiles, je vous demande la permission de me dire,

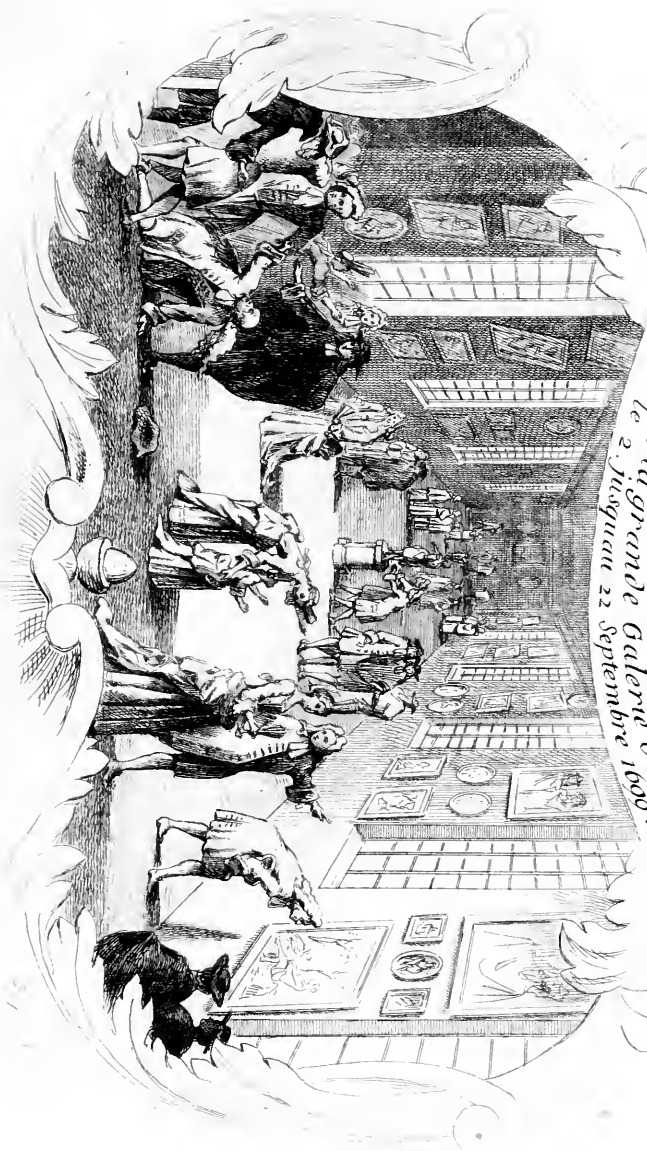
Mylord,

De Votre Seigneurie,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

Martin LISTER.

Exposition des Tableaux des Peintres de
l'Académie dans la grande Galerie du Louvre depuis
le 2. jusqu'au 22 Septembre 1699.





VOYAGE A PARIS

EN 1698.



AU LECTEUR.

C'EST surtout pour satisfaire ma curiosité & m'amuser du souvenir de ce que j'ai vu, que j'ai écrit ce petit livre. Je cherchois à m'occuper en un lieu où je n'avois guère autre chose à faire qu'à me promener çà & là, & où je n'ignorois pas que mon titre d'étranger me donnoit un libre accès auprès des hommes & des choses. Les François se piquent de civilité ; ils bâaissent & s'habillent principalement pour paroître. Ce goût-là fert la curiosité des étrangers & la leur fait agréer.

Mais à quoi bon un nouveau voyage à Paris, dans une ville si connue ? Pour cette excellente raison, de m'épargner la peine à mon retour de recommencer trop souvent le même récit. — Mais nous savons déjà tout ce que vous pouvez dire, ou nous pouvons le lire dans l'*Etat de la*

France (1) ou dans la *Description de Paris* (2), deux livres qui se trouvent chez tous les libraires de Londres. — Vous le pouvez, il est vrai, & je vous engage à ne les pas négliger si vous voulez bien juger de la grandeur de la cour de France & de l'immensité de Paris. Ce sont là des lunettes dont moi aussi j'ai voulu essayer ; mais j'ai trouvé qu'elles n'alloient pas à ma vue : j'ai résolu de m'en passer, & comme il s'agissoit d'une grande ville & de vastes palais, j'ai pensé que je pouvois bien ne pas me servir de loupes ni de microscopes.

Mais pour vous mettre de suite à l'aise, je vous promets, lecteur, de ne pas vous ennuyer de cérémonies d'Etat ou d'Eglise, ni de politique. Ce n'étoit jamais de mon plein gré que j'y prenois part ; & il falloit pour cela ou que la conversation l'exigeât ou que ma promenade me fût prescrite à l'avance. Vous verrez sans peine à mes observations que je suis plus disposé à faire ma cour à la nature qu'aux puissances. J'avois plus de plaisir à voir monsieur *Braman* (3) bêcher en veste blanche dans le jardin du Roi & y semer ses couches, que de voir Monsieur de Saintot introduire un ambassadeur ; & j'avois plus de goût & d'aptitude à retenir le nom & la phyfionomie d'une centaine de plantes, que celle de cinq ou

(1) Livre du plus haut intérêt, dont il y a eu un grand nombre d'éditions de 1649 à 1748.

(2) De Germain Brice, autre livre fort curieux dont il y a eu neuf éditions, [savoir : 1684 (& 1685), (réimprimé à la Haye, 1685), 1687, 1698, 1700, 1706, 1713 (réimprimé à Amsterdam, 1718), 1717, 1725 & 1752 (celle-ci faite en effet en 1736). (B. J. P.)

(3) Le nommé Braman a le soin particulier de la culture des simples & a la direction de tout ce qui dépend du jardin. Ses soins & son habileté ont été si loin, qu'il est parvenu à assembler jusqu'au nombre de 5000 plantes différentes des quatre parties du monde, &c. (Brice, 1698, II, 16.) V. p. 3, la parodie de ce passage. (B. J. P.)

fix princes. Après tout, j'aurois bien préféré une promenade le long de la plus misérable haie en Languedoc aux plus belles allées de Versailles & de Saint-Cloud, tant je mets la simple nature avec un beau soleil au-deffus des chefs-d'œuvre de l'art le plus exquis sous un climat froid & stérile. J'ai encore un autre motif pour ne vous importuner que bien peu d'affaires de cour, c'est que je n'avois pas plus à m'occuper de l'ambassade (1) que de la manœuvre du vaisseau qui m'avoit amené. Il me suffit à moi, comme au reste du peuple anglois, d'en ressentir les bons effets, & de passer cette vie dans la paix & la tranquillité. C'est un bonheur pour nous quand les rois se raccommoient : c'étoit là le but de cette ambassade (2), & j'espère que cela durera tout le temps qui me reste à vivre.

Mylord ambassadeur fut accueilli avec beaucoup de distinction par le roi, les princes & les ministres. Il est fûr que les François font la nation la plus polie du monde & savent complimenter & recevoir de bien meilleur air que le reste de l'Europe. Cependant la généralité du royaume sentoient vivement la nécessité de la paix : quelques bigots, quelques officiers réformés (3) se mirent

(1) L'ambassade dont il s'agit venoit négocier le traité de paix qui, de la maison où les pourparlers avoient eu lieu & qui appartenoit au roi Guillaume, prit le nom de paix de Rîfwick. (Henning.)

(2) Sa durée ne dépassa guère trois ans. A la mort du roi Jacques, le 6 septembre 1701, Louis XIV, non-seulement reconnut son fils comme roi d'Angleterre, mais encore disposa le roi d'Espagne, le pape & le duc de Savoie à en faire autant. Ceci, regardé avec raison par la cour d'Angleterre comme une violation directe du traité de Rîfwick, le comte de Manchester reçut ordre de quitter Paris sans prendre congé, & la guerre fut déclarée. (Henning.)

(3) En France, les militaires se plaignoient du traité, qu'ils trouvoient déshonorant. En Angleterre, les Jacobites en furent atterrés,

bien d'abord à murmurer, mais ils finirent par céder, eux aussi, & nous n'entendions plus rien dire lors de notre départ; mais revenons à nos affaires.

J'arrivai heureusement à Paris, après un long voyage, par un mauvais temps; car, parti de Londres le 10 décembre, je n'atteignis Paris que le premier janvier. J'étois tombé malade en chemin, & je demurai seul cinq jours à Boulogne, jusqu'à ce que ma fièvre eût cédé; & cependant, malgré un voyage si pénible, en dix jours je me remis, & je fus parfaitement guéri de ma toux. C'étoit elle qui m'avoit déterminé à quitter Londres à une pareille époque de l'année, & je n'en eus pas le moindre retour de tout l'hiver, quoiqu'il fût aussi rude à Paris que je l'eusse jamais éprouvé à Londres. Ces bienfaits de l'air de France, je les avois déjà ressentis à trois reprises diverses; aussi ce voyage étoit depuis bien des années l'objet de mes vœux, mais la guerre leur oppofoit un obstacle insurmontable. Je saisis donc

parce que jusqu'à la fin Louis n'avoit cessé de dire qu'il n'abandonneroit jamais les intérêts de leur prince. La reine, Marie de Modène, se fioit tellement à cette parole, qu'elle fit dire à ses partisans que l'Angleterre resteroit en dehors du traité, & qu'elle auroit à soutenir la guerre à elle seule. Et quand le roi de France lui apprit la ratification du traité, elle ne craignit pas de lui répondre qu'elle souhaitoit qu'il pût être aussi avantageux à sa gloire qu'à son repos.

Mais c'est le sort des mesures d'intérêt public d'être vantées ou blâmées, en raison des intérêts ou des caprices individuels. C'est ce qu'un peu plus tard on put voir sous le règne de la reine Anne. La guerre des alliés arrêtant tout commerce avec la France, & ayant fait imposer des droits énormes sur ses vins, cette dernière circonstance, présentée comme une calamité intolérable, & ressentie comme telle par les nombreux amis de la bouteille, forma contre le duc de Marlborough une coalition puissante qui, outre son frère le général Churchill, comptoit dans ses rangs des membres du Parlement, des hommes de loi, du clergé, des gens de plaisir, qui tous réclamoient à grands cris la paix pour terminer leurs souffrances. (Henning.)

avec empressement la première occasion qui se présentait : mylord Portland (1) avoit bien voulu me permettre de l'accompagner dans son ambassade extraordinaire, & il me dit de partir en avant avec ceux de mes bons amis qu'il envoyoit tout disposer pour son arrivée.

Pour ne point dire au hasard de ma mémoire ce que j'aurai vu à Paris, j'ai résolu de le distribuer en catégories distinctes.

(1) Le comte de Portland étoit l'un des trois plénipotentiaires. Né en Hollande, à la révolution il suivit en Angleterre le prince d'Orange, qu'il avoit déjà eu occasion de servir dans des circonstances secrètes & d'importance. En 1689, il fut créé comte de Portland, & nommé premier gentilhomme de la chambre (*groom of the stole*). Pendant dix ans il eut la confiance du roi, qu'il servit fidèlement, mais sans pouvoir obtenir la faveur de la nation angloise, jalouse à la fois & contemprice des étrangers. Il fut à la fin supplanté dans la faveur de Guillaume par Keppel, qui, de simple page & sans que rien pût justifier cet avancement, fut créé comte d'Albemarle avec la libre disposition de toutes les grâces royales. Irrité de la supériorité que son rival avoit prise sur lui pendant son absence, le comte de Portland profita de quelques passe-droits qu'on lui avoit faits dans ses fonctions de premier gentilhomme pour donner sa démission de tous ses emplois & se retirer de la cour. Le roi fit ce qu'il put, mais en vain, pour le détourner de cette résolution. Le comte néanmoins ne renonça pas au service de son maître ; il consentit à accepter des fonctions à l'étranger, & conserva son attachement pour lui jusqu'à la fin. Appelé au lit de mort de Guillaume, & arrivé comme il avoit déjà perdu la parole, le roi lui prit la main & la porta avec tendresse sur son cœur. (Henning.)

CHAPITRE I.

PARIS EN GÉNÉRAL.

QUOIQUE j'aie eu bien du temps à ma disposition pendant les six mois (1) que j'ai passés à Paris, la rigueur de la saison m'en a cependant fait perdre une partie que je fus obligé de garder la chambre. D'ailleurs, je ne pense pas avoir vu la dixième partie de ce qui mé-

(1) Burnet explique comme il suit les lenteurs des négociations. Le traité marcha lentement jusqu'à ce que Harlay, chef des plénipotentiaires françois, fût arrivé à la Haye. On pensoit que c'étoit lui qui en avoit le secret, & il paroissoit mieux disposé que ses collègues à agir avec franchise & à éloigner les difficultés qu'on avoit soulevées précédemment. Mais pendant qu'on se communiquoit diverses pièces, le maréchal de Boufflers demanda une conférence avec le comte de Portland : ils se virent quatre fois par ordre de leurs maîtres, & demeurèrent longtemps ensemble. Lord Portland dit plus tard à Burnet que c'étoit le roi Jacques qui avoit été le sujet de leur entretien. On finit par décider que ce prince se retireroit à Avignon, & que les 50000 liv. sterl. stipulées annuellement en faveur de la reine par son contrat de mariage lui seroient aussitôt payées. Une autre difficulté, vraie ou fausse, dit un écrivain françois contemporain, fut la reconnaissance du titre de Guillaume. Quand les plénipotentiaires françois eurent promis que le roi leur maître le reconnoitroit comme roi de la Grande-Bretagne, ils parurent croire que cette concession avoit assez d'importance pour l'engager à renoncer à d'autres articles auxquels Louis étoit opposé. Mais Guillaume reprit avec chaleur qu'on n'avoit qu'à effacer cet article & à s'occuper des autres, parce qu'il ne vouloit pas que cette condition apportât le moindre obstacle à l'admission de ceux-ci. (Henning.)

ritoit d'être vu & foigneusement examiné, parce que je n'éprouvois aucun goût pour bien des choses, & en particulier pour la peinture & l'architecture. Néanmoins j'ai visité cette ville dans toutes ses parties; j'en ai fait le tour; j'en ai pris à distance des vues d'ensemble de divers endroits : & il faut bien convenir que c'est l'une des plus belles & des plus magnifiques qu'il y ait en Europe, & où un voyageur trouveroit aisément de quoi occuper tous les jours sa curiosité durant six mois. Pour en donner une idée générale, sans entrer dans de vaines discussions sur son étendue & sa population comparées à celles de Londres, je dirai qu'à l'entrée de Mylord ambassadeur la foule étoit telle que tous nos Anglois en étoient étonnés, & auroient le lendemain volontiers abandonné la question s'ils n'avoient mis dans la balance la curiosité des Parisiens, bien plus avides de pompes & d'apparat que les gens de Londres, curiosité qui les avoit attirés presque tous sur le passage de la cavalcade. Ce qui prouve ce goût jusqu'à l'évidence, c'est qu'il y avoit là des centaines de carrosses de personnes de la première qualité, parmi elles, même des pairs & des évêques, que j'y vis, qui se tenoient rangés en ligne dans les rues & avoient eu la patience d'y demeurer des heures entières (1).

(1) Il s'agissoit là de faire honneur à l'ambassadeur, & pas du tout de curiosité. Nombre de gens en outre se trouvoient à ces entrées pour se donner de l'importance, & faire croire qu'ils étoient de rang à ce que leur présence y fût désirée. (E. de S.)

Il y a dans le *Mercur galant* de mars 1698 une intéressante relation de cette entrée. Il y est dit, entre autres choses, « qu'il se trouva une très-grande affluence de peuple depuis l'entrée du faubourg Saint-Antoine jusqu'à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon (*caserne de la garde municipale*), & quoiqu'il y ait près d'une lieue & demie de chemin, la route se trouva bordée de plusieurs rangs de car-

Ce qui est également certain, c'est que la portion de la ville occupée par le petit peuple est, toute proportion gardée, beaucoup plus peuplée qu'à Londres. Ici nombre de maisons sont habitées par quatre, cinq & jusqu'à dix ménages ou familles, en ne l'entendant toutefois que de certains quartiers commerçants. Il y a encore cette différence entre les deux villes, c'est qu'ici les palais & les couvens ont absorbé les maisons du peuple & l'emplacement qui leur étoit destiné en les forçant à s'entasser les uns sur les autres, tandis qu'à Londres, au contraire, c'est le peuple qui a détruit les palais, qui a élevé ses habitations sur leurs fondemens & forcé la noblesse à habiter les squares ou les rues avec un air d'égalité. Mais ceci s'est fait loyalement; c'est-à-dire que ce que le peuple occupe, il l'a payé à sa valeur.

Les vues qu'on a de la rivière sont admirables; par exemple, celle du Pont-Neuf, en regardant du côté des Tuileries, ou celle du Pont-Royal, en sens inverse; d'autres encore, telles que celles du pont Saint-Bernard (1), de la Grève, &c. La Seine, qui passe au milieu de la ville, est bordée de beaux quais de pierre de taille. Elle forme dans le cœur de la ville deux îles qui ont donné lieu à la construction de nombre de beaux ponts. L'une de ces îles, appelée l'île du Palais, fut pendant plusieurs siècles à elle seule toute la ville de Paris.

Les maisons sont ou entièrement construites en pierre

rosses de chaque côté des rues, ce qui, joint à la grande quantité de peuple qui parut depuis les plus hauts étages des maisons les plus élevées jusqu'au milieu des rues, en sorte qu'on étoit souvent obligé de faire alte, fit dire à quelques Anglois qu'il y avoit plus de monde dans Paris seul qu'ils n'avoient cru qu'il y en eût dans toute la France." (B. J. P.)

(1) C'est celui de la Tournelle.

de taille, ou enduites de plâtre. Quelques-unes, du commencement de ce siècle, sont bâties en brique ou en pierre de taille, comme à la place Royale, à la place Dauphine, &c.; mais on y a renoncé aujourd'hui, & dans quelques lieux seulement on a peint en façon de briques la couche de plâtre, comme on peut le voir dans une portion de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Partout les maisons sont élevées & majestueuses; il y a un grand nombre d'églises, mais de médiocre grandeur; les tours & les clochers sont en petit nombre par rapport aux églises, & cependant les dômes ou coupoles, cette noble sorte de clochers, fait un merveilleux effet dans la perspective, encore qu'il n'y en ait guère : ce sont ceux du Val-de-Grâce, des Invalides, du collège Mazarin, de l'Assomption, des Grands-Jésuites & quelques autres. Toutes les maisons des personnes de distinction ont des portes cochères, c'est-à-dire de larges portes où peuvent passer des carrosses, & par conséquent des cours intérieures garnies de remises. On estime qu'il y a plus de sept cents de ces grandes portes, & quantité d'entre elles sont élevées sur les plus nobles modèles de l'ancienne architecture.

Les fenêtres basses de toutes les maisons sont garnies de barreaux de fer, & cela doit être d'une grande dépense. La richesse & la propreté des ameublemens répondent à la magnificence extérieure des maisons. On y trouve des tentures de riches tapisseries relevées d'or & d'argent; des lits de velours, de damas cramoisi ou d'étoffes d'or & d'argent. Des cabinets & des bureaux d'ivoire incrustés d'écaille, d'or & d'argent de cent façons diverses : des bras & des lustres de cristal; mais, par-dessus tout, les tableaux les plus rares. Les dorures, les sculptures, les peintures des plafonds sont admirables.

Tel est le goût dans cette ville & ses environs pour cette magnificence, que vous ne pouvez entrer dans la maison d'un particulier de quelque aisance sans l'y voir déployée, & souvent c'est sa ruine. Quiconque peut ménager quelque chose, veut un tableau ou quelque sculpture du meilleur artiste. Il en est de même pour les ornemens des jardins; aussi n'imagine-t-on pas quel plaisir cette quantité immense de jolies choses donne à l'étranger curieux. A Paris, dès qu'un homme a, par héritage ou autrement, acquis quelque fortune, il se hâte de l'employer ainsi que je viens de le dire.

Et pourtant, après tout, il leur manque bien des ustensiles & d'autres commodités de la vie que nous possédons en Angleterre. Ceci me rappelle qu'autrefois M. Justel (1), un Parisien, me dit ici qu'il avoit fait une liste d'une soixantaine d'objets de cette nature qu'on ne connoissoit point à Paris.

Le pavé des rues est tout en pierres de huit à dix pouces cubes. Les ruisseaux sont peu profonds & sans bords, ce qui permet aux voitures de les passer facilement.

Ces rues, il faut le dire, sont fort étroites, & les passans sont mal protégés contre la presse & la rapidité des voitures qui, lancées au grand trot sur le pavé entre des maisons hautes & retentissantes, font une sorte de musique qui ne sauroit guère être agréable à d'autres oreilles qu'à celles des Parisiens.

Rien de plus imposant que les palais royaux : comme le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, Palais-Royal.

Les couvens sont grands, nombreux & bien bâtis : tels

(1) C'est sans doute le généalogiste. (B. J. P.)

font, par exemple, le Val-de-Grâce, Saint-Germain des Prés, Saint-Victor, Sainte-Geneviève, les Grands-Jésuites, &c.

Il n'y a guère de places à Paris ; mais elles sont très-belles, comme la place Royale, celle des Victoires, la place Dauphine : aucune d'elles n'est grande, sauf la place Vendôme, qui n'est pas encore achevée. Les jardins, qui dans l'intérieur de la ville sont ouverts au public, sont immenses & très-beaux. Je citerai les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg, le Jardin du Roi, celui de l'Arfenal, & beaucoup d'autres qui appartiennent à des couvens, comme ceux des Chartreux, des Céléstins, Saint-Victor, Sainte-Geneviève.

Mais ce qui rend la résidence en cette ville très-agréable pour les gens de qualité, c'est la facilité d'aller au dehors prendre l'air en voiture de quelque côté que ce soit. Toutes les avenues en sont bien pavées, & les lieux de divertissement propres, découverts ou ombragés tour à tour, selon que votre goût ou la saison le demande : ces promenades sont le Cours-la-Reine, le bois de Boulogne, celui de Vincennes, les sables de Vaugirard, &c.

Pour en venir à une description détaillée de cette grande cité, je crois à propos de parler d'abord des rues, des places publiques & de ce qu'on y peut voir. Ensuite, des maisons remarquables, des curiosités naturelles ou artistiques, des hommes & des bibliothèques que j'y aurai visités. Après cela, du genre de vie des Parisiens & de leurs divertissemens. Nous parlerons en quatrième lieu des jardins & de leurs décorations ; du climat & de la santé des habitans. Enfin, nous conclurons en donnant un aperçu de la situation de la médecine & de la pharmacie dans cette ville.

CHAPITRE II.

LES RUES, LES PLACES PUBLIQUES, CE QUE L'ON Y VOIT.

IL y a ici un grand nombre de carrosses, fort ornés de dorures, mais il y en a très-peu, & encore appartiennent-ils tous à la haute noblesse, qui soient grands & à deux fonds. Ce qui leur manque en grandeur & en élégance, si nous les comparons aux nôtres de Londres, est amplement compensé par la commodité dont ils sont & leur facilité à tourner dans les rues les plus étroites. Dans ce but, ils sont tous à col de cygne avec les roues de devant très-basses; elles n'ont pas plus de deux pieds & demi de diamètre. Il est bien plus aisé d'y monter, & le siège du cocher étant plus bas en conséquence, vous permet de voir quelque chose par la glace du devant, tandis que chez nous le cocher est, sur son siège élevé, le seul point de vue que nous ayons. Tous, jusqu'aux fiacres (1), ont aux quatre coins de doubles ressorts qui dissimulent tous les cahots. Jamais je ne m'en suis mieux

(1) On fait que le nom vient du fr. *Fiacre*, augustin déchauffé, décédé en odeur de sainteté le 16 février 1684, dont les portraits étoient pendant un certain temps mis partout & particulièrement sur les portières des voitures de louage.

Il y a dans le *Séjour de Paris*, de Nemeitz, des détails fort curieux sur les fiacres, les voitures de remises & les cochers. (B. J. P.)

aperçu qu'un jour, qu'après m'être servi durant quatre mois de voitures de Paris, il m'arriva de monter dans la meilleure voiture de Londres de Mylord. Pas un cahot qu'on ne ressentît en plein ; aussi une heure de cette voiture me fatigua plus que fix de celles de Paris.

Outre les voitures des gens riches, il y a ici des voitures de remise qu'on loue au mois : elles sont bien dorées, ont de bons chevaux & des harnois propres. Ce sont les voitures que les étrangers prennent au jour ou au mois, sur le pied de trois écus d'Angleterre, environ, par jour (18 à 19 francs à peu près), c'est ce qui fait le malheur des fiacres & des chaises à porteurs, qui sont les plus sales & les plus misérables voitures qu'on puisse imaginer. Elles ne laissent pas d'être aussi chères qu'à Londres, & encore il n'y en a guère.

Il y en a pourtant encore une autre espèce dans cette ville que j'aurois voulu en premier lieu passer sous silence, la prenant d'abord pour quelque mauvaise plaisanterie. Cela fait un pitoyable contraste avec une cité si magnifique. Ce sont les vinaigrettes, c'est-à-dire une caisse de voiture sur deux roues, traînée par un homme & poussée par derrière par une femme ou un enfant, ou bien par tous les deux à la fois.

On a en outre pour voyager rapidement une grande quantité de chaises de poste pour une seule personne, & de *rouillons* (1) pour deux. Ce sont des voitures à deux roues avec de doubles ressorts qui les rendent fort douces. Elles vont fort vite ; les deux chevaux tirent, mais il n'y en a qu'un seul dans les brancards. Le postillon monte dans le rouillon ; mais pour la chaise il monte le

(1) Ce mot, dans le texte, est donné pour du françois, mais je n'ai pu le trouver nulle part. (E. de S.)

cheval hors brancards. Je ne pense pas que ceci soit en usage en Angleterre; mais on pourroit l'y introduire utilement.

Quant aux récréations & aux promenades, il n'y a pas de peuple qui aime plus que le Parisien à se réunir, à voir & à se montrer. Ces réunions absorbent une grande partie de leur temps; & dans ce but, toutes les personnes de qualité fréquentent le Cours-la-Reine. C'est une triple rangée d'arbres d'une grande longueur le long de la rivière, dont celle du milieu, plus large à elle seule que les deux allées latérales, peut tenir huit voitures de front. Au centre, est une esplanade circulaire où elles peuvent tourner, & aux deux extrémités sont deux belles portes.

Ceux qui souhaitent un air meilleur & plus libre, vont plus loin; les uns au bois de Boulogne, les autres à celui de Vincennes. De quelque côté de la ville que vous sortiez, vous ne le ferez guère sans rencontrer quelque promenade agréable. Ou bien on descend de voiture, & l'on va se promener à pied aux Tuileries, au Luxembourg ou dans d'autres de ces grands jardins qui appartiennent à la couronne ou aux princes, & qui, bien meublés de sièges, sont ouverts à tout le monde, sauf aux laquais & à la canaille. Mais nous y reviendrons.

Il n'est personne qui fasse plus grande figure dans la ville que les évêques avec leurs splendides équipages & leurs belles livrées. Ce sont presque tous en effet gens de grande maison & promus comme tels à cette dignité où, pour arriver, la science est moins nécessaire que chez nous, quoique plusieurs de ces évêques soient gens sçavans & de mérite. Ce sont pour la plupart, je le répète, des personnes de qualité ou des cadets de grande maison. C'est à l'honneur de l'Eglise, mais la doctrine & la piété y gagnent-elles également? cela me semble plus

douteux. Ils feront les patrons de l'érudition, mais rarement on les en verra les modèles : & il seroit à fouhaiter qu'ils surpassassent les autres en mérite comme ils le font en naissance (1).

Les abbés affluent ici de tous les coins du royaume. Ils y font une figure considérable, car c'est un clergé de condition, & c'en est la portion la plus savante : au moins font-ils tels depuis le temps du cardinal de Richelieu, qui conféroit ces bénéfices aux ecclésiastiques de science & de talent, & cela spontanément, sans les prévenir, & moins encore sans attendre leurs sollicitations. Il avoit une manière à lui, sûre & secrète, de s'informer des gens de mérite, & il les avançoit ensuite quand il en jugeoit l'occasion favorable. Cette conduite remplit le royaume d'hommes savans, encouragea puissamment l'étude ; & la France s'en ressent encore.

Il est amusant de voir comment le roi fait former cette grande ville à l'obéissance, en lui en demandant des preuves à propos de choses de peu d'importance. On ordonna, il y a quelque temps, aux marchands d'abattre toutes leurs enseignes (2) à la fois, sans permettre de les avancer à l'avenir de plus d'un pied ou deux au delà du mur, ou

(1) Pour répondre à cette injuste assertion, il suffit de dire qu'à l'époque où Lister écrivoit l'épiscopat françois comptoit dans ses rangs Huet, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Mascaron, le vertueux cardinal de Coislin, Colbert, évêque de Montpellier, & le cardinal de Rohan, l'ami de du Fay, le bibliophile & possesseur des livres de de Thou. Ce n'étoit certes pas plus un ignorant que Mgr Le Tellier, l'archevêque de Reims, dont le catalogue a été imprimé in-folio. (B. J. P.)

(2) Au commencement du dernier siècle, il n'y avoit guère de boutique sans son enseigne spéciale, & en Angleterre ces emblèmes ne cessèrent d'être employés qu'après avoir été défendus par acte du Parlement. Avant cela, leur emploi général fournissoit des moyens d'existence aux peintres d'un ordre inférieur : quelquefois même on s'adres-

d'avoir plus de telle dimension, assez petite, en quarré. On obéit à l'instant; en sorte que les enseignes n'obstruent plus les rues, & font, grâce à leur petitesse ou à leur élévation, aussi peu de figure que s'il n'y en avoit point.

Il y a à Paris un grand nombre d'hôtels, c'est-à-dire d'auberges publiques, où on loue des appartemens. Ce nom s'applique aussi aux maisons des seigneurs & des gentilshommes, dont le nom est le plus souvent écrit en lettres d'or sur un marbre noir placé au-dessus de la porte. Ceci sembleroit indiquer que ces personnages n'ont d'abord habité Paris qu'en qualité d'étrangers, & logés à l'auberge, ne s'y feront bâtir des maisons que plus tard (1). Il est sûr qu'il n'y a point de riche & grande cité sans que l'on compte parmi ses habitans des gens de qualité, & qu'une cour telle que celle de France ne fau- roit s'en passer. Mais de savoir si leur présence est indifférente ou non à leur province, c'est une autre question. Dans les contrées d'où s'est retirée la noblesse provinciale, le peuple d'Angleterre semble avoir moins de mœurs & de religion, & les taxes y sont levées avec plus de peine, plus d'inégalité & plus d'injustice que dans les lieux où les propriétaires ont continué à vivre sur leurs domaines (2).

foit aux grands artistes. Il y avoit un marché d'enseignes pour toute espèce de marchands & de pratiques dans Harp-Alley Shoe-Lane.

(Edward, *Anecd. des peintres.*)

(1) Conjecture qui n'a pas le sens commun, hôtel veut dire maison. (B. J. P.)

(2) La reine Elifabeth étoit si persuadée de cette vérité, qu'à la vue de l'accroissement de Londres, qu'elle regrettoit, elle publia une proclamation pour défendre de bâtir davantage. Son successeur eut souvent, durant son règne, recours à la même mesure, & il alloit jusqu'à menacer la noblesse qui vouloit habiter à Londres. Il pressoit fort, dit

On peut dire qu'à Paris une nouvelle ville a, en quelque sorte, remplacé l'ancienne depuis quarante ans. Depuis que le roi est monté sur le trône, les améliorations y ont été telles qu'elle a tout à fait changé; & si, comme me l'ont dit des ouvriers, il est vrai qu'une maison ordinaire construite en moellons & plâtrée à l'intérieur ne dure guère que vingt-cinq ans (1), la plus grande partie de la ville a dû être rebâtie à neuf depuis peu. C'est à coup sûr dans ce siècle-ci que la plupart des grands hôtels ont été construits ou rebâties : il en est de même des couvens, des ponts & des églises, des portes de la ville : joignez à cela les changemens opérés dans les rues, les quais sur la rivière, le pavage. Le tout a été fort augmenté ou fait à neuf.

Sur la rivière, entre les ponts, en amont & en aval, font, en immense quantité, des bateaux chargés de bois, de foin, de charbon, de grain, de vin & d'autres denrées; mais, au dégel, une débâcle soudaine les met fréquemment en danger de se briser en pièces contre les piles des ponts, qu'ils ont quelquefois renversés à leur tour. Pour éviter les pertes considérables qu'avoient éprouvées de ces accidens les propriétaires des bateaux & des marchandises, on avoit proposé de creuser auprès de la ville un grand bassin d'hivernage : mais cela ne sembloit offrir aucun profit au gouvernement. On a donc laissé les auteurs du projet s'en tirer comme ils pourroient. Il n'y a ici de règlement ou de projet pour bien

lord Bacon, les gentilshommes de province de retourner dans leurs terres. « Songez, messieurs, leur disoit-il, qu'à Londres vous êtes comme des vaisseaux en pleine mer qui ne paroissent rien du tout; dans vos terres, au contraire, vous êtes tels que des vaisseaux sur une rivière qui font un effet fort imposant. » (Henning.)

(1) C'est là une singulière erreur. (B. J. P.)

réussir que ceux qui doivent rapporter quelque chose à l'Etat (1). On y entend admirablement l'art de rendre l'impôt productif.

Vous ne manquerez pas de remarquer dans les rues les conseillers & les principaux officiers des cours de justice qui y font grande figure. On leur porte la queue à eux & à leurs femmes, & vous en voyez nombre aller par les rues & en équipage. C'est là ce qui fait si bien vendre des places de cette nature (2). L'homme qui aura le

(1) Qu'est-ce que rapportoient donc à l'Etat les quais, les ponts, les églises dont il nous a parlé plus haut? (B. J. P.)

(2) La vénalité des offices de magistrature, qui existoit dès longtemps en France & faisoit d'une charge une propriété réelle dont le possesseur ne pouvoit être dépouillé que pour forfaiture & après un procès, ne fut entièrement régularisée que sous Henri IV. Il les rendit héréditaires, moyennant le payement annuel du soixantième denier du prix de la charge : ce droit se nommoit la Paulette, du nom du financier Paulet, qui en avoit fait la proposition.

Lors de la création de nouveaux offices, le nombre de magistrats qui devoient les remplir étoit réglé aussi bien que les sommes à payer par les concessionnaires. Les candidats dans les conditions voulues adressoient leur demande au roi, & en recevoient des lettres du grand sceau, après quoi ces offices devenoient, comme il a été expliqué plus haut, héréditaires dans la famille du concessionnaire qui, lui de son vivant, & ses héritiers après lui, pouvoient en disposer par vente. Lorsque la vente d'une charge avoit lieu, l'acquéreur en sollicitoit du roi l'agrément, & lorsqu'il l'avoit obtenu, outre le prix destiné au vendeur, il payoit au trésor une somme qui alloit d'un à deux mille écus. En cas de vente subséquente, cette somme lui faisoit retour ou à ses héritiers. On avoit encore le plus grand soin que l'acquéreur remplit toutes les conditions convenables ; il devoit être gradué en droit, avoir subi de sévères examens, appartenir à une famille sans reproche & posséder une fortune qui le mit considérablement au-dessus du besoin.

Et maintenant, si c'en étoit le lieu, il resteroit à examiner si un pareil système n'assuroit pas l'indépendance de la magistrature autant que l'*avancement* de nos jours, & l'usage qui ne donne guère encore cet avantage qu'à ce qu'on appelle la magistrature debout, dont les titulaires, entièrement dans la main du pouvoir, au lieu d'avoir de véritables charges, n'ont que de simples commissions. On jugera aisément que

droit de communiquer cet honneur à sa femme, trouvera telle fortune qu'il voudra. Le droit d'avoir à l'église un grand couffin de velours est un autre privilège du même genre, & la place d'homme de loi qui la possède vaut un tiers de plus.

On voit aussi journellement dans les rues une grande variété de moines dont l'accoutrement nous paroît fort étrange à nous autres Anglois : au reste, cette bizarrerie fait bien dans un tableau. Je ne saurois m'empêcher de plaindre le zèle mal employé de ces pauvres gens, qui se mettent en religion, comme ils disent, renoncent au monde & s'imposent les règles les plus sévères de vie & de régime. Quelques ordres sont vêtus décemment, tels que les Jésuites, les pères de l'Oratoire, &c., mais la plupart sont singuliers dans leur costume hors d'usage, qui n'est que l'habit grossier de la classe inférieure des anciens temps, sans linge ni aucun des ornemens du siècle présent.

Leur régime maigre est opposé à la nature & à l'amélioration progressive de l'alimentation. La loi de Moïse montrait plus de prévoyance, & tout chez les Juifs étoit ordonné pour la propreté & la santé. Si la loi chrétienne prescrit l'humilité, la patience dans les maux, la mortification & l'abstinence des voluptés & des plaisirs coupables, elle nous laisse la liberté de manger de toutes choses, sans nous commander une nourriture distincte & encore bien moins la malpropreté : & sur d'autres points les catholiques eux-mêmes sont de cet avis, car leurs églises sont propres, pompeusement ornées & parfumées.

ce dernier paragraphe est du traducteur, & peut-être lui pardonnera-t-on d'avoir, une fois en passant, exprimé son opinion personnelle. (E. de S.)

Si nous souffrons la persécution, il suffit de l'endurer avec patience, elle & les calamités qui l'accompagnent; mais nous tourmenter de gaieté de cœur, c'est faire violence au christianisme & nous réduire à un état pire que celui des Juifs. Choisir la plus mauvaise nourriture, telle que des herbes de mauvais goût, du poisson & de semblables faletés, coucher sur des planches dans un froc de laine malpropre & grossier; aller nu-pieds dans un pays froid, se dénier dans cette vie tout bien-être & la conversation des hommes : c'est hasarder notre santé, renoncer aux plus grands bienfaits de l'existence, & en quelque forte nous rendre homicides de nous-mêmes. Ces gens-là, je le dis, ne sauroient s'empêcher au bout du compte d'être chagrins; &, de mauvaise humeur comme ils le sont envers le monde, ils doivent à la longue se lasser de cette dévotion servile & sans utilité que n'accompagne point une vie active.

La multitude des pauvres & des misérables est telle dans tous les quartiers de la ville, qu'en voiture, à pied, dans une boutique, vous ne pouvez venir à bout de rien, grâce au nombre & à l'importunité des mendiants. C'est lamentable d'entendre le récit de leurs misères; & si vous donnez à l'un d'eux, immédiatement tout l'essaim fondra sur vous. Voilà, si vous voulez, de vrais moines, de la façon de Dieu tout-puissant, qui vous offrent leurs prières pour un liard, qui trouvent qu'à chaque jour suffit sa peine, & qu'il n'y a pas besoin de rechercher les misères de cette vie ou d'en prendre le vain masque. Bien contre leur gré, ils encensent tous les riches, &, pour un morceau de pain, vous feront des saints de tout l'univers.

Mais laissons-les tranquilles avec leur zèle mal entendu. C'est certainement la providence de Dieu qui règle

toutes choses dans ce monde ; & les mangeurs de viande feront toujours en état de se défendre, si ce n'est de rôser les gens à carême. Une nourriture bonne, salubre & abondante vous donne tout naturellement du courage. De plus, une nation est bien plus sûre d'augmenter sa population en laissant toute sorte d'individus user librement du mariage que par l'apport furtif de quelques moines affamés, en supposant qu'il leur arrive jamais de rompre leurs vœux. Ces restrictions imposées à l'usage du mariage finissent par faire, au détriment de la population dans une contrée catholique, le même effet qu'une guerre continue. C'est diminuer le nombre des adorateurs de Dieu, au lieu de chercher à le multiplier comme les étoiles du firmament & les sables de la plage. Ces hommes détruisent volontairement leur postérité & diminuent pour l'avenir l'église de Dieu.

Les crieurs de marchandises à vendre ne font que peu de bruit dans la ville, & on n'en entend aucun qui annonce des pamphlets ou d'autres écrits. Je m'étonnois de n'ouïr parler de rien de perdu ni faire aucun avertissement, lorsqu'on me montra des imprimés en grandes lettres, affichés au coin des rues, où l'on promettoit des récompenses d'un, deux, cinq, dix & jusqu'à cinquante louis pour des objets perdus dont la description venoit ensuite (1). C'est une façon sûre & tranquille de rattraper sans bruit ce qui vous appartient ; car les gens qui l'ont

(1) Voici la forme de ces recommandations : « Il a été volé mardy, 3 may 1729, à un repas fait à Saint-Ouen, douze fourchettes, dont deux à filets & dix à coquilles sur les bouts des manches, le tout argent de Paris & armoirié aux armes de Monseigneur le prince de Rohan. Ceux qui en donneront des nouvelles auront une pistole. — S'adresser à M. Berrier, marchand orfèvre-joaillier, rue de la Fromagerie, au chef Saint-Denis ou au clerc de l'orfèvrerie. Si l'on a acheté avant la recom-

trouvé ne manquent pas, au bout d'un jour ou deux, de le rapporter à l'endroit indiqué. Les gazettes ne paroissent qu'une fois par semaine, & peu de personnes se les procurent.

Il est ici fort difficile & dangereux de vendre des libelles. Pendant que nous y étions, un quidam en remit un paquet à un mendiant aveugle des Quinze-Vingts, en lui disant qu'avec cela il auroit bientôt fait de changer ses liards en pièces de douze sols. L'aveugle s'en alla donc à Notre-Dame, & durant l'office se mit à crier ce qu'on lui avoit donné : *La vie & les miracles de l'archevêque de Reims*. C'étoit un tour joué à cet archevêque &, dit-on, par les jésuites avec qui il avoit eu de grandes querelles sur Molina le jésuite espagnol & sa doctrine. Quoi qu'il en fût, l'aveugle débita sa marchandise, & les lecteurs, passant plus loin que le titre, virent que c'étoit un libelle contre l'archevêque, qui est en même temps duc & premier pair de France.

Les rues sont éclairées tout l'hiver, aussi bien quand il fait clair de lune que pendant le reste du mois; & je le remarque surtout à cause du sot usage où l'on est à Londres d'éteindre les réverbères durant la moitié du mois,

mandation, l'on rendra l'argent. — Par pièces ou autrement, suivant l'édit du Roy, retenez les personnes & le tout.

« Fait à Paris, le 5 may 1729. »

Cette recommandation, tirée des archives de la cour des monnaies Z. 3013 1722, 6 septembre (*fic*), est identique à une autre du 16 février 1647 (que je possède), faite au sujet d'un vol commis le 11 février 1647, chez M. G. de Jaucourt, seigneur de Bonnefont (depuis décapité en Grève, en 1659), à une demi-lieue de Sully-sur-Loire. Cette forme, usitée en 1647 & 1729, devoit être la même entre ces deux époques, c'est-à-dire du temps de Lister. — Je crois que le prince de Rohan, dont il est ici question, est Hercule Meriadec, grand-père du maréchal prince de Soubise, qui avoit conservé cette maison de Saint-Ouen. (B. J. P.)

comme si la lune étoit bien sûre de briller assez pour éclairer les rues, & qu'il fût sans exemple de voir en hiver le ciel nébuleux. Les lanternes sont suspendues ici au beau milieu des rues, à vingt pieds en l'air & à une vingtaine de pas de distance. Elles sont garnies de verres d'environ deux pieds en carré, recouvertes d'une large plaque de tôle; & la corde qui les soutient passe par un tube de fer fermant à clef & noyé dans le mur de la maison la plus voisine (1). Dans ces lanternes sont des chandelles de quatre à la livre, qui durent jusqu'après minuit. Ceux qui les briseroient seroient passibles des galères : trois jeunes gens de bonne maison qui par plaisanterie s'étoient amusés à en casser récemment furent mis en prison, & ne furent relâchés au bout de plusieurs mois que grâce à la sollicitation de bons amis qu'ils avoient à la cour. L'éclairage de Paris, & seulement pour cinq mois de l'année, coûte près de 50 000 livres st. (1 250 000 fr.) par an. On le pratique aussi de même pour quelques autres villes de France. Le roi s'en est, dit-on, fait un bon revenu. Le préambule de l'édit porte que, considérant le grand danger que couroient la nuit dans les rues ses sujets, soit de se casser le cou en se laissant choir, soit de la part des voleurs, Sa Majesté leur concédoit, pour telle somme d'argent, le privilège d'y suspendre des lanternes de la façon que je viens de décrire (2).

(1) Cela a duré ainsi jusqu'à l'établissement du gaz.

(2) Tout ceci est arrangé & inexact. L'éclairage de Paris, établi en 1667, au moyen d'une taxe levée *ad hoc* par les soins des habitants de chaque quartier, rapportoit trois cent mille livres seulement. Cette taxe fut rachetée en 1704 au denier dix-huit, soit cinq millions quatre cent mille francs. Voir le Traité de la police de Lamarre, chapitre iv, pages 230, 239. (B. J. P.)

J'ai dit que les avenues de la ville & toutes les rues étoient pavées d'un grès très-dur taillé en cubes d'environ huit pouces : on a grand soin de les tenir propres en hiver : par exemple, aux dégels, une forte drague tirée par un cheval a bientôt fait de tout déblayer & de nettoyer les ruisseaux. En un jour de temps toutes les parties de la ville sont propres à faire plaisir, & on y peut passer à pied sec.

Je souhaiterois de tout mon cœur à Paris d'être aussi propre en été : il faut assurément tâcher de désinfecter une ville aussi peuplée ; mais je ne connois pas de machine qui y pût réussir, à moins qu'elle ne balayât le peuple en même temps : toutes les menaces & les affiches posées sur les murs restent sans effet. En été, à Londres, la poussière, quand il fait du vent, est souvent fort incommode, pour ne pas dire intolérable (1) ; il y en a bien moins à Paris, dont le pavé demande moins de menu fable que notre cailloutis.

Du peuple qui vit & marche dans les rues, passons maintenant aux ornemens immobiles qui les décorent. Il y a une infinité de bustes du grand monarque placés dans tous les coins par les gens du commun ; quant à de belles statues, il n'y en a guère, si vous considérez à la fois les talens & l'obscuroité de la nation.

Celle de la place des Victoires est une statue pédestre de bronze tout doré, accompagnée de la Victoire, c'est-à-dire d'une immense femme ailée qui, placée juste derrière le dos du roi & le pied sur un globe, lui tient une couronne de laurier au-dessus de la tête. Les artistes ne

(1) Nous n'avons pas voulu être en reste avec Londres aujourd'hui. (E. de S.)

goûtent guère cette dorure : en effet, son brillant me semble gêner les traits & y mettre de la confusion. Il eût bien mieux valu que l'or en fût mat, ce qui eût permis aux lumières & aux ombres de se faire au naturel, & à l'œil de juger des proportions. Mais ce qui me déplaît surtout, c'est cette grande femme toujours sur les épaules du roi ; véritable embarras qui, au lieu de lui apporter la victoire, semble le persécuter de sa compagnie. Chez les Romains, la Victoire étoit une petite statuette que l'empereur tenoit dans sa main, & dont il étoit censé pouvoir se débarrasser à volonté ; mais cette grande femme-ci est capable de donner une indigestion.

Les autres statues sont des statues équestres, en bronze, de trois des derniers rois de France.

Celle qui est sur le Pont-Neuf est celle de Henri IV, nue tête, & du reste en armure complète, selon l'usage de son temps.

La seconde est celle de Louis XIII, à la place Royale, armé aussi à la mode de son temps, la tête couverte & son casque orné de son panache.

La troisième est celle du roi actuellement régnant, Louis XIV. Elle est destinée à la place Vendôme. Ce colosse de bronze est encore à l'endroit où on l'a fondu ; il est étonnamment grand. Vingt-deux pieds de haut, le pied du roi de vingt-six pouces de long, & toutes les proportions bien gardées, de même que pour le cheval. On avoit fondu cent mille livres de métal, mais il n'en entra que quatre-vingt mille dans le groupe qui fut fondu d'un seul jet, homme & cheval. M. Girardon m'a dit qu'il avoit travaillé au modèle assiduellement huit ans entiers presque tous les jours, & qu'il avoit fallu deux ans de plus encore pour le moule, pour les fourneaux & pour le couler. Le roi est en costume d'empereur

romain, sans selle ni étriers, & sur sa tête la grande perruque à la mode. Pourquoi ces grandes libertés que se donne la sculpture, c'est ce qui me reste à apprendre.

Qu'en bâtissant on suive avec précision les règles & la simplicité antiques, il n'est rien de mieux, car ces ordres d'architecture sont tous fondés sur des principes mathématiques; mais le vêtement d'un empereur n'est que le fruit des vaines fantaisies de son peuple. Louis le Grand paroissant à la tête de son armée dans le costume qu'on lui a prêté donneroit fort à rire à présent. Quel besoin de se mettre en quête d'emblèmes quand on peut avoir la vérité? comme si le siècle actuel avoit plus que les autres à rougir de ses modes, ou que les statues équestres d'Henri IV & de Louis XIII en valussent moins pour donner aux souverains qu'elles représentent le costume qu'ils portoient effectivement! C'est, à mon avis, l'effet d'une flatterie mal entendue, & si l'on n'y veut voir que l'art, je le trouve sans grâce & sans goût.

J'étois, je m'en souviens, à un lever du roi Charles II, quand on lui apporta à choisir dans trois modèles celui qui lui conviendrait pour sa statue destinée à la cour de Windsor. Il prit le costume d'empereur romain que l'on donna également à son autre statue, placée au Vieux-Change. On a fait de même pour le roi Jacques à White-Hall & à Chelsea-College, nos Invalides. Maintenant, je le demande à tout le monde, quand il s'agit de représenter un prince encore vivant, ces jambes & ces bras nus font-ils décens, & cela ne nous reporte-t-il pas vers les siècles de barbarie d'une façon fort déplaisante? Le père de ces deux rois, Charles I^{er}, étoit le prince de son temps du meilleur goût & du jugement le plus droit, surtout en peinture, en sculpture & dans toutes les bran-

ches de l'architecture, témoin les sommes considérables qu'il donna à Rubens & à son disciple Van Dyck; témoin encore le grand cas qu'il faisoit de l'incomparable Inigo Jones, le premier Anglois qui dans ce siècle ait su ce que c'étoit que de bâtir. J'ai entendu Auzout dire, après avoir vu la salle des banquets à White-Hall, qu'il la mettoit au-dessus de tout ce qu'il avoit vu de ce côté-ci des Alpes; & je pouvois l'en croire, car plus de quarante ans de suite il avoit étudié Vitruve sur place & à Rome. Parlons encore du vaisseau *le Souverain*, la plus noble forteresse qui ait jamais flotté sur la mer. Eh bien! ce roi, dans sa statue équestre, qui est aujourd'hui à Charing-Cross, voulut avoir le costume exact de son temps, & cette statue ne craint pas la comparaison avec la plus belle de ce genre qui soit à Paris.

Je vais bientôt entretenir mon lecteur des palais, des hommes de lettres, des conversations; mais je veux auparavant mentionner les dépenses considérables que l'on fait en grilles de fer, comme par exemple à la place Royale (1), dont le jardin en a une de dix pieds de haut. De tous côtés, on en voit de semblables & de plus belles qui, en fermant les cours & les jardins, ne vous dérobent rien de leurs beautés.

(1) Cette grille a été forttement détruite vers 1835. (B. J. P.)

CHAPITRE III.

PALAIS ET AUTRES ÉDIFICES PUBLICS. — LES CURIOSITÉS,
SOIT DE LA NATURE, SOIT DE L'ART QU'ON Y VOIT.

LE premier palais que je visitai fut le palais Mazarin, où il y a quantité de bons tableaux ; mais la galerie basse, remplie d'une collection de statues antiques grecques & romaines, fut ce qui attira principalement mon attention. C'est le cardinal qui les avoit pour la plupart fait venir de Rome : celles qui étoient vêtues, sont telles qu'il se les étoit procurées ; mais pour celles qui étoient nues, elles ont été misérablement traitées par le duc de Mazarin qui, dans un violent accès de dévotion, les a un beau jour mutilées & fait habiller par je ne fais quel plâtrier de Paris d'un enduit qui en fait quelque chose de fort ridicule. Cicéron nous dit quelque part que rien n'étoit, de sa nature, obscène, & qu'il falloit appeler tout par son nom. Notre confrère Celse est d'un autre avis, & s'excuse d'écrire dans sa propre langue sur certaines matières. Il est sûr, pour en revenir à ce qui nous occupe, que le duc n'auroit pas dû remplir son cabinet & sa galerie de nudités ; mais n'ayant pas toujours été de cet avis-là, il n'auroit pas dû non plus les plâtrer ni les mutiler. Ce n'étoit qu'une vaine ostentation de chasteté & une preuve d'ignorance & de mauvais goût d'al-

ler gêter & cacher le noble art de la sculpture, qui étoit la seule chose qui leur donnât de la valeur. Mais, après tout, pourquoi se tant choquer de la nudité, quand encore une grande partie du monde n'use guère de vêtements, & que ce que l'on couvre, on le fait seulement par nécessité?

Ces belles statues & beaucoup d'autres que je vis à Versailles, & qui sortoient de ce même palais Mazarin, prouvent avec évidence que le costume des Romains étoit la chose du monde la plus simple, & qu'un Romain avoit aussitôt fait de se déshabiller que moi d'ôter mes gants & mes fouliers. Hommes & femmes étoient vêtus à peu près de même. Quant à la forme de ce vêtement des Romains, il résulte de celui que portent ces anciennes statues, sur lesquelles Ferrarius s'est réglé avec raison dans son explication des habits des anciens, il en résulte, dis-je, que la tunique ou chemise n'avoit ni collet ni manches, & tenoit par une ceinture placée assez haut sur la poitrine : que la toge ou robe étoit un vêtement large & long, ouvert aux deux bouts, que l'on passoit par la tête, que la main gauche, sortant de dessous ses pans, relevoit de ce côté, tandis qu'elle reposoit tout entière sur l'épaule gauche. Le bras droit & sa main étoient nus & hors de la robe, qui étoit sans ceinture & toujours flottante. Quand un Romain se déshabilloit pour le bain, ce qu'il faisoit tous les jours immédiatement avant le souper, il n'avoit autre chose à faire que de retirer son bras gauche, & sa toge tomboit à ses pieds, & il en étoit de même de la tunique, dès qu'il en avoit défait la ceinture & retiré ses bras.

Dans les premiers temps de la république, on n'étoit vêtu que de la toge : plus tard, on prit, par-dessous, la tunique, sans y avoir jamais ajouté autre chose, quels

que fussent d'ailleurs le luxe & la splendeur de l'Empire. Toutes les autres inventions dans les vêtements sont postérieures.

Je me suis fort étonné dans le grand nombre de statues antiques que j'ai examinées de n'en avoir jamais vu qu'avec la toge unie, & aucune avec la toge à bulle.

Cette toge & cette tunique étoient de belle laine blanche ou de flanelle : les Romains n'avoient pas sur eux le plus petit morceau de toile. Cette flanelle, dis-je, étoit très-fine, car les plis en sont petits, & elle se modèle aisément sur le corps. Elle étoit légère, car l'attitude de quelques statues semble être de soulever le vêtement de deux doigts seulement, & il est soutenu tout entier par la seule épaule gauche. Pour peu qu'il colle, la forme du sein & celle des cuisses paroissent à travers.

Cet usage exclusif de la laine dans un pays chaud, amena l'usage des bains fréquents, & les rendit nécessaires, à moins de tomber dans tous les inconvénients de la malpropreté. Les bains engagèrent à garder ce vêtement lâche & facile à déposer, & leur emploi continuel introduisit à son tour l'usage de l'huile & des parfums qu'on y mêloit.

Mais pour la propreté de la peau & la santé, une bonne chemise de toile changée tous les jours vaut, à mon avis, le bain quotidien des Romains. Il est certain que si, pour rendre du ton à la peau, ils ne s'étoient pas servis soit d'huile d'olives vertes, soit d'huile d'olives mûres & parfumée, tant d'eau chaude auroit fini par l'attendrir & la rider d'une façon intolérable. C'est encore aujourd'hui au moyen de l'huile que les Indiens & les noirs, qui vont nus, se garantissent à la fois des inconvénients du froid & du chaud.

La meilleure règle, au reste, pour conserver sa santé

& arriver à une longue vie, c'est de fuivre le régime le plus simple. On n'imagine pas quelles incommodités on s'attire par des habitudes dont, de dire qu'on les a depuis longtemps, n'atténuera pas le mauvais effet, pas plus que le goût qu'on y trouve ne les empêche de ruiner la santé. C'est ce qui a lieu pour plusieurs de nos vêtemens, pour le tabac, les liqueurs fortes, les préparations ferrugineuses, les eaux minérales, les bains (1), le thé, le café, le chocolat, &c.

Il est une petite statue que je remarquai tout particulièrement pour l'élégance de la sculpture & l'esprit qu'annonçoit son costume. Elle étoit posée sur une table & représentoit une sibylle. La figure de la vieille femme étoit fouillée profondément dans le marbre & enfoncée dans sa coiffure qui, telle qu'un capuchon, avançoit beaucoup sur le front : juste emblème d'un oracle qui est équivoque, sombre & caché, comme la vieille elle-même, qui sembloit ne vouloir ni se montrer, ni se faire entendre clairement; honteuse en quelque sorte, toute la première, de sa propre imposture.

A quoi pensoient les hommes des anciens temps d'ériger les vieilles femmes en prophétesses pour prononcer des oracles & expliquer la volonté des Dieux par le plus ou moins d'appétit de certains animaux? De les prendre pour des forcières & des empoisonneuses, à la bonne heure; car la vieillesse, surtout chez le beau sexe, rend acariâtre. Les forts & le poison sont les armes secrètes de la faiblesse.

Les juifs, dans leurs cérémonies religieuses, ne souffroient pas volontiers la présence des femmes qui au-

(1) L'abbé de Marolles étoit de l'avis de Lister & nous apprend *qu'il ne s'étoit jamais baigné* par pudeur. (Mem. II, 141.) (B. J. P.)

roient pu fouiller ou gâter toutes leurs dévotions. Les Romains, au contraire, jugeoient que la religion alloit mieux aux femmes qu'aux hommes, parce qu'en outre du culte général, qu'elles partageoient avec ceux-ci, elles avoient certaines dévotions particulières où les hommes n'avoient aucune part. Cicéron recommande à sa femme de prier les Dieux pour lui; car il pense qu'elle en fera écoutée plus favorablement. C'est sans doute quelque raisonnement de ce genre qui mettoit leurs prophétesses en crédit.

J'ai visité l'appartement de M. de Viviers (1) à l'Arse-
nal : il consiste en sept ou huit pièces au rez-de-chaussée
donnant sur le grand jardin. Elles sont petites, mais meu-
blées avec la plus grande recherche; elles sont ornées
de la porcelaine de Chine la plus variée & la mieux choi-
sie que j'aie jamais vue, sans excepter les pagodes & les
peintures du même pays. J'y ai aussi remarqué des bu-
reaux & des corps de bibliothèque aussi riches qu'élég-
gans, & quelques tableaux des meilleurs maîtres.

Ce sont trois morceaux de Rembrandt, l'incomparable
peintre hollandois, à qui je donnai la palme.

Dans le premier, une jeune fille tient à la main une
cage dont l'oiseau vient de s'envoler, & voltige au-dessus
de sa tête : elle le fuit des yeux, & son regard exprime
à la fois la frayeur, l'étonnement & le chagrin. L'autre
est un garnement appuyé sur une table, & son œil mali-

(1) M. du Vivier, & non pas de Viviers, est cité parmi les *fameux curieux des ouvrages magnifiques* du Livre commode. G. Brice (édition de 1698, I, 376) le qualifie *un des plus curieux de Paris, & qui se connoît le mieux en bijoux de conséquence*, & cite, outre ses porcelaines & ses *pagodes ridicules*, ses bronzes & ses tableaux. Les éditions de 1715 & de 1717 parlent de ses pendules *travaillées avec art & placées à propos*. Il n'est plus question de lui dans l'édition de 1725. (B. J. P.)

cieux vous annonce qu'il va faire quelque mauvais tour. Le troisième représente un jeune gentilhomme avec un bonnet fourré & en déshabillé, à la manière habituelle du peintre. Les deux premiers sont imaginés & vêtus avec autant de naturel qu'il est possible ; mais rien n'a approché de son coloris pour les chairs & les étoffes. Ce fut là l'étude passionnée de toute sa vie, le sujet pour lui d'expériences continuelles : & de quels succès elles ont été suivies, ces tableaux-ci & tant d'autres nous l'apprennent. Ce n'est que de la jeunesse qui figure dans ces trois tableaux, où le coloris est porté au comble de la perfection, & qui sont soignés comme autant de miniatures. Rembrandt modifioit sa manière selon l'âge & la nature de ses modèles, ce qui prouve le peu d'équité du jugement que porte sur lui Félibien. Je suis retourné bien des fois revoir ces trois tableaux(1).

Le cabinet ou appartement de M. Lenôtre, contrôleur des jardins du roi, où sont ses curiosités, à côté des Tuileries, vaut la peine d'être vu. C'est un vieux monsieur de beaucoup de talent, sur les dessins & les plans duquel la plupart des jardins royaux & des grands jardins de Paris & de ses environs ont été exécutés ; il a vécu assez pour les voir arriver à leur perfection. Il a présentement quatre-vingt-neuf ans(2), mais il est toujours vif & alerte. Il me reçut avec beaucoup de civilité. Dans trois appartemens, dont celui du haut est une pièce octogone éclairée par un dôme, je vis une grande collection de tableaux de maîtres, de porcelaines, dont quelques-unes étoient des jarres d'une dimension extraordi-

(1) Je ne vois rien, dans l'œuvre de Rembrandt, qui puisse se rapporter à ces tableaux, & je doute fort qu'ils soient de lui. (C. Cl. de R.)

(2) Né en 1613, il avoit par conséquent quatre-vingt-cinq ans. (B. J. P.)

naire; quelques têtes & quelques bustes antiques, des statues en pied; une grande collection d'estampes richement reliées en volumes. Mais il y avoit quelque temps qu'il avoit fait un choix de ses meilleurs tableaux d'une valeur de cinquante mille écus, & les avoit donnés au roi pour Versailles. Dans tout son cabinet je n'ai vu aucun morceau d'histoire naturelle.

Je suis allé chez lui à plusieurs reprises; & une fois il me mena dans un autre cabinet, où il avoit quatre armoires remplies d'une grande collection de médailles, modernes pour la plupart. J'y vis quatre grands tiroirs, dont trois étoient garnis des médailles du roi Guillaume, au nombre de près de 300. Le quatrième renfermoit celles de ses ancêtres & de sa famille. Il avoit été quarante ans à rassembler cette collection, & il y en avoit plusieurs qu'il lui avoit fallu payer bien cher. Ce sont là certainement les plus beaux matériaux pour une histoire métallique que j'aie vus. Le roi a une affection particulière pour lui, l'a fort enrichi, & il n'est personne qui lui parle avec plus de liberté que M. Lenôtre. Le roi, qui se plaît fort à son esprit, s'amuse à regarder ses médailles, & s'il s'en rencontre une qui soit faite contre S. M. : « Ah ! Sire, dit M. Lenôtre, en voilà une qui est bien contre nous ! » comme si elle lui plaïsoit, & qu'il fût bien aisé de la lui montrer. M. Lenôtre m'a beaucoup entretenu de l'égalité d'humeur de son maître. Il m'a affirmé qu'il ne l'avoit jamais vu se laisser aller à l'impatience, & il me citoit mainte occasion où il n'eût été presque personne qui ne se fût mis en fureur, & où le roi n'avoit pas laissé paroître la moindre émotion.

Dans ce même cabinet, je vis quelques vases fort rares de vieille porcelaine de Chine : parmi eux, étoit une petite urne romaine de verre. Ce verre étoit épais, lourd

& d'un bleu d'eau de mer. Ses deux anses étoient des pieds d'animaux à quatre griffes. Le fond de ce vase étoit uni & peu rentrant : pour cette raison, je ne saurois dire s'il n'étoit pas fondu plutôt que soufflé.

Le palais du Luxembourg est le plus achevé de tous les édifices royaux. Il est magnifique & bien dessiné, sauf les colonnes qui, formées de sections cylindriques alternativement sortant & rentrant, figurent assez bien la boutique d'un marchand de fromage. Cela sent le colifichet, mais il est difficile de s'en tenir à la simplicité antique sans la gâter par d'impertinens ornemens. A vrai dire, il y a peu de bâtimens à Paris où on l'ait suivie strictement. Parmi ceux où il y a le moins à reprendre, sont la façade orientale du Louvre, le portail de Saint-Gervais & tout le Val-de-Grâce. Ce goût des ornemens superflus est peut-être la raison qui fait donner ici la préférence à l'ordre dorique, dont les métopes admettent une variété qui se prête mieux à la destination des divers édifices.

C'est dans ce palais qu'est la fameuse galerie où Rubens a peint la vie de Marie de Médicis : & cet ouvrage, quoique exécuté il y a soixante-dix ans, est aussi frais qu'au premier jour, tant ce grand maître étoit habile coloriste. Ses chairs sont admirables, comme son écarlate, pour laquelle, s'il n'avoit pas un secret perdu aujourd'hui, il avoit moins d'avarice & plus d'honneur que nos peintres modernes. Il est sûr qu'un des grands soins & des études des anciens maîtres c'étoit le choix de leurs couleurs (1) : & ce qui semble surtout les y avoir en-

(1) Que diroit Lister s'il voyoit les couleurs de la plupart des tableaux de la République, de l'Empire & de la Restauration ?

gagés, c'est l'obligation qu'ils s'imposoient d'exécuter de leurs mains leurs tableaux tout entiers, au moins les vêtemens historiques des personnages (1). Quoique dans l'œuvre dont il s'agit Rubens se soit donné trop de liberté, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de vérité dans le costume de ses principales figures, telles qu'Henri IV, la reine, leurs fils, leurs trois filles, le cardinal; tandis qu'il faut reconnoître que les personnages allégoriques sont présentés dans un costume plein de grâce & d'imagination. Son élève, Sir Antony Van-Dycke, introduisit en Angleterre ces modifications au costume réel, & en abusa toutes les fois que ses modèles voulurent s'y prêter. Ce furent principalement les femmes qui parurent dans ce temps souhaiter d'être peintes en déshabillé : & c'est ce qui fit abandonner Cornélius Johnson, le meilleur peintre anglois de son temps. Le chagrin qu'il en eut abrégé son existence. Avec un peu de patience, de tout costume on arrive à faire un déshabillé : mais je le demande, ne vaut-il pas mieux retrouver dans leurs portraits un ami, un parent qu'on aura perdu, un homme de distinction, représentés tels qu'ils étoient, que de les affubler d'une robe de chambre de fantaisie ou d'une coiffure bizarre qu'ils n'aurent jamais portée?

Ce qui m'a suggéré ces réflexions, c'est que dans cette mode nos peintres d'aujourd'hui trouvent une occasion de se reposer & de faire travailler leurs élèves. Il leur suffit de dessiner les têtes, le reste se fait ensuite à la toise; tandis que s'ils se croyoient obligés d'honneur à peindre

(1) Le docteur tombe mal. Dans tout l'œuvre de Rubens il n'est pas de tableaux où ses élèves aient eu plus de part que dans la *Galerie de Médicis*. Destinés à la décoration de la galerie du Luxembourg, ces tableaux ont été exécutés rapidement comme toute peinture décorative : de février 1621 à juin 1623. (C. Cl. de R.)

tous les habits, ils y acquerroient, grâce à la variété des objets qui leur passeroient sous les yeux, un coloris bien plus soigné, & leur art y gagneroit d'autant en estime. Quant au temps & à la peine que ces soins demanderoient, un bon artiste auroit bientôt fait de s'en indemniser : celui qui réussira dans ce grand art où le succès est si difficile, fera toujours le maître de la bourse de ceux qui s'adresseront à lui.

Dans l'antichambre de la reine, il y a trois autres tableaux de Rubens, qui représentent les mariages des trois princesses ses filles avec le duc de Savoie & les rois d'Espagne & d'Angleterre. Dans d'autres tableaux historiques, dans la même pièce, il s'est peint dans un coin, au premier plan, regardant tranquillement les princesses. Il a aussi introduit sa femme dans quelques-unes des peintures de la grande galerie : dans la dernière, l'apothéose de la reine, elle s'élève dans les cieux à la suite de cette princesse ; mais soit que sa corpulence lui rende cette opération difficile, soit que d'ailleurs elle n'y prenne point de goût, son attitude est forcée & elle se jette en arrière. Il semble qu'elle & son mari s'aimoient trop pour se séparer gaïement.

Plusieurs chambres de ces appartemens, par exemple le cabinet de toilette & l'oratoire, sont boisées de cèdre sculpté en guirlandes de fleurs, ce qui est rare à Paris. Les parquets sont en marqueterie avec des incrustations d'argent, qui sont d'un merveilleux effet. La solidité, la durée, la conservation de ces parquets, au bout d'un si long temps, causèrent mon admiration, quand chez nous à Londres & ailleurs à Paris ils se déforment & crient tellement quand on marche, qu'au bout de quelques années ils deviennent intolérables.

C'est dommage que le roi ait tant d'aversion pour le

Louvre. S'il étoit fini, ce que l'on feroit aisément dans deux ou trois ans, ce feroit peut-être le palais le plus magnifique qu'il y eût sur la surface de la terre; & aussi jusque-là Paris n'atteindra pas l'apogée de sa beauté.

Il y a au fronton de la colonnade deux pierres que l'on fait remarquer aux étrangers, & qui, se joignant à la pointe, la couvrent comme feroient deux ardoises. Elles sont énormes, car elles ont cinquante-quatre pieds de long chacune, huit de large & seulement quatorze pouces d'épaisseur. C'est un chef-d'œuvre de l'art, égal à tout ce que les anciens ont pu faire en ce genre, d'être parvenu à élever à cette hauteur deux pierres si grandes & si fragiles. Elles sortent des carrières de Meudon, la maison de plaisance de Monseigneur le Dauphin.

J'ai vu dans les galeries du Louvre quelques-unes des batailles d'Alexandre de Lebrun. Les François les regardent comme les morceaux de peinture les plus achevés qu'on ait faits, disent-ils, de ce côté des Alpes, & n'en sont pas peu fiers.

J'ai vu aussi un grand tableau de Paul Véronèse (1) donné au roi par la seigneurie de Venise.

Je ne passerai point sous silence une quantité de boîtes où sont les jouets du Dauphin quand il étoit enfant. C'est un camp avec tous ses détails, & cela a coûté cinquante mille écus.

Ce qui m'a le plus étonné au Louvre, c'est l'atelier de M. Girardon, l'auteur du tombeau du cardinal de Richelieu & de la statue équestre destinée à la place Vendôme. Il a aussi à sa disposition deux salles, dans l'une desquelles sont les statues de marbre antiques; dans l'autre, celles de bronze & les vases, & une centaine

(1) C'est le tableau de la Chananéenne. (C. Cl. de R.)

d'autres objets d'antiquité : je ne sache rien de plus curieux à Paris.

C'est là que j'ai vu une espèce de Janus égyptien avec un Silène d'un côté & un Bacchus de l'autre; & une quantité d'autres figurines égyptiennes bien modelées, & toutes avec un trou au haut de la tête. J'y ai remarqué un lion d'Egypte de bronze, fort grand, mais d'un mauvais dessin, & ressemblant plutôt à quelque pagode indienne. Il avoit aussi un grand trou carré dans le dos auprès du cou. Les ambassadeurs siamois prirent plaisir à voir cette figure : ils dirent qu'elle se rapprochoit d'une des leurs, & que ce trou servoit à brûler de l'encens dont la fumée sortoit par le corps & les naseaux du lion. Je ne doute pas que ce ne fût également la destination des trous dans les têtes des figures égyptiennes dont je viens de parler, que j'ai remarqués ailleurs comme ici, & que cela ne servît de vases à brûler des parfums. C'est peut-être encore ce que veut figurer la couronne radiée qui orne certaines têtes, & représenteroit les flammes qui s'en échappent.

Il y avoit aussi une petite image d'un homme maigre, assis & courbé, tenant sur ses genoux un rouleau de parchemin ouvert, qu'il sembloit lire. Elle étoit de bronze plein, la tête comme le reste. On l'avoit trouvée enfermée dans une momie. Il sembloit que dans le vêtement on eût voulu représenter une étoffe de lin; apparemment, celle que portoient les prêtres égyptiens.

Il nous montra encore une momie de femme, entière ; l'odeur de sa main, que je sentis, ne me parut pas désagréable, mais je ne fus à quoi la comparer. Je ne doute pas cependant que le naphthe ne soit le principal ingrédient de cet embaumement ; & c'est en effet une odeur si peu connue, que les eaux minérales de Hogfden, au-

près de Londres, qui contiennent du vrai naphthe, dont j'ai chez moi quelques onces qui en proviennent, ont souvent trompé les ignorans en histoire naturelle, qui vouloient expliquer cette odeur par la présence de la térébenthine ou par quelque expérience manquée de chimie. Il nous fit voir encore une grande quantité d'urnes & de vases funèbres de toute forme & de toute matière, & une ancienne plume à écrire formée de deux spirales tordues ensemble, & qui se terminent de même par deux têtes de serpent.

Les têtes & les bustes de bronze antiques qui sont là sont fort nombreux & de valeur. M. Girardon est de la plus grande courtoisie pour les étrangers, surtout pour ceux qui témoignent quelque goût pour les curiosités de cette nature qu'il leur montre avec empressement. Il n'est pas possible qu'un homme élevé dans ce bel art de la sculpture, qui étudie journellement tant d'originaux des meilleurs maîtres, ne laisse loin derrière lui le reste de ses confrères qui travaillent sans bons modèles & d'imagination le plus souvent.

Je suis allé voir M. Baudelot⁽¹⁾, qui m'a fait un accueil fort civil, & dont l'amitié m'est devenue très-précieuse. Connu par son traité : *De l'utilité des voyages*, il possède une collection volumineuse & très-choisie de livres grecs & latins. Je lui ai fait plusieurs visites, & j'ai eu le plaisir

(1) Charles-César Baudelot, né à Paris le 29 novembre 1648, mort le 17 juin 1722. On peut voir dans Moreri sa vie & la liste de ses ouvrages, dont le plus connu est le *Traité de l'utilité des voyages*. Ce livre est moins ce que son titre semble annoncer que le récit de la façon dont l'auteur avoit formé son cabinet. Je mentionnerai encore sa Lettre à M. Lister, de la Société royale de Londres, sur une pierre énorme trouvée dans le corps d'un cheval mort à trente ans au service des religieuses d'Argenteuil, dont il va être parlé plus loin (page 58). (E. de S.)

d'examiner en détail son cabinet de monnaies & de petites images de bronze, dont plusieurs ont de la valeur, telles que celles qu'il a eues d'Egypte, de Phrygie, de Grèce & de Rome.

La plus curieuse de ses figurines égyptiennes étoit un dieu Crepitus d'un travail admirable avec la tête radiée. Ses traits sont ceux d'un Ethiopien, & en prouvent la haute antiquité, car l'usage des artistes étoit en ce temps de donner à leurs dieux la ressemblance de leurs rois.

Il y avoit aussi un squelette de femme en cuivre massif, assis, & trouvé dans le corps d'une momie, dans le genre de la statuette dont j'ai parlé à propos du cabinet de M. Girardon; un apis ou une vache en cuivre, un Priape phrygien d'un travail élégant : le bonnet phrygien pointu & retombant par derrière, comme nos bonnets de déshabillé d'aujourd'hui.

Ce savant antiquaire compte publier ces curiosités avec d'autres encore.

Parmi ses médailles, je ne pus en rencontrer une de Palmyre dont je m'enquérois soigneusement, car je désirois connoître ce que la France pouvoit me fournir à ce sujet.

Il a aussi beaucoup de marbres de la Grèce. Ils ont été publiés par M. Spon, sauf le plus ancien & le plus curieux de tous, sur lequel M. Baudelot va faire paroître prochainement une dissertation. C'est la liste en trois colonnes des noms des principaux personnages d'Erechtheis, l'une des premières tribus de l'Attique, qui furent tués en cinq batailles différentes livrées la même année sous deux généraux, en Chypre, en Egypte, en Phénicie, à Egine & à Halies. Il y a cent soixante-dix-sept noms. Le dernier, lequel mourut en Egypte, est le mantis ou devin, c'est-à-

dire le médecin : magie & médecine marchaient de front dans ces temps. Bien plus, les comédiens eux-mêmes & les poètes, ces gens voués au culte de l'esprit, se battoient comme les autres; car nul de ceux qui étoient nés dans le royaume ou la république d'Athènes n'étoit exempt de porter les armes.

Outre l'histoire & les noms connus, la forme des lettres prouve l'antiquité de ce marbre d'une manière irréfragable. Il n'y a pas de doubles lettres : il n'y a ni η ni ω, mais à leur place des ε & des ο. Les lettres L, P, R, S sont romaines : ce qui démontre aussi en passant que c'est de l'ancien alphabet grec que les Romains ont pris le leur.

Ce fut un grand bonheur pour l'humanité que l'invention des lettres. La difficulté dont l'écriture est à la Chine ne vient que du malheur de n'avoir pas d'alphabet; en sorte que les Chinois sont obligés d'exprimer chaque pensée par un caractère distinct, ce qui a fini par leur en donner jusqu'à 120 000. Là pourtant il leur en faudroit moins qu'à nous autres Européens, qui en faisons tout autant avec nos vingt-quatre lettres, desquelles, dit Hippocrate parlant de la grammaire qui repose en entier sur sept figures, il y en a cinq qui à elles seules donnent la vie aux dix-neuf autres. Les Chinois favent beaucoup moins que nous : ils n'ont pas d'autre morale, ils ont moins de philosophie, moins de mathématiques, moins d'arts, une connoissance bien plus restreinte de l'histoire naturelle, car ils n'en peuvent connoître que ce qu'ils trouvent chez eux : à quoi donc employer cette profusion de caractères? C'est leur grand malheur, je le répète, de ne s'être pas avisés d'un alphabet; leur langage ordinaire s'apprend aussi aisément qu'une langue européenne; il pourroit s'écrire de même.

Mais revenons aux richesses de M. Baudelot. Il a aussi dans son cabinet quelques bas-reliefs. Il en a un de Praxitèle bien dessiné; un autre de Musos le comédien. J'en ai surtout remarqué un qui m'a semblé achevé. C'est un Cupidon endormi, la tête reposant sur son bras gauche, avec deux pavots dans sa main. Il est probable que les pavots sont là pour exprimer leur vertu aphrodisiaque. En effet, la plupart des poisons ont une grande influence en ces matières, & il n'est point de nations qui usent davantage d'opium, qui en aient plus besoin & qui sachent mieux l'employer que celles où règne la polygamie, témoin les mahométans & ce qu'Oléarius nous en raconte.

Il y a un buste antique, en marbre, de Zénobie avec une couronne radiée, dont il eut l'obligeance de me donner un dessin très-exact. Ce buste a été rapporté d'Asie par M. Thévenot.

Il me fit voir une dissertation mise au net pour la presse, sur une pierre gravée représentant Ptolémée Autète ou le Joueur de flûte. C'est une chose fort remarquable que le voile mince qui couvre le nez & la bouche. Cette tête est gravée sur une améthyste.

J'ai joui souvent de la compagnie de ce savant, & me suis fort entretenu avec lui de son livre de *l'Utilité des voyages*. Dans une de ces conversations, je pris la liberté de différer d'avis avec lui sur l'explication de cette monnaie, de M. Séguin, qu'il appelle Britannique. M. Baudelot y lit : *fovi victori Saturnalia io!* ou *fovi victoria Sat. io!* Pour moi, je préférerois lire ainsi : *Io! Sat. Victoria io!* à l'occasion du retour triomphal de Claude avec ses soldats, à qui il avoit fait remplir leurs casques de coquilles prises sur le rivage; & de l'emploi de sa nouvelle lettre, le *Digamma*, qu'il avoit inventée ou empruntée au dialecte

éolique pour exprimer le V consonne (1). Les coquilles étoient un triomphe de même importance que son addition à l'alphabet, qui dura juste aussi longtemps que lui ; cela vouloit dire : « C'est assez de victoire (au moins pour un aussi pauvre prince que Claude). Rentrons chargés des dépouilles de l'Océan, & orons d'une palme notre nouvelle lettre. » Le revers est une couronne de laurier : signe de victoire comme la palme.

Quant au *Boustrophédon*, dont parlent Suidas & Pausanias, ou à cette façon d'écrire en retournant de gauche à droite & de droite à gauche, sans interrompre la ligne, comme font des bœufs qui labourent, ou comme les coureurs autour de la borne dans le cirque, je ne pense pas que ce soit autre chose que les lignes d'écriture tracées en serpentant dont on voit en Suède des exemples dans les inscriptions runiques.

Il me fit voir encore une pierre qu'on avoit tirée récemment du corps d'un cheval, dont elle avoit causé la mort. Comme cette mort avoit paru étrange, on l'avoit ouvert (c'étoient des ignorans qui avoient fait cette opération); dans la partie inférieure du corps, sans doute la vessie, on avoit trouvé cette pierre. Elle pèse, à ce que je suppose, deux livres; elle est ronde comme un boulet, & formée de couches concentriques comme un oignon; la première étoit brisée en plusieurs endroits, on pouvoit aisément le vérifier : elle est brune, transparente dans le genre de quelques agates troubles

(1) Le digamma emprunté par Claude au dialecte éolien n'exprimoit pas le v consonne, comme le dit Lister, mais bien une aspiration ou plutôt une expiration très-dure représentée par notre F, qui a même gardé la forme du διγαμμα grec, c'est-à-dire de deux Γ (γαμμα) placés l'un sur l'autre. (C. Cl. de R.)

que j'ai vues, & fort lourde. J'ai eu dans le Yorkshire un malade qui rendoit souvent de pareilles pierres. J'ai vu une autre pierre également transparente que l'on tira de la fesse d'un alderman de Doncaster : il fallut le tailler deux fois à la même place, à quelques années de distance. Un de mes malades en rendit une fois une qui étoit aussi, jusqu'à un certain point, transparente. Elle étoit juste de la couleur d'un grain de café brûlé. Au reste, avant mon départ de Paris, M. Baudelot m'a écrit sur cette pierre une lettre que je me propose de publier.

Je suis allé, sur l'invitation de M. Cassini, à l'observatoire royal, qui est bâti sur une éminence, juste hors des murs de Paris. C'est un bel édifice dont les voûtes & les escaliers tournans sont construits avec beaucoup de talent. En dedans, en dehors, les pierres sont assises avec plus de régularité qu'en aucun autre bâtiment moderne que j'aie vu. Il n'y est entré ni bois ni fer, mais tout est en pierre, voûte sur voûte. La plate-forme, au sommet, est fort spacieuse & commande une grande & belle vue de tout Paris & du pays qui l'entoure. Elle est pavée d'un silex noir en petits carrés, qui sont joints probablement avec du ciment ou de la pouzzolane.

Nous visitâmes une salle remplie de modèles de toutes sortes de machines. Il y avoit aussi un grand verre ardent d'environ trois pieds de diamètre, qui, à ce moment de l'année, c'est-à-dire au commencement de février, mit le feu à du bois dans l'instant même où il passa devant son foyer.

J'étois indisposé & je ne pus accepter l'offre obligeante que l'on me fit de me faire examiner la lune dans les télescopes, ni de descendre dans le souterrain qu'on avoit disposé, mais sans succès, pour faire voir les étoiles en

plein midi. *M. Roman* (1) m'a dit plus tard qu'il y avoit dans ces souterrains un rocher formé par l'infiltration & la chute successive de gouttes d'eau d'une nature pétrifiante, qui est celle de tous les puits de Paris.

Sur le pavé d'une des tours octogones, on a dessiné à l'encre, & avec beaucoup d'exactitude, une mappe-monde universelle tracée dans un vaste cercle. Le pôle nord en fait le centre, &, à l'aide des meilleures & des plus récentes observations, on y a corrigé les erreurs des autres cartes.

M. Maraldi, neveu de M. Cassini, étoit avec lui. Quant à son fils unique, il étoit à Londres à ce moment. Depuis, je l'ai vu chez son père; c'est un jeune homme de grande espérance & bien instruit par son père dans les mathématiques & toutes les autres sciences utiles.

L'arc de triomphe, au delà de la porte Saint-Antoine, vaut la peine d'être vu (2). Les architectes françois prétendent qu'ils y ont non-seulement imité, mais encore surpassé les anciens. On y a effectivement employé les plus grands blocs de pierre qu'on ait pu trouver, & on les a placés sur leur plat & sans mortier, à la façon des anciens; mais

(1) Seroit-ce Olaus Roemer, Danois, qui fit le premier le calcul des tables qui sont dans la *Connoissance des temps*? Mais il avoit quitté l'Observatoire & la France en 1680 ou 1681. Lister peut l'avoir vu ultérieurement en Angleterre ou ailleurs, & en effet Lister dit : « M^r R. m'a dit *plus tard*. » Roemer mourut en 1710. En tout cas, aucun nom des astronomes françois de l'Observatoire cités dans Brice ne ressemble à Roman. (B. J. P.)

(2) C'est ce que l'on appelle la *barrière du Trône*. La première pierre fut posée le 6 août 1670. Les constructions poussées d'abord activement ne tardèrent pas à se ralentir; puis, pour en donner une idée, on termina l'arc de triomphe en plâtre & en bois. Il fut définitivement démoli en 1716. Les deux colonnes bâties sous le Consulat indiquent sa plus grande largeur. L'architecte Perrault en avoit dessiné les plans. (C. Cl. de R.)

ces pierres, je le crains, n'approchent pas de la qualité de celles des Romains, & pour grandes qu'elles soient n'en sont pas moins mal choisies. Au reste, le dessin en est magnifique, & le modèle en plâtre qui en existe donne l'idée de sa beauté & de ses proportions. Il est destiné, je le suppose, à servir de porte ou d'entrée à la ville, car il fait face à la grande rue du faubourg, &, de là, une grande allée d'arbres conduit au bois de Vincennes. Le monument n'est encore hors de terre qu'à la hauteur des piédestaux : les fondations vont à vingt-deux pieds de profondeur.

Dans les énormes blocs de pierre qui sont dans le chantier j'en ai reconnu de plusieurs sortes, qui toutes viennent des carrières des environs de Paris. C'est toute pierre d'un grain grossier & qui n'est point calcaire. On en compte quatre espèces : la pierre d'Arcueil, employée dans les deux ou trois assises au-dessus des fondations : c'est la meilleure & la plus dure. Celle de Saint-Cloud, qui, en qualité, vient immédiatement après. Pour les blocs destinés au corps du monument & les cylindres des colonnes, il m'a paru que les bancs de cette pierre ne dépassoient pas deux pieds d'épaisseur. Celle de Lieusaint ; elle est médiocre, mais pourtant fort supérieure à celle qui sort des carrières de Paris ou de son voisinage immédiat, qui forme la quatrième espèce. Si on l'emploie aussitôt qu'elle est tirée, elle est sujette à geler ; mais si on la laisse exposée à l'air sous un abri pendant deux ans, elle se sèche & devient plus durable(1).

(1) Observations très-justes sur les qualités & les densités diverses des pierres à bâtir des environs de Paris. Elles sont confirmées par tous les architectes contemporains, notamment par M. Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire d'Architecture*, aux mots : CONSTRUCTION & PIERRE À BATIR. (C. Cl. de R.)

Je n'ai vu à Paris qu'une seule ruine d'anciennes constructions romaines; c'est dans la rue de la Harpe. Les voûtes sont larges & fort élevées. Le mode de construction est le même que j'ai fait dessiner à York & que j'ai publié dans les *Transactions philosophiques*. Les murs en dedans & en dehors sont composés de six lits de petites pierres carrées, puis de quatre rangs de briques plates, minces & larges, & ainsi de suite de haut en bas. Ceci donne une date postérieure au temps de Sévère, car c'étoit là, dit Vitruve, la méthode africaine; & en conséquence ces ruines peuvent très-bien appartenir, comme la tradition l'affirme, au palais de l'empereur Julien & à ses thermes.

Le cimetière des Saints-Innocents, sépulture commune de la ville de Paris durant l'espace de mille ans, quand il étoit entier, tel que je l'ai vu autrefois, & entouré de sa double galerie pleine de crânes & d'ossements, offroit un coup d'œil imposant & vénérable. Mais à ce voyage-ci, je l'ai trouvé en ruine, la plus grande des galeries démolie, un rang de maisons bâties à sa place, les ossements transportés je ne fais où, & tout le reste du cimetière dans l'état le plus sale & le plus négligé où j'aie jamais vu un lieu consacré. C'est bientôt fait, même chez les catholiques, quand une fois on se l'est mis dans la tête ou qu'on y trouve son intérêt, de profaner les lieux les plus sacrés. On s'y prête sans façon, & les tombes des chanceliers & des autres puissans de la terre se tirent d'affaire comme elles peuvent. Ce qui ne fait rien gagner à personne, personne ne se soucie de l'entretenir; mais il est étrange qu'au milieu de tant de millions de morts, il ne se lève point quelque saint miraculeux pour repousser loin de lui-même & de ses voisins le mépris & la profanation.

Il est triste que du centre de tant de terre sainte apportée, dit-on, de si loin, il ne se dresse pas la main vengeresse d'un saint, mais qu'au contraire, cette terre semble rejeter loin d'elle tous ses habitans pour en confondre & disperser les restes au hasard.

CHAPITRE IV.

CABINETS DES PARTICULIERS A PARIS; LEURS PROPRIÉTAIRES.

DANS ce nombre de cabinets qu'il y a à Paris, je ne connois rien de mieux que celui de M. Boucot (1), garde-rôles du Parlement. Vous traversez une longue galerie toute garnie d'un côté de livres bien rangés dans des armoires grillées. De là vous passez dans deux salles admirablement ornées de tableaux, de vases, de statues, de bronzes, de porcelaines, de ces fameux émaux de Limoges qu'on ne fauroit plus trouver aujourd'hui, & d'un millier d'autres curiosités.

J'ai examiné tout particulièrement ses coquilles, qui remplissent près de soixante tiroirs. A la vérité, il y en a beaucoup de la même espèce, & un petit nombre seulement que je n'eusse pas déjà vues & fait dessiner. Il me les prêta fort obligeamment pour que j'en fisse prendre

(1) Nicolas Boucot, depuis 1685, l'un des quatre gardes des rôles des offices de France. Ces officiers, attachés à la grande Chancellerie de France, & non au Parlement, avoient pour principales fonctions de conserver les rôles & registres de tous les offices de France qui étoient scellés, & de recevoir les oppositions au scellement de ces offices. Nicolas Boucot paroît être mort en 1699, année où parut le Catalogue de sa bibliothèque & où François Boucot, sans doute son fils, succéda à ses fonctions. (B. J. P.)

le dessin. Il en avoit de parfaitement belles & de grandes, des *Buccins* de terre & d'eau douce; mais il lui en manquoit beaucoup, précisément des tribus qui ont fait l'objet de mes publications.

Il en avoit deux ou trois fort belles de cette espèce de limaçon comprimé qui a la queue du même côté que la tête : & le nom de *Lampes*, que lui donnent ces collecteurs, me paroît bien choisi.

Il me montra une bivalve qui n'est pas rare; c'étoit un grand Spondile, rouge de sang, dont le feu duc d'Orléans avoit donné 900 livres, qui dépassent 50 livres st. Il m'assura que le même prince avoit offert à un amateur de Paris, 32 coquilles de 11 000 liv. qu'on ne voulut pas accepter; sur quoi le duc reprit qu'il ne savoit pas lequel des deux étoit le plus sot, de lui, qui avoit offert cette somme, ou de l'amateur, qui l'avoit refusée.

Je vis aussi dans cette collection un cheval marin (*Hippocampus*) d'environ quatre pouces de long, la queue carrée, le ventre & le devant gros, dans le genre du chabot, avec des ailes comme le poisson volant, mais qui étoient gâtées, car on avoit déchiré les membranes : la tête longue & carrée comme la queue, avec une espèce de museau hérissé. Au moins j'ai jugé que ce poisson étoit de l'espèce *hippocampus*. Il lui avoit été donné par lady Portsmouth, & pouvoit bien venir de la collection de Charles II, à qui l'on avoit fait beaucoup de présens curieux (par exemple une collection de coquilles que lui avoient données les États généraux, & dont j'ai vu nombre en d'autres mains), toutes choses qu'il laissa prendre & dissiper.

Il y avoit là un guépier du Canada d'une forme très-élégante & admirablement fait : j'en ai un dessin. Il est fermé de tous les côtés; gros comme un melon de

moyenne taille, en forme de poire, avec un rebord tout autour dans la partie la plus grosse; à partir de ce rebord, il diminue brusquement & se termine en pointe. Au bout de la pointe, sur un côté, est un petit trou en entonnoir dont les parois sont lisses. C'est là la seule ouverture : il tient à une petite branche d'arbre, & est doux comme du satin.

J'y ai vu aussi la peau rayée, souple & bien chamoisée, d'un âne d'Afrique, que je n'avois pas encore vu. C'est certainement un fort bel animal; & je m'étonne comment, depuis tant de siècles que les Européens le connoissent, on n'a pas encore pu le dompter & en tirer parti, comme du reste de l'espèce chevaline. Celui-ci n'étoit que de deux couleurs, c'est-à-dire qu'il étoit rayé de larges bandes de blanc & de bai-brun, qui partoient du dos pour couvrir les flancs jusqu'au ventre, qui étoit tout blanc. Elles étoient coupées sur le dos par une ligne étroite de poil court, mais cependant plus long que le reste, & elles entouroient les jambes comme des jarretières. Les bandes de couleur avoient auprès du dos trois ou quatre doigts de largeur, & celle qui suivoit la colonne vertébrale étoit aussi fort large.

Plus tard, chez le docteur Tournefort, j'ai vu une autre peau d'âne du Cap avec des bandes semblables, mais plus larges & plus foncées : cette différence pouvoit tenir à leur âge. Cette rayure semble un caractère spécial de l'âne, car les nôtres ont tous une raie noire sur le dos, & deux autres encore, une sur chaque épaule.

J'ai vu la collection de coquilles de M. de Tournefort. Elles sont bien choisies, sans qu'il y en ait plus d'une ou deux de chaque espèce; toutes sont parfaites, très-belles & rangées en bon ordre; elles occupent une vingtaine de tiroirs. Il y avoit là une fort grande coquille de terre,

la même que j'ai fait dessiner sur l'exemplaire du musée d'Oxford, & tournée de droite à gauche. D'excellens spécimens des autres limaçons de terre; une moule d'eau douce du Brésil, que je n'avois pas encore vue, & dont il me donna deux : plusieurs espèces de buccines d'eau douce des îles des Caraïbes; une *Auris marina specie ecchinata*, qui m'étoit inconnue.

Parmi ces coquilles étoit l'huître mince dont l'intérieur est brillant comme de la nacre, & dont la valve supérieure a un orifice auprès de la charnière. Il l'avoit prise lui-même & détachée d'un rocher en Espagne; & il me disoit qu'elle étoit d'une saveur amère très-désagréable. Comme il ne manquoit rien à cette huître, j'ai pu voir que cet orifice étoit formé par une troisième coquille faisant soupape & de la forme d'une pannetière de berger.

Je ne dirai rien de sa collection de graines de fruits & de plantes desséchées, qui à elles seules montent bien à huit mille, & égalent, si elles ne surpassent pas, les plus beaux herbiers d'Europe. Il me donna pour l'emporter avec moi en Angleterre sa Flore des environs de Paris, qu'il venoit d'imprimer, & il me montra les dessins d'une centaine de plantes d'Europe inconnues, qu'il se proposoit de publier incessamment.

Il me fit voir dix ou douze feuilles de vélin, sur chacune desquelles le meilleur artiste de Paris en ce genre peint à la gouache, aux frais du Roi, une seule plante que l'on prend, autant que possible, quand elle est en fleur. Quand M. de Tournefort leur a mis leur nom, on les envoie à Versailles où on les garde. Le Roi a déjà ainsi plus de 2000 plantes rares, & l'on continue ce recueil. Pour chaque feuille, le peintre reçoit deux louis.

Il possédoit aussi un grand guépier du Canada de douze

pouces de long & d'un diamètre de six. Il étoit comme celui dont j'ai parlé plus haut, en forme de poire, rattaché par une boucle longue & large à une petite branche d'arbre. Le bout le plus large, ou le bas, fait un peu la pointe & est renflé dans le milieu. L'extérieur est doux comme du vélin & gris de perle. Comme le bouton au bout le plus large étoit rompu & l'enveloppe extérieure enlevée, je pus remarquer juste au centre un passage d'un demi-pouce environ de diamètre, par où les guêpes vont & viennent. Les cellules sont hexagones & très-petites, pas plus grandes qu'une plume de canard ou qu'une très-petite plume d'oie, par conséquent elles paroissent fort nombreuses & très-ferrées.

Je vis encore là un fort grand *Julus* du Brésil, d'au moins six pouces de long & de deux de tour, rond comme une cecrde, lisse, brillant, de couleur de cuivre ou de bronze, avec des pattes à l'infini qui faisoient de chaque côté une espèce de frange. Il le tenoit du P. Plumier, qui ensuite m'en donna un dessin en couleur fait sur l'animal vivant.

Le docteur de Tournefort m'a montré un présent que lui avoit fait son compatriote de Provence, M. Boyer d'Aiguilles, d'un grand volume in-folio d'estampes curieuses : c'est seulement la première partie du cabinet de M. d'Aiguilles, toute gravée à ses frais. On dit que c'est un autre Peirefc, & il seroit heureux pour l'humanité, en même temps qu'un grand honneur pour son pays, d'avoir en un seul siècle donné deux semblables Mécènes.

Comme j'allois un jour faire visite à M. du Verney (1)

(1) Guichard Joseph du Verney, né à Feurs (Loire) en 1648, mort en 1730, à 82 ans. Ce savant célèbre avoit donné au grand dauphin dans son enfance des leçons d'anatomie, qu'il répétoit ensuite chez Bossuet, précep-

à son appartement au bout du jardin du Roi, & que je ne le trouvai pas, je montai avec un jeune gentilhomme de la fuite de mylord pour voir M. Bennis (1), qui étoit tout seul à l'amphithéâtre à étudier un cadavre, qui étoit là, le ventre & la poitrine déjà ouverts. Il y avoit de singulières choses à voir dans cette salle : c'étoit le matin ; mon compagnon, dont tous les sens étoient bons & bien ouverts, fut surpris d'une façon aussi désagréable qu'étrange, & il eût beaucoup plus tôt fait de descendre les escaliers qu'il ne les avoit montés. Effectivement, pour qui n'est pas accoutumé à ce métier, une salle de dissection est quelque chose de repoussant, pour ne pas dire d'effrayant. Là sera un panier plein d'instrumens de chirurgie, comme des scalpels, des scies, &c. ; sur ce banc, il y aura une cuisse & une jambe écorchées avec les muscles séparés ; un peu plus loin, un bras accommodé de même. Ce baquet sera rempli de morceaux de chair pour servir à un examen plus minutieux des veines & des nerfs : de toute part, rien qui ne soit répugnant. Aussi, si la raison & l'amour de l'humanité ne prescrivoient pas cette étude, on ne sauroit s'y faire, car certainement l'instinct & la nature s'en éloignent avec horreur.

Je suis allé voir chez lui, rue Princeffe, M. Méry (2),

teur du prince, en présence de Huet, évêque d'Avranches, des ducs de Montausier & de Chevreuse, & d'autres personnes de la cour. Il avoit la poitrine délicate & étoit obligé de se faire aider dans ses démonstrations pour ménager sa voix. Sa réputation étoit européenne, & on compta dans une année jusqu'à cent quarante étrangers parmi ses auditeurs. Il publia en 1683 un traité de l'organe de l'ouïe dont il comptoit donner une nouvelle édition avec Winslow, & on a imprimé en 1751 son ouvrage posthume sur les maladies des os. (B. J. P.)

(1) C'étoit un Anglois. Voir p. 72.

(2) Jean Méry (& non Méry), né en 1645, mort en 1722, âgé de 77 ans ; il étoit premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

anatomiste laborieux & exact & homme d'un caractère ouvert & communicatif. Son cabinet consistoit en deux chambres. Dans la première étoit une grande variété de squelettes & de préparations complètes du système nerveux. Il s'en servit pour me faire remarquer une méprise de Willis, d'où il concluoit que ce chirurgien diséquoit peu de ses propres mains. La pie-mère ne recouvre les nerfs dorsaux que jusqu'à moitié de la colonne vertébrale, où elle s'arrête; & c'est la dure-mère qui recouvre les vingt paires inférieures : ce que Willis, me dit-il, avoit rapporté autrement.

Mais ce qui charma le plus ma curiosité, ce furent les démonstrations qu'il me fit sur le cœur, soufflé & desséché, d'un fœtus, & sur celui d'une tortue.

Dans le cœur du fœtus, que je vis tout ouvert, il n'admettoit point de soupapes au trou ovale, qui paroissoit également ouvert, du ventricule gauche au droit, comme dans le sens contraire; son diamètre, à son avis, égaloit à peu près celui de l'aorte : les deux artères qui montent dans les deux lobes des poumons, & qui sont des ramifications de l'aorte pulmonaire après qu'elle s'est séparée du canal de communication qui est entre l'artère pulmonaire & la branche inférieure de l'aorte, ces deux artères ensemble excèdent de beaucoup, si elles n'en font pas le double, le diamètre de l'aorte elle-même.

Il en concluoit, & ce n'étoit pas sans raison, que de tout le sang que la veine cave verse dans le ventricule droit du cœur, & qui de là chez un fœtus remonte dans l'artère pulmonaire, une grande partie est portée par le canal de communication dans la section inférieure de l'aorte, & est mis de la sorte en circulation dans le corps, les poumons ne prenant ainsi point de part à cette fonction : que des deux tiers restant du sang qui est

porté aux poumons quand il descend la veine pulmonaire, ce qui n'en peut pas être reçu par l'aorte (& la totalité ne peut pas y être admise, parce que l'aorte est beaucoup plus petite que les deux branches de l'artère pulmonaire ensemble) est reporté en arrière par le trou ovale dans le ventricule droit du cœur, & remonte ainsi avec le reste du sang qui vient de la veine cave. De la sorte, une part seulement de sang, des deux qui restent, est portée quotidiennement dans le corps comme chez un fœtus adulte, & un tiers circule dans les poumons en passant par le corps ou le grand système de circulation. Il concluoit aussi qu'il est certain que tout cela est ainsi disposé pour abréger la circulation; & que pour la même fin, la circulation secondaire du foie est négligée par le sang qui revient du placenta par un canal de communication entre la veine porte & la veine cave.

La raison qu'il donne de cette dernière assertion, je ne saurois l'admettre; elle me semble fort mal fondée; je ne prendrai donc pas la peine de la réfuter, ni même de la mentionner.

Quant au cœur de la tortue de terre, il étoit dans l'esprit-de-vin, & ses trois ventricules fendus & ouverts; ce qui étoit moins satisfaisant. Je vis cependant que le ventricule gauche chez cet animal n'avoit point d'artère qui lui appartînt, mais renvoyoit seulement le sang qui descendoit des poumons, & le transportoit par le trou ovale dans le ventricule droit; que le troisième ventricule (celui du milieu) n'étoit qu'un appendice du droit, & que c'étoit de lui que sortoit l'artère pulmonaire. De sorte que chez une tortue le sang circule à peu près comme chez un fœtus, par le corps, tandis que pour cette fonction les poumons sont à peu près laissés de côté.

Cette opinion de M. Méry l'a brouillé avec M. du

Verney, ce qui a fort gêné mes rapports avec eux; cependant il faut espérer qu'il fortira quelque bien de leur émulation.

Deux de mes compatriotes vinrent me voir, M. Ben-nis & M. Probie. Ils s'étoient logés auprès du jardin du Roi où demeure M. du Verney, & où il travaille à l'anatomie. Il leur fit en trois mois la démonstration de toutes les parties du corps humain. Il employa pour cela au moins vingt cadavres, pris à la potence, dans les hôpitaux & au Châtelet, où l'on expose les inconnus que l'on trouve assassinés dans les rues, ce qui n'est rien moins que rare à Paris.

Ils me dirent que M. du Verney leur avoit montré une soupape qui empêchoit le sang de repasser dans le ventricule droit par le trou ovale. Il comparoit, me dirent ces messieurs, cette soupape aux papilles des reins formées de muscles & de chair. Que si on insuffloit de l'air dans la veine pulmonaire, il ne traversoit pas le trou ovale, mais s'y arrêtoit empêché par cette soupape; & qu'il croyoit, contrairement à l'opinion de M. Méry, que chez un embryon il ne circuloit point de sang dans les poumons.

Plus tard, dans un autre entretien, M. Méry me fit voir le cœur d'un embryon & celui d'une petite fille de sept ans. Je vis clairement que la prétendue soupape du trou ovale étoit en quelque sorte suspendue par deux ligamens; & que dans le cœur de la petite fille les deux côtés du trou ovale revenoient l'un sur l'autre & le fermoient ainsi, mais se séparoient aisément si l'on passoit quelque chose entre deux.

Il me parut que chez un embryon cette membrane pouvoit couvrir le trou ovale, à la façon de celle que les oiseaux ont entre l'œil & la paupière, c'est-à-dire qu'elle

s'étend dessus pour empêcher le sang d'y passer de la veine cave, aussi souvent que bat l'oreillette droite, puis, en se dilatant, donne passage au sang qui vient de la veine pulmonaire : &, peut-être, l'embryon vivant à peu près de la vie d'un insecte, peut, par ce mécanisme, être le maître des mouvemens de son cœur.

Je me souviens que dans la conversation de ce même jour, il me dit qu'en présence de l'Académie des sciences M. du Verney avoit mis dans la machine pneumatique un vieux chat & un petit chat qui venoit de naître. Le chat adulte mourut après seize coups de piston, tandis que le jeune chat survécut à cinq cents coups : ce qui favorise, à un certain point, l'opinion de l'empire que les très-jeunes animaux auroient sur leur cœur (1).

A une autre visite, M. Méry eut l'obligeance de se procurer pour moi le cœur d'un embryon humain avec les poumons entiers. Il fit devant moi l'expérience de l'insufflation & de l'injection d'eau dans l'aorte. L'air & l'eau remplirent successivement les oreillettes & les ventricules, & sortirent librement par la veine cave seulement. Il ouvrit ensuite l'oreillette & le ventricule droits, où le trou ovale n'étoit ouvert qu'à un coin, au dixième à peine de son étendue, & sur tout le reste une membrane qui adhéroit aux côtés tout autour : puis il ouvrit de la même façon le ventricule & l'oreillette gauches, & il devint alors évident que cette membrane, qui fermoit le trou, avoit deux attaches aux muscles qui la retenoient aux deux côtés opposés, à la façon de quelques-unes des soupapes du cœur.

Il devoit résulter de là, lui dis-je, que le trou ovale se

(1) Buffon parle quelque part d'expériences qui paroîtroient confirmer cette assertion. (E. de S.)

fermoit ou s'ouvroit plus ou moins à la volonté de l'embryon, d'accord avec les nécessités de la nature & la quantité du sang qui avoit à passer : qu'il étoit probable que tous les insectes, & j'en avois de nombreuses preuves, étoient ainsi maîtres des fonctions de leur cœur, au moyen de quelque conduit analogue qu'ils pouvoient fermer à volonté, en tout ou en partie, en hiver, dans un moment de frayeur, dans la privation de nourriture : que la clôture du conduit chez les animaux adultes se faisoit en un instant, en tirant en son entier le rideau qu'on ne pouvoit plus jamais rouvrir ensuite, à cause des torrens de sang qui se précipitoient dans l'oreillette droite, & le fixoient dans cette position, où il perdoit complètement son mouvement de va-&-vient. De même qu'une poule, quand elle s'endort, ramène la membrane clignotante qui, lorsqu'elle meurt, couvre l'œil tout entier. *

M. Bennis me procura le cœur d'un fœtus humain qui avoit respiré, mais quelques instans seulement ; & je l'examinai avec M. Littre (1), de Castres en Languedoc, anatomiste aussi adroit qu'intelligent, qui enseigne la pratique de son art à des étudiants de toutes les nations. Nous répétâmes les expériences décrites plus haut ; l'air & l'eau passèrent par le trou ovale, tant de la veine pulmonaire que de l'aorte. Ce que je notai plus particulièrement dans ce cœur, c'étoit que la membrane ou soupape du côté gauche du trou ovale étoit plate & s'étendoit sur le trou presque entier, sans avoir aucun rebord, parce qu'elle n'étoit pas autre chose que la substance même de l'oreillette gauche continuée, ou son prolonge-

(1) Alexis Littre, né à Cordes, en Albigeois, en 1658, mort en 1725 ; de l'Académie des sciences.

ment; mais du côté droit, la veine cave tenant à l'oreillette, la membrane avoit un rebord un peu enflé; les deux parties s'entr'ouvroient en sens contraire, & se rabattant en quelque sorte l'une sur l'autre, elles fermoient le trou ovale, mais pas assez solidement pour qu'il ne pût pas demeurer plus ou moins ouvert durant toute la vie d'un homme. De voir ces deux portions de membrane adhérer l'une à l'autre dans un cœur soufflé & desséché, ce n'est pas de grande conséquence, car j'en ai vu sécher avec le trou ouvert; puis la chose peut se gouverner comme il arrive avec du papier non collé, ou comme il a lieu avec les conduits de l'urine qui pénètrent entre les peaux de la vessie, ou pour le conduit biliaire pour son insertion dans les intestins.

La même personne m'a apporté le cœur d'un homme de quarante ans, dans lequel le trou ovale étoit resté aussi ouvert que chez un fœtus qui n'eût fait que de naître, & les ligamens qui rattachent la soupape à l'oreillette & repassent de l'autre côté du rebord étoient très-apparens.

Il n'est point de visite qui m'ait plu davantage que celle que je fis au P. Plumier (1), que je trouvai dans sa cellule, au couvent des Minimes. Il étoit rentré sur l'escadre de M. de Pontis, & avoit rapporté avec lui plusieurs volumes in-folio de dessins & de peintures de plantes, d'oiseaux, de poissons & d'insectes des Indes occidentales : tous exécutés par lui-même avec beaucoup d'exactitude. C'est un homme qui a une grande connoissance

(1) Cet habile homme décéda en 1706, près Cadix, partant pour la quatrième fois pour l'Amérique où il alloit examiner l'arbre qui produit le quinquina. Fagon, prétendant que le quinquina avoit moins de vertu qu'à l'origine, l'avoit engagé à faire ce voyage.

de l'histoire naturelle, surtout de la botanique. Il avoit déjà fait un voyage en Amérique, & avoit à son retour imprimé, aux frais du Roi, une description en un volume in-folio des plantes de ce pays. Ce volume fut si goûté, que le Roi l'y renvoya. Il en étoit revenu après plusieurs années de voyage dans les isles; mais il fit plusieurs fois naufrage, & eut le malheur de perdre tous les objets qu'il en rapportoit, tout en conservant ses papiers, qui heureusement se trouvoient sur un autre bâtiment; en sorte que ce sont ceux-là seulement que j'ai pu voir. Il avoit dessiné & disséqué un crocodile, une tortue de mer, une vipère, & donné une bonne analyse de ses dissections.

Ses oiseaux étoient bien compris & leurs couleurs bien naturelles. Je remarquai trois sortes de chouettes; l'une d'elles avec des cornes, & toutes les trois sont d'espèces distinctes de celles d'Europe: plusieurs oiseaux de proie & des faucons d'un très-beau plumage; l'un desquels étoit aussi noir qu'un corbeau. Enfin une espèce d'hirondelle, que je fouhaitois fort de connoître, très-différente des quatre espèces que nous avons en Europe.

Dans les poissons, il y avoit deux nouvelles espèces de truites d'Amérique, bien connues par leur nageoire charnue près de la queue.

Dans les insectes, il y avoit un scolopendre d'un pied & demi de long, & gros à proportion, & très-élégamment peint, le *Julus* que j'avois vu précédemment dans le cabinet du docteur Tournefort.

Une grande grenouille des bois avec le bout des doigts palmé.

Un polype rouge de sang avec de fort grandes jambes, deux desquelles, à ce que je pus reconnoître sur le dessin, avoient de profonds acétabules. Ce polype, me dit

le P. Plumier, est si venimeux que, pour peu qu'il vous touche, vous éprouvez une sensation de brûlure intolérable qui dure plusieurs heures.

Quelques espèces de serpens & de lézards.

Il n'y avoit qu'un petit nombre de coquilles; mais j'y vis un murex, qui donne la teinture pourpre, avec l'animal tel qu'il se meut dans la mer. J'y vis aussi cette porcelaine, ou buccine de terre, que j'ai fait dessiner, & qui pond des œufs à coquille dure que, pour la forme, la couleur & le volume, on a peine à distinguer des œufs de moineau; & comme, tant le murex que la porcelaine étoient représentés avec les animaux se montrant hors des coquilles, je désirai en avoir une copie, qu'il me donna de la façon la plus obligeante. C'est à Saint-Domingue, où il l'avoit trouvée, que le P. Plumier avoit dessiné la porcelaine.

Dans sa vaste collection de plantes, je remarquai que les lianes & les fougères étoient de beaucoup les plus nombreuses. Il avoit un nombre incroyable d'espèces de chacun de ces genres. Il y avoit deux ou trois espèces de groseilles & quelques-unes de raisins sauvages, qui toutes, me dit le Père, étoient bonnes à manger.

Il avoit, me dit-il, dans ses dessins de quoi faire dix volumes aussi gros que celui qu'il avoit déjà publié; &, en outre, deux volumes d'animaux. Il étoit allé plusieurs fois à Versailles pour tâcher d'obtenir que l'imprimerie royale s'en chargeât : il n'avoit pu encore y réussir, mais il espéroit être plus heureux bientôt. Vous remarquerez que les libraires de Paris ne se soucient pas, ou ne sont pas capables, d'imprimer de l'histoire naturelle : tout ce qui paroît dans ce genre sort de l'imprimerie royale & à ses frais.

Je suis allé chez M. & Mme Dacier, deux per-

fonnes fort obligeantes & d'autant de mérite que de science.

Nous avons, à mon sens, dans notre profession, de grandes obligations à M. Dacier pour son élégante traduction d'Hippocrate en françois (1), & les savantes notes dont il l'a ornée. Je souhaite qu'il vive assez pour finir ce qu'il a si heureusement commencé. C'est avec grand plaisir que j'ai lu les deux volumes qu'il en a déjà imprimés.

Il m'a paru pencher pour l'opinion de ceux qui pensent que la circulation du sang étoit connue d'Hippocrate, ce qui est évidemment une erreur. L'anatomie d'Hippocrate, c'est manifeste, étoit grossière, obscure & de peu d'étendue, mais il n'est pas moins clair qu'il connoissoit fort bien les effets que produit la circulation. Par exemple, II, *de Dieta*, c. 12. Tout le corps, dit-il, est purgé par la respiration & la transpiration ; & ce que l'humeur épaisit, est subtilisé & rejeté au dehors par la peau, & se nomme sueur.

Un peu plus loin, III, *de Dieta*, c. 5, à propos de certains corps impurs & grossiers : le travail, dit-il, en fait soudre & sortir hors de la chair plus que n'en fait fécréter le mouvement circulatoire (celui du sang). Il y a un grand nombre de passages du même genre. Je le fis, dans la conversation, remarquer à M. Dacier, qui me dit que la portée de ses observations n'alloit pas plus loin. Il avoit, ajouta-t-il, deux volumes de plus, tout prêts à être mis sous presse, mais il ne vouloit plus en rien faire paroître avant que toute sa traduction ne fût terminée. Ces deux volumes comprendroient les traités des Songes,

(1) Paris, 1697, 2 volumes in-12.

du régime dans les maladies aiguës, les Pronostics, les Prorrhétiques, les Aphorismes, les Coaques (1).

Il me parut avoir eu une pensée fort heureuse sur cet aphorisme : « Cocta non, sed cruda purganda sunt. » Il lui donne le même sens qu'à celui-ci : « Si quid movendum est, move in principio. »

Je dois dire de Mme Dacier, sa femme, que si, avant de l'avoir vue, je la connoissois bien pour la femme la plus savante de l'Europe, & la digne fille & élève de Tannegui Lefebvre, j'ai pu voir depuis que sa profonde érudition n'avoit pas fait tort à sa politesse, & ne paroïssoit pas le moins du monde dans sa conversation, qui étoit aisée, modeste & sans la moindre recherche.

Je suis allé voir M. Morin(2), de l'Académie des sciences. C'est un amateur de minéraux : il m'en montra qui venoient du royaume de Siam, tels que des jaspes, des onyx, des agates, des aimans. Il me fit voir d'excellent minéral d'étain d'Alsace, & un grand bloc d'une espèce d'améthyste de deux ou trois cens livres trouvé en France. Quelques portions, car on en avoit scié & poli des morceaux, étoient fort belles, avec de grandes taches & des veines d'un violet foncé. On devoit les employer dans un pavé de mosaïque, dont il me montra le carton défini en couleur.

Ceci me rappelle une énorme améthyste qu'on avoit apportée de la Nouvelle-Espagne, & que je vis en vente

(1) Ce nom vient sans doute de l'île de Coa ou Cos (aujourd'hui Lago), lieu de la naissance d'Hippocrate.

(2) Louis Morin, né au Mans en 1635, mort en 1715. Voir sur cet homme, aussi remarquable par sa piété & ses austérités que par sa science, l'article intéressant du Moreri de 1759.

à Londres. Elle pefoit, je m'en fouviens, onze livres & tant d'onces : elle étoit d'une forme très-régulière & taillée à la façon d'un diamant de criftal ou du criftal de roche ordinaire, tandis que le bloc de M. Morin eft groffier & informe.

Je n'ai pas grand'chofe à dire du réfultat des aflemblées de ces meffieurs de l'Académie des fciencces : ils font peu nombreux, douze ou feize, & tous penfionnés par le Roi à un titre ou à un autre.

Ils effayèrent pendant la guerre de publier des tranfactions ou mémoires menfuels à la façon des nôtres à Londres; mais ils ne furent pas pouffer cette entreprife au delà de deux volumes formant deux années, car c'eft une entreprife qu'il eft prefque impoffible de foutenir fans une correfpondance fort étendue. Notre recueil à nous eft à coup sûr l'un des meilleurs regiftres qu'on ait jamais imaginé pour conferver un nombre infini d'observations détachées d'hiftoire naturelle, qui autrement courroient rifque de fe perdre, fans parler du compte rendu de l'état de la fcience, tel que le conftatent les ouvrages imprimés.

J'ai ouï dire à M. Oldenburgh, qui a commencé ce noble regiftre, qu'il étoit en correfpondance fuivie avec plus de foixante-dix perfonnes dans toutes les parties du monde, & celles-là fans doute avec d'autres. Je lui demandai comment il s'y prenoit pour répondre fur des fujets fi divers à une quantité de lettres telle qu'il en recevoit chaque femaine; & je fais qu'il n'y manquoit jamais, pour avoir eu dix ou douze ans l'honneur de correfpondre avec lui. Il me dit qu'il répondoit à chaque lettre à mefure qu'il la recevoit, & qu'il n'en lifoit jamais une feule fans avoir fous la main plume, encre & papier pour lui répondre immédiatement; en forte qu'il étoit

toujours au courant, fans que cette multitude de lettres l'embarraffât jamais.

Le président de l'Académie est l'abbé Bignon, neveu de M. de Pontchartrain. Ces messieurs m'ont informé d'une circonstance bien faite pour les encourager dans leurs études : c'est que si l'un d'eux présente le mémoire des frais de quelque expérience qu'il aura faite, ou s'il veut faire imprimer un livre & s'il fournit la note des frais de gravure, par exemple, sur l'approbation & le visa du président, le tout est aussitôt payé par le Roi. C'est ainsi qu'on en a usé pour les *Éléments de botanique* de M. de Tournefort, dont les planches ont coûté au Roi 12,000 liv. ; & celles que l'on grave présentement pour la description des plantes nouvelles qu'il a trouvées dans ses voyages en Espagne & en Portugal, vont coûter 100 liv. sterl.

De même, si M. Méry, par exemple, veut avoir des tortues en vie pour ses expériences sur le cœur, on lui en donnera autant qu'il en voudra, aux dépens du Roi.

Ceci & leurs pensions sont les principaux avantages dont ils jouissent ; mais la guerre a pesé lourdement aussi sur les philosophes.

M. Butterfield (1) est un brave & honnête Anglois établi en France depuis trente-cinq ans, excellent artiste en toutes sortes d'instrumens de mathématiques, qui travaille pour le Roi & les Princes du sang, & dont les ouvrages sont recherchés par toutes les nations cultivées d'Europe & d'Asie.

(1) Il demouroit sur le quai de l'Horloge (voyez le *Livre commode*) ; on trouve encore aujourd'hui assez fréquemment de jolies bouffoles-cadrans folaires habituellement en argent, portant son nom. On les appelloit des Butterfield, ce qui indique la quantité qui en sortit de ses mains. (B. J. P.)

Il m'a montré plus d'une fois, & elle fait son grand plaisir, une magnifique collection d'aimans, de la valeur de plusieurs centaines de livres sterling.

Il en a d'aussi durs que de l'acier, d'autres qui sont tendres & friables; & cependant dans ceux-ci il y en a d'autant de vertu que parmi les durs. Parmi ceux d'une égale dureté, il y a une grande différence de forces.

Il y en avoit un qui, tout nu, ne pesoit pas plus d'une dragme, & qui dans cet état soulevoit une dragme & demie, mais qui armé soulevoit cent quarante-quatre dragmes de fer, s'il étoit appliqué convenablement, c'est-à-dire s'il touchoit en plein les deux pieds.

Les mieux armés étoient ceux que voici :

Un aimant ardoisé (1) que j'ai remarqué, moins pour sa force que pour la singularité qu'il avoit d'être perméable à la lumière. Il pèse une once & demie & soulève une livre.

Un aimant uni, du poids d'une dragme, deux scrupules, quatorze grains, soulève dix-huit onces. C'est quatre-vingt-deux fois son propre poids.

Un autre aimant uni pesant soixante-cinq grains, soulève quatorze onces : cent quarante-quatre fois son poids.

Un aimant, qui n'étoit pas plus gros qu'une noisette, soulevoit un gros troufféau de clefs.

Nous avons dans le cabinet de Gresham College un fort grand aimant ardoisé d'au moins six pouces : il est foible. Peut-être est-ce sa constitution lamellaire qui lui ôte de sa force, comme si c'étoit autant de pierres distinctes liées ensemble; & pourtant un aimant qui, par exemple, soulève six livres, coupé en deux dans le sens

(1) Probablement schisteux ou lamellaire. (E. de S.)

de son axe, & chaque portion armée de nouveau, soulèvera de cette façon un poids de huit livres.

Il est clair que les expériences se font mieux avec un aimant sphérique qu'avec un carré; & la façon de monter le premier est très-ingénieuse.

Un aimant carré, à qui l'on donne la forme sphérique, quoique cette opération lui fasse perdre de son volume, pourra, grâce à la différence de l'armature, soulever à peu près le même poids qu'auparavant.

Pendant deux bonnes heures, nous fûmes témoins d'intéressantes expériences magnétiques.

Approchez un aimant du ressort d'une montre, le balancier va bien plus vite; un peu plus près encore, & il s'arrêtera net.

Un anneau de fer aimanté, de quatre pouces de diamètre, avoit évidemment deux pôles nord & deux pôles sud. Il l'avoit fait faire à l'imitation d'un aimant naturel chez qui il avoit remarqué cette propriété. On vérifioit aisément cette double polarité par son action sur de la limaille d'acier éparse sur une assiette.

Il me fit voir une aiguille suspendue en l'air, avec une petite boule d'acier retenue par un fil à un poids, pour l'empêcher de monter plus haut qu'à une distance donnée dans la sphère d'activité de l'aimant; l'obéissance de l'aiguille, dans l'eau, à travers du bronze, de l'or, de la pierre, du bois, tout enfin, sauf du fer. Il nous dit qu'il avoit un aimant qui agissoit à travers un mur de pierre de dix-huit pouces. Enfin il nous démontra, par plusieurs expériences, comment les émanations de l'aimant agissent circulairement; c'est-à-dire que ce qui émane du pôle nord se rend en tournant au pôle sud, & *vice versa*, & chemin faisant disperse dans cet ordre la limaille d'acier qu'il rencontre. Il est intéressant de voir comment la li-

maille se range dans le sens des lignes circulaires qui suivent ces émanations, & comment elle en indique & en trace la route pour aller d'un pôle à l'autre.

Il nous montra un aimant qu'on avoit scié de cette barre de fer qui lioit les pierres de la pointe du clocher de Chartres. C'étoit une épaisse croûte de rouille, partie de laquelle étoit devenue aimant avec toutes les propriétés du minéral tiré de la mine. M. de la Hire & M. de Valmont ont imprimé à ce sujet, l'un un mémoire & l'autre un traité. L'extérieur de la rouille n'avoit point de vertu magnétique, mais l'intérieur en avoit assez pour soulever, sans être armé, un tiers en sus de son propre poids. Ce fer avoit le grain d'un aimant solide & la friabilité de la pierre.

Ces messieurs qui s'en sont occupés ont, à mon avis, manqué leur but quand ils se sont demandé comment cela étoit arrivé, car il est certain qu'il n'est point de fer qui, avec le temps, ne revienne à sa première nature minérale, quoiqu'il ait passé par la fonte & sous le marteau. J'ai vu de ces canons espagnols de fer forgé, qui avoient passé de longues années enterrés sous le vieux fort de Hull, en Yorkshire, qui étoient complètement convertis en véritable minerai de fer friable, & qui ne répondoit pas plus à l'aimant que tout autre minerai anglais, tant qu'il n'étoit pas calciné & remis de nouveau à l'état de fer. J'ai eu en ma possession un morceau de bois, pris dans le Lough-Neagh, en Irlande, qui étoit devenu non-seulement de bon minerai, mais un aimant aussi. Il est donc évident que la nature, pour ce minéral, va & vient, est successivement engendrée & régénérée : c'est pourquoi M. de la Hire a eu raison d'user en ce cas du terme de végétation, que nombre d'années auparavant j'avois employé dans mon livre « *De Fontibus medicatis*

Angliæ. » Le fer se résout en minéral, & ce minéral produit à son tour un aimant, comme dans le bois pétrifié.

Je ne donne point ces observations pour des découvertes. Le monde les connoît depuis longtemps, grâce aux études de notre savant compatriote Gilbert de Colchester, auxquelles on n'a guère ajouté depuis un siècle, quoique un grand nombre de naturalistes s'en soient occupés, & aient formé bien des hypothèses pour arriver à l'explication de ces phénomènes. Un Hollandois, M. Hartfocker, de l'Académie des sciences, a publié un traité des principes de la philosophie naturelle, & y a rendu compte de ces expériences & de beaucoup d'autres de même nature, que lui avoit fait connoître M. Butterfield, duquel il fait une mention très-honorable.

Mais, après tout, la nature de ces effluences est peu connue. Ce que Descartes dit des particules faites en spirale, des canaux invisibles, des pores, des tubes de l'aimant, sont de pures imaginations, sans fondement réel. D'autres parlent d'une certaine matière magnétique : mais quelles sont ses propriétés ? On ne le fait guère.

Il me semble très-étrange qu'un petit aimant, de cette force prodigieuse, n'ait qu'une sphère d'action aussi bornée, & n'agisse plus sur le fer au delà d'un pouce ou deux. L'action des plus gros & des plus forts eux-mêmes ne s'étend pas au delà d'un pied ou deux. L'ondoiement circulaire produit dans l'eau par la chute d'un corps, à quelle distance ne se prolonge-t-il pas ? Combien est faible la résistance que l'air peut opposer à la transmission des effluences de l'aimant, qui pénètrent tous les corps, le marbre, le caillou, la terre, le cuivre, l'or, sans diminution sensible de leur propre force. Nous voyons comment est courte la flamme d'une lampe, d'une chandelle,

d'une bougie, & comment est longue, au contraire, & effilée celle de l'esprit-de-vin. Si donc la matière magnétique étoit projetée d'une infinité de petits tubes, si elle étoit de la nature d'une flamme très-subtile & invisible, pourquoi ne continueroit-elle pas sa course en ligne directe au lieu de revenir sur ses pas si soudainement ? Nous voyons la transpiration de notre peau s'élever dans l'air & continuer à y monter ; elle ne peut cependant recevoir du cœur qu'une impulsion très-foible, puisque cette impulsion est interrompue quand elle quitte la voie du sang pour passer par les conduits excrétoires. Mais le cercle de la matière magnétique ne reçoit de la pierre aucune impulsion, que nous sachions : elle se meut dans un double cercle, au moyen d'un courant double & en sens inverse dans les mêmes tubes, contrairement aux lois de la circulation du sang chez les animaux qui n'ont qu'un seul courant & une seule voie circulaire. Car toute la masse des vaisseaux qui forme l'appareil circulatoire du sang n'est, après tout, dans ses replis, qu'un seul & unique vaisseau.

Tant que la nature des effluences ne fera pas mieux connue, on ne pourra pas donner d'explication satisfaisante des phénomènes les plus ordinaires de l'aimant. Par exemple, pourquoi n'agit-il point sur tous les corps également ? Pourquoi un grand aimant, quoique foible, prolonge-t-il son action beaucoup plus loin qu'un petit aimant, quoique celui-ci soit fort ? Pourquoi un aimant communique-t-il sa vertu au fer aussitôt qu'il l'a touché, & même à quelque distance sans le toucher, & lui communique-t-il les propriétés d'un véritable aimant ?

Dire que la terre tout entière n'est qu'un grand aimant, me semble une pure vision & une fable ; & cela, parce que la terre n'est point du fer. Il est vrai que le

mineral de fer est le plus répandu de tous les minéraux, & se trouve presque partout ; mais cependant il n'est en aucune proportion avec le reste des fossiles de la terre. Je conjecture qu'il n'en constitue pas la millionième partie. Ceci paroîtra évident à quiconque considérera la masse des montagnes crayeuses, des rochers, des hautes montagnes granitiques ou calcaires, des carrières, des puits creusés dans la terre pour le service des mines de houille, de plomb, &c. Combien peu de fer y trouve-t-on en comparaison d'autres matières ! Ajoutez à cela qu'une très-petite partie de ce mineral de fer que l'on peut rencontrer est magnétique ou capable d'obéir à l'aimant avant d'avoir été calciné. D'où fortiroient donc alors toutes ces effluences magnétiques qui, suppose-t-on, rempliroient la terre de tous côtés ? Pourquoi suppose-roit-on qu'elles sont errantes partout dans l'air, tandis que selon l'évidence, elles ont hâte de retourner à la pierre qui les a émises, & semblent craindre de la quitter, comme l'enfant qui ne fait pas encore marcher, avant de s'éloigner de sa mère.

Pour arriver à connoître la nature des effluences de l'aimant, les particularités sur lesquelles doivent se fixer l'attention & les recherches sont, à mon avis, les suivantes :

L'aimant est un très-bon, si ce n'est le meilleur mineral de fer. La simple fusion de l'aimant le convertit en fer. Le feu détruit sa puissance, de même que la vitrification détruit le fer. Le feu fait reconnoître, dans le mineral de fer, de l'aimant & révèle ses propriétés magnétiques. La rouille, en laquelle tout fer finit par se transformer, & la réduction de ce métal à l'état primitif de mineral, lui enlève toutes ses propriétés magnétiques. Un aimant ne peut changer ses pôles ; mais le fer le peut ; & il ne peut être détruit que

par le feu. Une barre de fer, grande & longue, placée perpendiculairement, est un aimant naturel, qui changera ses pôles à la volonté de la personne qui tiendra la barre. Un fort aimant perd beaucoup de sa puissance en touchant du fer; mais il la reprendra au bout de quelques jours. Un aimant petit & foible ne peut pas communiquer par le contact sa puissance à un gros morceau de fer. Un aimant exposé à l'air se gâte à la longue. Plus la mine de fer où l'on trouve l'aimant est profonde, meilleur est celui-ci; mais il faudroit savoir jusqu'à quel point ceci est vrai, car je ne doute pas qu'on ne puisse trouver près de la surface du sol des pierres d'aimant aussi dures qu'à une plus grande profondeur. Une règle ou une plaque allongée d'acier reçoit beaucoup mieux la puissance magnétique qu'une plaque de simple fer de la même configuration; mais au contraire, une plaque de fer adhère avec plus de force à l'aimant qu'une plaque d'acier; en sorte que si un aimant soulève une plaque d'acier de trois onces, il soulèvera une plaque de fer de quatre onces, & au delà. Pourquoi du fer fixé aux pôles d'un aimant accroît-il sa puissance, au point de le rendre cent cinquante fois plus fort qu'avant d'être armé?

Donc, dès que l'aimant n'est autre chose qu'un bon minéral de fer, & peut être converti en fer, dès que le fer peut avec facilité, & même spontanément, se convertir en aimant, la voie pour trouver la nature des influences magnétiques devroit être la recherche exacte des propriétés du minéral de fer & du fer lui-même. Il faut éviter de se lancer étourdiment dans des hypothèses avant d'être en possession d'une bonne histoire naturelle de l'aimant, & d'une plus grande quantité d'expériences & d'observations relatives au fer & à son minéral dans toutes leurs différences & leurs variétés : ce qui, je pense,

a jusqu'à cette heure été assez négligé. La nature veut être elle-même son propre interprète, en cela comme en toutes les autres matières de la philosophie naturelle.

M. Butterfield me dit, dans une autre conversation, qu'il avoit vu des aimans très-forts sans être armés, auxquels l'armature n'avoit pas donné la supériorité qu'on en attendoit, tandis qu'au contraire, il y en avoit d'autres dont la puissance s'augmentoît par l'armature dans une proportion tout à fait inattendue.

Il arrive rarement qu'un aimant ait autant de puissance à un pôle qu'à l'autre; & cependant un morceau de fer s'aimante aussi bien en le touchant à un de ses pôles qu'à l'autre.

Il y a des aimans qui ont une grande puissance d'attraction, & sont incapables de la communiquer au fer. En sorte qu'une pierre armée, qui soulèvera un poids de sept livres, ne pourra donner à une baguette de fer la force de soulever une petite aiguille.

Un aimant de dix onces, réduit au poids de six onces ou environ, avoit à peu près la même force qu'auparavant, &c.

J'engageai M. Butterfield à donner la forme sphérique à un aimant d'ardoise qui, tout armé, n'avoit pas grande force, mais je remarquai que ses pôles étoient dans le même sens que les lames dont il étoit formé.

N. B. Un aimant fort doit avoir de gros fers, & un foible de petits; un aimant peut être trop armé.

Je pris l'abbé Drouin pour aller voir M. de Gaignières (1) au logement qu'il a à l'hôtel de Guise. Ce gentil-

(1) M. de Gaignières est trop connu pour que nous en parlions longuement. Dès sa jeunesse, il avoit été signalé par l'abbé de Marolles, qui raconte avec complaisance qu'il lui étoit redevable d'un brillant

homme est la politesse en personne, & l'un des curieux les plus habiles de Paris. Le nombre de ses mémoires, de ses manuscrits, de ses portraits, de ses estampes est infini, & sa méthode de les classer, qui lui est propre, est des plus commodes. Il nous montra ses portefeuilles in-folio de cuir d'Espagne rouge fort orné. Dans l'un, par exemple, il avoit les cartes générales d'Angleterre, puis les cartes particulières des comtés; puis les plans de Londres avec les vues des environs; puis les estampes de toutes les maisons de quelque importance du voisinage : & ainsi de suite de toutes les grandes villes d'Angleterre, des châteaux & des maisons de campagne des comtés.

Dans d'autres volumes, ce sont les portraits gravés des hommes d'État d'Angleterre. La haute noblesse des deux sexes, les militaires, les hommes de loi, les théologiens, les médecins, les hommes connus. Il a ainsi toute l'Europe rangée par catégories.

Ses appartemens sont remplis d'une infinité de portraits à l'huile de personnages célèbres, de miniatures, de gouaches. Il a entre autres celui du roi Jean, que nous avons eu prisonnier en Angleterre, auquel il attache un grand prix (1).

anagramme : *Michel de Narolles* : L'OR DE MILLE CHARMES. Remarquons que M. de Gaignières, qui demouroit dès 1692 (*Livre commode*) à l'hôtel de Guise, habitoit en 1706, rue de Sèvres, vis-à-vis des Incurables, une maison à lui appartenant. Son cabinet est décrit dans le *Bric* de cette année, sans que le propriétaire soit nommé. Plus tard, cette maison, où logeoit le comte de Roucy dont a tant parlé Saint-Simon, est dite appartenir à l'hôpital des Incurables. Gaignières le lui avoit-il légué? Il donna sa collection en 1711 au Roi, qui n'en prit possession qu'en 1715. Leprince, p. 84. (B. J. P.)

(1) Ce portrait, qui a passé après Gaignières à la Bibliothèque du Roi, figure aujourd'hui dans le Musée des Souverains au Louvre. Il porte, dans le catalogue Barbet de Jouy, le n° 39 (édition de 1866). M. Barbet de

Il nous fit voir, en copies coloriées prises sur les originaux des meilleurs maîtres, les costumes de tous les rois, reines & princes de France depuis plusieurs siècles. Des peintures de tournois & de joutes, & de mille autres momens de ce genre.

Son zèle pour augmenter ses collections est tel qu'il fort rarement de Paris, me disoit-il, sans un secrétaire & deux artistes habiles (1) dans le dessin & la peinture.

Il nous montra, parmi d'autres manuscrits curieux, des capitulaires de Charles V (2) & l'évangile de saint Matthieu en lettres d'or sur vélin pourpre. Ce manuscrit me parut plus récent que celui de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les lettres en sont plus petites & plus contournées, quoique, à vrai dire, celles du titre soient complètement carrées.

Il est un objet futile que je ne laissai pas de remarquer : c'est une collection de cartes à jouer depuis trois cents ans. Les plus anciennes étoient trois fois plus grandes que celles dont nous nous servons aujourd'hui, parfaitement bien enluminées, avec des bordures dorées & le carton épais & solide; mais il n'y en avoit pas une série complète (3).

Parmi les personnes de distinction & de célébrité, je

Jouy lui consacre une notice très-intéressante, à laquelle je renvoie le lecteur. (C. C. D. R.)

(1) Habile est peut-être trop dire; mais il est certain que ces dessins de la collection Gaignières, qui sont (sauf une portion transportée, on ne sait quand ni comment, à Oxford) aujourd'hui à la collection topographique de la Bibliothèque, sont faits avec une naïve simplicité qui donne la meilleure opinion de leur exactitude. (B. J. P.)

(2) Sic dans le texte anglois, c'est sans doute Charlemagne.

(3) Il s'agit sans doute là des cartes attribuées à Gringonneur, reproduites dans notre volume sur les cartes à jouer. Paris, 1844. In-folio. (B. J. P.)

défirois voir Mlle de Scudéri qui a présentement quatre-vingt-onze ans. Son esprit a encore de la vigueur, quoique son corps soit en ruine. Cette visite, je le confesse, fut quelque chose de tout à fait mortifiant : ce triste délabrement de la nature chez une femme autrefois si fameuse ; ces lèvres pendantes autour d'une bouche édentée, & qui semblent incapables de retenir les paroles qui en tombent au hasard, me rappeloient les sibylles quand elles prononçoient leurs oracles. C'étoient de vieilles femmes qui se chargeoient de ce métier ; & le monde en son enfance n'imaginoit rien de plus sage que la nature en décadence ou en désordre, & préféroit des rêveries aux pensées raisonnables de gens maîtres de leurs sens.

Mlle de Scudéri me fit voir les squelettes de deux caméléons qu'elle avoit eus en vie pendant près de quatre ans : en hiver, elle les tenoit dans du coton, & dans les temps les plus rigoureux, elle les mettoit sous un réchaud de cuivre plein d'eau chaude.

Elle avoit dans son cabinet (1) un portrait original de

(1) Les Scudéry aimoient les arts. Nous devons à Georges de Scudéry un livre fort intéressant pour l'histoire de l'art, peu consulté & peu connu. Je veux parler du *Cabinet de M. de Scudéry*, Paris, Courbé, 1646, in-4°, avec curieux frontispice gravé représentant le cabinet de l'auteur, première partie (la seule parue) de 8 feuilles prélimin. & de 229 pages chiffrées, plus deux pour le privilège sign. *a e* & *A* à FF iij. La signature M. (pages 97-104) & 2 feuillets de celle O (feuillets 113 à 116) sont & doivent être doubles. *Pour moy*, dit Scudéry dans sa préface, *qui suis frappé à ne guarir jamais de cette belle maladie de l'esprit, qui cherche dans toute la terre de quoi se satisfaire, & qui voudroit pouvoir assembler en mesme lieu toutes les raretez de l'art & de la nature.... cet ouvrage m'a remis devant les yeux tant de belles choses que j'ay vues* (ainsi ce curieux livre ne peut être considéré comme le catalogue réel de Scudéry) *& tant d'autres que j'ay possédés*. Il est fâcheux qu'il n'en ait pas fait la distinction.

Dans ce cabinet, il n'est parlé que de tableaux & de dessins. On y remarque : le portrait de Louis le Juste fait en crayon par luy-mesme ;

Mme de Maintenon, son ancienne amie & sa connoissance de vieille date : elle me dit qu'il étoit fort ressemblant, & vraiment, à cette époque, cette dame devoit être très-belle.

Le marquis de l'Hospital, de l'Académie des sciences, que je n'avois pas trouvé chez lui, me rendit très-obligamment ma visite. J'eus avec lui une longue conversation sur la philosophie & la science, & je m'aperçus que les guerres avoient rendu les savans de ce pays entièrement étrangers à ce qui se faisoit en Angleterre.

Rien ne lui fut plus agréable que d'apprendre la promotion de M. Isaac Newton (1), & l'espoir de voir pa-

Mademoiselle, par *la Segnora* (?); la marquise de Montausier, peinte sur marbre par Stella; la marquise de Rambouillet, peinte en regardant M. le marquis de Pisani (son père) mort, par Vanmol; le portrait de Ronfard, par Janet; ceux de Malherbe & de Théophile, par Ferdinand (le même peintre qui dans une nuit fit pour Henri IV, enduisit de beurre frais & roula le portrait de la belle princesse de Condé); le marquis d'Andelot, par Rembrandt, &c. (B. J. P.)

(1) L'avancement dont il s'agit ici est la nomination de sir Isaac Newton à la garde de la monnoie. Ceci eut lieu en 1696, quand Montague, chancelier de l'Échiquier, entreprit la refonte des monnoies. En 1698, il représenta au Parlement l'université de Cambridge. L'année suivante il fut nommé directeur de la Monnoie, emploi de douze à quinze cents livres sterling, qu'il garda le reste de sa vie. En 1705, la reine Anne lui conféra la chevalerie.

Le marquis de l'Hospital, l'un des premiers mathématiciens de son siècle, avoit pour Newton la plus grande vénération. « M. Newton, disoit-il à Lister, mange-t-il, dort-il & boit-il comme un autre homme? J'ai peine à me le représenter autrement que comme un génie céleste entièrement dégagé de la matière. » Ce fut pour Newton que l'Académie des sciences s'écarta de la règle qui lui défendoit d'admettre dans son sein des étrangers. Il étoit pour sa nourriture sujet à d'étranges distractions. On lui avoit conservé dans un plat couvert un poulet pour son dîner. Occupé dans son cabinet, il ne venoit point; un de ses amis l'attendit longtemps, & se mit à la fin à manger le poulet, dont il remplaça les débris & les os sous la cloche, puis s'en alla. Sir Isaac parut bientôt après, leva le couvercle de son plat en disant qu'il étoit las &

roître encore quelque chose de lui. Il m'exprima un grand désir d'avoir toute la suite des *Transactions philosophiques*, & nombre d'autres livres qu'il me nomma, mais qu'il ne connoissoit pas encore. Il me dit qu'il n'avoit pas été possible à l'Académie des sciences de continuer les mémoires mensuels qu'elle avoit donnés pendant deux ans, parce que le nombre de ses membres étoit trop restreint, & qu'ils avoient trop peu de correspondances. Je demandai à plusieurs de ces messieurs pourquoi ils n'en admettoient pas davantage dans leur corps, dès qu'il y avoit encore à Paris nombre de sujets qui en auroient été dignes, comme le P. Plumier, que je citai; on convint qu'il feroit honneur à l'Académie, mais ils évitoient de créer un précédent par l'admission de n'importe quel régulier.

Je rendis au marquis sa visite; il habite une belle maison, bien meublée. Elle a un joli jardin, avec des treillages en arceaux, bien faits, & d'autres ornemens.

Il me montra un grand désir de voir l'Angleterre & de s'entretenir avec nos mathématiciens, dont il désiroit par-dessus tout les ouvrages; il avoit donné ordre qu'on les lui procurât tous.

Mme la marquise sa femme est également versée dans les mathématiques, & est une des femmes instruites de Paris: comme Mme Dacier, la duchesse du Maine, Mlle de Scudéri, Mme de Vieuxbourg (1), Mme d'Épernon, la

qu'il avoit faim; mais à la vue des restes, il se prit à dire en riant qu'il croyoit n'avoir point diné, mais qu'il voyoit bien qu'il se trompoit. (Henning.)

(1) Anne-Françoise de Harlay, femme de Louis marquis de Vieuxbourg, née au siège de Namur, en 1695.

J'ai vu un Cicéron *Tariorum*, portant sur le dos les armes de Mme de Vieuxbourg. Les reliures de ces livres ne sont pas remarquables. (B. J. P.)

filles (1), Mme la présidente Ferrand (2) & d'autres dont le nom m'échappe.

J'ai acheté les œuvres du P. Pezron, bernardin, aujourd'hui abbé de la Charmoie, auprès de Reims. C'est un auteur savant & défintéressé, qui par la franchise de ses écrits s'est fait des ennemis dans le clergé régulier. Ce que j'achetai de lui, c'est : *l'Antiquité des temps rétablie* ; sa *Défense de l'antiquité des temps contre deux religieux* ; *Commentaire historique & littéral sur les prophètes* ; *Histoire évangélique*.

Il est en train de nous donner *l'Origine des nations* (3), où il prétend prouver que le grec & le latin aussi viennent du bas-breton ou celtique. Ce père est de Basse-Bretagne : il me dit qu'il avoit huit cens mots grecs qui étoient du pur celtique. J'arrangeai une correspondance entre lui

(1) Je n'ai rien trouvé sur cette dame, qui est sans aucun doute Élisabeth Regine Goth, se faisant appeler duchesse d'Épernon, fille unique de J.-B. Gaston Goth d'Albert, marquis de Rouillac, plus connu sous le nom de duc d'Épernon (il prenoit ce titre irrégulièrement comme fils de la sœur du dernier duc), & de Marie d'Étampes de Valençay. Élisabeth Regine Goth mourut en 1706 au couvent des religieuses du Calvaire. (B. J. P.)

(2) Anne Bellinzani, fille de François B., intendant du commerce de France, & femme de Michel Ferrand, président au Parlement de Paris. Ses lettres au baron de Breteuil ont été imprimées plusieurs fois. La présidente Ferrand étoit une personne de grand mérite. Elle a été très-liée avec le comte d'Hoym. M. Debure, de mémoire si respectable & regrettée, m'a dit que la maison où il demouroit rue Serpente & où j'ai vu si souvent ses beaux livres, étoit celle de la présidente Ferrand. Elle n'y demouroit plus en 1718. Elle mourut en 1740, à quatre-vingt-deux ans, au couvent du Cherche-Midi. Une dame Ferrand, que je ne crois pas être elle, avoit, en 1735, une maison à Saulx-les-Chartreux, où un de ses domestiques fut assassiné. (B. J. P.)

(3) L'ouvrage a paru en 1703 en un vol. in-12 sous le titre d'*Antiquités de la nation & de la langue des Celtes*. Le P. Pezron mourut en 1706. (B. J. P.)

& M. Ed. Floyd, à quoi il se prêta très-volontiers, en me disant qu'il le souhaitoit depuis longtemps.

M. Spanheim, actuellement envoyé extraordinaire du duc de Brandebourg à Paris, me dit que la collection de médailles du Roi de France est la plus belle d'Europe, ou qui ait jamais été réunie. Comme je donnois des soins à sa femme malade, j'avois de fréquentes occasions de m'entretenir avec lui, & je lui demandai plus particulièrement ce qu'il avoit vu de médailles de Palmyre, de Zénobie, d'Odenat, de Vabalathus. Je voulus avoir la note de ce que je désirois qu'il cherchât pour moi dans le cabinet du Roi, & il me promit de s'en occuper avec tout le soin possible.

Je lui dis que je n'avois rien trouvé encore à cet égard qu'un beau buste en marbre blanc de Zénobie, dans le cabinet de M. Baudelot, & provenant de la collection que M. Thévenot avoit recueillie en Orient.

J'allai voir M. Vaillant au logement qu'il possède à l'Arsenal. Je ne trouvai chez lui que son fils, qui me reçut très-civilement, & me fit voir un volume in-4° de son père sur des médailles grecques, presque achevé d'imprimer, mais sans planches. Son titre étoit : *Nummi Græci imperatorum*. Il ne va pas plus loin que Claude le Gothique. Il y a joint un volumineux appendice avec des renvois à tous les sujets les plus intéressans pour les villes ou les individus.

Je laissai une note entre les mains de son fils; & à une seconde visite, je trouvai le père chez lui, fort occupé de ses fleurs, dont je parlerai plus loin. Il me dit, en réponse à ma note, qu'il n'avoit jamais vu aucune monnoie d'Odenat; il s'étoit défait tout récemment d'une Zénobie en faveur du duc du Maine. Quant aux Vabalathus, il en avoit vu quelques-uns en bronze; & il en possédoit

un en argent, dont il eut la générosité de me faire présent. C'étoit la seule monnoie d'argent qu'il eût jamais rencontrée de lui.

Il la lit ainfi :

VABALATHUS V. G. R. IMP. R.

Vices gerens imperii Romani.

Les autres y lisent mal : YCRIMOR.

Il me donna aussi les estampes de Zénobie & de Vabalathus gravées d'après les médailles du Roi. Ces têtes avoient été dessinées pour une histoire abrégée de tous les empereurs & des impératrices écrite par lui en françois, mais qui n'est pas encore publiée.

Rien de plus civil & de plus franc que ce gentilhomme, que je regarde comme le premier numismate d'Europe. Il me dit qu'il avoit fait douze voyages dans toute l'Europe & l'Asie Mineure en vue de ses études ; qu'il avoit vu & décrit plus de cabinets qu'aucun autre savant avant lui ; & ses ouvrages témoignent du bon emploi qu'il en a su faire.

Je reçus la visite de M. Cuningham, gouverneur de mylord Lorne, homme fort instruit & fort curieux de livres. Je m'informai auprès de lui tout particulièrement des papiers de M. Auzout, car je savois qu'il arrivoit de Rome. Il me dit qu'il l'avoit vu moins de six mois avant sa mort, & que pendant toute une année il avoit vécu avec lui dans une grande intimité, & l'avoit vu très-fréquemment. M. Auzout lui avoit dit qu'il avoit réussi à commenter & à expliquer environ quatre-vingts passages difficiles de Vitruve, & à corriger un grand nombre d'erreurs dans le texte, & que sur Julius Fron-

tinus (1), quoique de moindre importance que Vitruve, il auroit encore beaucoup plus à dire. Ni M. Cunningham ni perfonne à Paris ne furent me dire ce qu'étoient devenus fes papiers.

M. Auzout étoit fort curieux d'architecture & s'y connoiffoit : il avoit pour cela passé en Italie dix-fept ans à diverfes reprises. Je me rappelle qu'à fon féjour en Angleterre, il y a quatorze ans, il me montra les defins de plufieurs de nos bâtimens faits par lui ; il me parla de la falle des Banquets de White-Hall avec des éloges extraordinaires, me difant que c'étoit le monument d'architecture moderne le plus régulier, le plus achevé qu'il eût vu de ce côté-ci des Alpes ; qu'il ne le loueroit jamais affez ; & qu'Inigo Jones, fon architecte, avoit un profond fentiment de ce qu'il y avoit de noble dans l'art qu'il profeffoit.

(1) Sans doute fur fon livre de *Aquaductibus Romæ*. (B. J. P.)

CHAPITRE V.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES, HOMMES DE LETTRES.

IL est temps de quitter les maisons des particuliers & d'aller visiter les bibliothèques publiques, & avec elles les personnes dont l'histoire de la science a davantage à s'occuper.

M. l'abbé Drouin (1) vint me voir à mon logement, & le lendemain je lui rendis sa visite à son appartement, au collège de Boncourt. Il avoit là quatre ou cinq petites pièces bien garnies de livres. Dans la plus grande, étoit une collection de catalogues de livres, & de tous les écrivains, qui vous mettent au fait des auteurs eux-mêmes; il pouvoit y en avoir trois mille en toutes sortes de langues. Il me dit que pendant dix-huit ans il avoit étudié avec la plus grande application l'histoire des livres; qu'il avoit bien classé ses notices, & qu'il se proposoit d'imprimer, cette année même, son premier volume qui comprendroit les plus anciens écrivains grecs & latins. Il comptoit continuer cette bibliographie de siècle

(1) Je vois dans *Le Prince* qu'en 1732 l'abbé Bignon fit entrer à la Bibliothèque cinquante manuscrits de l'abbé Drouin, docteur de Sorbonne. (B. J. P.)

en siècle, jusqu'à notre temps; & une bonne partie de son travail étoit déjà faite.

Il me montra un catalogue d'auteurs en quatre volumes in-folio. Ils étoient classés dans l'ordre alphabétique par noms de famille, sous ce titre ou à peu près : *Index alphabeticus omnium scriptorum, cujuscumque facultatis, temporis & linguæ*. Il pouvoit y en avoir cent cinquante mille.

Il me fit voir aussi, & également disposées dans l'ordre alphabétique, ses notices des écrivains & de leurs ouvrages : ce travail est fort avancé; enfin, son catalogue chronologique, qui complétera son œuvre.

M. l'abbé Drouin est un homme fort civil, d'une humeur agréable, très-savant, curieux & d'un âge qui lui permet de continuer & de mener à bonne fin une entreprise aussi considérable. Je lui ai une obligation infinie de ses fréquentes visites.

Je suis allé chez M. Garnier, l'un des héritiers de M. Thévenot, voir les restes de la bibliothèque de cet homme célèbre. Il y a un grand nombre de manuscrits orientaux, qui ne sont pas encore vendus.

Il me fit voir le manuscrit d'Abulfeda avec sa version latine, faite par M. Thévenot; & les matrices & poinçons de lettres arabes qu'il avoit fait graver à ses frais pour l'impression de quelques noms propres dans cet ouvrage. Il alloit, ou se proposoit d'aller, en Angleterre & en Hollande, pour l'y faire imprimer, quand il en fut rappelé par M. de Louvois, qui lui promettoit de le faire imprimer aux frais du Roi. La guerre survint, on ne s'en occupa plus, & il n'est pas probable qu'on s'en occupe davantage à présent, car M. Thévenot avoit perdu sa place à la Bibliothèque du Roi, & étoit en disgrâce quand il mourut.

La plupart de cette quantité de livres orientaux lui venoit de son neveu, qu'il avoit envoyé dans ce but à l'étranger, & qui mourut en voyage. On peut le considérer comme le fondateur de l'Académie des sciences. Il étoit d'un caractère fort généreux, & pensionnoit plusieurs savans hommes de lettres.

Je vis là, entre autres choses, un grand dictionnaire & une grammaire de langue algonquine. Le jésuite échappé, qui en étoit l'auteur, avoit passé vingt ans au milieu de cette peuplade des Indes occidentales. Le même écrivain avoit fait des quadrupèdes de cette contrée une histoire & une description exacte & détaillée que je vis dans cette bibliothèque.

Quant aux papiers de Swammerdam, qui étoient la chose que je délirois le plus de voir, je les trouvai fort au-dessous de mon attente & ne répondant guère à l'annonce du catalogue imprimé de Thévenot, page 239. C'étoient quelques corrections pour les planches de son histoire générale des insectes, & quelques additions comme pour une nouvelle édition. En monographies, il y avoit quelques petits traités, ou plutôt quelques figures de Têtards seulement, quelques autres figures pour l'histoire naturelle d'un certain papillon de jour, du Taon, du Scarabée cornu, & un nombre considérable de limaçons, nus ou autrement, de mer ou d'eau douce, disséqués ou au moins dessinés avec leurs corps ouverts, & des dessins particuliers de leurs intestins, qui me semblèrent bien compris & bien exécutés. Il y avoit avec cela deux ou trois cahiers en hollandois, de quatre ou cinq feuillets chacun, qui appartenoient aux planches ou dessins dont je viens de parler. M. Garnier ne voulut jamais se séparer d'aucun, parce que, me dit-il, M. l'abbé Bignon les avoit retenus pour le Roi. Tout cela, au reste, me paroît

fort digne d'être imprimé, quand il plaira à l'Académie des sciences de le faire.

Enfin, je vis entre ses mains un beau manuscrit de Michel Servet avec un traité inédit, qui étoit un parallèle de la loi mosaïque & de la loi chrétienne, de leur justice & de leur charité.

M. l'abbé de Brillac, aumônier de M. le prince de Conti, m'offrit fort obligeamment de me conduire à la Bibliothèque du Roi; mais je le remerciai poliment : l'on m'avoit dit qu'il valoit mieux y aller tout seul, parce qu'il n'y avoit pas d'étranger qui n'y fût bien reçu, à quelque moment que ce fût, & non pas seulement aux jours où elle est ouverte au public, qui sont les mardis & les vendredis.

M. Clément, sous-bibliothécaire, nous accueillit fort bien, & nous engagea à revenir & à passer une journée entière avec lui. Pour moi en particulier, il me complimenta comme l'un des grands bienfaiteurs de cet établissement, en me montrant la plupart des livres que j'avois publiés en latin, & parut très-content d'avoir pu se procurer la *Synopsis conchyliorum*, qu'il avoit fait relier élégamment. Je lui dis que j'étois bien fâché de la voir là, & m'étonnai comment il avoit pu l'avoir; car ce n'étoit, l'assurai-je, qu'un essai très-imparfait des planches dont je n'avois fait part qu'à quelques amis, en attendant que je fusse en état de remplir entièrement mon plan: ce que j'avois fait à présent selon mes moyens. Je m'engageai à mon retour en Angleterre à racheter cet exemplaire par un de ceux qui étoient achevés, & je renouvelai cette promesse à M. l'abbé de Louvois, bibliothécaire en chef, sur ses propres instances, un jour que j'eus l'honneur de dîner avec lui (1). Ce jeune seigneur est le frère de

(1) Il demouroit rue Vivienne, & son appartement étoit sans doute

M. de Barbezieux, secrétaire d'État de la guerre : il s'applique soigneusement à ses études, & dans ce dessein, il a toujours auprès de lui deux docteurs de Sorbonne. Il a un grand état de maison, & son hôtel touche à celui de la Bibliothèque. Nous fûmes reçus par lui avec toute la civilité imaginable ; il laissa toute liberté à la conversation.

On a retiré cette bibliothèque du Louvre pour la mettre dans une maison particulière : mais on a le projet de la transporter place Vendôme, où tout un côté de cette magnifique place est destiné à la recevoir. En attendant, elle est rangée très-commodément dans vingt-deux salles : quatorze au premier & huit tant au rez-de-chaussée qu'au-dessus. Les pièces d'en bas comprennent la philosophie & la physique ; pour plus de sûreté, les armoires sont grillées ; dans les pièces du haut sont encore de la philosophie & les sciences. C'est dans ces pièces seulement que le public mêlé est admis deux fois par semaine. Dans les salles du premier, qui forment le grand corps de la bibliothèque, sont des catalogues & diverses séries de livres. D'un côté, les historiens d'Angleterre & de Hollande ; de l'autre, ceux de France & d'Allemagne ; plus loin, les histoires d'Italie, d'Espagne, &c. Des bibles de toute sorte avec leurs interprètes, les manuscrits grecs, les latins. Ailleurs les lois municipales & civiles de toutes les nations ; les papiers d'État. Dans d'autres salles, les estampes, parmi lesquelles, pour le dire en passant, se trouve la collection de M. l'abbé de Marolles, que le Roi, pour se distraire dans une de ses maladies, avoit

situé dans une des deux maisons de cette rue où Colbert qui les avoit achetées de Bautru avoit placé en 1666 la Bibliothèque du Roi alors rue de la Harpe & non au Louvre ; elle y resta jusqu'en 1731. (B. J. P.)

achetée pour une grosse somme. Le seul catalogue de ces estampes, pas plus gros que deux petits almanachs (1), me coûta quatorze livres; tant les étrangers sont les dupes des rusés libraires de la rue Saint-Jacques. Mais ce n'est pas en France seulement qu'on fait faire payer aux gens leurs fantaisies.

On a deux catalogues de cette bibliothèque; le premier, des livres qu'on possède, rangés par ordre de matières; l'autre, est une table des auteurs avec l'indication non-seulement de tout ce qu'on en possède, mais encore les titres de tous les livres qu'on a pu connoître & qui manquent, ceux-ci avec un astérisque à la marge, pour pouvoir connoître du premier coup d'œil ce qu'il faut acheter. C'est véritablement une grande collection, & digne du puissant prince qui la possède. Il y a au moins cinquante mille volumes imprimés & quinze mille manuscrits en toutes sortes de langues.

On travaille assidûment à ce catalogue, que l'on compte imprimer. J'en ai vu dix gros in-folio mis au net. Il est disposé par ordre de matières tels que les bibles, leurs interprètes, l'histoire, la philosophie, &c. On compte en commencer l'impression cette année, & n'en employer qu'une seule pour l'achever.

A cette bibliothèque du Roi, on me montra un vieux manuscrit grec de Dioscoride écrit en une espèce de lettres capitales minces & ferrées, avec les plantes peintes à la gouache. Le premier livre manquoit tout entier, par conséquent les animaux, qui étoient justement ce que

(1) Il semble par cette expression que Lister avoit les deux catalogues, celui de 1666, & celui plus rare encore de 1672. Ils valent aujourd'hui soixante à quatre-vingts francs les deux. Ils sont rares & curieux : c'est là ce qui faisoit & fait encore leur prix. (B. J. P.)

j'aurois le plus fouhaité de voir, car il y a, à leur sujet, bien des choses sur lesquelles on est encore dans une grande incertitude, & j'aurois eu du plaisir à voir par les figures ce que le moyen âge, au moins, en avoit pensé.

On nous fit voir dans la même salle un manuscrit des Épîtres : c'est une portion de celui que nous avons à Cambridge qui ne renferme que les Évangiles, & qui vient de Théodore de Bèze. Il est écrit en majuscules carrées, à lignes très-courtes, & est tout usé en divers endroits. C'est pour la beauté & l'ancienneté quelque chose de fort inférieur au beau manuscrit alexandrin de Saint-James.

Nous vîmes encore un autre manuscrit de saint Matthieu, découvert depuis peu : c'est un beau volume grand in-folio. On l'avoit dépecé par le dos, les feuillets en avoient été brouillés, puis reliés à neuf, & on s'en étoit servi pour écrire dessus, il y a environ cent cinquante ans, un autre livre. La première écriture étoit devenue si pâle que lorsqu'on écrivit par-dessus ce second ouvrage d'une petite écriture grecque moderne, on ne prit pas la peine de gratter la première. Un des gardes de la Bibliothèque s'en aperçut. Il remit les feuillets dans leur ordre; & avec un peu d'attention, on peut venir à bout de le lire. Le caractère en est d'une aussi belle majuscule carrée que j'aie jamais vue. Il y a quelques interpolations flagrantes, par exemple à propos du malade & de la piscine de Bethesda, au sujet desquelles je pense que nous aurons les explications du savant & industrieux collateur.

J'ai remarqué les livres chinois que le P. Beauvais a rapportés cette année en présent au Roi. Ce sont environ quarante-quatre fragmens de minces volumes, in-4° allongé, dans des couvertures volantes de satin violet collé sur

du carton. C'est de l'histoire naturelle, des dictionnaires pour l'explication des caractères chinois, &c. Le Roi avoit antérieurement une collection à peu près semblable, couverte en satin blanc, avec les titres sur les ouvrages (1).

J'ai aussi vu là la troisième décade de Tite-Live écrite sans séparation entre les mots, & en grandes & belles majuscules, en un volume de vélin grand in-4°. M. Baluze pense qu'il a onze cents ans de date. Cependant le manuscrit des Hymnes de Prudence, que l'on nous a également montré, est écrit d'un bien meilleur caractère, & par conséquent plus ancien au moins d'un siècle.

On m'a encore montré un fameux volume, ou rouleau, latin, sur papyrus, de la trente-huitième année de Justinien, intitulé *Cbarta plenariæ securitatis* : il a été gravé en *fac-simile* & expliqué lettre par lettre par M. Thévenot. Il est écrit dans le sens de la longueur du papyrus, & non dans la largeur, sur trois colonnes, dont celle du milieu est le triple des deux autres. Ce rouleau n'a pas plus d'un pied de hauteur.

On nous montra dans l'hôtel de la Bibliothèque la demeure de M. Huyghens (2). C'est un bel appartement, en bon air & donnant sur le jardin; mais il ne laissa pas d'y contracter la mélancolie dont il mourut en Hollande. Les premiers symptômes apparens de cette maladie furent

(1) Lorsque le P. Foucquet, depuis évêque d'Éleuthéropolis, revint de Chine, il rapportoit avec lui quatre ou cinq mille volumes, dont le cardinal Dubois se fit donner le catalogue, dans l'intention de les acheter pour la Bibliothèque du Roi; mais il mourut peu après, & les livres partirent avec le prélat pour Rome, d'où ils ne sont pas revenus. (E. de S.)

(2) Malgré la prétention contraire de l'abbé d'Hautefeuille, c'est Huyghens qui inventa le pendule (balancier), & le ressort spiral des montres; Isaac Thuret, horloger aux galeries du Louvre, fit sous la direction de cet homme célèbre la première montre ainsi construite (vers 1674).

de le voir jouer avec un moineau apprivoisé, & négliger ses recherches mathématiques. La vie & la santé, tant du corps que de l'esprit, ne peuvent, il est sûr, se soutenir qu'au moyen de divertissemens innocens qui donnent quelque relâche à la tension de l'esprit. En effet, je ne fâche pas que le sommeil soit autre chose que l'acte d'abandonner les rênes, de laisser la nature agir seule & de la mettre en pleine possession de notre corps. En voici une preuve convaincante : il n'est personne qui puisse se tenir immobile dans son lit trois minutes de suite sans dormir, & si le sommeil ne vient pas, nous continuons à nous retourner & à nous fatiguer au point que le lit nous devient une intolérable torture. Sommes-nous endormis, au contraire ? Nous passerons des sept heures de suite dans la même posture, après quoi nous nous éveillerons frais & sans fatigue, avec la preuve que dans le sommeil le corps ne pèse plus sur lui-même. Il est certain que dans cet état, les nerfs & les muscles n'éprouvent que peu ou point de tension, tandis que durant la veille ils sont toujours tendus ou comprimés, d'où résulte la fatigue. Si nous sommes assis ou debout, nous nous en apercevons moins, parce qu'il est tout naturel de changer de place, & que nous pouvons le faire aisément dès que nous le voulons ; mais couchés, le malaise a bientôt fait de nous gagner, si nous ne changeons de position.

Mais ce n'est pas là tout ce qu'il y a de curieux dans la Bibliothèque du Roi : vous y verrez un nombre considérable d'antiquités romaines & égyptiennes ; des lampes, des patères & d'autres vases à l'usage des sacrifices ; un sistre ou crécelle égyptienne avec trois cordes métalliques.

Parmi une grande variété d'idoles égyptiennes, il y en avoit une de deux à trois pieds de long, en pierre de

touche noire avec des hiéroglyphes gravés sur la partie antérieure. Je notai particulièrement le grain de cette pierre; & à mon retour, ayant eu l'honneur de recevoir de M. Molyneux de Dublin la description de ces immenses piliers naturels que l'on voit en Irlande, & qui font de pierres de touche ou de basalte, après en avoir vu des fragmens à Gresham-Collège, je fus aisément de son avis; mais je m'étonne fort de voir affecter cette figure régulière à une pierre qui est des plus dures que l'on trouve en Europe, & telle que nos outils ne fauroient la tailler.

Ceci est un exemple, & les obélisques en font un autre, de la trempe & de la bonté des outils égyptiens, sur lesquels, comme sur le moyen de retrouver cette trempe de l'acier, j'ai publié il y a quelques années un discours dans les *Transactions Philosophiques*.

J'aurois eu à cet égard plus de satisfaction si j'avois pu trouver ce que je cherchois avec empressement, c'est-à-dire les tombeaux égyptiens qui furent longtemps à Paris dans le jardin de M. de *Valentiné* (1); mais par malheur il les avoit envoyés à sa maison de Tours peu de temps avant mon arrivée (2). On dit qu'un de ces tombeaux est de pierre de touche noire, qu'il vient de la haute Égypte & qu'il est rempli d'hiéroglyphes. Le P. Kircher en fait une mention spéciale.

Il y a dans cette collection un gros morceau de mine d'étain d'Angleterre, qui est fort curieux. Il y a d'un côté un grand nombre de grands & beaux cristaux opa-

(1) Louis Bernin de Valentiné d'Uffé avoit épousé la seconde fille de Vauban. Voir sur cette dame les *Mélanges de la Société des Bibliophiles*, Paris, 1867, t. II. (B. J. P.)

(2) Ces tombeaux sont encore au château d'Uffé (Indre-&-Loire), où j'ai pu les voir en juin 1868 (C. C. de R.)

ques d'étain, qui ont l'éclat de l'acier poli. Je n'ai pas pu compter aisément les facettes de ces cristaux, mais je suis sûr, après avoir examiné avec soin tous les cristaux que j'ai pu rencontrer, précieux ou non, de même que ceux des sels fossiles, que je n'ai jamais vu chez aucun la configuration de ceux dont je parle, & je suis persuadé que c'est une forme particulière & propre à la mine d'étain. Je leur donne le nom de cristaux, nonobstant leur opacité, à cause de leur forme prismatique & constamment la même.

Je suis allé voir au collège de Clermont (1) le P. Hardouin; il m'en montra la bibliothèque avec beaucoup de civilité. Elle consiste en deux longues galeries, bien garnies de livres, éclairées d'un seul côté par des fenêtres qui ne sont pas trop grandes, avec des tables devant chacune d'elles, disposées fort commodément pour y lire & y écrire. Il y a en outre quelques cabinets pour les manuscrits & les livres défendus. Il m'y fit voir une ample collection de lettres de Jansénius. Dans un autre, un manuscrit grec des Prophètes de la propre main d'Eusèbe. Il étoit en majuscules, mais d'un caractère différent de ceux que j'avois déjà vus. Les lettres étoient droites, mais un peu plus grêles, & moins carrées.

Une Vulgate latine en majuscules, fort ancienne.

Je lui fis connoître combien j'appréciois son Pline *ad usum Delphini*; & lui dis que les travaux de la nation françoise sur cet auteur lui faisoient honneur: en premier lieu, Dalechamps; en second, les *Exercitationes Plinianæ*

(1) Ce collège fut fondé le 2 juillet 1563 par Guillaume Duprat, évêque de Clermont. Acheté par les jésuites, le 30 juin 1660, il prit alors le nom de collège Louis-le-Grand, qu'il porte encore. Son histoire a été écrite par M. Edmond. 1 volume, Paris, 1845. (C. C. de R.)

de Saumaïse, & enfin l'excellente édition qu'il nous en avoit donnée lui-même.

Les livres sont bien rangés au-dessous d'inscriptions en lettres d'or, comme par exemple : les médecins in-folio, & vis-à-vis, autant que les fenêtres le permettent, seront les médecins in-4°. Dans la grande galerie règne tout autour une tribune (1) dans laquelle sont placés les in-8° & les in-12. Au bout de la première galerie, est un grand tableau de Nicolo (2) : c'est le meurtre d'Agamemnon, & c'est quelque chose de fort louable qu'au milieu de la furie qui y règne & du massacre de mainte figure demi-nue il n'y ait pas une seule attitude indécente.

Le P. Hardouin sembloit douter du texte de l'inscription de Palmyre tel qu'il est donné par M. Spon ; il trouvoit le grec incorrect & n'étoit pas disposé davantage à admettre le syriaque. Je lui répondis que nous nous étions procuré à Rome le même texte qu'on nous avoit copié avec beaucoup de soin & d'exactitude, ce qui leva les objections qu'il fondoit sur la multiplicité des lettres. M. Vaillant & lui convinrent qu'ils n'avoient jamais vu aucune médaille d'Odénat. Il eut l'obligeance de répondre à mes questions sur Palmyre, Zénobie & Vabalathus par le mémoire suivant, qui comprend une note de toutes les monnoies qu'il en avoit vues ou possédées.

(1) Sorte de balcon permettant d'arriver commodément aux rayons supérieurs. (B. J. P.)

(2) Il s'agit ici de Niccolo dell' Abbate, né à Modène en 1512, mort en France en 1571 ; le bras droit du Primatice dans la décoration de Fontainebleau. Tiraboschi, d'après le *Dictionnaire d'architecture* de Virlois, cite ce même tableau de la *Mort d'Agamemnon*. En 1786, il étoit encore à la place indiquée par Lister. On perd complètement sa trace depuis cette dernière époque. (C. C. de R.)

Nummi Zenobiæ.

CEΠTIMIA ZHNOBIA CEB. R̄. SPES. Seguin, p. 62.

Je n'en ai point vu d'Odénat, si ce n'est dans Occo : point de Palmyre.

De Vabalathus chez M. Foucault, intendant de Basse-Normandie.

A. K. A. AOM. AYPHAIANOC. CEB. Tête couronnée de laurier ; sous le menton d'Aurélien, la lettre L sans date.

R̄. AYΓ. EPMIAC OYABAAΘOC AΘHNOY. Tête radiée.

R̄. AYΓ. K. A. Δ. AYPHAIANOC. CEB. Tête couronnée de lauriers. L. A.

AVΓ. EPMIAC. OYABAAΘOC. AΘH. Tête à diadème. L. Δ.

AYΓ. K. A. Δ. AYPHAIANOC CEB. Tête couronnée de lauriers. L. B.

R̄. AVΓ. EPMIAC OYABAAΘOC. AΘHNOY. Tête à diadème. L. E.

IMP. C. AURELIANVS AVΓ. Tête radiée.

R̄. VABALATHVS VCRIMPR. D'autres ont mal lu VCRIMOR. Je l'explique ainsi : *Vice Caesaris rector imperii Romani.*

IMP. C. VHABALATHVS AVΓ. Tête radiée.

R̄. VICTORIA AVΓ. La Victoire tient une palme & une couronne.

La bibliothèque des Grands Jésuites, auprès de la porte Saint-Antoine, est une grande & large galerie bien remplie de livres, & tout au haut de leur maison. Les livres, disent-ils, se conservent mieux dans cette situation qu'à des étages inférieurs, sans compter l'avantage d'avoir une plus belle lumière.

Le P. Daniel en est le bibliothécaire; je le trouvai très-civil, & il me montra une lettre toute récente de M. Huet, le savant évêque d'Avranches, qui lui disoit que, venant de recevoir le catalogue des livres imprimés durant la guerre en Hollande & en Angleterre, il y voyoit que la science étoit restée stationnaire à peu près au même point en France & en Hollande; mais qu'en Angleterre elle avoit de la vie & de la vigueur & qu'il s'en réjouissoit. C'étoit bien aussi là ce que pensoient de la France plusieurs des François que j'avois vus. Les jésuites eux-mêmes perdront bientôt leur considération, si le savoir cesse d'être honoré. L'éloquence se perdit à Rome avec la république; & il en fera de même de toutes les branches du savoir, si vous lui retirez les récompenses & l'émulation. Il me fit voir la collection de médailles du P. de La Chaize;

Une vestale de bronze trouvée à Die en Forez;

Un poids romain de dix livres en cuivre rouge, sur lequel étoit inscrit *Deæ. fec. P. X.*;

Une urne en pierre, carrée, ou petite tombe bien sculptée, avec cette inscription :

D. M.

SVLPICIO

NOTO. ADESTE

SVPERI.

J'ai visité le chœur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avec l'autel au bas : j'avois déjà vu la même disposition à Saint-Jean de Lyon; ces deux autels sont des tables tout unies. J'étois accompagné par M. l'abbé de Villiers, homme fort savant, qui a un appartement dans l'abbaye. Il me conduisit aussi à la bibliothèque : ce sont

deux grandes galeries bien remplies. Au bout de l'une d'elles il y a un grand cabinet pour les manuscrits. Ceux-ci occupent en outre une grande armoire dans la bibliothèque où les plus anciens sont ferrés avec plus de soin encore. C'est là que je vis le psautier que l'on croit être celui de saint Germain, qui vivoit dans le sixième siècle. Il est certainement fort ancien ; c'est un grand in-4 de beau vélin pourpre écrit en grandes majuscules avec des points. Les lettres semblent avoir été d'argent & les grandes initiales sont en or.

Les religieux me montrèrent encore un psautier en notes tyroniennes ; ce manuscrit est précédé d'un discours sur l'usage de cette sténographie ; il est écrit en rouge, & d'une belle main, sur du vélin.

J'y vis aussi des codiciles ou tablettes cirées dont usoient les anciens. Ce sont de minces planchettes de cèdre de quatorze pouces de haut sur cinq ou six de large : il y en a six ou huit tenues ensemble en forme de cahier par des bandes de parchemin. Les bords ont une légère saillie aplatie pour conserver la couche de cire noire dont elles sont enduites. J'en ai vu d'autres ensuite à la Bibliothèque du Roi, & l'écriture qu'elles portent démontre que l'usage s'en est prolongé beaucoup plus tard que je n'aurois imaginé. Celles de l'abbaye étoient écrites en latin, dont je pouvois saisir quelques mots çà & là, car le fond étoit fort gâté, par exemple : *Pro duobus falconibus*, &c. Le style ou plume d'acier avoit percé en plusieurs endroits, en sorte qu'avec une loupe on pouvoit distinguer le bois à nu. Je pense que cet enduit n'est pas autre que celui dont se servent les graveurs pour empêcher l'eau-forte de mordre sur leurs planches, qui est un mélange de bitume & de cire.

C'est encore là que je vis un manuscrit de trois ou

quatre feuillets sur de vrai papier d'Égypte, dans lequel, avec une loupe, on voyoit comment les bandes de papyrus étoient appliquées en croix les unes sur les autres. Les lettres qui avoient pu se conserver, & il n'y en avoit guère, étoient de grandes & belles majuscules carrées; c'est là, je pense, le fragment d'écriture le plus ancien que possède cette collection.

Étant à l'abbaye, j'allai voir à sa cellule le P. Mabillon, qui a si bien mérité de la république des lettres par ses écrits & surtout par son excellent *Traité de diplomatique*. Il me parut homme du meilleur caractère & de la plus grande franchise, & il apprit avec plaisir que notre catalogue de manuscrits anglois marchoit vite sous les presses d'Oxford. Il me parla avec reconnoissance des facilités qu'on lui avoit données pour visiter la bibliothèque Cottonienne : ce fut avec beaucoup de peine qu'il apprit la mort du docteur Barnard, dont il m'entretint avec affection; mais il me parut faire une estime merveilleuse du docteur Gale, doyen d'York.

Dans une autre conversation avec le P. Mabillon, car il étoit mon voisin & j'allois souvent le voir, comme je lui parlois de ce que nous avions découvert de Palmyre, des écrits auxquels cela avoit donné lieu & de ceux qu'on se proposoit encore d'imprimer à ce sujet, il me parut regretter que tous ces traités, qui étoient de pure matière d'érudition, fussent tous en anglois. Il craignoit, me dit-il, qu'il n'en arrivât pour nous comme pour la France où, depuis qu'on en avoit tant cultivé la langue, on avoit commencé à négliger l'étude du grec & du latin.

Il me montra quelques dessins au crayon rouge assez bien faits par des religieux de ses confrères, l'un desquels étoit présent, d'anciens monumens qui se voient sur la montagne de Framond, auprès de Salm, au mi-

lieu des Vosges, entre l'Alsace & la Lorraine. Il y a là les ruines d'une ancienne ville. Ces dessins que me montrèrent les Pères pouvoient être au nombre de douze : cinq ou six représentoient des Mercures. Il étoit figuré avec un coq à ses pieds; une chlamyde nouée sur l'épaule droite & retombant par derrière, les cheveux frisés autour du visage & rattachés par un ruban dont les deux bouts paroissoient au sommet de la tête comme deux cornes, & le caducée à la main. Ce caducée, dans ces divers dessins, étoit représenté différemment, la pointe en l'air, ou appuyée à ses pieds: tantôt entouré de serpens, tantôt sans qu'il y en eût, ou bien le dessinateur les avoit négligés. Pour plusieurs, les queues des serpens étoient écartées & d'autres fois tortillées ensemble. Le dieu avoit une ceinture qui lui descendoit au bas du ventre, au milieu de laquelle étoient suspendus deux anneaux entrelacés, qui tomboient entre ses jambes. Ce nombre de statues de Mercure, trouvées dans un pays gaulois, confirme ce que César, dans son sixième livre, dit de la religion de ces contrées : « *Deum maxime Mercurium colunt : cujus sunt plurima simulacra*, &c. » Sur quelques-uns de ces Mercures il y avoit des lettres romaines, mais si frustes que je n'en pus rien tirer.

La bibliothèque de Sainte-Geneviève est une fort grande & belle galerie, tout au haut de la maison, entièrement garnie de livres des deux côtés. Les armoires sont fermées de grillages en fil de laiton, ce qui protège suffisamment les livres, sans empêcher de les voir. Cette galerie est ornée de bustes d'hommes de lettres des temps passés.

Le musée est un petit cabinet qui y communique. On a récemment publié la description des curiosités qu'il contient. En histoire naturelle, je n'y ai vu que peu de

choses remarquables. Il y a là une demi-douzaine d'anneaux d'une grande corne d'Ammon, que l'on montre comme une grande rareté. Mais il y a bon nombre d'anciennes idoles, de vaisseaux employés dans les sacrifices, de lacrymatoires, de patères, de strigiles : des poids & des mesures antiques; des monnoies & en particulier l'as avec ses divisions, tant les premières que les plus récentes.

Nous y vîmes un ancien as, d'une espèce de cuivre rouge avec quelques lettres étrusques, qui ressemblent aux vieux caractères grecs. Elles sont disposées en rond autour de cette monnoie, & en suivent le contour.

As quasi æs : & ceci me semble juste; car avant que les Grecs n'eussent inventé les doubles lettres, les Romains connoissoient leur alphabet. C'est ainsi que Vitruve (*De Archit.*, l. VII, c. 11. Ed. Barbari) nous dit qu'*ærugo* se disoit en étrusque *eruca*, d'où vient sans doute le nom de la chenille commune à cause de sa couleur bleuâtre. Ceci prouve également qu'on ufoit dans l'écriture toscane du vieux caractère grec.

Mais rien ne me fit plus de plaisir que d'avoir vu les restes du cabinet de ce noble Peiresc, incomparablement, dans la mesure de ses forces, le plus grand & le meilleur des Mécènes que les savans aient eu dans ce siècle.

Parmi les plus vieilles monnoies romaines, il y avoit un sextans avec le caducée de Mercure d'un côté & de l'autre une escalope, probablement parce que les Romains avoient dans le principe usé de ce coquillage en guise de monnoie comme certaines peuplades des Indes & de l'Afrique le font encore de nos jours, jusqu'à ce que Mercure, dont ce bâton est l'emblème, leur eût enseigné l'usage de la monnoie de métal.

Nous vîmes aussi dans ce cabinet des mesures de li-

quides, telles que l'ancien *Congius* ; il y en a un antique, & de plus une copie exacte de celui du Capitole ; un *Sextarius* & un *Quartarius*. Maintenant, comme le conge tenoit cent vingt onces, le setier vingt onces, l'hémine dix onces, le quartier cinq onces, je ne doute pas que le *Cyathus*, en raison des divisions ci-dessus, ne tînt deux onces & demie : c'est la mesure que l'on rencontre si fréquemment dans les anciens auteurs de médecine & leurs prescriptions.

Sur cet as étrusque dont je viens de parler, la double tête de Janus est coiffée ou couverte d'un seul bonnet. J'ai vu dans le jardin de la Bibliothèque du Roi, à Paris, une statue antique de Mercure qui a sur la tête une longue coiffure pliée ou mise en double, comme s'il y avoit quelque affinité entre ces deux inventeurs du commerce, des arts & des sciences.

Nous remarquâmes encore dans ce cabinet les matrices d'acier des frères de Padoue, avec quoi ils frappaient & contrefaisoient si bien les meilleures médailles antiques, qu'il n'y avoit d'autre moyen de les distinguer que de les présenter à ces moules ; ceci leur donne beaucoup de prix, car il y en a cent & plus, & on les estime 10,000 écus. Pour aider d'autant mieux à leur supercherie, c'étoit de vieilles médailles qu'ils employoient : de la sorte leurs contrefaçons étoient de l'ancien métal, avoient la teinte verte & les mêmes bords irréguliers.

Je vis là un petit tableau d'environ six pouces, en mosaïque, dont les pièces de rapport ne faisoient pas plus d'effet à l'œil que les touches les plus délicates d'une bonne gravure, tandis qu'avec une loupe je distinguois les petits carrés de pierres de toutes couleurs comme dans les autres mosaïques. Cette sorte de peinture est d'un effet admirable, sans parler de sa durée.

Il y avoit là une jambe de momie bien conservée ; il n'y avoit à découvert que les doigts des pieds, qui étoient noirs & brillans comme de la poix. Les bandelettes qui la recouvroient étoient disposées en cercles obliques avec quelques vides, mais fort étroits. Je dis au Père qui nous accompagnoit que c'étoit encore là de la chair, & qu'en conséquence ceux qui en carême prenoient de la thériaque de Venise en rompoient l'abstinence à cause de la momie qui y entroit. Il me répondit qu'il ne croyoit pas que la momie fût de la chair. Je repris qu'il lui feroit bien aisé de s'en convaincre ; il n'avoit qu'à mettre assez longtemps cette jambe dans une cave humide, & elle finiroit, malgré ses trois mille ans au moins de date, par puer comme toute autre charogne. A Londres, l'épreuve en avoit été faite.

Une chose qui me parut fort curieuse, fut un ancien instrument à écrire en fil d'argent gros & épais, roulé en forme de tire-bouchon, & les deux bouts dirigés du même côté & à quelque distance. On pouvoit mettre l'index entre les deux pointes, & le corps de l'instrument remplissoit la main. L'un des bouts étoit en forme d'aiguille ; c'étoit pour écrire sur des tablettes cirées. L'autre bout présentait une espèce de bec de coq, dont la pointe étoit fendue en deux, tout juste comme nos plumes d'acier : & c'est de là, sans doute, que les modernes ont pris les leurs. Nous les faisons aujourd'hui d'argent, d'or ou de vermeil ; mais tout cela manque de ressort & ne vaut ni l'acier (1), ni la plume d'oie : celle-ci, à la vérité, est bientôt usée ; l'acier est indubitablement ce qu'il y a de mieux, & si vous usez d'encre de la Chine, la meilleure de toutes les encres, jamais elle ne rouille la

(1) On voit que Lister avoit deviné le succès de la plume d'acier.

plume, mais au contraire la conserve sous une espèce de vernis, qui se sèche dessus & y adhère, quand même vous l'essuyeriez sans aucun soin.

J'ai visité la bibliothèque de feu M. Colbert, ce grand patron des lettres. La galerie où sont les livres imprimés est au rez-de-chaussée, avec des fenêtres d'un seul côté donnant sur un beau jardin. C'est la plus jolie bibliothèque de Paris ; elle est grande & supérieurement meublée. Au bout se trouve une belle salle, où sont des papiers d'État ; particulièrement ceux du temps du cardinal Mazarin & ceux de son propre ministère : ils forment plusieurs centaines de volumes in-folio richement reliés en maroquin rouge, & dorés.

Les manuscrits sont au premier, où ils occupent trois pièces. C'est la plus belle collection de ce genre qu'il y ait à Paris : ils forment 6610 volumes. M. Baluze m'en montra le catalogue que, me dit-il, on se proposoit d'imprimer bientôt. Il me fit voir aussi maint livre rare : la Bible de Charles le Chauve, un énorme in-folio en vélin, & ses Heures, écrites l'une & l'autre en lettres d'or (1) ; la Messe de B. Rhenanus, dont tous les exemplaires, sauf quatre, ont été brûlés ; l'original de l'accord des Églises latine & grecque conclu à Florence ; le traité de la Régale passé à Lyon, & bien d'autres que j'ai oubliés.

Je n'ai pas vu un seul manuscrit grec ou latin sans qu'il y eût les marques des Goths, c'est-à-dire les lettres défigurées, ce qui prouve qu'il n'y en avoit point de bien ancien.

Il nous fit voir le livre de Servet pour lequel il fut

(1) Ces deux magnifiques manuscrits sont déposés aujourd'hui au Musée des Souverains (nos 24 & 25 du Catalogue de M. Barbet de Jouy). On connoît le nom du calligraphe qui a écrit les *Heures* : il se nommoit Lithuard. (C. C. de R.)

brûlé à Genève. Il avoit coûté à M. Colbert vingt-cinq écus à un encan en Angleterre. En voici le titre : *De Trinitatis erroribus, libri 7. Per Michaelem Serveto alias Reeves ab Aragonia Hispanum, 1531.*—J'avois oublié le passage précis où est mentionnée la circulation du sang dans les poumons, mais M. Baluze me dit fort civilement que je pourrois le faire copier quand je voudrois.

Nous lui dîmes que c'étoit lui autant que la bibliothèque que nous étions venus voir. Le hafard avoit voulu, nous répondit-il, qu'il eût plus de réputation que de mérite. C'étoit un petit homme vieux, mais de bonne humeur & l'esprit fort vif. Il se plaignoit beaucoup du refus que lui avoient fait les employés de l'Empereur de lui communiquer les manuscrits de Vienne pour sa publication des Capitulaires : Les lettres, disoit-il, ne doivent jamais être en guerre : pour lui, il avoit le plus volontiers du monde laissé dans le même temps collationner au moins vingt-quatre manuscrits pour le Nouveau Testament du docteur Mill.

La bibliothèque de la Sorbonne est une grande & longue galerie, raisonnablement fournie de livres : il n'y en a pas de catalogue imprimé.

Parmi les manuscrits, on montre une traduction françoise de Tite-Live, sur vélin : c'est un très-grand in-folio relié en deux tomes : le premier est d'un bout à l'autre rempli de miniatures très-bien exécutées. Ce livre est dédié au roi Jean, par P. Berchorius (1). Le frontispice, qui est fort curieux, représente le traducteur offrant son ouvrage à ce prince.

Au milieu des enluminures & des autres ornemens de

(1) Ce nom est celui latinisé de Pierre de Bessuire. Plus tard on a francisé ce nom latin & on en a fait Bercheure. (B. J. P.)

la marge, je remarquai un canon de bronze que l'on tire : il est bien fait & a deux grandes anes de chaque côté de la lumière; ce qui prouve que dès ce temps-là ces armes étoient en usage. Ce manuscrit confirme aussi la perte de Tite-Live, & prouve que le moyen âge n'en possédoit pas plus que nous. Il a été donné à cette bibliothèque par le cardinal de Richelieu, qui a, en quelque sorte, rebâti tout le collège & l'a embelli tel qu'il est. Sa tombe, de marbre blanc, est au milieu du chœur, devant le grand autel, & c'est, pour la perfection de l'œuvre & sa simplicité, la plus belle chose de ce genre que j'aie jamais vue (1).

J'ai vu la bibliothèque de Saint-Victor. Cette très-ancienne abbaye est la mieux située de tout Paris, avec de très-grands jardins & des allées d'arbres, bien tenues. La bibliothèque est une grande & belle galerie : trois fois par semaine elle est ouverte au public, qui y trouve, sur une longue table à double pupitre, tout ce qu'il faut, pour écrire commodément pour quarante ou cinquante personnes. Le catalogue n'en étoit pas terminé, & on ne comptoit pas l'imprimer : c'est cependant ce que l'on devroit faire dans tous ces établissemens pour empêcher les livres de se perdre, pour la plus grande commodité des étrangers, & pour y faire mention des bienfaiteurs.

Au bout de cette galerie, sont ferrés les manuscrits : on dit qu'il y en a trois mille, &, sans être fort anciens, ils ont bien servi à donner des éditions correctes de plusieurs auteurs. C'est l'un des lieux les plus agréables que

(1) Ce tombeau, exécuté par François Girardon & terminé en 1694, se voit encore dans l'église de la Sorbonne. C'est un des monumens qui font le plus d'honneur à la statuaire française du dix-septième siècle. (C. C. de R.)

l'on puisse voir par la beauté de la vue, le calme & l'absence du bruit au milieu d'une si grande ville.

Dans une cour extérieure de cette abbaye, habite M. Morin, un autre savant médecin de ce nom. Dans son joli appartement, il a une excellente & volumineuse collection de livres de physique & d'histoire naturelle. Il me reçut à bras ouverts, & me demanda tout d'abord si, des œuvres de Sir Francis Willoughby, il y avoit autre chose d'imprimé que ses poissons & ses oiseaux, qu'il possédoit tous deux. Dans une autre pièce, il avoit un riche cabinet de toute sorte d'objets d'histoire naturelle & d'anatomie comparée : une collection de coquilles, une autre de graines, dont il y en avoit de la Chine, divers squelettes, &c.

J'ai visité les Célestins. La bibliothèque, d'un aspect agréable, est dans une galerie haute & abondamment fournie de livres. C'est un beau couvent avec un superbe dortoir donnant sur des cloîtres. Il a d'immenses jardins, des allées d'arbres, des bosquets, des potagers bien cultivés & une vigne de raisins blancs bien tenue, la seule chose de ce genre que l'on voie à l'intérieur de Paris.

J'y ai vu le cabinet ou la cellule du P. Hochereau, qui a une collection très-choisie de tableaux originaux de plusieurs des meilleurs maîtres. Je remarquai surtout trois excellens Rembrandt : Saint Pierre au chant du coq, une Nativité de Notre-Seigneur & le Massacre des Innocens. Son coloris est au-dessus de toute imitation, son invention grande & naturelle, & son dessin des plus corrects (1).

(1) Il est bien difficile, à cause des changemens de titre, de retrouver les tableaux de Rembrandt indiqués par Lister. En suivant l'excel-

Je suis allé visiter le P. Malebranche, l'un des Pères de l'Oratoire. Ces messieurs vivent fort convenablement en communauté, mais sans être astreints à une règle particulière. Il y étoit très-joliment logé dans un appartement fort bien meublé. C'est un homme fort grand, fort maigre & d'une conversation agréable & spirituelle.

Après une conversation d'une heure, le P. Malebranche me mena à la bibliothèque publique de la maison. C'est une galerie bien éclairée & remplie de livres, avec un cabinet séparé au bout pour les manuscrits, dont il y en a bon nombre de grecs & d'hébreux.

Le bibliothécaire nous montra le Pentateuque dont Morin s'étoit servi. Il m'a paru beaucoup plus moderne que celui que nous avons dans la bibliothèque de Sir John Cotton, parce que le caractère en est beaucoup plus petit & plus tourmenté : c'étoit là tout ce dont je pouvois juger.

On étoit fort occupé à introduire un nouvel arrangement dans cette bibliothèque & à en faire un bon catalogue, selon la méthode adoptée pour celle du feu archevêque de Rheims : & ce qui me plut beaucoup, c'est qu'on avoit exposé sur une grande table & mis en vente plusieurs centaines de volumes de doubles. Le produit devoit en être employé à se procurer leurs défiderata.

Les auteurs protestans étoient, à ce que je vis, en-

lente monographie de Rembrandt publiée par M. Vofmaer (La Haye, 1867), on trouve le *Repentir de saint Pierre*, peint en 1634, & gravé la même année par Van Vliet.

Quant à la *Nativité*, Rembrandt a fait deux *Adoration des Bergers* & trois *Adoration des Mages*. Lequel de ces tableaux étoit chez le P. Hochereau ?

Enfin, M. Vofmaer n'indique aucun *Massacre des Innocens* comme peint par Rembrandt. (C. C. de R.)

fermés dans des armoires grillées, que l'on n'ouvrait point sans permission.

La liberté dont on jouit dans cet ordre & son caractère me rappelèrent ce que j'ai ouï conter d'un riche & savant homme de loi, M. Pinet. Il entra en religion, comme on dit, chez ces Pères; mais au préalable, il persuada à son cuisinier d'en faire autant, car son goût pour la retraite & la pénitence n'alloit pas, quel qu'il fût, jusqu'à le faire renoncer aux bonnes soupes & aux bons plats que ce digne homme lui faisoit. Ce fut une politesse semblable que l'élégant & docte M. Lepeletier, successeur de M. Colbert au contrôle général des finances, fit à ses hôtes à sa maison de campagne de Choisy (1), après avoir volontairement quitté la cour & ses emplois : Quoiqu'il eût, leur dit-il, congédié toute sa maison, il avoit voulu leur garder son cuisinier, pour qu'ils pussent au moins compter chez lui sur un petit dîner digne de philosophes comme eux.

C'est admirable de voir comme les autres ordres religieux prennent plaisir à se tourmenter pour l'amour de Dieu, à ce qu'ils disent. La faim & une méchante nourriture ne se bornent pas à détruire la santé d'un homme, mais, en dépit de toute sa dévotion, elles le mettent de mauvaise humeur; il se tourmentera & enviera le reste de l'humanité, bien heureux si dans son cœur il n'en vient pas à maudire son créateur : ce n'est pas à tout le monde qu'il appartient de jouer le rôle de Job. Dès son origine & dans ses progrès, ce fut celui de la philosophie naturelle & de la physique d'inventer une nourriture meilleure & plus salubre que celle que se procurent les bêtes, de substituer le pain & la viande aux herbes &

(1) C'étoit à Villeneuve-le-Roi, près Choisy. (B. J. P.)

aux grains de bled, & le vin à l'eau claire. Voilà, avec mille autres choses, les bénédictions que nous devons à la physique & aux médecins qui la pratiquent, au bon gouvernement desquels nous les remettons tant en santé qu'en maladie. Et maintenant qu'une troupe de gens mélancoliques & fantasques rejettent ces consolations & détruisent leur santé, le tout en vertu de prétendus principes de religion & de dévotion, cela me semble, je le confesse, une grande ingratitude envers Dieu, l'auteur de ces bienfaits.

Certes, j'avois de tout mon cœur compassion du pauvre P. Plumier, un brave & habile homme, à qui à son retour des Indes il ne restoit que la peau & les os, sans pouvoir, grâce à sa règle, rien manger de sain & de convenable à son état; pas autre chose que de vilains petits poissons bourbeux & de mauvaises herbes. Il avoit pourtant pris, me dit-il, & sans résultat, cinq fois de l'ipécacuanha. Il est bien vrai que jamais je ne l'ai entendu se plaindre; mais que ne peuvent d'aveugles préjugés contre la raison générale!

Je fais que plusieurs de ces religieux ont été, par leurs études, utiles à l'humanité; mais ils l'eussent été bien davantage, s'ils ne s'étoient pas éloignés de leur prochain & qu'ils eussent enseigné le monde par leur conversation & leur exemple. La sagesse, la justice, l'innocence, la tempérance, vertus auxquelles ils prétendent spécialement, ne sont pas pour être cachées à l'écart, mais bien pour être produites au dehors pour l'instruction & l'ornement du siècle où nous vivons. Abandonner le monde & tous les bienfaits de la vie & de la santé, ce sera toujours, qu'ils en disent ce qu'ils voudront, le résultat de l'humeur noire à son comble & non pas de la religion.

Il y a encore quelques autres bibliothèques publiques que j'ai vues, telles que celles des Grands-Augustins, du collège Mazarin, du collège de Navarre, & un beaucoup plus grand nombre que je n'ai pas visitées faute d'occasion; mais je ne me rappelle pas qu'il y ait rien de particulier à en dire.

On a ici une telle passion pour se faire des bibliothèques, que les livres sont aujourd'hui aux prix les plus déraisonnables. J'ai payé un Nizolius trente-six livres à Anisson; vingt livres les deux petits in-4° des Mémoires de l'Académie des sciences, c'est-à-dire quelque chose comme deux années des *Transactions philosophiques*; car c'est à leur imitation que l'Académie avoit publié ces extraits de ses registres; mais elle s'interrompt au bout de deux ans.

En estampes, j'avois envie d'avoir l'œuvre complète de Mellan, ce maître incomparable; mais on m'en demandoit deux cens livres, & encore manquoit-il douze pièces, qui valaient autant que le reste. Pour quelques-unes de ses gravures in-8° exécutées à Rome, on vouloit une pistole de chacune, & un louis de son Justinien, qui, à la vérité, est son chef-d'œuvre (1).

Je suis allé rue Saint-Jacques à une vente de livres, où il y avoit quarante ou cinquante personnes, abbés ou moines pour la plupart. On traînoit & on lanternoit la vente autant que chez nous, & c'étoit fort cher. L'*Hispania illustrata*, d'André Schott, édition de Francfort, de vingt livres, sa mise à prix, monta petit à petit à trente-six, prix auquel elle fut adjugée. Le livre qu'on mit sur

(1) Claude Mellan, né à Abbeville le 13 mai 1598, mort à Paris le 9 septembre 1688. Mariette lui a consacré une notice biographique très-étendue. M. de Montaignon, qui l'a publiée, l'a fait suivre du catalogue de son œuvre. (C. C. de R.)

la table immédiatement après, fut un catalogue de livres françois par Lacroix du Maine, un petit in-folio couvert de vieux parchemin, huit livres ! Quand je vis cela, je les laissai s'arranger entre eux comme il leur plut.

Après en avoir dit si long sur les bibliothèques publiques, je ne puis m'empêcher de féliciter les Parisiens du bonheur qu'ils ont de les posséder si bien à l'abri du feu. C'est un des grands mérites de Paris d'être bâti & meublé de façon à n'avoir pas eu à souffrir de ce fléau depuis des siècles : & en effet, je ne vois pas comment la malignité elle-même parviendrait à les détruire, car ici les maisons sont construites en pierre, murs, planchers, escaliers, & tout, à quelques chambres près; point de boiseries; des tapisseries de laine ou de soie qui ne prendront point feu sans vous en avertir incontinent par une atroce puanteur, & ne brûleront, d'ailleurs, qu'à grand renfort de combustible. Il est heureux pour nous, à Londres, d'avoir si peu de bibliothèques publiques, & encore fort exigües & sans importance, & que la masse des livres soit répartie entre des milliers de mains (il n'y a pas de pays en Europe qui pour les bibliothèques particulières puisse se comparer au nôtre), car s'ils étoient rassemblés en quantités telles qu'on en voit à Paris, ce feroit tous les jours que les lettres seroient exposées aux plus tristes calamités. Chez nous, ce me semble, tout homme qui se met au lit & s'y endort est tel que le Romain déposé après sa mort sur le bûcher funèbre, n'attendant plus que les préliminaires de l'apothéose; car tout est combustible autour de lui, & la peinture des boiseries tiendrait fort bien lieu de l'encens destiné à hâter le moment qui le verroit réduit en cendres.

Dans le chapitre suivant, je parlerai de ce qui m'aura

paru neuf ou singulier dans les arts & des améliorations qu'ils pourroient fournir à ceux de notre pays.

Je suis dans l'admiration de la poterie de Saint-Cloud⁽¹⁾, car je confesse que je n'ai pas pu faire de différence entre ce qui s'y fabrique & la plus belle porcelaine de Chine. On m'accordera facilement, je le fais, que la peinture est peut-être mieux dessinée, comme elle l'étoit en effet, parce que les artistes européens s'y entendent mieux que les Chinois, mais le vernis égalait celui de la Chine pour la blancheur & pour l'absence de toute boursoflure. Quant à la substance intérieure & à la matière de cette porcelaine, elle étoit à mes yeux toute semblable : dure & solide comme du marbre, la même transparence qu'à la Chine, & absolument le même grain s'arrêtant juste en dehors des limites de la vitrification.

Ce que j'ai vu dans le moule, avant d'être séché, peint & verni, étoit blanc comme de la craie & s'attachoit à la langue comme de la terre de pipe avant sa cuisson. Sous les dents, la pâte me sembloit analogue; on n'y sentoît point de gravelles; en sorte que je ne doute pas que cette terre n'en fût la base.

Pour sa préparation, l'ouvrier convint avec moi qu'on la pétrissoit & la battoit dans l'eau à trois ou quatre reprises avant de la mettre sur la roue. Mais je suppose qu'au préalable, on l'avoit délayée dans l'eau pour en précipiter les parties les plus grossières : méthode qui conviendrait aussi pour des ouvrages moins délicats.

Elle doit passer deux, trois & quatre fois au feu pour

(1) Consulter, pour tout ce qui regarde la fabrique de porcelaine de Saint-Cloud, l'*Histoire des poteries, faïences & porcelaines*, par J. Marryat, traduction de MM. le comte d'Armaillé & Salvétat, tome II, p. 212. (C. C. de R.)

être cuite au point où nous l'avons vue dans les pièces les plus achevées : il y en a même qui y ont passé onze fois.

Je ne m'attendois pas à trouver une pareille perfection, & je pensois que cela égaleroit tout au plus la terre de Gomroon (1), où le résultat qu'on obtient n'est guère, à vrai dire, qu'une vitrification complète. Mais j'ai vu qu'il en étoit tout autrement. C'est un succès surprenant; & ce n'est pas la moindre part du bonheur de notre siècle d'égaliser, sinon de surpasser, la Chine dans le plus précieux de ses arts.

Quant à la terre rouge de Chine, on l'a fabriquée, & on la fabrique encore en Angleterre, beaucoup mieux qu'en Chine, grâce à nos matériaux, qui sont aussi bons, c'est-à-dire à l'hématite douce & à nos artistes, qui valent beaucoup mieux. Mais pour cela nous avons de grandes obligations à deux frères hollandais, qui, m'a-t-on dit, ont travaillé en Staffordshire, & étoient il n'y a pas longtemps à Hammerfmith.

Cette porcelaine de Saint-Cloud se vend des prix excessifs : une tasse ordinaire à chocolat coûte plusieurs écus, & on a vendu des services de thé jusqu'à quatre cents livres. On est arrivé à cuire l'or & à en former des dessins quadrillés très-nets.

Il n'est point de modèle de la Chine qu'on n'ait exécuté avec succès, & les ouvriers en ont imaginé beaucoup d'autres d'un bon effet, & qui m'ont paru fort jolis (2).

(1) La porcelaine s'appeloit autrefois, en Angleterre, *terre de Gomroon*. Le commerce de la Compagnie des Indes ne se faisoit pas directement avec l'Inde & la Chine, mais dans un établissement formé au port de Gombron, en face d'Ormuz, dans le golfe de Perse. (*Household words*, IV, 36.)

(2) J. Marryat, dans son *History of Pottery* (ouvrage traduit par

M. Morin me dit dans la conversation que l'on faisoit un secret du fable qu'on employoit; mais il ne peut servir que dans l'application des couleurs. Il me dit aussi qu'on ufoit de sel de soude dans la composition, & qu'on mêloit à l'argile blanche quelque chose de semblable à la fritte (1) pour le verre : mais je n'en crois rien, car je ne l'ai pas senti dans la terre avant la cuisson.

Cet habile chimiste me dit que ses expériences lui avoient pris vingt-cinq ans, & qu'il n'y en avoit pas plus de trois qu'il avoit complètement réussi.

La manufacture de glaces à la porte Saint-Antoine mérite bien d'être vue; mais je regrettai que pour économiser sur le prix du bois on eût transporté la fonderie à Cherbourg, en Normandie. C'est un grand progrès que l'on a fait faire à l'art du verrier. J'y ai vu, tout achevée & étamée, une glace de quatre-vingt-huit pouces sur quarante-huit & d'un quart de pouce seulement d'épaisseur. Je ne pense pas que l'on puisse en soufflant obtenir de pareilles dimensions; & je suppose qu'on la coule sur du fable comme on fait pour le plomb; quoique à vrai dire la ténacité de la pâte du verre soit une grave objection à ce système.

C'est à cette manufacture de la porte Saint-Antoine

MM. d'Armaillé & Salvétat. Paris, 1866), dit qu'en 1695 on fabriquoit de la porcelaine tendre à Saint-Cloud. A l'appui de son assertion, il cite ce même passage du voyage de Martin Lister. Selon M. Salvétat, les dates des commencemens de la fabrique de Saint-Cloud sont encore très-obscurcs. Ce passage si curieux de Lister, renfermant à peu près tout ce qu'on fait sur la fabrique de Saint-Cloud à cette époque, n'a été donné qu'imparfaitement & peu exactement dans l'histoire de la porcelaine de M. Jacquemart. (C. C. de R.)

(1) Le Dictionnaire de l'Académie (édit. de 1835) définit ainsi le mot *fritte* : « Mélanges de substances salines auxquelles on fait éprouver un commencement de fusion pour en former le verre. » (C. C. de R.)

qu'on les polit (1). On y emploie journellement six cens hommes, & on espère bientôt avoir de l'ouvrage pour mille. A l'étage inférieur, on passe les glaces brutes au grès pulvérisé : c'est le même dont est fait le pavé de Paris, mais pulvérisé & tamisé très-fin. Dans les étages supérieurs, où on donne le poli & la dernière main, les ouvriers sont disposés sur trois rangs, deux hommes pour chaque glace qu'ils passent à la sanguine détrempée dans de l'eau. On les met ensuite dans de la potée blanche sur des tables de pierre : le bruit du polissage dans cette dernière opération est tout ce qu'il y a de plus insupportable, mais l'habitude qu'en ont les ouvriers est telle qu'il ne les empêche pas de converser entre eux comme si de rien n'étoit. Ceci, au reste, se fait en bas & loin des autres travailleurs.

Il est intéressant de voir le résultat du travail succéssif de tant de monde après un même objet. On y a gagné d'avoir les glaces à si bas prix, qu'il n'est pas jusqu'à toutes les voitures de remise & à la plupart des fiacres qui par devant ne soient fermés d'une grande glace.

La bijouterie de Paris fait un grand commerce de perles fausses. On en fabrique de plusieurs façons; mais les meilleures se font avec l'écaille de l'ablette. On en pêche beaucoup dans la Seine, à Paris, que l'on vend pour cela aux fabricans de perles.

M. Favy, à la *Perle d'Angleterre*, me disoit que rien que pour ce qu'on lui en pêchoit à Villeneuve-Saint-Georges, à quatre lieues de Paris, dans la petite rivière

(1) Piganiol de la Force, dans sa *Description de Paris* (édit. de 1765), indique encore la manufacture des glaces comme étant au même endroit : « Au coin de la rue de Reuilli. » De son temps, la fonte se faisoit toujours à Tourlaville, près de Cherbourg ; le polissage seul s'exécutoit à Paris. (C. C. de R.)

d'Yères, il lui en coûtoit cent dix pistoles par an : quelquefois, en hiver, il en recevoit jusqu'à trente paniers. C'est l'écaille seulement qu'on emploie. Ces perles sont jolies & solides; il les vend une pistole le filet, & on les a dans le temps vendues beaucoup plus cher. Elles sont fort propres & durables.

Un orfèvre, qui fait un grand commerce de perles, m'a dit que pour celles-ci on peloit l'écaille de l'ablette, qu'on en faisoit une pâte avec de la colle de poisson, que l'on couloit ensuite dans des globules de verre creux, à qui elle donnoit ainsi, à la façon de l'étamage des glaces, la teinte que l'on fouhaitoit.

Je lui demandai s'il avoit des perles de moules d'eau douce, & il m'en montra une de vingt-trois grains, rose pâle ou couleur de chair & parfaitement ronde. Il l'estimoit quatre cens livres; car, me dit-il, elle appareilleroit la perle marine d'Orient bien mieux que celles d'une teinte bleuâtre. Il ajouta qu'il avoit vu de ces perles de moules d'eau douce de soixante & tant de grains; quelques-unes sont en forme de poire. L'on en pêche souvent dans les rivières de Lorraine & à Sedan.

La manufacture des Gobelins, autrefois si fameuse, est tombée dans une décadence misérable; peut-être parce que le Roi, ayant meublé tous ses palais, n'a plus à s'y intéresser.

On y travailloit à ces tables de marbre que l'on incruste de pierres de toutes fortes de couleurs. J'y vis aussi les ateliers du sculpteur Tuby (1), où je remarquai une admirable copie en marbre blanc du Laocoon. Là est

(1) Jean-Baptiste Tuby, né à Rome en 1630, membre de l'Académie le 24 février 1688, mort en 1700. Le palais & les jardins de Versailles sont encore peuplés de ses statues. Tuby avoit fait les bas-reliefs de la porte Saint-Bernard. (C. C. de R.)

aussi l'atelier de Coysevox (1) : entre autres belles choses, il y avoit un fort grand & magnifique groupe de Castor & Pollux, exécuté en marbre blanc d'après l'antique.

Chez Hubins, le fabricant d'yeux de verre, j'en vis de pleins tiroirs de toutes couleurs, de façon à appareiller n'importe quels yeux : & il faut qu'il en soit ainsi, car la moindre différence seroit intolérable. Il avoit autrefois travaillé lui-même en perles fausses, & il m'a assuré que la pâte dont on les étame à l'intérieur se faisoit uniquement d'écaille d'ablettes, sans autre mélange. Cette écaille, me dit-il, étoit un bon commerce pour les pêcheurs, qui la vendoient à l'once. Autrefois, un collier de ces perles revenoit à deux ou trois pistoles.

J'ai vu les plâtrières ou carrières de plâtre auprès de Montmartre, & la façon dont on le cuit : c'est à ciel ouvert, & pour le plus dur, il suffit de deux heures de feu.

Le lit supérieur est dur comme de la pierre de taille : les ouvriers donnent des noms particuliers aux diverses couches, comme le mouton, la laine, le gros banc, le pilier noir, &c.

Celui qu'ils appellent laine ressemble à du talc, & se lève par feuilles ; mais il y en a fort peu, & la couche en est mince ; je le prendrois volontiers pour une exsudation des grands bancs. Ces carrières sont couvertes à une assez grande profondeur d'une espèce de sable gris, qui n'est point de la nature du plâtre.

(1) Charles-Antoine Coysevox, né à Lyon en 1740, membre de l'Académie le 11 avril 1676, mort à Paris le 10 avril 1720 ; un des plus habiles sculpteurs du dix-septième siècle ; l'auteur du monument de Mazarin. Ses plus belles œuvres décorent aujourd'hui le jardin des Tuileries. (C. C. de R.)

Quoi qu'on n'use jamais, que je sache, de ce plâtre cuit pour fertiliser les terres arables ou les pâturages, comme nous le faisons de notre chaux, je ne vois pas de raison pour ne pas l'utiliser ainsi, car il se remplit de nitre s'il séjourne longtemps dans des caves humides.

Ce n'est pas, au reste, à Paris seulement qu'il se trouve : j'en ai vu des carrières en Yorkshire, auprès de Cliffrd-Moor, où le nom qu'on lui donne indique son utilité pour bâtir.

Je ne veux pas manquer de parler des meules qui servent à moudre le grain, tant à Paris que sur la rivière des Gobelins, au delà de la porte Saint-Bernard, à l'endroit où elle tombe dans la Seine, & dans toute la Picardie jusqu'à Calais, où j'en ai vu un grand nombre.

Ces meules sont du meilleur usage, & si douces qu'on ne trouve jamais dans le pain la moindre gravelle. Elles sont ordinairement de plusieurs morceaux, deux, trois au plus, cimentés ensemble & tenus par des cercles de fer. Je pense que cette pierre est un dépôt calcaire de la nature des stalactites. J'en ai vu des rochers tout entiers qui encaissent la rivière à Knaresborough & au Dropping-Well en Yorkshire. J'engage donc mes compatriotes à utiliser cette excellente pierre : il n'est point de pays qui en ait plus besoin, car dans tout le nord de l'Angleterre le pain est horriblement graveleux, grâce aux meules de grès dont on se sert. Celles dont je parle se vendent cinq cens livres la paire : j'ai négligé de m'informer d'où on les tire.

Nous allons maintenant nous occuper de l'alimentation des Parisiens & de leurs divertissemens.

CHAPITRE VI.

NOURRITURE HABITUELLE DES PARISIENS.

LE régime des Parisiens consiste principalement en légumes & en pain, dont il y a comme chez nous de deux qualités. Mais le pain ordinaire, ou pain de Gonneffe, qu'on apporte deux fois par semaine d'un village ainsi nommé, est entièrement blanc, ferme, léger & fait avec du levain. Il est ordinairement en pains de trois livres à trois deniers st. la livre (1). Celui qu'on fait à Paris est plus grossier & beaucoup plus mauvais.

Quant au pain de choix (*fine manchet*), ou au pain françois, comme nous l'appelons, je n'en faurois dire grand bien. Depuis que l'on fait tant de bière à Paris, il est souvent si amer, qu'il n'y a pas moyen de le manger : & nous le savons faire beaucoup mieux à Londres.

Le sel gris de France, dont on se sert toujours pour la table & pour la cuisine, est incomparablement meilleur & plus sain que notre sel blanc. Je suis bien aise d'en parler, parce qu'il me semble que mes compatriotes, qui se montrent à cet égard d'une délicatesse exagérée, se rendent très-peu compte de ce qui en est. Mais je prendrai la liberté de leur dire que notre sel gâte tout ce qu'il

(1) Environ trente & un centimes.

touche, & ce qu'on a la prétention de conserver avec, que ce soit chair ou poisson. Qu'il vienne des salines intérieures ou de la mer, c'est toujours quelque chose comme de la chaux vive qui brûle tout ce qu'elle touche : aussi c'est grand dommage de voir tant de bon poisson, comme on en pêche sur nos côtes du nord, surtout la morue, la merluche, le hareng, qui autrefois étoient une grande ressource du pays, réduit à n'avoir presque plus de valeur. Il est sûr que vous ne ferez jamais de bon sel en le faisant bouillir violemment à grand feu, comme on en a l'habitude ; mais il faut y arriver par l'évaporation à la chaleur du soleil, comme on fait en France, ou par l'introduction de l'eau de mer dans les marais salans, comme cela a lieu à Milthrope & dans les marais du Lancashire, les seuls endroits d'Angleterre où je l'aie vu faire comme il faut : & là même, cependant, ils ne s'y prennent pas très-bien, puisqu'ils ne laissent pas de bouillir l'eau de mer que l'on amèneroit bien à donner son sel sans cela.

En carême, le petit peuple consomme beaucoup de haricots blancs & de lentilles blanches, dont il y a foison sur tous les marchés où on en trouve même de tout cuits. Cette lentille, qui est une espèce de pois que nous n'avons pas en Angleterre, m'a plu beaucoup. On en vend ici de deux fortes : l'une, plus petite, arrive de Bourgogne par le canal de Briare, & l'autre, plus grosse, vient de Chartres. Enfin, on en apporte quelquefois de Languedoc d'une troisième espèce plus grosse que les deux autres. A part cela, nos jardins & nos boutiques sont bien mieux fournis d'espèces variées de pois & de haricots.

Les racines de ce pays diffèrent beaucoup des nôtres. Ici il n'y a point de turneps ronds, mais ils sont tous longs & minces, d'excellent goût d'ailleurs & propres à affai-

fonner les potages ou les ragoûts, pour lesquels les nôtres font trop forts. On a récemment introduit cette espèce en Angleterre, mais nos jardiniers ne savent pas la gouverner. Ici on en fème au commencement d'août : & à la Saint-Martin, ou même plus tôt, avant la gelée, on les arrache, on coupe les feuilles & on les met dans du fable dans des celliers, où ils se gardent jusqu'après Pâques, & même jusqu'à la Pentecôte. Si au contraire vous les laissez prendre par la gelée, ils perdent leur goût, deviennent pâteux, & c'est cette négligence qui les fait mépriser en Angleterre. Les plaines sablonneuses de Vaugirard, auprès de Paris, font fameuses par cet excellent légume. C'est aussi de la même manière que l'on traite les carottes.

Après nous être avancés en France l'espace de deux ou trois journées, nous ne trouvâmes plus d'autres turneps que les navets ; & ils étoient meilleurs à mesure que nous approchions de Paris. Ils ne font pas plus gros qu'un manche de couteau & excellens, comme je viens de le dire, soit dans le potage, soit avec du mouton. Il est singulier que leur graine, semée en Angleterre, donne des racines de six à dix fois plus grosses ; car je ne doute pas que ce ne soit de là que vienne le turneps long, qui a paru sur nos marchés seulement depuis peu de temps.

On a peine à trouver au marché des pommes de terre, ces racines saines & nourrissantes qui font d'une si grande ressource pour le peuple d'Angleterre ; mais il y a abondance d'artichauts.

On apprécie moins les choux que je ne l'aurois cru, au moins durant la saison où nous étions à Paris, c'est-à-dire de décembre au mois d'août. Je n'ai jamais vu à aucun marché de petits choux, pas plus que je n'en ai vu de gros, en réserve dans les jardins. Ceux qu'on estime

le plus à Paris sont le choux rouge & celui de Savoye. Mais en revanche on a des quantités d'oignon rouge & d'ail : on trouve aussi l'oignon blanc, doux, de Languedoc. Les poireaux, la rocambole & l'échalote sont en grand usage.

On a remarqué que ce sont les peuples du nord de l'Europe qui aiment les choux, comme les Russes, les Polonois, les Allemands. C'est en effet dans les pays froids que ce légume prospère ; c'est une plante du nord, & le chou marin, qui croît naturellement sur les rochers du bord de la mer, comme je l'ai vu à Whitby, mûrit au froid, qui l'adoucit & le rend mangeable.

C'est une raison du même genre qui fait aimer aux gens du midi toutes les plantes du genre oignon que la grande chaleur améliore, tandis qu'elle donne de l'âcreté aux choux. Les poireaux de Paris sont beaucoup plus petits que les nôtres, mais, par compensation, on fait mieux les faire blanchir. Ils ont trois fois plus de blanc : ce qu'on obtient en les buttant de bonne heure avec de la terre bien meuble. Il n'y a pas d'espèce du genre oignon qui soit aussi rustique que celle-là, & qui convienne mieux aux pays froids des montagnes : témoin l'usage que les Gallois en ont fait de tout temps ; &, en effet, ce légume est excellent pour le crachement de sang & pour toutes les maladies de la gorge & des poumons.

Quoique la laitue soit la salade la plus générale, je ne pense pas qu'elle vaille la nôtre pour la grosseur & la dureté des têtes : cependant, une semaine avant notre départ de Paris, la grande laitue romaine⁽¹⁾ remplissoit les

(1) Voir, sur cette laitue rapportée d'Avignon à Paris, par Bureau de la Rivière, probablement en 1389, le *Ménagier de Paris*, tome II, p. 46. Il y a apparence qu'elle avoit été apportée de Rome à Avignon par les papes. De là son nom de Romaine. (B. J. P.)

marchés; elle étoit d'une beauté incomparable, & alloit même au delà de notre laitue de Silésie.

En avril & mai, on trouve une quantité de bette blanche, légume dont nous n'usons guère, & jamais, que je sache, pour en faire des ragoûts. Les feuilles en sont longues & larges, & on les lie, comme nous faisons à nos laitues, pour les blanchir, après quoi on les coupe sur le pied. Les côtes en sont larges & tendres, & c'est de cela seulement que l'on se sert après en avoir jeté les feuilles vertes, & on les accommode de diverses façons.

On a ici beaucoup d'asperges; mais, durant le premier mois, elles sont fort amères & désagréables. D'où cela vient-il? Je ne saurois le dire; après ce temps, je ne m'en suis plus aperçu.

On a un tel goût pour l'oseille, que j'en ai vu des arpens tout entiers. Rien au reste n'est plus sain, & cela peut très-bien remplacer le citron dans le scorbut ou les affections qui s'y rattachent.

Mais, après tout, il n'y a rien que les François aiment autant que les champignons. On en a tous les jours &, tant que dure l'hiver, en abondance & de tout frais. J'en fus surpris, & je ne me figurois pas d'où ils venoient, jusqu'à ce que je sçusse qu'on les faisoit venir sur couche dans les jardins.

De ces champignons forcés, on en a nombre de récoltes dans l'année; mais pour les mois d'août, de septembre & d'octobre, où ils poussent naturellement en pleine terre, on n'en fait pas sur couches.

En dehors de la barrière de Vaugirard, & je l'ai vu, on creuse dans les champs & les jardins des tranchées que l'on remplit de fumier de cheval, à deux ou trois pieds de profondeur; on rejette dessus la terre qu'on en a tirée, qu'on dispose en talus élevé, & l'on recouvre le

tout de fumier pailleux de cheval. Les champignons poussent là-dessus après la pluie, & si la pluie ne tombe pas, on arrose ces couches tous les jours, même en hiver (1).

Six jours après qu'ils ont commencé à se montrer, on les récolte pour le marché. Il y a des couches qui en donnent beaucoup & d'autres qui n'en donnent guère, ce qui prouve qu'ils proviennent de semences dans le terrain, car toutes ces couches sont faites de même.

Un jardinier me disoit que l'année précédente un arpent de terrain ainsi cultivé lui avoit fait perdre cent écus; mais ordinairement cette culture est aussi profitable qu'aucune autre.

A l'été, on défait les vieilles couches & on les étend comme engrais. Les nouvelles se font à la fin d'août, &

(1) On raconte, dit lord Bacon, que de l'écorce de peuplier coupée par petits morceaux & semée dans des fillons bien fumés donnera, dans toutes les saisons de l'année, naissance à des champignons bons à manger. D'autres y ajoutent du levain de pain délayé dans de l'eau. On dit encore que si, sur un champ en pente, on met, après la moisson, le feu à ce qui reste de paille, il viendra à la saison des pluies une grande quantité de champignons.

Les champignons, dit Evelyn à ce sujet, que Cicéron nomme les fils de la terre, & Porphyre, ceux des dieux, naissent sans semence, mis au monde par les tonnerres d'automne, présages des maux qu'ils doivent causer. On dit qu'ils ont quelque chose de nuisible, & ce n'est pas sans cause. Élevés jusqu'à la table des Césars, ils y portoient le nom de Mets des Dieux, ce qui ne les empêcha pas d'envoyer l'empereur Claude, comme ils en ont envoyé bien d'autres, dans l'autre monde. Sénèque, déplorant la mort de son ami Annaeus Severus, & de nombre d'autres honnêtes gens qui périrent avec lui dans le même repas, se demande quel plaisir on peut avoir à manger d'un mets si hasardeux; car véritablement ce que dit le poëte de ces mangeurs de champignons : « *Nil amplius edit*, » ne se réalise que trop souvent; & je renvoie leurs amateurs à ce qu'en dit le savant Lister dans son *Voyage à Paris*. Ceux de meilleur

donnent en abondance à partir de Noël jusqu'au mois d'avril.

J'ai vu dans les marchés, au commencement d'avril, des morilles fraîches; les premières de cette espèce de champignon que je me souviens d'avoir vues, quoique ce soit une plante dont je me fois beaucoup occupé, au point d'en avoir distingué & décrit trente espèces en Angleterre; cependant, je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré celle-là chez nous. Ce champignon est noirâtre, & le devient encore plus par la cuisson, ce qui, sans doute, lui donne son nom; pourtant il y en a quelques-uns de jaunes. Leur forme constante est ronde & pyramidale. Le pied est court & lisse, mais l'extérieur du champignon est profondément plissé & ridé, comme l'intérieur de la gueule de certains animaux. La morille, fendue en deux de haut en bas, est creuse & lisse

goût & les moins dangereux, croissent dans de bons prés; ils sont roses en dessous; & il faut rejeter tous ceux qui sont noirs, jaunes ou orangés. A Naples, on les fait venir dans des caves & dans de la terre que l'on laisse moisir sur de vieux champignons, & qu'on arrose avec de l'eau chaude où on en a fait infuser. En France, on arrose des couches chaudes avec de l'eau où on a mis infuser de leurs épluchures, & on en obtient ainsi: ces couches durent de deux à trois ans. Une autre méthode est d'avoir des morceaux de peuplier trempés dans de l'eau chaude mêlée de levain; on s'en procure de la sorte au bout de peu de jours. (*Acetaria*, p. 157-8.)

C'est d'une autre façon que sir Alexandre Dick parle de la naissance & de la salubrité des champignons: « Je m'attends, dit-il, après les premiers éclairs, à un déluge de champignons sur mes terres & mes pâturages. Cet admirable végétal naît dans une nuit, de la puissance de l'éclair qui pénètre la surface sèche & chaude des pâturages, qui n'attendent plus ensuite qu'une petite pluie pour me donner tous les matins un plat de véritable ambroisie. Rien ne me va mieux que ce mets avant le thé, & cuits avec un peu de beurre, de sel & de poivre. Ils donnent du ton aux nerfs, pris immédiatement à jeun avant le thé, & préviennent le tremblement & les palpitations que quelques personnes sont disposées à attribuer à cette excellente boisson. » (Henning.)

en dedans, pied, tige & tout. Dans tout ce vide l'ont quelquefois des insectes dangereux. Crues, le goût n'en est pas désagréable & a quelque chose de délicat. Je pense que ce champignon est du genre de ceux qui croissent sur les arbres. On le ramasse principalement dans les bois, au pied des chênes. Il y en a d'aussi gros que des œufs de dinde : & on le trouve en grande quantité dans les bois de la Champagne, aux environs de Rheims & de Notre-Dame-de-Lieffe. On l'enfile en chapelets pour le faire sécher, & pour moi, il me semble bien supérieur aux autres champignons.

En France, où on l'estime beaucoup, on dit qu'il ne fait jamais de mal, tandis que beaucoup de champignons ne valent rien. Au commencement, je craignois d'en manger; mais petit à petit, & comme il y en avoit dans presque tous les ragoûts, je m'y habituai & les trouvai très-innocens. Je suis convaincu que le mal qu'ils peuvent faire vient des insectes nuisibles & de la vermine qui se nourrissent sur eux & les pénètrent : souvent je les ai trouvés remplis de ces animaux (1). Peut-être les

(1) M. Goedart a fait les expériences suivantes, pour découvrir à quels insectes la putréfaction du champignon donneroit naissance. Il en plaça un bien à fruit dans un vase de verre, qu'il mit en terre dans un endroit fort exposé au soleil. C'étoit le 30 août. Le lendemain, le champignon étoit plein de vers noirs. Le 11 septembre, tout le champignon, sauf la peau & la racine, s'étoit converti en eau noire comme de l'encre, dans laquelle il y avoit soixante-trois vers vivans. Sept jours après, ces vers s'étoient métamorphosés en mouches à corps noirs & à têtes rouges. Elles mangeoient des choses sucrées, & vécurent plusieurs mois. Après cette métamorphose, il exposa au soleil l'eau d'où les vers étoient sortis. Elle parut bientôt pleine de petits insectes, qui, au microscope, sembloient de petits serpens. Il en garda pendant deux ans quelques-uns, qui grandirent considérablement. Le plus gros avoit seize lignes de long & une de large : il étoit vif & tacheté de noir. Outre ces mouches & ces serpens, il en sortit encore d'autres substances analogues, chez qui la vie se manifesta successivement. D'abord ce n'étoit qu'un

champignons de jardin, croissant en hiver & au printemps, font-ils à l'abri de cet inconvénient (car alors il n'y a guère d'infectes) plutôt que ceux qu'on recueille au mois d'août.

Paris est bien approvisionné de carpes, dont on consume en carême une quantité prodigieuse : elles ne sont pas grosses, & n'en valent que mieux, à ce que je crois (1). Elles ont bon goût & ne sentent pas la vase.

On a une manière d'apporter les huîtres fraîches à Paris dont nous n'usons jamais, que je sache. C'est de les tirer de l'écaille, d'en jeter l'eau & de les mettre dans des paniers de paille : elles arrivent ainsi bonnes à être mises en étuvée & à être employées à d'autres ragoûts (2).

Tout le temps du carême, les marchés sont remplis d'une telle quantité de macreuses, espèce de canard de mer, que je m'étonne d'où tout cela peut sortir. Comme il est permis d'en manger à l'égal du poisson, on tâche d'en prendre tant qu'on peut. Elles ont un assez mauvais goût de vieux poisson, mais, faute d'autre viande, on est disposé à les trouver bonnes. Je me rappelle qu'au repas que le Roi nous fit donner à Versailles il y avoit, car c'étoit en carême, un pâté de macreuses de plus de

infecte informe, puis cela devint une araignée à longues pattes, qui mit trois ans pour atteindre son entier développement. (Henning.)

(J. Goedart, *Hist. des insectes*, 3 vol. in-12, la Haye, 1701.)

(1) Le docteur n'en avoit pas mangé de grosses. (E. de S.)

(2) Cette particularité, que je ne trouve mentionnée que dans Lister, explique la dénomination d'*huître à l'écaille* qui se trouve fréquemment employée dans les ouvrages du temps de Louis XIV (Mme d'Aulnoy, la princesse printanière, &c.) : « On conçoit que les huîtres avec l'*écaille* étoient très-supérieures à celles apportées écaillées sur la paille; on ne manquoit donc pas de spécifier cette qualité. » (B. J. P.)

deux pieds de diamètre : il étoit fort épicé & arrosé de fameux vin de Bourgogne : il favoit bien trouver son chemin. Pour établir que les oiseaux, quoiqu'ils aient le sang chaud, participent quelque peu de la nature du poisson, il y a dans Leewenhoeke un argument qui vaut mieux que ce que n'importe quel Père du concile de Trente auroit pu trouver, c'est que les globules du sang des oiseaux sont ovales comme chez les poissons. Ceci, à la vérité, est applicable à tout ce qu'il y a d'oiseaux, mais peut-être aussi qu'avec le temps ces messieurs jugeront à propos de leur communiquer à tous le même privilège.

Le mouton & le bœuf sont bons, & valent à peu près les nôtres, sans les surpasser toutefois. Quant au veau, il n'en faut pas parler : il est rouge & grossier ; & je ne pense pas qu'il y ait de pays en Europe où l'on sache les élever comme en Angleterre. C'étoit autrefois particulier au comté d'Essex, mais on en fait maintenant partout la méthode. Il ne s'agit que de les saigner souvent & de leur donner beaucoup de farine & de lait, sans compter celui de la mère. Ces saignées répétées épuisent la portion rouge du sang, qui se convertit tout entier en sérum blanc ou en chyle. D'embecquer par force les volailles produit sur leur sang un effet analogue : & c'est par un pareil système qu'on obtient chez les oies de ces foies si grands, si blancs & si délicieux.

Je ne puis m'empêcher de noter ici un préjugé qu'on a en France contre notre viande. On dit qu'il s'en faut d'un tiers qu'elle ne fasse d'aussi bon bouillon que celle de Paris. Si l'on veut dire qu'il n'est ni si salé, ni si savoureux, ni d'un goût aussi fort, j'en conviens ; & pour tout cela cette viande n'en vaut pas mieux. Elle est plus maigre, plus sèche &, ce qui fait tout en pareille matière,

on ne l'emploie que lorsqu'elle est avancée, ce qui lui donne un goût plus piquant & plus salé, car à mesure que la viande se décompose elle devient plus salée & plus ammoniacale. Nous autres, nous voulons la viande la plus fraîche possible, & nous ne pouvons souffrir la moindre tendance à la décomposition. Nous avons de bonnes raisons pour en user ainsi dans notre air, deux fois aussi humide que celui de France, qui donne souvent à la viande trop gardée un goût intolérable; tandis que celui de France, beaucoup plus sec, non-seulement la laisse s'attendrir, mais en améliore la saveur. Si nous pouvions nous préserver de l'humidité & de ses fâcheuses conséquences, notre viande, qui a bien plus de jus, seroit fort supérieure à celle de Paris.

Je ne me souviens pas d'en avoir mangé de plus de deux fortes que nous n'ayons pas aussi bonnes ou meilleures en Angleterre; c'est du sanglier & de la perdrix rouge. De ces perdrix, j'en mangeai à Saint-Cloud, & elles venoient des environs. Elles sont bien moins grosses que celles de Languedoc, mais sont beaucoup meilleures que les perdrix grises.

Pour les fruits, notre voyage eut lieu dans le plus mauvais temps de l'année, de décembre au mois d'août; nous n'eûmes donc que des fruits d'hiver. Nous mangeâmes quelques bons-chrétiens qui ne valoient guère mieux que les nôtres, mais qui étoient moins pierreux. Les poires de virgouleuse étoient admirables, mais, à notre grande douleur, elles finirent bientôt après notre arrivée.

La pomme de Kent, comme nous l'appelons, est excellente à Paris; mais ce sont deux autres espèces qui encombre les marchés. Le calville d'hiver ou la reinette qui, quoique tendre & douce, se conserve jusqu'après Pâques. Puis, la pomme d'api, que l'on sert plutôt pour

l'ornement que pour l'usage. C'est une petite pomme aplatie, très-jolie, fort rouge d'un côté & pâle ou blanche de l'autre, & qui pourroit servir de modèle aux dames pour se peindre à leur toilette. Cependant cette petite pomme n'est pas à dédaigner quand on l'a après la Pentecôte; & une de ses qualités, c'est de ne jamais sentir mauvais, quand même vous la porteriez sur vous, comme les dames le font quelquefois (1).

En entremets, je n'ai rien remarqué de particulier, sauf une marmelade de fleurs d'oranger qui étoit admirable. Cela se fait avec ces fleurs, du jus de citron & du sucre fin.

(1) Cet usage de porter des pommes sur soi pour répandre une bonne odeur, remonte assez loin dans le moyen âge. Nos plus vieux fabliaux y font souvent allusion. (C. de R.)

CHAPITRE VII.

VINS ET LIQUEURS.

Les vins de Paris sont de fort petits vins, quoique bons dans leur genre; ceux de Suresnes sont excellens pendant quelques années : mais dans toutes les tavernes on les travaille pour les faire passer pour du vin de Champagne ou de Bourgogne.

L'impôt sur les vins est tel aujourd'hui que le quart, que l'on avoit au détail avant la guerre à 5 den. sterling (1), en coûte à présent 15 (2) & plus, ce qui a élevé le prix de toutes les denrées, les journées des ouvriers, & décidé des milliers de familles, qui ne le faisoient pas auparavant, à avoir dans leurs caves leur provision de vin, qu'elles se procurent au meilleur marché possible.

Les vins de Bourgogne & de Champagne sont ceux qu'on estime le plus, & ce n'est pas sans raison. Ils sont légers, ne pèsent pas sur l'estomac & ne portent point à la tête, qu'on en tire au tonneau ou qu'on les ait en bouteilles à bouchon volant.

Le plus estimé est le vin de Beaune en Bourgogne; c'est

(1) Environ cinquante-deux centimes.

(2) Un franc cinquante-cinq centimes.

un vin rouge, doux & piquant, qui m'a semblé le meilleur que j'aie rencontré.

Le vin de Volnay (1) est un vin de Champagne pâle, mais très-vif. On dit qu'il croît sur les limites de la Bourgogne & participe des qualités des deux contrées.

Il y a une autre sorte de vin qu'on appelle vin de Rheims : c'est aussi un vin pâle ou gris, & qui est roide comme tous les vins de Champagne.

Les vins blancs de valeur sont ceux de Mâcon, en Bourgogne.

Le vin de Meurfault, en Champagne, est un petit vin blanc qui n'est pas défagréable (2).

Celui de Chablis est un vin blanc vif & piquant, suffisamment estimé.

Dans le mois de mars, je goûtai des vins blancs de Condrieu & d'Arbois : ils étoient, sur la lie, épais & blancs comme nos vins quand ils arrivent des Canaries. Ils étoient très-doux & n'étoient pas dépourvus de bouquet. A l'été ils s'éclaircissent & perdent beaucoup, tant de ce bouquet que de leur douceur. Ces vins, quand ils ne sont point encore faits, sont portés sur les notes imprimées des marchands comme vins de liqueurs.

Il y a une préparation ou plutôt une manière d'arrêter la fermentation du vin blanc en Bourgogne & ailleurs, pour avoir ce qu'on appelle du vin bourru. Cela lui donne de la douceur, mais il est fort laid à voir : on les classe également dans les vins de liqueurs. On n'en boit

(1) Courtepée écrit : *Vollenai*. *L'État*, imprimé par ordre des États de Bourgogne, écrit : *Volnay*. Difons, quoique ce soit assez inutile, que Volnay n'est ni en Champagne, ni même voisin de cette province. (E. de S.)

(2) Même observation que plus haut ; sans parler de celles qu'on pourroit faire sur le goût du docteur. Meurfault est en Bourgogne & son vin est excellent. (B. J. P.)

guère qu'un petit verre le matin en guise d'eau-de-vie (1).

Le vin de Touraine, & celui d'Anjou, de deux ans, font des meilleurs vins que j'aie bus à Paris.

Le Gannetin, du Dauphiné, est un vin blanc, très-clair, très-mince, dans le genre du *Verde* de Florence. Il est doux & d'un goût très-agréable, surtout tant qu'il est à l'état de vin de liqueur.

Les vins rouges de Bourgogne, de quatre feuilles, comme on dit, ou de quatre ans, sont rares, mais on les regarde comme beaucoup plus sains, & en certains cas on les permet aux malades. Ils sont fins, ont un goût franc, quoique rude, mais point piquant, comme je m'y attendois. Ce terme de quatre feuilles s'applique aussi au vin de Volnay, ou à tout autre vin qui aura déjà quelques années.

Il y a aussi des vins plus forts que l'on estime à Paris: par exemple le Cantepèrdrix (2) & la Côte-Rôtie, deux vins rouges du Dauphiné, de fort bon goût & chauds à l'estomac; & encore celui de l'Ermitage, sur le Rhône.

Mais les meilleurs de tous, pour la force & le bouquet, sont les vins rouges & blancs de Saint-Laurent, un

(1) Les choses ont bien changé depuis le docteur, ou tout cela n'a guère de sens. Que cette remarque serve pour ce qu'on va lire aussi bien que pour ce qui précède. (S.)

(2) J'ai plusieurs lettres de la duchesse de Mazarin (Hortense Mancini) demandant de ce vin à l'abbé d'Hautefeuille. J'avois inutilement cherché l'origine du vin de Cantepèrdrix, M. le Comte Clément de Ris m'a appris que c'étoit un terroir de la commune de Montalzat (Tarn-&-Garonne). J'ai appris du respectable curé de cette paroisse qu'on avoit à peine conservé dans le pays la mémoire de ce vin autrefois célèbre. Il étoit, je crois, blanc non rouge. Au reste, tout ce passage de Lister est fort erroné. Voyez sur les vins à la mode à cette époque, *l'Art de bien traiter*. Paris, 1674, in-12, p. 29. Nous avons reproduit le passage p. 89 du *Mémoire sur le vin de Champagne*, 1865, in-8°. (B. J. P.)

village entre Toulon & Nice en Provence. C'est un muscat délicieux; c'est là ce que les Romains appelloient *vinum passum*, qui se faisoit avec du raisin à moitié séché au soleil. Les raisins, surtout le muscat blanc, étant plus tôt mûrs que le plant ordinaire du pays, qu'on nomme Espéran (c'est-à-dire à la fin d'août, comme je l'ai vu à Vic, Mirabel & Frontignan, trois villes sur le bord de la mer, en Languedoc, où se font ces vins), on tord la queue des grappes pour qu'elles ne tirent plus de nourriture de la vigne : on les laisse pendre ainsi sous un soleil brûlant, & au bout de peu de jours ce sont presque des raisins secs. Cette insolation du raisin donne au vin qu'on en tire bien plus de corps, de goût, de force & de sucré : & je trouve que le vin rouge de Saint-Laurent est le vin le plus parfait que j'aie goûté de ma vie.

On trouve encore à Paris les vins blancs d'Orléans, le claret de Bordeaux & ces excellens vins de Cahors : le Cabreton, rouge & blanc, des environs de Bayonne, qui sont des vins aussi forts que bons ; & toute sorte de vins d'Espagne, Canaries, Palma, Malaga de montagne, rouge & blanc, Xérès : &, s'il faut le dire, depuis quelque temps les François ont pris beaucoup de goût pour ces vins forts. Il n'y a pas de repas où, en outre des vins, on ne boive au dessert de toutes sortes de liqueurs fortes, particulièrement du ratafia (1), espèce de kirsch fait avec des noyaux de pêches & d'abricots, très-fort & d'un goût très-agréable.

(1) Le ratafia resta fort à la mode pendant tout le dix-huitième siècle. Il y a une cantatille dont le refrain est :

Belles défiez-vous toujours
Du ratafia de fleurs d'orange,
Et de la douceur des amours.

(B. J. P.)

La qualité âcre & piquante de ces noyaux, & d'autres semblables, n'étoit pas inconnue aux anciens non plus que leur action mortelle sur certains animaux. Dioscoride nous dit qu'une pâte faite d'amandes amères donne des convulsions aux poules & les tue tout net. Les oiseaux n'ont pas grand cerveau, & n'en font que plus vite affectés par ce venin subtil. Il seroit fort possible que sur des constitutions délicates, des cerveaux foibles, le ratafia agît dans le même sens & fût une des causes de tant de morts subites que nous voyons arriver depuis quelque temps.

Le Vaté est une liqueur forte & parfumée, de Provence, que l'on fait, dit-on, en distillant du vin muscat avec du zeste de citron & des fleurs d'oranger.

On estime beaucoup la fenouillette de l'île de Ré : elle ressemble à notre anisette, & cela doit être identiquement la même chose.

On a coutume à la fin du dessert de tous les grands repas d'apporter de ces liqueurs & de bien d'autres encore, & des vins également forts, tant de France que d'Italie & d'Espagne, & on en boit hardiment. Cette habitude est toute nouvelle, au moins je ne me rappelle rien de semblable lors de mes premiers voyages en France. C'est aux guerres si longues qu'on le doit. Les seigneurs & les gentilshommes qui souffroient beaucoup dans ces interminables campagnes, avoient recours à ces liqueurs pour soutenir les fatigues du temps & des veilles, & rentrés à Paris les introduisirent sur leurs tables. Ce dont je suis sûr, c'est que l'air & la constitution des Parisiens, hommes & femmes, sont étrangement modifiés. De minces & maigres, ils sont devenus gras & corpulens, les femmes surtout, & on ne doit, à mon avis, l'attribuer à rien autant qu'à l'usage habituel des liqueurs fortes.

Ajoutez à ces boiffons l'emploi journalier du café, du thé, du chocolat, qui font auffi répandus dans les maisons particulières de Paris qu'à Londres : toutes ces liqueurs fucrées engraiſſent beaucoup.

Il ne faut pas oublier, parmi les boiffons dont on uſe à Paris, le cidre de Normandie. Le meilleur que j'aie bu étoit de couleur de claiet, rougeâtre ou brun ; la pomme dont on le tire s'appelle Fréquin, eſt ronde & jaune, mais ſi amère qu'elle n'eſt pas mangeable : & cependant le cidre qui en venoit étoit auffi doux que le vin pris ſous le preſſoir. Il ſe garde pluſieurs années, & en vieilliffant gagne en goût & en couleur. J'en ai bu ſouvent chez un gentilhomme de Normandie du cru duquel il provenoit ; autrement, & ſi je n'avois pas été aſſuré du contraire, je n'aurois pu m'empêcher de croire qu'on y avoit mêlé du ſucre.

Il y a auffi un grand nombre de cafés publics (1) où l'on peut ſe procurer également du thé, du chocolat & toutes les liqueurs & les vins dont je viens de parler : & un nombre infini de cabarets. Je m'étonne d'un pareil changement dans les mœurs d'une nation autrefois ſi ſobre ; mais le luxe eſt comme un tourbillon qui attire à foi toutes les extravagances des autres peuples.

C'eſt la néceſſité & le manque de vin (du fait de la na-

(1) Voici ce que dit Conſtant d'Orville, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* : « En 1672, quelques Arméniens établirent un café public à la foire Saint-Germain.... Quelque temps après, deux garçons de ces Arméniens, Grégoire & Procope, paſſèrent dans la rue des Foffés-Saint-Germain, vis-à-vis de la Comédie-Françoïſe. Cinquante ans après on voyoit les boutiques des enfans de ceux-ci très-fréquentées. » Le café Procope exiſte encore à la même place où il étoit en 1700, rue de l'Ancienne-Comédie, autrefois rue des Foffés-Saint-Germain. (C. de R.) — Il y a dans la *Maison réglée* (1692) des détails très-curieux ſur l'éta- bliſſement des cafés. (B. J. P.)

ture, comme dans une grande partie de la Perse & des Indes, ou de la religion, comme en Turquie) qui ont suggéré aux hommes ces inventions de thé & de café. Le chocolat, il est vrai, a été imaginé par de pauvres Indiens affamés, comme l'aie le fut par nous. Quelle autre raison qu'un luxe déréglé a pu porter ces peuples riches en vins excellens, la plus saine & la plus généreuse des boissons, à recourir aux misérables expédiens de la pauvreté?

On conte, il est vrai, de bien belles choses de ces préparations, selon le goût & l'imagination de ceux qui les boivent. Je croirois plutôt que la providence divine les a permises pour diminuer ainsi le nombre des hommes en abrégant leur vie, comme par une espèce de peste secrète. Les avocats du chocolat vous disent qu'il leur donne de l'appétit s'ils en prennent deux heures avant dîner. Fort bien! Qui en doute? Vous dites que vous avez beaucoup plus faim après votre chocolat que si vous n'aviez rien pris; c'est-à-dire que votre estomac est foible, a besoin, se fait creux & vide, & vous ne pouvez pas attendre votre dîner. Je soupçonne que des choses qui passent si vite dans l'estomac y sont mal venues, & que la nature a hâte de s'en débarrasser. Bien des choses de ce genre nous en imposent en nous donnant une fausse faim. Les pauvres Indiens, quelques personnes parmi nous, le digéreront sans doute; mais nos corps délicats n'en sauroient rien faire. Pour les constitutions foibles, c'est une véritable médecine, au moins pour l'estomac dont elle chasse les alimens dans les intestins; mais cette opération vous use & hâte votre décadence.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'avidité dont en sont les Espagnols : ils en prennent, dit Gage, au moins

cinq fois par jour. Les femmes en boivent jufqu'à l'églife, & c'est un défordre auquel on ne fauroit plus remédier.

Les anciens Romains s'y prenoient mieux : c'étoit après leur repas trop copieux qu'ils s'adminiftroient leur thé & leur chocolat, & chacun en étoit pour foi-même le préparateur. Céfâr, réfolu de prendre avec Cicéron un air aifé & de bien fouper avec lui, c'est-à-dire de le faire avec excès, prit au préalable un émétique, écrit celui-ci à fon ami Atticus. C'étoit fon chocolat & fon thé, c'est-à-dire quelque drogue pour fe débarrasser, fommairement & de façon ou d'autre, de ce qu'il avoit bu ou mangé.

L'eau que l'on boit à Paris eft de deux provenances : celle de la Seine qui traverse la ville, & celle qu'y amène l'aqueduc d'Arcueil, qui, pour le dire en paffant, eft l'une des conftruptions les plus magnifiques qu'il y ait à Paris ou dans fon voifinage, & des plus dignes d'être vifitées. C'est de quinze milles de diftance que l'eau arrive par ce noble canal de pierre de taille.

L'eau de Seine eft pernicieufe pour quiconque vient de quelque diftance : elle caufe des relâchemens & quelquefois la dyfenterie; mais elle ne produit pas cet effet fur les Parifiens. Je fuis porté à croire que le grand nombre d'étangs qui s'y déchargent pour alimenter les écluses du canal de Briare en font en partie la caufe. Les gens qui fe foignent la filtrent dans du fable, d'où elle fort claire, fraîche & fort bonne à boire.

L'eau qui fort du Château-d'Eau n'a pas cet inconvénient; mais elle eft fort fujette à donner la pierre, maladie très-commune chez les habitans de cette ville. Un jour que je revenois de vifiter l'aqueduc d'Arcueil, fur la route qui en longe les murs, je vis une quantité de tuyaux de terre qui avoient fervi à conduire l'eau

dans quelque maison, & qu'on avoit jetés là pour casser sur le chemin : je remarquai que leur diamètre en creux, de quatre pouces, étoit réduit à moins d'un pouce ; tout le reste étoit rempli d'un dépôt pétrifié, & il avoit fallu briser ces tubes qui ne pouvoient plus servir. Or, ce qui se pétrifie ainsi dans ces tuyaux peut fort bien, chez des gens de constitution malade, se pétrifier de même dans les reins & la vessie.

Nous verrons dans le chapitre suivant les divertissemens des Parisiens. C'est principalement le théâtre, le jeu & la promenade à pied ou en voiture.

CHAPITRE VIII.

DIVERTISSEMENS DES PARISIENS, COMÉDIES,

SERMONS, PROMENADES.

IL y a deux théâtres pour les spectacles dramatiques : l'un pour les opéras & l'autre pour les comédies.

Je n'ai pas vu beaucoup d'opéras : ma connoissance du françois n'allant pas jusqu'à le bien comprendre quand on le chante. Je suis cependant allé plusieurs fois à *l'Europe Galante*, qu'on regarde comme l'un des meilleurs. Il est fort beau ; la musique & le chant admirables, le théâtre grand, magnifique & bien garni d'acteurs, les décors bien appropriés au sujet & les changemens à vue aussi prompts que la pensée : les danses accomplies, car elles sont exécutées par les meilleurs maîtres de cet art ; les costumes enfin, riches, convenables & d'une grande variété.

Il est étonnant de voir comme ces opéras sont suivis. Nombre de seigneurs y assistent tous les jours, & il y en a qui y chantent d'un bout à l'autre. Je dirai même que c'étoit une chose fort ennuyeuse pour nous autres étrangers que ces chants d'amateurs qui nous troublaient dans notre loge : & l'on peut dire qu'ici les spectateurs se

chargent d'un rôle dans la pièce tout aussi bien que les acteurs qui l'exécutent sur la scène (1).

Les comédies se représentent sur un autre théâtre, dans un autre quartier de la ville : l'Opéra est dans la maison même de Monsieur, & fait partie du Palais-Royal (2). La disposition de ce second théâtre est à peu près la même; il est un peu plus petit cependant. On y loue des places jusque sur la scène, & les étrangers s'y placent fort commodément pour voir & pour entendre.

J'ai entendu beaucoup de tragédies, mais sans y prendre de goût, faute de savoir assez la langue (3). Quant aux petites pièces qui suivoient, elles me divertissoient fort, particulièrement les pièces de Molière, *les Vendanges de Suresne* (4), *Pourceaugnac*, *Crispin médecin*, *le Médecin malgré lui*, *le Malade imaginaire*, &c.

Un premier point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que, quoique les pièces de Molière aient peu

(1) Prior étoit un jour à l'Opéra, & dans sa loge un monsieur chanteur de si bon cœur que l'on n'entendoit plus l'acteur. Prior se mit à siffler. L'amateur, supposant que le chanteur sur la scène étoit l'objet de sa désapprobation, lui fit observer que c'étoit pourtant là le meilleur chanteur de l'Opéra. « Je le fais, répondit le poëte & négociateur anglois, mais il fait tant de bruit, que je ne saurois vous entendre. » (Henning.)

(2) L'Opéra resta dans les bâtimens du Palais-Royal jusqu'au 6 avril 1763, date de l'incendie à la suite duquel il fut transporté dans la salle des machines aux Tuileries. (C. de R.)

(3) A partir de 1680, les comédiens de la rue Guénégaud, réunis aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, s'installèrent dans le jeu de Paume de l'Étoile, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, & prirent le titre de *Comédiens ordinaires du Roi*. Ils y restèrent jusqu'à Pâques 1770. Sous la Restauration, la salle des machines de ce théâtre servoit d'atelier au peintre Gros. Plus tard, elle fut occupée par le peintre Court. (C. de R.)

(4) Il est superflu de dire que *les Vendanges de Suresnes* ne sont pas de Molière, mais de Florent Carton-Dancourt, mort en 1726. Disons également que Dancourt étoit le père de la fameuse Mme de la Popelinière, si connue au siècle dernier par l'aventure de la plaque de cheminée. (C. de R.)

d'intrigue, ses caractères sont incomparables, si vrais & si justes qu'on ne sauroit aller au delà. C'est pour cela que tant de ses pièces ne sont qu'en un, deux ou trois actes, car sans une intrigue bien soutenue, ses caractères, qui étoient son triomphe, n'auroient pu le porter plus loin. Maintenant, c'est une habitude établie sur le théâtre françois de donner toujours une de ces petites pièces après la tragédie, en sorte que tous les goûts trouvent à s'y satisfaire.

Molière, dit-on, mourut subitement en jouant le *Malade imaginaire* : c'est un exemple du succès avec lequel il faisoit s'approprier le rôle du personnage qu'il jouoit & entrer dans toutes les passions qu'il vouloit représenter (1); c'en est un aussi des ravages que peuvent exercer sur des constitutions débilitées, des passions énergiques & violentes, telles que la joie & la crainte qui, l'histoire nous l'apprend, ont tué soudain mainte personne. On rapporte qu'en quittant la scène Molière dit : « Messieurs, j'ai joué le malade imaginaire; mais je suis véritablement fort malade, » & qu'il mourut dans les deux heures. Ce récit ne se trouve point dans sa vie par Perrault, mais n'en est pas moins vrai, & cet écrivain n'a pas laissé de le blâmer de son insistance puérile dans diverses pièces à attaquer l'art de la médecine, & non les hommes qui le pratiquoient.

Molière fit un jour appeler le docteur M...., médecin de grande science & de grand renom, aujourd'hui ré-

(1) Lister semble croire ici que la mort de Molière vint de ce qu'il étoit trop bien entré dans l'esprit de son rôle : c'est là une imagination en l'air. L'on sait qu'il étoit d'avance malade, au point qu'amis & médecins vouloient qu'il renonçât à la scène; & la fatigue qu'il y prit le jour fatal ne hâta, sans doute que de très-peu de temps, le moment de sa mort. (Henning.)

fugie à Londres. Celui-ci répondit qu'il iroit le voir à deux conditions : la première, que Molière se borneroit, fans autre discours, à répondre aux questions qu'il lui feroit ; la seconde, qu'il s'engageroit à prendre les remèdes qu'il lui prescriroit. Molière, voyant que le docteur n'avoit pas envie de se laisser prendre pour dupe, refusa d'y acquiescer. Son envie, ce semble, étoit de se procurer les élémens d'une scène burlesque où il auroit joué les plus savans hommes de cette profession aussi bien que les charlatans. Si c'est vrai, comme il y a grande apparence, il avoit autant de malignité que d'esprit ; or, on ne devoit employer l'esprit qu'à corriger la sottise des gens qui ont des prétentions mal fondées à la science, & non pas à tourner en ridicule la science elle-même.

Ce que je dois dire, c'est que l'obscénité & l'immoralité font bannies de la scène françoise autant que de la conversation des honnêtes gens (1).

Une après-midi de carême, j'allai à la Charité ouïr un sermon prêché par un abbé, homme encore fort jeune. Son texte étoit pris de la descente de l'ange dans la pif-

(1) Cet éloge du théâtre françois implique un juste blâme de celui d'Angleterre, que salissoient à cette époque l'impiété & l'immoralité. Tous les grands auteurs dramatiques, sauf Roscommon, étoient alors d'une obscénité révoltante. A la fin, dit Johnson, Collier, un terrible & implacable ecclésiastique infermenté (*non juror*, c'est-à-dire ayant refusé le serment d'allégeance au successeur illégitime de Jacques II), s'arma pour le combat, & assaillit tout d'un coup la plupart de ces écrivains dans sa « Vue sommaire de l'immoralité & de l'impiété du théâtre anglois. » L'attaque fut violente. Des passages qui, isolés, avoient passé à peu près inaperçus, rapprochés & réunis firent horreur. Les gens sages & pieux prirent l'alarme, & la nation s'étonna d'avoir si longtemps souffert qu'on enseignât ouvertement, aux frais du public, l'irréligion & la licence. La querelle dura dix ans ; mais à la fin la comédie devint plus modeste ; & Collier vécut assez pour voir dans la réforme du théâtre la récompense de ses travaux. (Henning.)

cine pour en troubler les eaux. Je ne fais pas assez de françois pour avoir compris tout ce qu'il disoit; mais je remarquai maint bon argument sur la nécessité de la grâce & les moyens de l'obtenir. Je fus étrangement surpris de la véhémence de son action, qui me sembla comique & telle que celle des acteurs que j'avois vus sur la scène peu de jours auparavant. En outre, ses expressions me paroissoient trop familières; j'ai toujours cru qu'un sermon adressé aux fidèles exigeoit, non pas la simplicité de notre langage habituel, mais une éloquence grave & ornée, accompagnée d'une certaine dignité d'action. Peut-être la manière que je blâme convient-elle mieux aux mœurs & aux usages de ces gens-ci, qui font tout mouvement, même pour dire les choses les plus simples & les plus intelligibles.

Le jeu est ici un divertissement perpétuel, si ce n'est même une des débauches de la ville : mais les jeux de pur hasard sont strictement défendus, sous peine d'amendes sévères imposées au maître de la maison, que ce soit un lieu public ou non. Ce règlement a été porté en vue des officiers de l'armée, qui durant l'hiver ne craignoient pas de jouer & de perdre l'argent destiné à faire leurs recrues & à renouveler leurs équipages pour leur entrée en campagne. Et, en effet, ces jeux rapides, tels que la bassette, &c., où le hasard est tout, font de grandes tentations de ruine par les passions soudaines qu'ils soulèvent chez les joueurs. D'autres jeux, au contraire, où le savoir, l'adresse, la réflexion se combinent avec le fort, donnent à un homme le temps de se refroidir & de reprendre ses esprits, si quelque grande perte les avoit troublés, car il faut qu'il revienne à lui promptement, sous peine de perdre sa réputation de talent au jeu, aussi bien que son argent.

Nous nous sommes trouvés à Paris au temps de la foire Saint-Germain : elle dure au moins six semaines. Le lieu où on la tient annonce bien son antiquité, car c'est un vrai trou au milieu du faubourg, & il appartient à la grande abbaye de ce nom (1). Vous y descendez de tous côtés, & en certains endroits, il y a jusqu'à douze marches, en sorte que le sol est de six ou huit pieds plus bas que celui de la ville. Le bâtiment est une vraie grange ou un hangar de bois couvert en tuiles. Ce sont de longues allées qui se croisent, sans autre pavé que la terre, qui est aussi inégale que possible : on auroit peine à y marcher, si on n'étoit porté par la foule. Mais tout y parle de son ancienneté, de la grossièreté des premiers temps de Paris, & n'en fait que mieux ressortir la politesse présente.

Cette foire consiste en boutiques de jouets & d'autres menues denrées : de la fayence, des tableaux, des ouvrages de menuiserie, des produits des manufactures de toile & de laine. Une partie des grandes boutiques de rubans quittent pour ce moment le Palais pour venir s'y établir. Il n'y a point de livres, mais beaucoup de boutiques de confiseurs où les dames se font bien traiter.

Le moment d'y venir, c'est le soir après la comédie & l'Opéra, & le grand divertissement est de tirer à la loterie tout ce qui est en vente, car il n'y a pas de boutique où il n'y en ait deux ou trois. Monsieur, M. le Dauphin & les autres princes du sang viennent toujours à cette foire, au moins une fois, pour lui faire honneur.

Il y a aussi des cafés où l'on vend toute sorte de liqueurs.

(1) Cette foire étoit située sur la plus grande partie de l'emplacement actuel du marché Saint-Germain. Établie par lettres patentes de mars 1482, elle fut supprimée en 1736. La première pierre du marché Saint-Germain fut posée le 15 août 1813. (C. de R.)

L'ivrognerie est aussi florissante ici que chez nous : les filous & les coupeurs de bourse y sont d'une grande dextérité. Un filou vint un soir à la foire parfaitement bien mis & suivi de quatre grands laquais en belles livrées. On le prit la main dans le sac, & il y eut plus d'épées tirées pour sa défense que contre lui. On ne laissa pas de l'arrêter & de le remettre entre les mains de la justice, qui va vite & ne plaifante pas.

J'admirai l'impudence d'un montreur de curiosités qui avoit exposé à la porte de sa baraque les figures de quelques bêtes de l'Inde avec de terribles noms ; mais de quatre qu'il annonçoit, je n'en trouvai que deux, & des plus ordinaires, un léopard & un racon. Je demandai à ce drôle pourquoi il trompoit les gens, & s'il ne voyoit pas venir au bout de cela quelque volée de coups de bâton : il me répondit bravement que c'étoit la faute de son peintre ; qu'il avoit donné son racon à peindre à deux maîtres différens, mais que tous les deux l'avoient manqué ; qu'au surplus, si cela ne ressembloit pas, ces deux figures ne laissoient pas d'orner la baraque & de lui attirer pratique.

Il y avoit là un éléphant femelle de huit à neuf pieds de haut, bien maigre & mal tenu. Rien ne peut être plus docile que cette pauvre créature. Je remarquai qu'il fléchissoit fort habilement les genoux en faisant ses révérences à la compagnie. Les ongles des doigts de ses pieds de devant étoient larges & de près de cinq pouces de long. Cet éléphant devoit venir du continent, car il avoit les oreilles entières. J'en vis un à Londres il y a treize ans, beaucoup plus petit, qui étoit d'une autre espèce & venoit de Ceylan : il avoit les oreilles rognées, & à sa queue deux rangs de crins noirs, longs & roides.

Les visites en carrosse sont la grande affaire & l'occu-

pation quotidienne des personnes de qualité; mais le soir le Cours-la-Reine est très-fréquenté, & est le rendez-vous des gens à la mode (1). C'est en effet un lieu fort agréable & disposé commodément : ce sont trois allées de grands arbres, fort longues, sur le bord de la Seine, fermées aux deux bouts par de belles portes avec un très-grand espace circulaire, au milieu, pour y tourner. La principale allée tient au moins quatre voitures de front, & chacune des contre-allées en tient deux : à quatre-vingts carrosses par file, vous avez un ensemble de six ou sept cents. Les terrains qui touchent aux allées destinées aux voitures sont de plusieurs arpens de gazon plantés en quinconce d'arbres d'une belle venue, & destinés à s'y promener sur l'herbe, si l'on veut descendre de voiture. Ceci doit être fort agréable dans les chaleurs de l'été; mais nous ne demeurâmes pas assez pour en profiter.

Sous un rapport, ce cours est fort inférieur à celui que nous avons à Hyde-Park; s'il est plein, vous ne réussirez pas deux fois dans une heure à voir la compagnie que vous cherchez, car vous êtes obligé de vous tenir à la file : & souvent les princes du sang, qui y viennent & passent où il leur plaît, arrêtent tout & causent d'étranges embarras. En outre, s'il a plu, il n'est pas possible d'y aller, tant il est boueux & mal sablé.

Si l'on veut aller chercher le grand air hors de la ville, on a deux bois fort agréables, l'un à l'ouest, l'autre à l'est. Je veux parler du bois de Boulogne & de celui de Vincennes. Celui-ci a de très-beaux ombrages. On

(1) Le Cours-la-Reine fut tracé & planté en 1616, par ordre de Marie de Médicis. Les arbres furent renouvelés en 1724, par ordre du duc d'Antin. (C. de Ris.)

voit quelques statues romaines dans la première cour du château.

Quant à celui du bois de Boulogne, qu'on nomme Madrid, c'est François I^{er} qui l'a bâti à la moresque à l'imitation d'un autre château qu'il avoit vu en Espagne (1). Il y a au moins deux étages de galeries couvertes, à l'extérieur de chacune de ses quatre faces, ce qui, dans un pays fort chaud, doit donner une fraîcheur délicieuse. Aussi ce style d'architecture avoit-il été adapté à un pays beaucoup moins tempéré, & que sans doute le roi François n'avoit pas grande envie de visiter une seconde fois.

Mais revenons à Paris. D'ordinaire, sur les huit ou neuf heures du soir, dans le mois de juin, on sort du cours, & l'on va descendre à la porte du jardin des Tuileries, pour s'y promener à pied par la fraîcheur de la soirée. Ce jardin est de la plus belle ordonnance, & est actuellement dans toute sa beauté : en sorte que M. Le Nôtre, qui l'a vu dans son enfance, car c'est lui qui l'a dessiné, peut jouir pleinement aujourd'hui du fruit de ses travaux. A coup sûr, son ameublement mouvant, à l'heure dont je parle, est l'un des plus nobles spectacles que l'on puisse voir. Le soir d'avant mon départ de Paris, une dame de qualité, Mme de M..., me demanda, comme je prenois congé d'elle, ce qui m'avoit plu davantage à Paris : je lui répondis civilement comme je le devois ; mais elle ne voulut pas se contenter de mon compliment, & elle insista pour avoir une réponse précise. Je lui dis alors, dès qu'elle l'exigeoit, que je venois

(1) Notre regretté collègue, M. le comte Léon de Laborde, a consacré un volume à la description & à l'histoire du château de Madrid, au bois de Boulogne. On y admiroit entre autres des faïences de Girolamo della Robbia & des émaux de Courteys, dont quelques-uns ont été recueillis au Musée de Cluny. (C. de R.)

précisément de voir ce que j'en aimois le mieux, que c'étoit la grande allée des Tuileries, entre huit & neuf heures; & que je ne pensois pas qu'il y eût dans le monde rien au-dessus de cette allée, à cette heure-là, par une belle soirée d'été.

Dès que nous sommes entrés dans les jardins de Paris, je vais tâcher de vous donner une idée abrégée de ceux qui le méritent, au moins parmi ceux que j'ai vus.

CHAPITRE IX.

JARDINS A PARIS ET DANS LES ENVIRONS.

LE jardin des Tuileries est immense, avec deux terrasses plantées d'arbres aux deux côtés de sa longueur, l'une desquelles domine la Seine. Il est planté d'une façon très-agréable avec de grands parterres dans le milieu & des fontaines abondantes qui jouent incessamment ; il est clos à un bout par la façade de ce magnifique palais du Louvre (Tuileries), l'autre est découvert & donne sur la campagne dont il a la vue. Le reste est distribué en allées, en gazons, en massifs de bois, avec un grand nombre de sièges de tous côtés pour le soulagement des promeneurs.

Il y a dans ce jardin une chose que j'aime beaucoup : c'est un amphithéâtre avec sa scène, son parterre, ses sièges, ses coulisses, & tout autour, des allées palissadées qui y conduisent.

Rien ne sauroit être plus agréable que ce jardin & ses bosquets où, à partir de la fin de mars, les merles, les grives, les rossignols chantent de leur mieux dès le matin : c'est, on peut le dire, au milieu de la ville, aux environs de laquelle on ne tolère point la chasse aux petits oiseaux : aussi la campagne qui l'environne est de toutes parts remplie de perdrix, de lièvres & d'autre gibier.

Le jardin du palais du Luxembourg est également fort grand, & a quelque chose de champêtre, dans le goût du parc de Saint-James. Vous y rencontrez encore beaucoup de gens de condition; mais comme la rigueur des hivers a détruit plusieurs de ses charmilles, on y va moins qu'autrefois. Il a cependant toujours ses fontaines, ses parterres & quelques allées bien ombragées : pour l'air, je le préférerois aux Tuileries, parce qu'il est planté sur des terrains élevés & voisins des champs, dans le faubourg Saint-Germain.

Quant au jardin botanique du Roi, il est d'une vaste étendue, bien garni de plantes &, en fait de gens honnêtes, s'y promène qui veut. Son aspect est fort varié; ce sont des bosquets, des bassins, des gazons, des collines, outre un grand emplacement nivelé destiné à la culture de toutes sortes de plantes. Je le vis pour la première fois dans le mois de mars, en compagnie de M. de Tournefort & de M. Breman (1), jardinier d'une grande intelligence & d'une grande activité. Les serres étoient bien garnies de plantes étrangères délicates, & les parterres pleins d'autres simples; on ne pouvoit pourtant guère en juger exactement, mais aux arbres, aux arbustes & à quelques plantes qui demeurent vertes, je pus m'en faire quelque idée.

Le docteur de Tournefort me dit qu'à chacune de ses leçons il faisoit la démonstration de cent plantes, & qu'il donnoit trente leçons dans son été. Cela forme un total de trois mille plantes, sans compter celles qui viennent dans la première & dans l'arrière-saison, qu'il n'évaluoit pas à moins d'un millier.

(1) Voir ci-dessus, page 16, note 3. Le nom est Braman.

J'ai noté particulièrement dans les serres les plantes suivantes :

Le Jasmin des Açores à fleurs blanches vient du roi de Portugal.

Le *Marum cortusif*, qui étoit en caisse depuis trente ans.

L'OEillet de Crète en arbre.

Le *Smilax* à fruit noir.

L'Iris bulbeuse à fleur jaune.

La petite Confoude à fleur de bourrache.

Le Frêne d'Amérique à fleurs.

Le *Stecas* à feuilles dentelées de Bochin.

Ce jardin est doté par le Roi & le duc d'Orléans : il possède 2,000 liv. sterl. de rentes. Cinq cents vont au premier médecin, qui en est intendant, & le reste au professeur de botanique, M. de Tournefort, & aux jardiniers en sous-ordre, avec des logemens pour eux tous.

M. Breman me dit qu'au commencement d'avril il avoit fini de semer ses couches, & qu'il avoit mis en terre deux mille espèces de graines.

De la butte de ce jardin, j'ai vu de l'autre côté de la rivière, sur la pente d'une chaîne de collines, le palais ou la maison de campagne du P. de La Chaise, confesseur du Roi. Elle est dans une belle exposition au midi, & bien boisée à droite & à gauche. C'est une demeure fort convenable pour un esprit contemplatif (1).

Le jardin du Palais-Royal est fort grand pour être au milieu de la ville. Il a deux ou trois grands bassins avec leurs jets d'eau, mais mal entretenus, & n'a rien d'élégant que ses allées couvertes & ses parterres. Il est toujours rempli de bonne compagnie.

Le jardin de l'Arsenal est beaucoup plus étendu &

(1) C'est aujourd'hui le cimetière du Père-Lachaise. (C. de R.)

mieux tenu; il a la vue des champs & donne sur les remparts : la beauté de ses promenades y attire aussi beaucoup de monde.

Plusieurs couvens ont des jardins spacieux & bien entretenus, qui sont toujours ouverts à tous les honnêtes gens : tels que celui des Chartreux, qui est d'une grande étendue & fort champêtre. Celui des Célestins, également beau & grand. Celui de Sainte-Geneviève, qui l'est aussi : sa terrasse, plantée de marronniers d'Inde, est incomparable de largeur & de longueur, & les trois ou quatre quinconces de mêmes arbres, qui la touchent au midi, donnent en été des ombrages merveilleux.

JARDINS PARTICULIERS QUE J'AI VUS A PARIS.

Hôtel d'Aumont (1). — La salle à manger donne dans la serre. Les orangers paroissent avoir souffert, & leurs feuilles étoient flétries : cette serre étoit deux fois trop grande.

Le treillage au bout du jardin étoit orné de dorures, avec un pavillon au milieu, sous lequel étoit une statue antique romaine bien conservée. Elle représentoit un jeune homme, & la forme de sa toge étoit si nette

(1) L'hôtel d'Aumont est situé rue de Jouy. Construit par Mansard, Le Brun y avait peint un plafond représentant l'*Apothéose de Romulus*. (C. de R.) — Depuis peu d'années il est devenu la Pharmacie centrale (!), après avoir été longtemps occupé par une pension (!). Les gens riches de notre époque aiment bien mieux bâtir à grands frais des maisons souvent d'un goût très-médiocre, que de sauver, en les achetant & les habitant, ces beaux hôtels du temps passé. J'ai vu dans un *Mercur* galant un souper donné par le duc d'Aumont, où parut un des premiers *surtouts* inventés par Nic. de Launay; aujourd'hui on y pile des drogues, en attendant le pétrole. Les d'Aumont avaient là leur hôtel dès le quatorzième siècle. (B. J. P.)

qu'il n'en falloit pas davantage pour démontrer l'erreur de ceux qui veulent que ce fût une espèce de plaid ou de vêtement ouvert par devant comme un manteau.

Ce treillage, qui est grand, est ouvragé avec tant de variété, qu'on le prendroit pour quelque filigrane. La peinture verte qu'on donne aux treillages ne réussit pas également partout : tantôt c'est trop jaune, tantôt d'un vert sale, tantôt encore d'un vert bleuâtre, au lieu de la belle couleur d'herbe verte qu'il faudroit. Pour l'obtenir, il faut d'abord donner une couche de jaune, & ensuite en appliquer une de vert de montagne ou d'Arménie. C'est une couleur dont nous avons en abondance en Angleterre, à Maulham-in-Craven, dans le Yorkshire.

Le grand avantage de ces treillages dans les villes, outre la beauté de leur travail, c'est de cacher le vilain aspect des murailles des maisons voisines (1).

Il y avoit dans ce jardin beaucoup de figuiers de belle venue dans des caisses carrées; & des parterres remplis de fleurs, chaque espèce à part : d'un côté les tulipes, & d'autre part les jonquilles, les anémones, les renonçules, les asphodèles, &c.

Hôtel Puffort (2). — Ce jardin est fort joli & au bout est une porte sur les Tuileries. Le berceau, ou l'allée de treillage, a soixante-dix pas de long & huit de large,

(1) Beaucoup de ces treillages ont été gravés ainsi que plusieurs jardins de Paris & des environs. Dans un volume que je possède, & qui se compose des recueils de Lepautre, de Leboutoux (rare), Perelle & Touchar, je remarque les treillages de l'hôtel de Condé (2 pl.), de Chantilly (8 pl.), de M. de Chamlay, rue du Colombier, de M. de Nicolaï à Presle, de Sceaux, de Chaville, de M. de Morstein à Montrouge, de Benferade à Arcueil, Montlouis (Père Lachaïse), M. de Montigny, &c. (B. J. P.)

(2) M. Puffort, beau-père de Colbert. Son hôtel étoit situé à peu près sur l'emplacement de la rue d'Alger. (C. de R.)

avec trois pavillons à jour jusqu'en haut. Il est tout en fer peint en vert & a coûté quinze mille livres.

Le jardinier en étoit un habile homme : il avoit en caïsse quelques belles plantes qu'on ne trouve pas ailleurs, comme de grosses touffes de romarin, la Jacobée maritime, le Marum de Syrie, &c. Les murs étoient bien garnis d'espaliers. Il n'avoit pas encore taillé ses pêchers ; & quand je lui en demandai la raison, il me dit qu'il avoit reconnu que de ne les tailler qu'après la fleur en améloroit le fruit, tandis que la méthode contraire les chargeoit trop & en gêtoit la qualité.

L'orangerie est la plus belle pièce en son genre que j'aie vue. Elle est pavée de marbre, & toute lambrissée du haut en bas en bois de chêne à la mode d'Angleterre. Je pense qu'en été, lorsque les caïsses sont sorties, elle doit servir de salle à manger.

Hôtel de Beauvilliers (1). — Rien à voir que le treillage au bout du jardin.

Hôtel de Caumartin. — Dans ce jardin, le treillage étoit fort bien fait, en forme d'arc de triomphe : la moitié en étoit occupée par une volière remplie d'oiseaux, avec une fontaine au milieu.

C'est là que je vis pour la première fois de grands vases de fonte peinte en couleur de bronze & placés sur des piédestaux.

Hôtel de Lesdiguières (2). — C'est la seule maison, à

(1) L'hôtel de Beauvilliers étoit situé rue Sainte-Avoye, presque en face la rue de Montmorency. Il avoit été construit pour le comte d'Avaux, un des négociateurs françois au congrès de Munster. L'hôtel de Caumartin, qui vient ensuite, touchoit à l'hôtel Beauvilliers. (C. de R.)

(2) L'hôtel Lesdiguières étoit situé rue de la Cerifaye, au coin du cul-de-sac qui le séparoit du petit Arsenal. Bâti sous Henri IV pour Sébastien Zamet, il appartint successivement aux familles de Lesdiguières & de

Paris; que j'aie vue tenue comme il faut & avec propreté dans toutes ses parties, jardins & le reste.

Le jardin étoit orné de plusieurs ouvrages de treillage; celui du fond étoit fort noble & avoit coûté dix mille livres; un autre en avoit coûté six mille. J'en remarquai un plus petit, & le seul que j'aie vu ainsi, tout en feuillages de fer peint en vert. Il y avoit aussi de grands vases de même sorte sur des piédestaux.

Les fontaines de ce jardin, quoique petites, étoient curieuses, ornées convenablement & d'un charmant effet quand leurs eaux jouoient.

La première cour étoit ornée de caisses d'énormes lauriers-thym; & dans les jardins il y en avoit d'autres taillés en pyramides carrées.

Une personne de qualité vint avec beaucoup de civilité me prendre dans le jardin pour me conduire dans les appartemens.

Celui de la duchesse, qu'elle avoit fait arranger elle-même tout entier, avoit un air de noblesse & d'aïfance au delà de tout ce que j'ai vu. Je remarquai dans la chambre à coucher le plus beau lustre de cristal qu'il y ait en France. Madame la duchesse en avoit acheté séparément toutes les pièces, qu'elle avoit ensuite fait monter sur ses propres dessins : il lui revenoit à douze mille écus.

Avant de quitter le jardin, on me fit visiter, dans un parterre ombragé, le tombeau d'une chatte. Une chatte de marbre noire est couchée sur un coussin de marbre blanc, dont les franges & les glands sont dorés : il est porté par un piédestal carré de marbre noir. Sur une des faces de ce marbre est écrit en lettres d'or :

CY GIST

MENINE, LA PLUS AIMABLE ET LA PLUS AIMÉE
DE TOUTES LES CHATTES.

Sur l'autre face :

Ci git une chatte jolie :
 Sa maîtresse, qui n'aima rien,
 L'aima jusques à la folie ;
 Pourquoi le dire ? On le voit bien.

Ce n'est pas là le premier exemple de cette espèce de folie : j'en ai vu en Angleterre, & l'histoire nous en fournit plus d'un autre.

Blâmez-moi d'avoir copié cette épitaphe, je le veux bien. Ce que je ne me pardonnerois pas, ce seroit d'avoir copié toutes les belles inscriptions que j'ai rencontrées de tous côtés à Paris, quoiqu'elles soient du latin le plus pur ou du françois le plus digne de Versailles, puisque vous les lirez quand vous voudrez dans la description de Paris.

Hôtel de Lorges (1). — Nous eûmes la bonne fortune, le doyen de Winchester qui m'accompagnait & moi, de trouver le maréchal (2) lui-même, qui se promenoit dans son jardin, & nous entretint avec beaucoup de civilité. Ce jardin n'étoit point terminé, & l'hôtel n'étoit pas achevé non plus ; mais ce fera un des plus beaux de Paris.

Il jouit d'une vue fort étendue sur la campagne & sur Montmartre. Au bout du jardin s'élève une terrasse de niveau avec le rempart.

Ce qui dans cette maison est commode & noblement entendu, c'est que, entre les deux cours, les carrosses traversent un portique imposant soutenu par des colonnes,

(1) Rue Saint-Augustin, entre la rue de Choiseul & la rue de la Michodière. En 1706, cet hôtel appartenait à M. de Chamillart, dont il avoit pris le nom. (C. de R.)

(2) M. de Duras, duc de Lorges, beau-père du duc de Saint-Simon. (B. J. P.)

& peuvent, des deux côtés, s'arrêter devant une marche ou deux qui conduisent aux escaliers & aux appartemens ; puis de là ils passent dans la seconde cour, qui n'est séparée du jardin que par une grille de fer, y tournent & reviennent prendre leurs maîtres qui, ainsi, ne sont jamais exposés au mauvais temps. Cette précaution est bonne ici, & elle feroit encore meilleure à Londres. Ce portique donne sur le jardin au moyen d'arcades : & l'escalier est lui-même disposé de telle sorte que de là on a la vue des jardins & celle de Montmartre.

Le maréchal eut l'obligeance de nous faire visiter son appartement particulier, car tout le reste de la maison étoit plein d'ouvriers. Nous vîmes dans sa chambre son petit lit de camp de damas rouge où il couche, & qui lui servoit également quand il commandoit sur le Rhin.

Il nous montra ses grandes fenêtres à coulisses, & la facilité avec laquelle elles montoient, descendoient & s'arrêtoient où l'on vouloit. Il avoit, nous dit-il, fait venir exprès pour cela un petit modèle d'Angleterre, car ce système n'étoit pas connu à Paris.

Il nous introduisit aussi dans une suite de cabinets ou petits appartemens à la mode angloise, retirés, joliment meublés & tenus avec beaucoup de propreté. Il en avoit sur lui les clefs, des clefs angloises, nous dit-il ; & de là nous descendîmes par des escaliers dérobés. Nous fîmes en vain tout ce que nous pûmes pour l'empêcher de nous reconduire jusqu'à notre voiture, &, après, il nous envoya un page nous demander un jour pour venir dîner avec lui.

Hôtel Le Peletier(1). — Le jardin en étoit fort bien tenu.

(1) Rue Culture-Sainte-Catherine. Bâti sur les dessins de Bulet. (C. de R.)

Au bout étoit un treillage en façon d'arc de triomphe, mais il n'étoit ni très-grand, ni bien peint : sa beauté & ses ornemens différoient beaucoup de ceux que j'avois vus jusque-là. Dans les deux niches étoient placés deux grands vases de fonte ou des pots de fleurs, & précisément en face du milieu, il y avoit un bassin dont on fit jouer les eaux pour nous. C'est une politesse que l'on fait volontiers aux étrangers.

Dans l'orangerie, il y avoit de fort grands orangers & quatre myrtes taillés en boule, les plus beaux & les plus gros que j'aie vus : il y avoit aussi en caisse de grosses touffes de marum de Syrie ; quantité de tulipes, d'anémones, de renoncules & d'autres fleurs, en planches, dans le parterre, & chaque espèce à part. Il y avoit aussi, comme dans nos jardins, des anémones & des renoncules en petits pots de terre ; mais avec de la terre fort légère. De grands & très-beaux lauriers-thym dans des caisses ; &, ce qu'il y avoit de singulier, le long d'un des murs du jardin une rangée d'arbres dont les têtes, palissées sur un treillage de fer, formoient une série d'arceaux d'un très-bon effet.

Le jardin de l'hôtel de Sully (1) n'a rien de remarquable.

Le meilleur ouvrage de treillage de fer & de bois mêlés que j'aie rencontré, est celui du jardin de feu M. de Louvois (2), jardin qui est aussi l'un des mieux tenus de tout Paris. Ce treillage, en forme d'arc de triomphe, garnit tout le fond du jardin, & il a coûté de grosses sommes d'argent. Dans le milieu, sont placées sur des piédes-

(1) Rue Saint-Antoine. Cet hôtel est encore à peu près intact, au moins à l'extérieur. (C. de R.)

(2) Rue Richelieu, sur l'emplacement actuel de la place Louvois. (C. de R.)

taux quatre statues antiques d'un grand effet & d'une rare beauté. C'est une des premières impératrices, une Diane, un Apollon, &c. Les allées sont sablées de gros gravier, mais sans être roulées : d'un côté du treillage, il y a une grande volière bien remplie d'oiseaux.

Les murs de la serre sont garnis de nattes; & de distance en distance des bassins de fer y sont suspendus en face de chaque fenêtre avec des poulies, qui permettent de les hausser ou de les baisser à volonté. Le feu qu'on y met peut bien corriger l'humidité que donnent à l'air les émanations des plantes & les chauffer suffisamment. Les couches chaudes avancent les plantes; mais un air chaud au-dessus de leurs têtes peut leur valoir autant pour leur donner de la force & les nourrir en hiver.

Le dernier jardin de particuliers que j'aie vu, quelques jours seulement avant notre départ, est celui de M. Fournier (1), & rien n'est plus joli. Au bout, il y a un noble treillage avec deux grands vases de fonte peints en bronze & dorés.

J'y vis un pommier en caisse comme on y met ailleurs des figuiers & des orangers : c'étoit un calville d'été, dont la tige n'étoit pas plus grosse que le doigt; & au premier de juin il étoit couvert de fruits.

Il y avoit nombre de pots de *Sedum pyramidal*, qui est fort à la mode aujourd'hui. Mais rien n'est d'un aussi bel effet que les giroflées rouges, doubles & panachées, que

(1) Ce doit être sans doute celui de M. Fornier & non Fournier, trésorier de France. Brice dit (1701, II, 162): « qu'il étoit très-propre & du dessin de Le Nôtre & près du couvent des Feuillants de l'Ange gardien » — rue d'Enfer. — Claude Fornier, trésorier de France depuis 1669 & l'un des présidens en 1698 (*État de la France*, 1699, p. 355), étoit seigneur de Montagny. Le treillage de M. de Montigny, cité plus haut, p. 170, note 1, feroit-il celui de M. Fornier de Montagny? (B. J. P.)

l'on multiplie avec soin, & l'on a bien raison. Il y avoit encore mille autres jolies choses que ma courte promenade dans ce jardin ne m'a pas permis de me rappeler.

Il y a à Paris un grand nombre de ces jardins particuliers qui méritent bien d'être vus; mais la saison de l'année ne favorisoit guère notre curiosité, & nous ne nous en occupâmes pas beaucoup.

CHAPITRE X.

CHATEAUX ROYAUX ET LEURS JARDINS.

JE vous ai jusqu'ici rendu un compte sommaire de ce que j'ai vu de Paris & de ses habitans, soit en public, soit chez eux. Le pays qui l'environne est rempli de jolies villes bien peuplées & de nombreux palais du Roi & des princes du sang, qu'on ne peut comparer à rien de ce que nous avons en Angleterre. J'ai peu d'envie de vous conduire plus loin, car la cour n'est guère dans mes goûts ni dans mes habitudes; cependant, comme j'ai eu la bonne fortune d'aller à Versailles, à Saint-Cloud, à Marly & à Meudon, je me hasarderai à vous dire quelque chose de ces châteaux.

Ces quatre palais & leurs jardins couvrent un territoire accidenté & peu fertile, aussi étendu que tel comté d'Angleterre. Deux d'entre eux, Meudon & Saint-Cloud, ont la vue de Paris au-dessous d'eux, mais le premier beaucoup mieux encore que le second.

Ce district pourroit s'appeler le berceau & la pépinière des Rois, car tout ce qu'il y a de plus élevé dans le sang royal y habite. Le Roi, Mgr le Dauphin & ses trois fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, Monsieur, frère du Roi, son fils le duc de Chartres & sa fille Mademoiselle. Tous ces princes sont déjà ou seront, comme

on en peut juger, beaux, grands & bien faits. L'autre branche de la maison royale de Bourbon, comme le prince de Condé, le duc de Bourbon & les princesses ses filles, le prince de Conti, sont de petite taille, mais bien faits & de jolie figure.

Je n'ai vu ni le duc du Maine ni le comte de Toulouse; mais j'ai souvent vu la princesse douairière de Conti, qui est sans contredit l'une des plus belles & des plus gracieuses femmes de France. Elle est, à mon avis, d'une ressemblance frappante avec le Roi son père tel qu'il étoit dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque je le vis pour la première fois en 1665 (1).

C'est sous le règne de ce prince qu'ont été bâtis ces quatre palais, & leurs jardins créés avec tout ce qui leur appartient.

Saint-Cloud est le plus rapproché de Paris : le château est magnifique & très-commode. La galerie & le grand salon sont supérieurement peints. Les jardins sont d'une vaste étendue : on leur donne douze ou quinze milles de tour.

Les bois naturels, au sud-ouest de la maison, sont bien ménagés & percés de grandes & de petites allées. On a tant de goût pour les arbres que, dans l'occasion, on les a laissés debout, non-seulement au milieu des allées, mais encore au milieu des escaliers de pierre qui y conduisent.

Dans d'autres parties du jardin, des allées, qui sont le plus souvent à quatre rangs d'arbres, se prolongent jusqu'à plusieurs milles de longueur. Partout vous rencontrez des bassins & des jets d'eau; mais il y a surtout une cas-

(1) Aussi sa médaille, gravée par Molart, porte-t-elle ces mots : *Solem que parentem quis negat?* (B. J. P.)

cade, que j'ai vue jouer plusieurs fois, que l'on dit la plus belle & la plus abondante qu'il y ait en France. Au milieu du grand bassin, dans le bois, j'ai vu un jet d'eau qui lance une colonne à quatre-vingt-dix pieds en l'air, d'une telle force qu'on en ressent tout autour la fraîcheur, avec de temps à autre des détonations comme d'un coup de pistolet; telle est la puissance de l'air qui la chasse dans les conduits.

Ces divers tubes qui transportent les eaux sont des cylindres de fonte par morceaux de trois pieds de long, les uns de dix, les autres de vingt pouces de diamètre, jusqu'à ce qu'ils se subdivisent, & alors ce sont des tuyaux de plomb.

M. Arlot, médecin de Madame, me fit un jour l'amitié de m'inviter à dîner à Saint-Cloud & de m'envoyer chercher dans son carrosse à Paris. Avant dîner, il me promena en voiture, car il en a le privilège, de tous côtés & partout dans les jardins, où ne manquent ni les allées, ni les promenades ornées de cyprès, de pins & de sapins taillés en pyramides. De toutes parts on rencontre des eaux jaillissantes en abondance, surtout des gerbes d'eau, qui ressemblent à une pluie qui s'élanceroit dans les airs, ce qu'on obtient au moyen d'une infinité de petits tubes.

Monsieur a acheté & mis dans ce jardin un terrain montueux qui domine tout le pays, & qui, sans doute, quand il aura été destiné par un homme du talent de M. Le Nôtre, fera l'un des lieux le plus délicieux du monde.

De la balustrade de la terrasse, la Seine & une vaste plaine terminée à l'horizon par la vue de Paris, forment une admirable perspective.

Ces immenses jardins destinés à se promener à cheval

ou en voiture nous sont inconnus en Angleterre, aussi bien que les expressions dont je viens de me servir. Nous ne voudrions pas perdre autant de pays que ces jardins en absorbent. J'y ai vu en plusieurs endroits foison de lièvres & de perdrix, & encore, à mon grand étonnement, cinq biches qui païssoient tranquillement.

L'orangerie est grande, magnifique, pavée de marbre & remplie d'énormes orangers en caisses, qu'on n'en peut sortir qu'avec des machines faites exprès; mais il n'y avoit pas autre chose que ces orangers, des lauriers-thym & des lauriers-roses. La galerie du grand appartement donne, au bout, dans cette orangerie, qui conduit elle-même à une allée montante d'une grande longueur, & suit tout du long le parterre ou jardin fleuriste dont, l'été, ces orangers sont un des ornemens. A ce dîner, je mangeai d'une incomparable compote de fleurs d'orangers, & la maîtresse de la maison eut l'obligeance de m'enseigner la manière de la préparer.

Quoiqu'il y ait là des murs élevés & propres à recevoir des espaliers, je n'en vis pourtant aucun; mais seulement des arbres verts & stériles ordinaires, palissadés après les treillages qui garnissent tous les murs. Il y a dans ce jardin quantité de cabinets, de berceaux, de pavillons, de treillages de fer & de bois peints en vert, après lesquels grimpent des chèvrefeuilles. Cent cinquante hommes sont occupés à entretenir ces jardins, & c'est une dépense annuelle de quarante mille livres.

Je dinai une autre fois avec le gouverneur du château, qui m'en fit voir à loisir tous les appartemens. J'y mangeai des perdrix rouges prises dans les environs; elles sont beaucoup plus petites que celles du Languedoc, mais bien meilleures que les grises. C'étoit au commencement d'avril, nous bûmes notre vin à la glace sans m'en aper-

cevoir, sinon au mal que cela me fit à la gorge, & bien mieux encore le lendemain; quoique ensuite cela se soit dissipé sans de graves inconvéniens. Il n'y a pas d'animal qui abuse de soi-même pour boire & manger comme le fait l'homme : tous les jours nous buvons excessivement chaud & excessivement froid; chez les autres créatures, l'instinct sert de guide; quant à nous, nous n'obéissons ni à l'instinct, ni à la raison, mais, flottant entre les deux, nous ne nous en laissons que mieux aller à ce qui doit causer notre destruction.

A la suite des appartemens de Monsieur, sont de très-jolis cabinets. Le premier où vous entrez est rempli d'une quantité d'ouvrages en cristal de roche, de coupes, d'agates disposés sur des consoles. Les murs sont couverts de glaces du haut en bas, avec, entre elles, des panneaux de laque du Japon & de peintures d'égale largeur, qui font d'un effet admirable. L'autre pièce étoit pleine de bijoux, dont beaucoup d'un grand prix. Cependant des pagodes de Siam, & d'autres objets encore que j'y vis, me parurent fort baroques.

Il y avoit une toute petite statue romaine de marbre blanc qui n'avoit pas plus de dix pouces de haut, & qui avoit coûté vingt mille écus. Une des jambes avoit un peu souffert. Elle me parut un chef-d'œuvre. C'étoit un jeune garçon tenant dans le pan de sa tunique une portée de petits chiens, avec la mère couchée à ses pieds & les yeux levés sur lui.

Je ne puis pas dire grand'chose de Meudon, parce que je ne suis entré ni dans le parc, ni dans le château. Il faudra encore quelque temps pour le porter au point de perfection où on veut le mettre, car il n'y a pas long-temps que Monseigneur le possède. La route de Paris n'est pas encore pavée; mais la situation en est admi-

nable; & l'esplanade qui est devant la maison ressemble à un vaste bastion, & a la vue de toute la campagne avec Paris à ses pieds. Les jardins sont grands; mais je les ai seulement côtoyés comme la maison elle-même.

Quant au château de Versailles, qui est à quelques milles plus loin dans un pays montueux assez semblable à Black-Heath ou à Cambridge, c'est sans contestation le palais le plus magnifique qu'il y ait en Europe : pour-tant, ce qu'on y a bâti en premier lieu, & qu'on admire fort il y a trente ans, n'est plus du goût présent; aussi le Roi se propose-t-il de reconstruire ce qu'on blâme. Il est élevé sur le sol le plus ingrat, sans terre & sans eau; mais il y a conduit de l'eau en abondance & a amené le sol à être fertile.

Il y a des livres qui décrivent ce fameux palais dans tous ses détails, & j'y renvoie mon lecteur. La route qui y mène est neuve, & il a fallu en certains endroits trancher les montagnes à une profondeur de quarante pieds, de façon que vous le voyez en perspective à plus d'un mille de distance. Il se présente à vous au fond de trois cours qu'il embrasse, & qui vont en se rétrécissant successivement, ce qui est un défaut : on a, dit-on, dessein de jeter tout cela par terre & de le remplacer par une noble & grande cour carrée du même ordre d'architecture que la superbe façade qui donne sur les jardins. Ses toits & leurs dorures sont dans la vue un effet merveilleux. L'esplanade sur les jardins & les parterres est la chose du monde la plus imposante. Elle est immense avec un très-grand bassin au milieu, dont les bords de marbre blanc sont ornés de vases de bronze d'un travail incomparable & de statues couchées, aussi de bronze, & de la main des meilleurs maîtres. Je n'en finirois pas si je voulois raconter tout ce qu'il y a dans ces jardins de statues de marbre,

de vases de bronze & de marbre, de fontaines, & décrire ces larges canaux qui, tels que des mers, partent du fond des jardins pour aller aussi loin que l'œil pourroit les suivre.

En un mot, ces jardins sont une province entière définie en allées, en promenades, en fontaines, en canaux, & de toute part ornée des chefs-d'œuvre de l'art ancien & moderne.

Le 17 mai, on fit jouer les eaux pour le plaisir des gentilshommes anglois : les figures qu'elles tracent dans les airs en s'y élançant sont diversifiées à l'infini. Le *Théâtre* (1) & l'*Arc de triomphe* (2) sont les morceaux les plus fameux. Mais dans le bosquet à gauche vous avez les fables d'Ésope mises en action, dans autant de fontaines que vous rencontrez çà & là dans les allées d'un labyrinthe (3). C'est en quelque sorte un commentaire *ad usum Delphini*. Il est amusant de voir le hibou arrosé par tous les autres oiseaux, la guenon ferrant son petit finge dans ses bras si tendrement qu'elle lui fait rendre l'eau à pleine gorge, &c.

L'orangerie répond en grandeur à tout le reste. C'est un prodigieux carré long de voûtes souterraines, telles que les nefs d'autant d'églises réunies ensemble, toutes en pierre de taille d'un travail exquis, bien éclairées &

(1) Le *Théâtre d'Eau* fut détruit en 1775. Il occupoit l'emplacement du *Rond vert* actuel. (C. de R.)

(2) L'*Arc de triomphe* a été détruit par Louis XV. Il étoit placé entre l'*Allée d'Eau* & le mur des Réservoirs. Il n'en reste plus qu'un groupe en plomb, représentant *la France triomphante*, par Tuby & Coyzevox. (C. de R.)

(3) Le *Labyrinthe* se composoit de trente-neuf bassins en rocailles, ornés de figures d'animaux en plomb coloriées au naturel & représentant les fables d'Ésope. Il fut supprimé en 1775 & replanté sous le nom de *Bosquet de la Reine*, qu'il porte encore aujourd'hui. (C. de R.)

exposées au soleil du midi. Il y a trois mille caisses, dont deux mille font d'orangers aussi gros pour plusieurs centaines d'entre eux qu'ils pourroient venir dans leur pays. Aussi dit-on qu'on en garde là quelques-uns qui datent de François I.

On n'a pas jugé convenable cette année de les sortir avant la fin de mai ; & en effet les lauriers-roses, les lentisques & autres arbrustes avoient souffert misérablement.

Au potager, qui fait partie de ces jardins, & qui a aussi sa magnificence, il y a sept cents caisses de figuiers, sans parler des espaliers d'autres fruits. Ceci, & d'autres exemples à Paris, me font voir qu'ici l'on aime beaucoup les figues.

J'ai remarqué une quantité considérable de pots de faïence pleins de lauriers d'Alexandrie à petites feuilles, de telaspi blanc, de giroflées, de sedum pyramidal. Nous n'avons pas encore, que je sache, introduit ce genre d'ornement dans nos jardins. ¶

Le 15 de mai, Mylord ambassadeur alla à Marly, où les eaux jouèrent pour son divertissement.

Je dois dire que c'est l'un des lieux les plus agréables que j'aie vus ou que je croie qu'il y ait en Europe. Le château est au fond & dans la portion la plus élevée d'une vallée profonde formée par des collines boisées. Cette vallée, fermée derrière le château, s'abaisse par degrés en s'élargissant de plus en plus, & laisse se déployer devant vous la vue d'une vaste plaine & de la Seine qui s'y promène.

Marly est un pavillon carré élevé de plusieurs marches & en terrasse tout autour. Les quatre faces sont semblables : les portes donnent de même façon sur le jardin. Au centre, & éclairé par un dôme, est un salon octogone sur lequel s'ouvrent tous les appartemens, qui sont tous des

pièces d'apparat. Au-dessus, sont douze logemens avec une galerie étroite qui les dessert. On voit dans les pièces du rez-de-chaussée, & particulièrement dans le salon, des tables de marbre ou plutôt d'agate d'une largeur extraordinaire (elles ont au moins six pieds), qui égalent en beauté les plus belles que je sache. Elles sont veinées comme du bois & de couleur d'ambre : ce sont là les merveilleux effets de la pétrification. J'ai vu de grands blocs de cette même pierre dans les roches du Dropping-Well à Knaresborough en Yorkshire : j'ai oublié de m'informer d'où venoient celles de Marly.

Dans l'une des salles du rez-de-chaussée, il y avoit une balustrade dorée & semi-circulaire, qui en fermoit le haut bout. Derrière ce balustre, des rayons dorés étoient pleins de la plus belle porcelaine de la Chine. La grille s'ouvroit aux deux bouts, & dans son enceinte l'ambassadeur & sa suite furent servis, de la façon la plus obligeante, de chocolat, de thé & de café. Plusieurs seigneurs françois & d'autres gentilshommes étoient chargés de leur tenir compagnie.

Les deux façades latérales du château ont en perspective deux allées percées dans les bois, & pavées pour servir d'avenues à la maison, vers laquelle on arrive de chaque côté en descendant.

A droite & à gauche de la vallée, sous les bois, sont alignés de chaque côté six pavillons carrés ou palais plus petits, mais de la même forme & de la même beauté que le palais principal : ils sont à distance égale les uns des autres, & elle est assez grande ; elle est de cinq cents pas. Les six à droite du jardin sont pour les hommes, les six à gauche pour les femmes de qualité que, toutes les semaines, sur une liste qui lui est présentée, le Roi désigne pour l'accompagner & jouir de cette retraite hors

de la cour, si je puis dire ainsi. Devant ces pavillons & entre eux, il y a les allées & les promenades les plus jolies qu'on puisse imaginer avec des fontaines & toutes les décorations que puissent fournir les fleurs & les treillages. Par exemple, des tulipes de choix dans de larges planches de mille pas de long, déployant de toutes parts leurs beautés dans ce vaste jardin, étoient bien un spectacle fait pour frapper d'étonnement. Je ne pus m'empêcher de dire au duc de Villeroy, qui vouloit bien m'accompagner dans ma promenade, qu'à coup sûr tous les jardins de France avoient voulu contribuer à cette profusion de fleurs. Ce mot fut si bien pris, que M. le maréchal son père quitta le groupe où il étoit pour venir m'embrasser, & m'entretenir ensuite d'une façon aussi obligeante que familière.

La cascade, qui du fond de la vallée tombe en face de la maison, est d'une forme nouvelle & singulière & de l'invention du Roi, comme, au reste, tous ces jardins. Du côté du château qui lui fait face, on croiroit que c'est une grande rivière qui glisse paisiblement du haut de la colline; mais quand j'en approchai, je vis que c'étoient cinquante-deux grands bassins carrés, peu profonds, étagés successivement, à angles droits, non pas en pente, mais se déversant de l'un dans l'autre.

Il y a dans le jardin une grande quantité de fontaines bien ornées, avec toutes sortes de jets d'eau. Il y a des gerbes d'une forme rare avec un cercle formé d'un grand nombre de gros tuyaux, d'au moins deux pieds de diamètre, qui, lorsqu'ils jouent, donnent l'idée d'une énorme colonne d'eau. Un jet d'eau au fond du jardin peut, nous dit-on, s'élever à cent vingt pieds; car, de cinquante fontaines & plus, nous ne vîmes jouer que celles des allées latérales. La plupart des grands bassins

du milieu étoient à sec & en réparation. Toute cette eau est amenée par une étonnante machine de l'invention de deux Liégeois : elle la prend dans la Seine & la fait monter à cinq cent soixante pieds, au sommet du château d'eau. Chaque coup de pompe en amène cinq cents pouces, au moyen de quatorze roues de trente-deux pieds de diamètre, qui plongent dans la rivière & sont mises en mouvement par elle jour & nuit (1).

Cette invention est la même qu'on emploie dans les mines de charbon de Liège, aux Pays-Bas, en sorte que de voir cette machine avec tous ses cylindres de fonte à nu, au-dessus du sol, & courant jusqu'au haut d'une grande montagne, nous donne l'idée d'une mine de charbon retournée à l'envers.

L'arbre dont on se sert le plus ici, c'est le charme, qui fait des arcades, des berceaux qu'on taille en boule, &c., qu'on tient en haies de deux pieds de haut, & qui taillées bien unies, font la plus jolie chose qu'on puisse voir en ce genre. J'en ai vu de douze pieds d'épaisseur qui, dans ce climat sec & infertile, suppléaient au coup d'œil des pièces de gazon.

Assurément, le Roi qui se plaît à planter & à tailler ses arbres de ses propres mains, est très-louable de ne pas employer d'autres arbres que ceux que lui donnent les bois voisins : aussi est-il admirable de voir tout d'un coup des charmilles de la plus belle venue qui n'ont que dix-huit mois de plantation.

Dès que ce font là les goûts de ce grand roi, il devroit, à mesure qu'il vieillit, imaginer de se transplanter lui-même dans un climat plus chaud, & il en possède un, dans

(1) En 1835, deux de ces quatorze roues fonctionnoient encore. Elles ont disparu vers 1843. (C. C. de R.)

le Languedoc, aussi parfait qu'il y en ait sous le soleil, de la même façon qu'il fait avec ses terres pour ses arbres méridionaux. Cet exemple seul, ce me semble, devroit suffire à le convaincre de la nécessité qu'il y a de soigner la nature en décadence, & lui apprendre qu'un air doux & tiède le protège mieux que des vêtemens ou qu'un ample foyer. Quelles merveilles ses trésors & sa passion pour les jardins ne créeroient-ils pas dans une pareille contrée!

Le premier bois venu en Languedoc donneroit des lauriers & des myrtes pour les charmillés; le lentisque, la phylarée y sont aussi communs que dans nos climats l'épine & le noisetier. Pour les berceaux & les treillages, vous auriez le jasmin. Le ciste, le romarin & une centaine d'autres arbrustes odoriférans, qui croissent partout dans les champs, garniroient vos vases. Les cyprès y viennent d'eux-mêmes à des soixante & des cent pieds de haut, comme autant de tours : cet arbre se taille à volonté & feroit les plus belles allées imaginables. Le sol y est excellent, & les champs y sont tout naturellement soit des parterres de fleurs, soit des potagers. Les vignobles sont de vrais vergers; & les fruits que nous ne nous procurons qu'avec le plus de soin en sont le produit le plus vulgaire : ce sont les figues, les raisins de toute espèce, les abricots, les pêches, les prunes, les jujubes, ces belles cerises si délicieuses; &, quoiqu'on ait voulu prétendre le contraire, les pommes & les poires y sont, en outre de l'excellent climat, bien meilleures que chez nous en Angleterre, ou dans quelque autre province de France que ce soit.

Que feroit-ce pour un aussi grand roi de faire une route de Marly à Montpellier ou, si je pouvois choisir, jusqu'à Pézenas, qui est au fond d'une vallée bien arrosée

qu'enferment des collines parfumées? Lahore & Agra, que le Grand-Mogol a réunis ainsi, sont bien à une distance double. Ceci éterniserait son nom beaucoup plus sûrement qu'aucun palais qu'il ait encore bâti, & lui donnerait de la fanté pour sa vieillesse. Les jardins des Hépérides, les labyrinthes de Crète, si vantés dans l'histoire, ne seroient rien auprès des merveilles qu'on seroit en droit d'attendre de son goût & de son génie. Car, outre les productions naturelles de la contrée, ce climat peut être amené, avec peu de soin & de dépense, à donner les richesses végétales des deux Indes. A ce bout du monde où nous sommes, au contraire, notre labeur est vain : nous cherchons à nous créer un plaisir qui est mort & évanoui avant que nous n'en puissions jouir. Les joies de l'été se montrent à nous, il est vrai, pour quelques instans, mais aussitôt nous retombons dans un long & pénible hiver. Mais nous aimons les lieux auxquels nous sommes habitués, où nous sommes nés. L'homme, à vrai dire, est un animal autant que n'importe quel quadrupède ; & nombre de ses actes ne s'expliqueront que par la puissance de l'instinct, nonobstant les principes qu'auront déposés par-dessus les mœurs & l'éducation.

Il n'est pas aisé de se lasser du plaisir de voir. Cependant, après deux ou trois heures de promenade dans un si grand & si beau jardin, je fus forcé de rester en arrière de la compagnie, & bien aisé de rentrer au château pour aller me rafraîchir auprès de la belle balustrade dorée, où je trouvais, nous attendant, quelques officiers de la maison du Roi, & d'autres gentilshommes qui avoient fait plusieurs campagnes en Flandre. J'avoue qu'un verre de bon vin de Bourgogne me convenoit beaucoup mieux que toutes ces sottes liqueurs de l'Inde : je ne laissois pas de savoir que c'étoit contre la sainteté du lieu, mais

avec un étranger on passa aisément par là-dessus. Étant seul avec ces gentilshommes, nous nous mîmes à causer des Anglois & du Roi : ces messieurs me dirent de bon cœur que mes compatriotes étoient bien braves, & qu'ils voyoient depuis la paix qu'ils étoient aussi civils & bien élevés que braves; qu'il n'y avoit personne qui eût plu au Roi & à la cour comme les Anglois : qu'ils étoient curieux de tout ce qu'il y avoit de bien & favoient le rechercher. On remarquoit une grande différence entre eux & les gens des autres nations, qui ne favoient que regarder avec un étonnement stupide, ou bien courir sans faire attention à rien & affecter des airs de mépris, tandis que les Anglois apprécioient ce qui en valoit la peine, & favoient en juger avec discernement; aussi le Roi se plaisoit-il à ce qu'on leur fît tout voir en détail. Ils terminèrent ce discours par de grands éloges du roi Guillaume.

Quant à leur propre prince, on peut imaginer qu'ils ne tarissoient pas sur ses louanges. Sa retraite à Marly, me dirent-ils, étoit motivée surtout par sa santé; il quittoit Versailles tous les mardis soirs avec une compagnie choisie de seigneurs & de dames, & n'y rentroit pas avant le samedi soir : quelquefois ces voyages étoient interrompus pendant huit ou dix jours, en sorte qu'il passoit à peu près la moitié de son temps en repos à Marly. C'étoit, continuoient-ils, le prince du monde le plus affable, jamais de mauvaise humeur, d'une conversation gaie & ouverte quand il le vouloit, d'un accès facile & qui n'avoit jamais renvoyé personne mécontent; un maître de la plus grande générosité, dont il y avoit des exemples par milliers; il n'étoit de mérite d'aucune sorte qu'il ne récompensât avec promptitude & libéralité, ayant toujours soin depuis quelques années d'avancer les gens de vertu,

tandis que, d'un autre côté, il n'épargnoit jamais les rebelles & les indisciplinés. Il n'y avoit pas moyen de gouverner son peuple avec moins de sévérité & de rigueur : les taxes établies étoient nécessaires au soutien de l'État ; il n'aimoit ni le sang ni la persécution ; mais l'art de gouverner avoit des règles diverses, selon le climat & le caractère du peuple auquel il falloit les appliquer. Sa grande sagesse n'avoit jamais mieux paru qu'à la façon dont il avoit toujours su conserver la dignité qui convient à la couronne au milieu de ses troupes, des convertis, de sa cour & de sa nombreuse famille ; tandis que la grandeur de son esprit & sa magnificence se déployoient dans les palais qu'il avoit élevés. Tels furent à peu près les discours que me tinrent ces gentilshommes.

Rentré à Paris, j'allai voir la pépinière royale au faubourg Saint-Honoré (1) : j'y trouvai son directeur, M. Morley, un des huissiers de la chambre du Roi.

Comme tout le reste de ses compatriotes, il me reçut avec beaucoup de civilité, & me montra un calendrier de plantes à fleurir pour tout le cours de l'année : c'étoit, me dit-il, le premier qu'on eût fait. En France, peut-être ; mais pour nous, nous avons de ces calendriers de fruits & de fleurs pour tous les mois depuis plus de trente ans, grâce à M. Evelyn (2).

(1) M. Noël de Morlaix, qui est au jardin de la pépinière du Roule, établie en 1670, est directeur des plants d'arbres des maisons royales & huissier de la chambre du Roy (de service au quartier d'octobre). *État de la France*, 1699, tome I, pages 162 & 330. (B. J. P.)

(2) *Kalendarium hortense*, ou l'almanach du jardinier, indiquant ce qu'il faut faire, mois par mois, durant toute l'année ; & donnant la date à laquelle doivent paroître les fleurs & les fruits. (Par John EVELYN, esq. F. R. S.)

Cet ouvrage, que ne mentionne ni la Biographie britannique, ni Haller dans sa bibliothèque botanique, étoit à sa dixième édition en 1706 ;

Cette pépinière, close de grands murs, est immense comme elle doit être pour suffire à l'entretien des jardins du Roi. Il y a des arpens entiers de pins, de cyprès, d'ifs; des couches de giroflées, d'oignons de toute sorte, tels que tulipes, asphodèles, crocus, &c.; aussi je n'ai pas eu de peine à le croire quand il m'assura que, rien que pour Marly, il avoit en quatre ans envoyé dix-huit millions de tulipes & d'autres fleurs à oignon, dont il vouloit me faire voir les mémoires. Il me dit en outre que pour Trianon, maison de plaissance dans le parc de Versailles, & pour renouveler tous les quinze jours les pots de fleurs de ses parterres, il ne lui falloit pas moins de quatre-vingt-douze mille pots.

Quinze jours aussi lui suffisoient pour planter & garnir tel nouveau jardin qu'il plairoit au Roi de faire.

Outre les plantes qu'on trouve partout, je vis là quantité de pots de stécas citrine à larges feuilles, en bon état, & une espèce de cotile qui avoit une fleur approchant du tournesol, qui se multiplioit d'éclats, & à laquelle il donnoit le nom d'amaroutre (amaranthe?).

On a joint à cette pépinière plusieurs serres pour les plantes délicates; & entre autres une fort grande, que j'appellerois volontiers l'infirmerie des orangers. On les apporte de Gênes par mer, & on les dépose là pour les refaire. J'en vis sortir & mettre en plein air le jour où j'y étois allé, c'est-à-dire le 22 mai v. s., trois cents pieds aussi gros que ma cuisse; mais après plus de dix & pour quelques-uns de dix-sept ans de soins, ils n'avoient pas

la première édition est de 1664, la deuxième de 1679. Le plan en étoit si bien entendu, que toutes les améliorations successives n'y ont presque rien changé, & qu'il est encore la base de tous les manuels d'horticulture. (Henning.)

encore rattrapé des têtes assez décentes pour pouvoir paroître à la cour. C'est qu'on est souvent obligé, pour les empêcher de mourir après leur voyage, de tout couper, tête & racines.

Il faut bien le dire, après tout, cette magnificence, cette quantité de palais & de jardins sont encore ce qu'il y a de mieux dans un gouvernement arbitraire. Si l'on ne faisoit pas ces dépenses en temps de paix, quelle ne feroit pas la richesse de ce roi & la pauvreté de ses sujets. Tous les trois ans, dit-on, & quelques-uns prétendent que c'est plus souvent, toute la fortune (1) de la nation passe par ses coffres; c'est donc une nécessité que des dépenses aussi extravagantes & aussi incroyables la remettent en circulation dans les mains du peuple.

Mais quand ces richesses & cette puissance sans bornes sont employées au trouble & à la destruction de l'humanité, c'est terrible; & cependant ce n'est pas non plus sans son utilité. A l'école de ce grand roi, toute l'Europe avec nous a fait de puissans progrès dans l'art de la guerre; en sorte que durant ces douze dernières années l'Europe a été de force à tenir tête, & de reste, au Grand-Turc; & nous, nous avons pu le faire de même avec la France. Les quarante millions sterling que cette guerre aura coûté à l'Angleterre, quand tout sera payé, ne sont pas mal employés, ne fût-ce que pour nous avoir enseigné de tout point la théorie & la pratique de la guerre, & nous avoir mis à cet égard sur le même pied que nos voisins.

Polybe remarque des Romains que toutes les fois que leurs ennemis avoient quelque arme préférable aux

(1) Lister veut sans doute dire le revenu annuel, & c'est encore très-exagéré. (B. J. P.)

leurs, ils se hâtoient de l'adopter. Cette docilité leur valut l'empire du monde. Ces despotes d'Orient, au contraire, méprisent tout enseignement, & seront par conséquent obligés de se soumettre à la valeur savante de l'Europe. Je le répète, les résultats du gouvernement arbitraire, tant en paix qu'en guerre, sont faits pour nous frapper de stupeur.

Les empereurs romains, maîtres absolus de leur peuple, laissèrent bien loin derrière eux la république pour la magnificence des édifices publics & privés. Rome, qu'Auguste avoit trouvée de brique, étoit de marbre à sa mort. Néron la brûla, la rebâtit & se construisit un palais, la Maison dorée, qui à lui seul étoit toute une ville. Vespasien & Titus élevèrent des amphithéâtres & des thermes qui surpassèrent de beaucoup tout ce qu'on peut voir aujourd'hui sur la face de la terre. Dans l'un de ces théâtres, cent vingt mille personnes pouvoient voir & entendre le spectacle, & être assis plus à l'aise que dans aucun des nôtres. Adrien visita presque toutes les parties du monde civilisé, tout exprès pour y bâtir des villes. Trajan a laissé son nom sur chaque mur qu'il a restauré ou construit : sa colonne, son pont sur le Danube sont des témoins prodigieux de ses dépenses.

Les rois d'Égypte réduisirent leur nation tout entière en esclavage pour s'élever des monumens qui sont encore aujourd'hui la merveille du monde, les obélisques & les pyramides.

Les empereurs de la Chine & ceux du Japon ont su faire de ces immenses constructions bien au delà de ce qu'ont jamais fait les Européens, telles que le mur de la Chine, leurs canaux, leurs écluses, leurs ponts. Au Japon, c'est aussi sur une échelle d'une incroyable grandeur qu'on a travaillé.

De ces effets du despotisme nous en retrouvons des exemples jusque dans ces deux empires américains, celui du Mexique & celui du Pérou. Dans ce dernier, la nature de ce pouvoir arriva jusqu'à vaincre en quelque sorte des impossibilités, sans art, sans outils, sans science.

La forteresse de Cuzco étoit un chef-d'œuvre où on voyoit assises sur assises de pierres que nos machines échoueroient à transporter ou à soulever, que nos outils ne sauroient mieux polir, mieux adapter les unes aux autres. Un pays presque aussi grand que toute l'Europe, changé en jardin & mieux cultivé que Versailles, avec des travaux hydrauliques pour arroser & fertiliser des milliers de lieues carrées où jamais il ne pleut. C'est le seul despotisme appliqué au bien de l'humanité dont l'histoire ait gardé le souvenir, quand elle nous montre ces routes, ces magasins de nourriture & de vêtemens qui servoient de guides aux voyageurs & leur indiquoient les distances : enfin, tout un empire consacré au service & à l'utilité de ses habitans.

Quant aux Turcs, aux Persans, aux Mogols, l'empire tout entier ne sert qu'aux plaisirs d'un seul homme, & dans ses folies la tyrannie elle-même seroit tentée de ne se plus reconnoître.

Je serois bien fâché de voir en Angleterre de ces merveilles à pareil prix. Dans notre heureuse île, nous avons des palais & des jardins, tels qu'il les faut pour le plaisir & la santé de l'homme ; & ce qu'ils n'ont pas en magnificence ils le gagnent en bonne tenue. On ne sait à Paris ni ce que c'est qu'une allée sablée ni qu'un rouleau. Les Tuileries, quand il pleut, sont fermées, & on marche ensuite dans la boue pendant je ne sais combien de jours. Les gazons ou les boulingrins, comme on les appelle à Paris, sont aussi mal tenus : on les fauche, puis on les

bat avec des hies plates, comme on le fait pour les allées. Ceci me remet en mémoire ce que j'ai vu dans le jardin du prince de Condé, à Paris : le bassin d'une des fontaines étoit encadré dans une bande de gazon d'environ quatre pieds de large : pour le tenir court & le faire pousser en même temps plus ferré, le jardinier y avoit attaché à égales distances deux agneaux noirs & deux chevreaux blancs qui païssoient dessus. Quel qu'en fût le résultat, je trouvai cette invention fort jolie, & ces petits animaux étoient un ornement qui valoit le gazon.

Toutes les estampes & tous les portraits que l'on a faits du Roi dans ces dernières années lui donnent l'air fort vieux; & c'est à tort, à mon avis. Il a le visage plein, il est frais, il a un air de santé & boit & mange d'un bon appétit, comme je l'ai vu de mes yeux. Certainement c'est lui faire tort. Peut-être est-ce une flatterie adressée au Dauphin. Peut-être est-ce encore quelque chose de pis. C'est le compliment le plus bas dont les François aient pu se rendre coupables envers Monseigneur; & c'est dans un tout autre sens que parlent maintes inscriptions dont Paris est rempli. Voyez plutôt la description de Paris où on les a recueillies. Les Romains sous Auguste, le premier qui ait été leur maître absolu comme ce roi l'est de son peuple, s'exprimoient avec bien plus de délicatesse quand ils s'écrioient :

De nostris annis tibi Jupiter augeat annos !

Quoi qu'il en soit, le Roi ne paroît plus aimer Versailles comme il faisoit : il pense que l'air n'y vaut rien. Tous les mardis, comme je l'ai déjà dit, il en sort pour aller à Marly, à Meudon, quelquefois au Trianon, qui n'est qu'au bout des jardins, & il n'y rentre que le samedi soir : puis il y a les grands voyages à Fontainebleau. Je

m'étonne que personne ne le fasse songer à ce paradis de la France, le Languedoc, où il pourroit aisément aller en quatre jours, au train que vont les rois quand ils voyagent. Je tins ce discours à Versailles à la table d'un des introducteurs des ambassadeurs, mais il fut fort éloigné de le goûter; c'étoit trop contre l'intérêt de tous les gens établis à la cour; peu importoit ensuite ce qui adviendrait de la santé du Roi. Aureng-Zeb, l'histoire me fournit cet exemple, approchant de la cinquantaine, tomba grièvement malade, & languit longtemps à Lahore; je ne fais qui de sa cour lui conseilla d'aller à plus de trois cents lieues de là, dans sa province de Cachemire, un pays doux & tempéré : il suivit ce conseil, y guérit, & atteignit l'âge de cent ans (1).

Aujourd'hui le Roi ne joue plus, mais se contente de regarder les joueurs : autrefois il aimoit le jeu, & y a perdu de grosses sommes. M. S. (2) lui a escroqué près d'un million de livres à la basset, au moyen de cartes falsifiées. Il lui en a coûté de la prison & quelques années de bannissement.

Avant de laisser là les jardins & la campagne, je veux ajouter quelques remarques sur des objets nouveaux pour moi.

(1) D. Francisco de Mello, ambassadeur de Portugal en Angleterre, me disoit qu'il arrivoit souvent dans son pays que des hommes usés de vieillesse ou autrement, au point de pouvoir à peine se flatter d'un an ou deux d'existence, prenoient le parti de s'en aller au Brésil, où ils reprenoient leurs forces jusqu'à vivre encore des vingt ou trente ans. Étoit-ce un effet de l'air ou des fruits de ce pays? Devoient-ils cette espèce de résurrection à leur rapprochement du soleil qui suppléoit à la chaleur vitale qui alloit leur manquer? Je ne fais. Je ne fais pas davantage si cette prolongation de la vieillesse mérite qu'on prenne tant de peine pour l'obtenir. — Le jeu peut-être n'en vaut pas la chandelle. (Sir W. Temple, *De la santé & de la prolongation de l'existence.*) (Henning.)

(2) Sans doute le marquis de Saillac, de la maison de Lodève. (B. J. P.)

Il y a dans les jardins de Paris un grand nombre d'abricotiers en plein vent, mais on les tient bas & ils donnent beaucoup.

Du fruit on fait des conferves que je mets au-dessus de toutes leurs autres confitures. On les coupe par tranches minces, & on ôte les noyaux. Nous les y laissons quelquefois en faisant cuire le fruit dans son entier; mais cela le gâte & finit par amener de la fermentation. Quant à l'amande des noyaux, on la met ici dans de l'eau-de-vie pour en faire de la liqueur. Au commencement d'avril, il y avoit foison d'asperges, mais elles étoient souvent si amères, à mon goût du moins, qu'il n'y avoit pas grand plaisir à en manger. Il est sûr que sous ce rapport elles valent beaucoup moins que celles que nous avons en Angleterre. Elles me rappellent l'asperge sauvage qui vient en abondance sur le bord de la mer dans le comté de Lincoln : elle est très-jolie, mais il n'y a pas de culture qui ait pu la rendre mangeable. J'imagine que l'asperge reprend quelque chose de sa force première dans un climat plus chaud, car ce n'est qu'en dégénéralant qu'elle a pris de la douceur. Pour en avoir de bonnes à Paris, il faudroit renouveler la graine en Angleterre ou en Hollande.

L'asperge sauvage de Languedoc est une autre plante nommée *Corruda*.

Je me suis fait apporter de Languedoc, par le coche de Clermont, une cinquantaine de pieds de vigne précoce, que j'ai donnés à M. London, jardinier de notre roi d'Angleterre, pour Mylord ambassadeur. C'est un raisin blanc, à peau très-mince & transparent comme une goutte d'eau. Il mûrit ordinairement en juillet à Montpellier, où on l'appelle *Des Unies*? Il y a aussi à Paris, au jardin du Roi, des raisins précoces, à ce que m'a dit

M. de Tournefort; mais est-ce le même que celui dont je viens de parler, je l'ignore.

J'ai parlé de figuiers que l'on tient en caisse : il y a une autre manière de les conserver quand ils sont en pleine terre : c'est de les envelopper de paille de la tête aux pieds, & pour le faire plus commodément, on les place d'ordinaire auprès des murs, quoique on ne laisse pas d'en user de même avec ceux de ces arbres qui seroient au milieu du parterre. On ne les découvre pas avant la mi-mai.

Les arbres étrangers que l'on aime le mieux ici pour les allées & pour avoir de l'ombre dans les cours, ce sont les marronniers d'Inde, dont il y a des quantités innombrables, car ils viennent seuls. L'acacia robinier est aussi fort commun : on en fait de jolies allées ou bien on le taille en boule; mais ses feuilles poussent tard, & à la fin de mai à peine étoient-ils verts.

Le 25 mai, quand j'allai prendre congé de M. Vaillant, je le trouvai dans son parterre. Il me montra en pleine fleur une planche de renoncules qu'il avoit reçues de Constantinople il n'y avoit que deux ans. Elles étoient belles & rares, au moins y en avoit-il que je n'avois jamais vues, telles que des blanc-pur, des blanches & vertes, blanc panaché de couleur de chair, couleur de chair pure, roses, couleur de chair panachées, &c.

Il en avoit vendu de celles que je viens d'énumérer une pistole la griffe, & il espéroit au bout d'un an ou deux en être mieux monté, de façon à les vendre à meilleur marché. J'en ai vu ensuite de celles-là à la pépinière royale & chez M. Lefebvre, le marchand de graines, mais elles venoient de chez M. Vaillant.

J'ai aussi remarqué chez lui des berceaux en fer au-dessus de ses couches : ils sont mobiles & se peuvent

hauffer & baiffer comme le veulent les fleurs qu'ils doivent protéger. Ceci, à mon sens, est bien préférable à toutes ces inventions de couvercles de bois; & avec de grosses toiles ou des nattes ils feroient une espèce de serre portative pour des plantes peu délicates.

J'avois vu, dès le 9 mai, le jardin fleuriste de M. Le-febvre. Ses tulipes étoient dans toute leur beauté, & il en avoit en effet une grande & belle collection. Il en avoit beaucoup de panachées & d'une grande variété. Il me dit que dans ses tulipes de semis & d'une seule couleur, rouges, jaunes, &c., il en paroissoit tous les ans quelqu'une de panachée; si elle l'étoit parfaitement, c'est-à-dire sur chacun de ses pétales, il étoit fort douteux qu'elle se soutînt ainsi, & que l'année suivante elle ne retombât point dans sa couleur primitive; mais au contraire, si elle travailloit, c'est-à-dire si les panachures n'étoient que partielles & ne se trouvoient pas du premier coup sur les six pétales, il y avoit lieu d'espérer qu'elles iroient en s'améliorant.

Quoique je n'eusse pas envie de descendre dans les carrières, qui sont comme nos mines en forme de puits, d'où l'on monte les pierres avec de grandes roues afin de ménager le terrain, je ne laissai pas d'aller voir celles de Vanves, à un peu plus d'une lieue de Paris. C'est une chaîne de collines qui côtoie l'Observatoire, & c'est dans le flanc de la montagne, comme cela a lieu chez nous, que la carrière est ouverte. J'y remarquai deux ou trois bancs de pierre de deux ou trois pieds d'épaisseur chacun, presque entièrement formés de coquilles, ou de pierres en forme de coquilles. L'une des plus remarquables pour la grosseur de ces pierres-coquilles étoit un buccin long & lisse, dont les nombreuses spirales alloient en s'effilant. J'en mesurai dont la première spirale étoit

de huit pouces de diamètre ; & fans en voir le bout, en me réglant sur d'autres que je voyois entiers & sur leurs proportions, celui-là devoit avoir au moins un pied de long. Il n'y a, dans aucune de nos mers, de buccin qui atteigne au quart de cette grosseur. Il y en a beaucoup de la sorte dans ces carrières ; de même, d'autres pierres turbinées semblables à quelques coquilles musicales des Indes occidentales dont le genre manque absolument dans nos mers d'Europe. Ces bancs de pierre mêlée de corps en formes de coquillages, sont entremêlés dans la carrière avec d'autres bancs où il ne s'en rencontre point.

Les gens à imagination peuvent en penser ce qu'ils voudront ; quant à moi, jusqu'à ce que l'histoire naturelle & surtout celle des minéraux & des fossiles ait été l'objet de recherches plus profondes & plus exactes, je me tiens pour assuré que tous raisonnemens seront en pure perte. C'est dans les ténèbres que triomphe l'impudence, comme dans ce sujet-ci. On ne se borne pas à émettre son avis, on veut insulter quiconque ne l'adopte pas. Il en est de même pour les eaux minérales ; que d'écrivains n'ont pas voulu s'en mêler sans avoir la moindre notion des fossiles !

Je ne fais si ce que je vais dire vaut la peine d'être noté, mais cela montre le goût des François : dans quelques petites villes auprès de Paris, le mur de l'église, en se rapprochant du toit, avoit une bande de peinture noire large de deux pieds, qui entourait tout l'édifice comme une ceinture, & de distance en distance, à intervalles réguliers, les armes du seigneur qui venoit de mourir y étoient peintes (1).

(1) Il ne s'agit ici ni du bon ni du mauvais goût des François, mais tout simplement de l'exercice d'un droit honorifique qu'avoient les

Je terminerai mon récit par mes observations sur le climat de Paris & son état sanitaire & médical.

seigneurs patrons fondateurs, ou les seigneurs hauts-justiciers dans les églises de leur fondation ou de leur juridiction.

On doubloit les litres pour les seigneurs titrés ou qui avoient quelque grande dignité, & pour le Roi on les triplait. Quelquefois il y avoit double litre avec des armoiries diverses : c'étoit lorsque le patron fondateur & le seigneur haut-justicier n'étoient pas la même personne. Les propriétaires de chapelles dans l'église, qui ne réunissoient ni l'une ni l'autre de ces deux qualités, pouvoient y faire placer des litres, mais seulement à l'intérieur de leur chapelle. (E. de S.) — J'ai vu encore sur l'église de Soisy, près Paris, la litre du président de Bailleul & celle du marquis de Laffay, à l'intérieur de l'église de Deauville, près Trouville (Calvados). (B. J. P.)

CHAPITRE XI ET DERNIER.

DE L'AIR DE PARIS. — MALADIES HABITUELLES; ÉTAT DE LA MÉDECINE
DANS CETTE VILLE.

L'AIR de Paris est plus sec que celui d'Angleterre, quoique la plus grande partie en soit bâtie sur un sol bas, sale & boueux. Les bords fangeux de la Seine en rendent témoignage, de même que son vieux nom latin de Lutèce. Quelques-uns de ses habitans n'en veulent pas admettre l'étymologie : & pourtant il y a en France plusieurs autres villes, autrefois beaucoup plus considérables que Paris, qui portoient ce même nom, en le tirant à la vérité du grec, comme Toulouse, dont le nom dans cette langue avoit le sens de boue noire. Nous avons dans nos *Transactions philosophiques* une preuve indubitable de cette différence dans les deux climats : il est démontré par des notes tenues avec exactitude, tant ici qu'en Angleterre, qu'il tombe deux fois autant de pluie à Londres qu'à Paris.

Cette quantité de pluie donne bien plus de fraîcheur à nos gazons; & lorsqu'à mon retour je remontois la Tamise, c'étoit pour moi une agréable surprise que de voir à droite & à gauche nos champs & nos prés si verdoyans, mais nous le payons cher en fièvres, en toux & en maladies rhumatismales.

L'hiver fut aussi rigoureux qu'on s'en souvint de mémoire d'homme : le vent du nord étoit perçant ; les gens, même du commun, ne fortoient dans les rues qu'en manchon, & beaucoup portoient à leur bras de petites chaufferettes de cuivre pleines de braise, & cependant à peine entendoit-on tousser quelqu'un. Pendant six mois que j'ai passés à Paris, je n'ai vu de brouillards qu'un seul jour, quoique une grosse rivière passe au milieu de la ville, & qu'il n'y règne pas de grands vents ; mais peut-être est-ce accidentel, & cette année dont je parle ne doit-elle pas faire règle.

Dès les premiers jours de mars, malgré le froid des nuits & les fortes gelées blanches du matin, nous nous aperçûmes bien que le soleil à midi avoit autrement de force & de chaleur que chez nous à pareille époque.

Des changemens survenus dans la santé de plusieurs d'entre nous, nous donnèrent encore des preuves de la sécheresse de l'air de Paris. Ceux qui avoient de la peine à respirer, qui toussaient & crachoient beaucoup, furent bientôt guéris ; & la transpiration insensible agissoit tellement qu'il ne restoit presque rien à faire aux reins. Presque tous, en effet, nous remarquâmes que, tout en ne buvant pas mal de ces petits vins de Champagne & de Bourgogne, nous n'avions pas besoin de nous en déranger la nuit, & qu'à peine, au matin, nous en apercevions-nous.

Enfin, un dernier indice de la sécheresse & de la bonté de l'air de Paris, c'est l'énorme quantité de grilles de fer disséminées dans cette ville, qui sont les mieux conservées & le moins endommagées par la rouille que j'aie vues nulle part ; tandis qu'au bout de peu d'années, les nôtres, à Londres, sont misérablement rongées par elle.

A notre arrivée, on nous avoit mis sur nos gardes

contre l'infalubrité de l'eau, & suffisamment engagés à n'en point boire; & pourtant il nous fut presque impossible d'en éviter les mauvais effets; car, dans le mois, les deux tiers de notre compagnie eurent des flux d'entrailles, & quelques-uns de vraies dyfenteries, dont ils furent très-malades. Les François qui viennent de la province en souffrent autant que les étrangers. On nous avoit dit que de faire bouillir cette eau l'amélioreroit, mais c'est un conte : nous savons que les eaux minérales bouillies n'en prennent que plus de force, & cette propriété des eaux de la Seine ne vient pas d'autre chose.

Les eaux de puits, qui sont encore plus minérales, sont pires aussi que celles de la Seine. Notre ressource, c'étoit l'eau qu'on nous apportoit du Château-d'Eau, où se rend l'aqueduc d'Arcueil pour faire le service des grands palais & des fontaines publiques de la ville.

La dyfenterie est l'une des maladies les plus communes à Paris; & le médicament le plus renommé pour sa cure est aujourd'hui l'ipécacuanha, quoique je n'en aie pas fait usage une seule fois pour nos malades, & que je les aie guéris tout aussi vite avec nos remèdes ordinaires. Véritablement, on en a grand besoin, car, grâce à la mauvaise nourriture, aux légumes & à cette eau, les classes peu aisées sont fort sujettes à cette maladie : on dit que cette racine en guérit aussi vite & avec autant de certitude que la poudre des jésuites le fait de la fièvre; médecins & apothicaires sont d'accord là-dessus. On la donne pulvérisée & à la dose de six grains à quarante, au maximum. D'ordinaire, elle fait vomir; elle purge quelquefois, mais doucement dans les deux cas. On la vend de vingt à cinquante écus la livre suivant sa bonté; & il y en a de quatre qualités.

Une autre maladie fort commune ici, c'est la pierre, &

il ne manque pas de chirurgiens pour en faire habilement l'opération. Il y a deux hôpitaux où on en fait annuellement un grand nombre : la Charité & l'Hôtel-Dieu. Vous y voyez des armoires grillées remplies de pierres extraites du corps humain; & à la Charité il y en a une qui dépasse toute croyance. On la tira à un moine qui mourut dans l'opération; elle est de la grosseur de la tête d'un enfant. Ce n'est que le modèle qui est exposé, avec cette inscription :

« Figure & grosseur de la pierre, pesant cinquante & une onces, qui font trois livres trois onces, qui a été tirée dans cet hôpital, au mois de juin 1690, & que l'on conserve dans le couvent de la Charité. »

Mais ce dont je m'occupai le plus, c'est la nouvelle méthode pratiquée par un religieux appelé le frère Jacques (1). Le 20 avril, il tailla à l'Hôtel-Dieu dix malades en moins d'une heure de temps; & le troisième jour

(1) Jacques Baulot ou Beaulieu, né dans un hameau auprès de Lons-le-Saulnier en 1651, mort à Befançon en 1720. Fils de pauvres payfans & ne sachant que lire & écrire, il eut dès sa jeunesse le goût de la chirurgie : il auroit voulu en apprendre les premiers élémens dans un hôpital où on lui avoit donné des soins, mais on n'y consentit pas; alors il s'engagea comme soldat, & là fit connoissance avec un *empirique* nommé Pauloni, fameux pour ses opérations de la taille, & qui lui enseigna à la pratiquer. Après avoir travaillé sous lui cinq ou six ans, frère Jacques, qui prit ce nom en s'affublant d'une espèce de costume religieux de fantaisie, embrassa une vie errante & opéra dans presque toutes les provinces & les villes de France. Il vint à Paris précédé d'une grande réputation, y eut des succès & des contradicteurs, mais vit sa gloire presque entièrement éclipsée par la mort du maréchal de Lorges qui mourut entre ses mains. Il parcourut l'Europe, appelé partout, & partout honoré, & ne demandant jamais pour ses innombrables opérations d'autres honoraires que ce qui étoit strictement nécessaire pour sa nourriture & l'entretien de son pauvre vêtement. Accueilli successivement par l'Empereur, par le Pape, il rentra dans son pays après un hiver passé à Rome, & mourut dans de grands sentimens de piété à Befançon, où il s'étoit choisi une retraite. (Extrait de Moréri.)

après l'opération, tous, à l'exception d'un seul, avoient bon courage & ne souffroient plus.

Il taille également au grand ou au petit appareil; dans les deux, il enfonce hardiment une large lancette ou un stylet dans le milieu du muscle de la cuisse, près de l'anus, jusqu'à ce qu'il ait rencontré le cathéter ou la pierre entre ses doigts; puis il élargit l'incision de la vessie en proportion de la pierre au moyen d'un cerceau d'argent ovale; si cela ne va pas, il y fourre ses quatre doigts & déchire l'ouverture; & enfin, avec le bec-de-canne, il retire la pierre.

Je l'ai vu opérer une seconde fois à l'Hôtel-Dieu; en trois quarts d'heure, il tailla neuf personnes avec beaucoup de dextérité. Il me parut disposé à tout risquer. Je fus malade de la cruauté de cette opération, aussi bien qu'un autre Anglois plus solide que moi. Je ne laissai pas d'aller trouver tous ces malades à leur lit, & je les trouvai moins souffrans qu'étonnés.

Le frère Jacques, à l'autre hôpital de la Charité, en tailla aussi onze de la même façon, à deux reprises différentes & à peu près dans le même espace de temps. Là, M. Marechal, le meilleur chirurgien de Paris pour cette opération, parla avec force contre lui aux directeurs, qui répondirent froidement que ce seroit par l'événement qu'ils jugeroient de la bonté de leurs méthodes.

« Atque hac ratione foeminis calculi omnium facillime
« exciduntur; nempe scalpello intra vaginam uteri in ve-
« sicam adacto. »

L'un de ceux qu'il tailla à la Charité mourut; & à l'autopsie, on vit qu'il avoit la vessie percée en quatre ou cinq endroits, le muscle *Pfous* abîmé & les vésicules séminales gauches coupées.

Nonobstant cela, cette méthode, bien pratiquée par une main favante, pourroit être utile à l'humanité.

Elle me rappelle ce que j'ai autrefois écrit & publié dans les *Transactions Philosophiques* sur la taille pratiquée au-dessus de l'*os pubis*, dans le fond de la vessie, ainsi que l'expérience de la taille pratiquée sur un alderman de Doncaster, dans le *Gluteus major*. Il fut taillé deux fois de la même façon, & en guérit. J'ai vu la première pierre qu'on lui tira; elle étoit très-grosse & presque transparente, dans le genre du cristal. Cette expérience a été rapportée dans le *Scarborough Spaw* du docteur Willies, il y a au moins quatorze ans, & a pu donner l'idée de cette nouvelle méthode.

Depuis mon retour, j'ai reçu une lettre d'un favant & habile jeune homme, M. Probie, qui assista avec moi à l'opération, de laquelle je vais transcrire ce qui la regarde. Je désirois, en effet, vivement être tenu au courant de cette affaire, ayant quitté Paris trop tôt pour avoir des données bien certaines sur son issue :

Paris, 2 août 1698.

« La réputation du frère Jacques s'en va grand train : de ses quarante-cinq malades de l'Hôtel-Dieu, il n'y en a plus que seize qui soient en vie; & à la Charité, sur dix-neuf, il n'en reste que onze. Il a opéré dans les hôpitaux de Lyon, &, dit-on, avec moins de succès encore qu'à Paris. Je fais aussi qu'il ne manque pas d'ennemis, ce qui me fait souvent douter de ce que j'en entends dire. M. Fagon a dit à M. de Tournefort, quand il alla lui présenter son livre, qu'il avoit taillé sept personnes à Versailles, dont six étoient vivantes & se portoient aussi bien que si elles n'avoient subi aucune opération. Celle

qui est morte étoit en si mauvais état qu'on n'espéroit pas qu'elle vécût, & l'on ne pense pas que l'opération ait avancé sa fin. Les chirurgiens, qui font de leur mieux pour le décrier, ne laissent pas de suivre sa méthode. Mareschal a fait des opérations en s'y conformant, avec cette différence que son cathéter étoit cannelé. La Rue, second chirurgien de la Charité, fit l'opération à l'ancienne manière en même temps que Mareschal en faisoit suivant la méthode du frère Jacques, mais sans réussir aussi bien que ce dernier, car tous les malades de Mareschal sont vivans & vont bien, tandis que la Rue en a perdu un ou deux; sans compter que ceux qui ont survécu ont demandé pour guérir un mois ou six semaines de plus que les autres. »

Voilà ce que m'écrivoit M. Probie.

Mais la grande affaire ici, c'est la vérole, maladie qui à Paris a contribué, jusqu'à un certain point, à la ruine de la médecine, comme à Londres. Ces traitemens secrets ont mis en pratique de misérables petits animaux de toute sorte, & leur ont donné lieu d'insulter des familles une fois qu'ils ont été au fait de leurs malheurs. C'est pour cette raison qu'à Paris, comme chez nous, les charlatans amassent rapidement, en traitant en secret ces tristes accidens, des fortunes que n'obtiennent jamais les médecins eux-mêmes.

Je m'amusois à lire sur les murs, en tous lieux de la ville, mais surtout dans le faubourg Saint-Germain, les affiches de ces charlatans imprimées en lettres grandes comme la main :

DE PAR LE ROI.

Remède infallible & commode pour la guérison des maladies secrètes, sans garder la chambre.

Une autre :

PAR PERMISSION DU ROI.

Manière très-aisée & très-fûre pour guérir sans incommodité, & sans que personne s'en aperçoive, les maladies vénériennes, &c.

Une autre :

PAR PRIVILEGE DU ROI.

L'antivénérien du médecin indien, pour toutes les maladies vénériennes, telles qu'elles puissent être, sans aucun retour & sans garder la chambre. Il est très-commode & le plus agréable du monde.

Une autre :

Remède assuré du sieur de la Brune, par privilège du Roi, &c., sans qu'on soit contraint de garder la chambre, &c.

On voit par ces affiches qu'il n'est pas jusqu'aux François qui ne mettent encore quelque modestie & quelque décorum à cacher cette maladie. On voudroit bien être guéri en secret & comme si de rien ne s'agissoit; ces misérables vous le promettent, & c'est là aussi ce qui leur donne le moyen de nuire à votre réputation & de vous perdre la santé.

Tout le monde ici s'en mêle, & veut avoir son spécifique pour cette maladie : apothicaires, barbiers, femmes, moines; & quelques recherches que j'aie pu faire, je n'ai pas trouvé qu'ils aient d'autres remèdes que nous. Bien mieux, nous pratiquons en Angleterre, pour la guérison de cette maladie, quelque chose dont on ne se doute pas à Paris; mais il y a un vieux vers qui m'empêche d'aller plus avant :

Artem pudere proloqui, quam facit.

Les boutiques d'apothicaires feroient assez propres, si elles étoient aussi bien garnies de drogues. Il y en a de fort ornées & qui ont même un air de grandeur, telle que celle de M. Geoffroy, qui a été prévôt des marchands (1). Elle est dans la rue Bourgtibourg : l'entrée de la basse-cour est par une porte cochère avec des niches où sont de grands vases de cuivre. Quand vous êtes entré, vous trouvez des salles ornées d'énormes vases & de mortiers de bronze, qui sont là autant pour la parade que pour l'usage. Les drogues & les préparations sont dans des armoires rangées autour de ces pièces. Sur les dernières sont des laboratoires très-propres & parfaitement montés. J'ai beaucoup à me louer de la politesse de ce savant à mon égard. Je dois également approuver les soins qu'il a pris pour l'éducation de son fils, qui est venu en Angleterre avec le comte de Tallard, un jeune gentilhomme instruit & de la plus belle espérance; à qui notre société de Gresham College fit, sur ma demande,

(1) Lister se trompe. Mathieu-François Geoffroy fut *échevin* & non prévôt des marchands en 1685. Chevillard donne ses armes qui sont d'azur à la tour donjonnée de trois donjons d'or. (B. J. P.)

l'honneur de l'admettre au nombre de ses membres, comme du reste il le méritoit.

J'ai eu occasion de causer avec nombre de médecins de cette ville, qui tous conviennent de l'abaissement & de la méfesteime où est tombé leur art, grâce à l'intrusion des charlatans, des femmes & des moines, & de leur hardiesse. M. Daquin, en dernier lieu premier médecin, s'étoit fait grand tort en recevant de l'argent & en accordant sa protection à ce bétail-là : mais le premier médecin actuel, M. Fagon, est un homme de beaucoup d'honneur, de savoir & de zèle pour l'honneur du corps.

Ici, comme chez nous, les uns exercent leur art par vanité, & d'autres en font un gagne-pain. La première cause de tout cela, c'est, à mon avis, la bonne opinion que les gens ont de leur propre savoir, c'est-à-dire l'arrogance la plus mal raisonnée. Porter une sentence sur un traitement, sur la pratique bonne ou mauvaise de la médecine, c'est sans doute l'une des choses les plus délicates, même pour des gens de notre profession ; mais aujourd'hui un jury, ce qui veut dire les premiers venus, en Angleterre, ont permission de décider de semblables questions ; tandis que j'ai toujours trouvé, je puis le dire, & sans leur faire tort, que les hommes les plus sçavans de la nation ne s'en trompoient que mieux sur ces matières : & pourroit-il en être autrement dans un art aussi conjectural, où nous-même nous savons à peine quand nous avons bien ou mal fait ?

Une autre cause du décri de la médecine en ce pays, ce sont les pitoyables honoraires que l'on donne aux médecins, ce qui fait que la science ne vaut plus la peine qu'on s'y applique & qu'on l'étudie. Le Roi cependant se montre, comme pour tout le reste, fort large dans les

penfions qu'il fait à fon premier médecin, & donne de bons emplois à fa famille.

Je citerai encore M. Bourdelot, médecin de la ducheffe de Bourgogne, qui eft bien penfionné & logé à Verfailles. C'eft un favant homme qui connoît parfaitement l'hiftoire de la médecine. Nous aurons bientôt de lui, à ce qu'il m'a dit, un autre fupplément à Vander-Linden, de plufieurs milliers d'ouvrages dont ce catalogue ne fait pas mention.

Monsieur, M. le Dauphin & tous les princes du fang ont des médecins attachés à leur perfonne; j'en connoiffois plufieurs, tels que M. Arlot, M. Minot, au prince de Conti, que j'avois autrefois connus à Montpellier; les deux MM. Morin, deux hommes fort inftruits, M. Grimaudet, &c.

D'autres ont la clientèle des couvens de filles ou d'hommes, ce qui leur donne du pain; d'autres ont celles des paroiffes, ou ont recours à d'autres expédiens de même genre; mais tout cela ne vaut pas grand'chofe, & eft d'un mince encouragement pour la faculté.

Le 14 avril, le prince de Conti envoya à minuit un gentilhomme & fa voiture me chercher pour fon fils, & me dire d'apporter avec moi, pour lui en donner, des gouttes du feu roi Charles. Le message étoit preffant. Je dis au gentilhomme que j'étois le très-humble ferviteur du prince; mais que foit de ces gouttes du roi Charles, foit de toutes autres médecines, je n'avois rien apporté avec moi, & que, lorfque l'occafion s'en étoit présentée, je n'avois ufé que de celles qui s'étoient trouvées chez les apothicaires de la ville. Je le priai de dire à Son Alteffe que j'étois tout prêt à entrer en confultation avec fes médecins fur la maladie du jeune prince, quand il lui plairoit de l'ordonner; mais que pour me rendre chez lui

dans un autre but, je le priois également de m'excuser. Je n'en entendis pas parler davantage, & le jeune prince mourut.

Il ressort évidemment de ce récit, qu'on se fait à Paris une idée de la médecine aussi fausse qu'à Londres; qu'on la prend pour un empirisme bien plus que pour une science méthodique, & que les babioles chimiques, ces bijoux des charlatans, sont ce que l'on veut par-dessus tout. Cette hérésie a gagné les penseurs tout comme les ignorans : & de cela il faut en remercier ces récents & vains historiens de la nature, qui ont déclamé de toute la force de leurs poumons contre les anciens médecins grecs, les seuls chez qui nous puissions apprendre notre art, à moins que ces docteurs ne puissent vivre, chacun pour son compte, autant de siècles qu'ont déjà duré ces sages.

Bien des gens sont fort disposés à dicter à leur médecin, avant qu'il n'ait eu le temps de se faire la moindre idée de leur mal, ce qu'il devra lui-même leur prescrire. Passe encore s'il ne s'agissoit que de la négative; mais ce qu'ils veulent imposer, ce sont leurs préjugés, qui leur viennent de l'impertinence du siècle &, il faut le dire aussi, de nos confrères eux-mêmes, qui ne devraient s'entretenir avec le malade & sa famille que de pronostics qui sont l'honneur de la médecine, au lieu d'aller faire les philosophes avec leurs explications prétendues & imaginaires de la nature des maladies & des remèdes; le tout pour se faire valoir auprès des ignorans, comme le sont à coup sûr dans ce cas-là tous ceux qui n'ont pas étudié la médecine à fond & pour tout de bon.

D'autres personnes de qualité, comme la princesse d'Espinoï, la duchesse de Bouillon, M. de Saiffac, &c., me demandèrent de ces gouttes du roi Charles : en me

rappelant comment ce roi, mon maître, m'en avoit lui-même donné le secret & montré si obligeamment la manière de les faire, en me menant les voir distiller dans son propre laboratoire de Whitehall; pensant encore comment M. Chevins m'en avoit une autre fois montré dans son appartement la matière en grande quantité, c'est-à-dire de la foie écrue, je résolus de n'en point faire mystère & d'en faire distiller ici. Je l'enseignai aussi au docteur de Tournefort, qui y réussit à merveille en distillant la plus belle foie écrue qu'il put trouver. Pour mon compte, je fus étonné à la vue du succès de l'expérience, car je ne l'avois jamais faite moi-même. Une livre de foie écrue donna une quantité incroyable de sel volatil &, en proportion, l'esprit le plus fin que j'aie jamais vu. Ce qui le recommande, c'est que, quand il est rectifié, il est d'une odeur beaucoup plus agréable que celui qu'on tire du sel ammoniac ou de la corne de cerf; & le sel lui-même, raffiné & combiné avec n'importe quelle huile chimique de bonne odeur, forme ce que l'on appelle sel du Roi. Mylord ambassadeur me permit d'en faire des présents en son nom, & maintenant M. de Tournefort en fournit à ceux qui en ont besoin. La foie, effectivement, n'est autre chose qu'une gelée sèche, telle qu'un insecte peut la produire, & doit être par conséquent fort cordiale & stomachique. Aussi les Arabes font preuve de connoissances en matière médicale lorsqu'ils la font entrer dans leur alkermès.

Ce qu'il faut dire à l'honneur du roi Louis XIV, c'est qu'il a toujours donné de généreux encouragemens à toutes les découvertes utiles, particulièrement à la médecine. On sait qu'il a acheté & rendu public le secret de la poudre des jésuites, & il en a usé de même dernièrement pour l'ipécacuanha.

Pour conclure, je dirai que j'ai eu la bonne fortune de recevoir ici une liasse de papiers originaux de Sir Théodore de Mayerne & de ses amis qui étoient en correspondance avec lui. Ils m'ont été donnés par le révérend docteur Wickar, doyen de Winchester, qui, après avoir épousé une de ses parentes, les trouva au milieu de paperasses de procès. Je n'ai pas encore eu le temps de les parcourir, mais quiconque connoît le mérite de ce grand homme, désirera que je les publie. Si je le fais, ils paroîtront dans leur intégrité. Ils ne feront point dénaturés comme d'autres de ses papiers l'ont été au grand détriment des sciences médicales : le premier exemple, que je fâche, de papiers posthumes mutilés & défigurés avant qu'on ne leur eût fait tenter la chance d'une publication intégrale.



SUPPLÉMENT A LISTER

EXTRAITS D'ÉVELYN

EXTRAITS D'ÉVELYN.

C'ÉTOIT en 1643, durant les troubles d'Angleterre : on exigeoit la signature du covenant; Evelyn, âgé alors de vingt-trois ans, voyant qu'il étoit difficile, en demeurant dans son pays, de n'être pas entraîné dans des démarches contraires à sa conscience & à ses sentimens royalistes, sollicita & obtint, de la main du roi Charles I^{er}, la permission de voyager sur le continent, & partit pour la France.

Après un passage qui ne fut pas sans quelques dangers, il débarqua à Calais le 12 novembre, y considéra quelques traces de la domination angloise, monta à cheval à la suite du messager, traversa Boulogne, Montreuil, Abbeville, avec l'inquiétude d'être enlevé par les partis espagnols qui couroient la campagne, puis Beauvais, où il remarqua, dit-il, les premières vignes qu'il eût vues. Le 18, il étoit à Paris; mais il avoit d'abord traversé Saint-Denis, où je vais lui rendre la parole.

EXTRAITS DU JOURNAL DE JOHN ÉVELYN.

SAINTE-DENIS n'est considérable que par son imposante cathédrale & la sépulture des Rois de France qui y sont enterrés, comme les nôtres à Westminster. Le trésor passe pour l'un des plus riches de l'Europe. L'église a été bâtie par le roi Dagobert (630); mais elle a été fort

agrandie depuis ce temps, car elle a maintenant 390 pieds de long, 100 de large & 80 de hauteur, sans y comprendre la toiture. Elle a une flèche en pierre fort élevée, & ses portes sont de bronze. Là, sous la conduite de quelques moines, nous vîmes les tombeaux des Rois, tant anciens que récents, à commencer par ceux du fondateur & de son fils Louis, de Charles Martel & de Pépin son fils, père de Charlemagne. Ces tombeaux sont dans le chœur; mais, hors de cette partie de l'église, il y en a quantité d'autres; par exemple, celui de Bertrand du Guesclin, connétable de France, dans la chapelle de Charles V, avec toute la descendance de ce prince, & tout auprès le magnifique monument de François I^{er} & de ses enfans, avec des bas-reliefs de marbre qui représentent ses guerres, ses victoires & ses triomphes. Dans la nef de l'église est le catafalque du père du Roi régnant, Louis XIII, dont le corps repose sous un dais de velours noir. C'est aussi là que sont les nobles cendres de Henri II, de François II & de Charles IX. Un peu plus haut sont les corps de divers saints. Chacune des dix chapelles renferme de leurs reliques, parmi lesquelles sont celles d'un des Saints Innocens. Dans le trésor gardé dans la sacristie, on voit des croix d'or & d'argent massives ornées de pierres précieuses. Une de ces croix d'or a trois pieds de haut & est garnie de saphirs, de rubis & de perles du Levant. Une autre, donnée par Charlemagne, a au milieu une superbe améthyste, avec des pierres & des perles d'une valeur inestimable.

Parmi les reliques les plus précieuses, on montre un clou de la croix de Notre Sauveur; il est dans un reliquaire d'or garni de pierres précieuses; un crucifix du bois de la vraie croix, sculpté par le pape Clément III, & enchaîné dans du cristal recouvert d'or; une boîte où il y a quelques cheveux de la Vierge; des langes dont Notre Sauveur fut enveloppé à sa naissance. Dans une grande châsse en forme d'église, il y a du sang de Notre Sauveur, de ses cheveux, de ses vêtemens, du linge dont

il effuya les pieds des apôtres, & maint autre objet tout aussi authentique, à l'origine desquels le moine qui nous conduisoit auroit voulu nous faire croire comme à autant d'articles de foi.

Dans le trésor sont déposés la couronne de Charlemagne, son sceptre haut de sept pieds, sa main de justice, l'agrafe de son manteau garnie de diamans & de rubis, son épée, son baudrier & ses éperons d'or (1). La couronne de saint Louis, couverte de pierres précieuses parmi lesquelles est un énorme rubis non taillé, du poids de 300 carats & d'un prix sans borne, sous qui est placée une des épines de la couronne de Notre Seigneur (2); son épée, son fceau & sa main de justice. Les deux couronnes de Henri IV, son sceptre, sa main de justice, ses éperons : les deux couronnes de son fils Louis XIII. L'agrafe du manteau royal d'Anne de Bretagne est ornée d'un grand rubis d'une rare beauté. On y voit des livres dont la reliure est de plaques d'or semées de pierres précieuses. Deux vases de béril : deux d'agate dont l'un, pour ses dimensions, sa couleur & les bas-reliefs dont il est couvert, passe pour le plus beau qui existe aujourd'hui. Par grande faveur, on me permit de le mesurer : le sujet est une bacchanale & un sacrifice à Priape, ce qui ne laisse pas d'en faire un objet fort saint & bien digne d'orner une église ! C'est un véritable antique, & le plus beau de leurs bijoux. Je vis aussi là une grande nef de chrysolithe, une grande urne de porphyre, une autre de calcédoine, un vase d'onyx, le plus grand que j'aie jamais vu ; deux autres de cristal ; un

(1) Tous ces objets sont aujourd'hui partie du Musée des Souverains au Louvre. (C. de R.)

(2) Cette pensée de saint Louis : l'opposition de la couronne d'épines à la couronne royale, se retrouve dans sa monnaie dite le Royal d'or, représentant au droit la couronne royale & au revers la couronne d'épines passée dans une croix. Ce rapprochement confirme l'idée que j'ai émise ailleurs de l'intervention directe & personnelle de saint Louis dans la réforme du système monétaire & le remplacement subit de pièces barbares par des monnaies du meilleur goût. (B. J. P.)

morceau d'une des aiguières où s'accomplit le premier miracle de Notre Sauveur; des portraits de la reine de Saba, de Jules César, d'Auguste, de Marc-Antoine, de Cléopâtre, & d'autres personnages, sur des saphirs, des topazes, des agates, des cornalines. — La reine de Saba a les traits mauresques; Jules César & Néron sont admirablement exécutés sur des agates d'une couleur fort rare. Une coupe qui servoit habituellement de verre à Salomon, & un Apollon sur une grande améthyste. Dans l'embrasure d'une fenêtre, il y avoit un miroir d'une espèce de pierre, qu'on disoit avoir appartenu à Virgile, & des échecs venant de Charlemagne & couverts de caractères arabes. Dans une armoire, auprès de la porte, étoit une lanterne de bronze garnie de cristaux dont, disoit-on, Judas & sa troupe s'étoient servis pour aller arrêter Notre-Seigneur; une belle corne de licorne, présent d'un roi de Perse, & de sept pieds de long. Dans une autre armoire, au-dessus de laquelle est une peinture à l'huile de leur amazone d'Orléans, l'épée au poing, sont ferrées les effigies en cire des derniers Rois, comme les nôtres à Westminster, & revêtus de leur costume royal; enfin, tout un monde d'autres curiosités.

Après avoir récompensé notre moine de sa courtoisie, nous remontâmes à cheval & arrivâmes à Paris sur les cinq heures du soir. Toutes les cent toises, le long du chemin, étoient de belles croix en pierre fleurdelysées (1) : c'étoient, dit la tradition, les stations où saint Denis s'étoit reposé en portant sa tête du lieu de son martyre à celui où est édifié son monastère. Nous descendîmes à Paris à la *Ville de Venise* (2), d'où, après m'être

(1) Ces croix indiquoient, non les stations de saint Denis, mais celles du roi Philippe III, lorsqu'il porta à l'abbaye les reliques de saint Louis son père. (Voyez Félibien, *Histoire de saint Denis*.) (E. de S.)

(2) Rue Saint-Gilles, derrière la rue des Minimes. Là étoit logé l'envoyé de la République. (P. P.)

un peu reposé, j'allai visiter sir Richard Browne, envoyé de Sa Majesté auprès du roi de France.

5 *Décembre* 1643. — Le comte de Norwich fit son entrée comme ambassadeur extraordinaire : j'allai le trouver en voiture à six chevaux à l'hôtel de M. de Bassompierre, où je vis ce brave seigneur, & les jardins, les terrasses & la belle vue de sa maison (1). Mylord, accompagné par le grand maître des cérémonies & une nombreuse cavalcade de gens de qualité, alla au palais Cardinal (2), où, le 23, il eut audience du Roi & de la reine Régente sa mère dans la chambre dorée. De là je le reconduisis à son hôtel rue Saint-Denis, & pris congé de lui.

24. — Je suis allé avec quelque compagnie visiter divers endroits remarquables dans la campagne. Paris se divise en trois parties, dont la ville est la plus grande : la Cité, qui est entre celle-ci & l'Université, est dans une île. On y traverse la Seine sur un pont majestueux, nommé le Pont-Neuf, commencé, en 1578, par Henri III, & achevé par son successeur Henri IV. Il est bâti entièrement de pierre de taille, prise sous les rues, & surtout à Montmartre. Il a douze arches, au milieu desquelles aboutit la pointe de l'île; il est des deux côtés garni de jolies boutiques. Il y a une large voie pour les voitures, avec, de chaque côté, deux trottoirs élevés de trois ou quatre pieds pour les piétons, & assez larges pour huit ou dix personnes de front. Au milieu de ce beau pont, sur un des côtés, est la fameuse statue équestre de Henri le Grand, beaucoup plus grande que nature. Sur les quatre

(1) Le maréchal de Bassompierre avoit une maison dans la rue Saint-Honoré, proche de la Croix-du-Tiroir. — Mais il doit être ici question de « ce grand logis à Chaillot, admirable pour sa situation, & qu'occupent maintenant les religieuses de Sainte-Marie. » (Sauval, II, p. 156.) Cette maison avoit été construite pour la reine Catherine de Médicis, au bout de l'avenue appelée plus tard le Cours la Reine. Elle fut cédée aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, vers 1651, & ces dames la conservèrent jusqu'à l'abolition des ordres monastiques, en 1790. (P. P.)

(2) Aujourd'hui le Palais-Royal.

faces du piédestal, qui est de divers marbres, sont des inscriptions de ses victoires, & des bas-reliefs en bronze de ses principales actions. La statue & le cheval sont de bronze, & l'œuvre de l'illustre Jean de Bologne, qui la fonda à Florence; & c'est un présent de Ferdinand I^{er}, & de Cosme II, oncle & cousin de la reine Marie de Médicis(1). Elle est enfermée dans une solide & belle grille de fer, autour de laquelle il y a toujours nombre de charlatans occupés à amuser les badauds de leurs prouesses. De ce lieu, on a une fort belle vue, tant sur le Louvre & le faubourg Saint-Germain que sur l'île du Palais & Notre-Dame. Au bas de ce pont, il y a un château d'eau, au sommet duquel, à une grande hauteur, est figurée l'histoire de Notre Sauveur & de la Samaritaine, qui verse l'eau de son seau. Au-dessus, c'est une horloge avec divers mouvemens, un carillon, &c. L'eau monte de la rivière au moyen de roues, de pompes & d'autres engins. L'affluence du monde, le nombre des voitures qui passent sans cesse sur ce pont sont d'un agréable divertissement pour le spectateur qui n'y est pas accoutumé.

Il y a encore d'autres ponts, comme celui de Notre-Dame & le pont au Change, qui est bien construit en pierre & bordé de maisons. Il n'y a que le pont Sainte-Anne, qui conduit du faubourg Saint-Germain aux Tuileries, qui soit en bois; il est aussi orné, au milieu, d'une machine hydraulique: c'est une statue de Neptune qui fait sortir l'eau de la gueule d'une baleine; le tout est en plomb, mais fort inférieur à la Samaritaine.

L'Université, au sud-ouest & sur un terrain plus élevé, est contiguë au reste de Paris, mais en est la moindre

(1) Cette statue fut commencée à Florence en 1604 & terminée en 1611 par Pierre Tacca, après la mort de Jean de Bologne. Quelques débris de cette statue & les quatre figures d'esclaves (par Franqueville) qui entouraient le piédestal sont placés aujourd'hui au Musée du Louvre. (C. C. de R.)

partie. On n'y compte pas moins de soixante-cinq collèges; mais pour la magnificence & l'ordre, ils n'approchent en rien des nôtres à Oxford. Les libraires habitent dans l'Université. Les écoles, dont nous parlerons plus tard, sont bien tenues.

Les faubourgs de la ville sont ceux de Saint-Denis, Saint-Honoré, Saint-Marcel, Saint-Jacques, Saint-Michel, Saint-Victor, Saint-Germain. C'est dans ce dernier, le plus grand de tous, que demeurent les gens de qualité & le reste de la noblesse. Véritablement Paris, en y comprenant ses faubourgs, est, pour la façon & les matériaux dont les maisons en sont construites & pour maint noble & magnifique édifice, l'une des plus belles villes du monde. Il est grand, d'une forme ronde, fort peuplé, mais dans un fond qu'environnent des collines peu élevées, ce qui le rend fort sale en plusieurs endroits : l'odeur de la boue est à faire croire qu'on y auroit mêlé du soufre, & pourtant les rues sont pavées d'une espèce de pierre de taille de près d'un pied en carré, beaucoup plus commode pour marcher que nos cailloux de Londres.

Le jour de Noël, j'allai voir la cathédrale de Notre-Dame, bâtie par Philippe-Auguste, mais commencée par le roi Robert, fils de Hugues Capet. C'est un édifice gothique, soutenu à l'intérieur par cent vingt piliers qui y forment cinq nefs, sans compter les chapelles, qui sont au nombre de quarante-cinq. Le chœur, autour duquel on circule, est fermé à l'extérieur d'un ouvrage de maçonnerie couvert de bas-reliefs représentant l'histoire sainte. Au-dessus du portail sont, au nombre de vingt-huit, les statues des rois, depuis Childebert jusqu'au fondateur Philippe II; au-dessus s'élèvent deux grandes tours carrées, & à la croisée de l'église, une autre plus petite qui se termine en flèche. On monte aux tours par un escalier de trois cent quatre-vingt-neuf marches, & il y a douze galeries qui communiquent de l'une à l'autre. On tient en grande vénération le crucifix qui est au-dessus du jubé

& une image de la sainte Vierge. Aux piliers sont accrochés quelques bons tableaux modernes (1). De toutes ces statues, la plus remarquable est un saint Christophe colossal. Diverses autres figures d'hommes, de maisons, de perspectives, de rochers entourent ce morceau gigantesque, qui est d'une seule pierre, & plus remarquable par sa masse que pour quelque autre mérite. Cette église est la première de France en dignité : elle a des archidiacres, des curés, des chanoines, des prêtres, des chapelains en quantité suffisante, car ils sont en tout cent vingt-sept. A côté est le palais de l'archevêque. Je vis le jeune Roi faire son entrée dans la nef de l'église, avec grand accompagnement de gardes, au bruit des tambours & des trompettes, après quoi j'eus le plaisir d'entendre de la musique d'église, & je m'en allai ensuite, y laissant Sa Majesté.

4 Janvier 1644. — Je passai cette journée avec un monsieur J. Wall, Irlandais, qui avoit été moine en Espagne, puis professeur au collège de Saint-Isidore à Rome ; enfin, je ne sais comment il s'étoit arrangé, mais il se donnoit à cette heure pour un grand guerrier, un vrai cavalier, & prétendoit qu'il avoit commandé en Allemagne une compagnie de cavalerie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'étoit un grand ergoteur, & si voué à la dispute que rien ne pouvoit se vanter de lui échapper. Il fallut absolument, ce matin-là, que je l'accompagnasse au collège des Jésuites pour y être témoin de ses hauts faits polémiques. Nous trouvâmes ces pères dans leur église de la rue Saint-Antoine, où l'un d'eux nous fit visiter ce noble édifice, dont la coupole, le pavé, les incrustations de marbre, la chaire, les autels (surtout le maître-autel), l'orgue, les bénitiers, mais par-dessus tout le riche &

(1) Chacun de ces tableaux étoit offert à la Vierge le 1^{er} mai de chaque année par la corporation des orfèvres de Paris. Cet usage disparut ou du moins se modifia vers 1680. C'étoit ce que l'on appelloit *les mais de Notre-Dame*. Ils sont tous aujourd'hui réunis au Louvre. (C. de R.)

incomparable portail, font, à mes yeux, l'un des morceaux d'architecture le plus accomplis d'Europe, & digne de soutenir la comparaison avec ce que Rome présente de plus beau. Mais ce n'étoit pas là ce que cherchoit notre moine guerrier ; notre guide nous fit donc entrer dans leur maison & dans la bibliothèque, où ils entamèrent une chaude dispute sur quelques points de théologie, que, dans son orgueil, notre cavalier poussa si bien & avec tant d'indiscrétion, que les Jésuites, à bout de patience, ne nous reconduisirent que de fort mauvaise grâce jusqu'à notre carrosse.

Le lendemain nous allâmes, dans le pays latin, au collège de Navarre, dont les constructions spacieuses & bien bâties forment un carré, avec une fort belle bibliothèque (1). De là nous passâmes à la Sorbonne, vieil établissement fondé par Robert de Sorbon, dont il garde le nom, mais que les travaux qu'y a fait exécuter le feu cardinal de Richelieu ont placé au rang des plus beaux édifices modernes. Sa somptueuse église avec sa coupole, son portail, & l'ensemble de son admirable architecture, est fort supérieure à tout le reste.

Nous entrâmes dans quelques-unes des écoles ; & dans celle de théologie, nous trouvâmes un grave docteur dans sa chaire entouré d'une foule d'auditeurs qui tous écrivoient sous sa dictée : c'est ce qu'on appelle faire un cours. Après être demeuré assis quelque temps, notre cavalier se leva &, assez grossièrement, se mit à disputer avec le docteur, sur quoi, & à la vue de son habit à l'espagnol qui, à Paris, est le plus grand épouvantail imaginable, écoliers & docteur furent pris d'un tel accès de fou-rire, qu'il fut un moment impossible de s'entendre. Le silence un peu rétabli, mon homme se mit à parler latin & à s'excuser d'un si bon style, que leur moquerie se changea en admiration ; puis reprenant son argumentation, il battit si bien le professeur, que toute l'af-

(1) C'est aujourd'hui l'École Polytechnique. (C. de R.)

l'assemblée se leva avec applaudissemens, lui fit de grands honneurs, & nous reconduisit jusque dans la rue, & à notre voiture, avec toutes sortes de marques de satisfaction.

3 *Février*. — Je suis allé à la Bourse (1) : les additions récentes à ce bâtiment sont belles, mais les galeries où l'on vend de menues marchandises n'approchent pas des nôtres à Londres, non plus que le lieu où se tiennent les négocians, qui n'est qu'une simple voûte basse.

Le palais, comme on appelle l'étage supérieur bâti du temps de Philippe le Bel, est imposant & spacieux. La grande salle a une voûte en pierre soutenue au milieu par une rangée de piliers autour desquels, & le long des murailles, sont des boutiques de toutes sortes de denrées, & particulièrement des libraires. L'un des côtés est garni de bancs pour les clercs des avocats, qui y foisonnent, comme chez nous à Westminster. A l'un des bouts il y a un autel où l'on dit la messe tous les jours. Plus loin sont diverses chambres, des cours de justice, des trésoreries, &c. Au-dessus est cette riche & belle salle d'audience, la chambre de saint Louis, & les autres chambres où siège le Parlement. Elles sont toutes dorées, sculptées & chargées de riches ornemens.

Dans l'endroit où sont les marchands, il y a une autre galerie plus étroite, pleine de boutiques & de babioles, qui donne sur la cour des prisonniers. Après être descendu par un fort large escalier, nous passâmes auprès de la Sainte-Chapelle, qui est une église d'architecture gothique, bâtie par saint Louis en 1242. Elle est portée elle-même par une autre église basse, & est soutenue par des piliers sveltes à en causer de l'admiration. Cette chapelle, célèbre par ses reliques, possède, dit-on, la cou-

(1) C'est-à-dire au Palais de Justice. — Nous avons vu rarement ainsi désignée la voûte où se tenoit le Change ou la Bourse avant l'établissement de la *Place de la Bourse*, dans le palais Mazarin, aujourd'hui Bibliothèque nationale, en 1724. (E. de S.)

ronne d'épines presque tout entière, & une patène d'agate du plus rare travail, que l'on considère comme l'une des plus belles d'Europe (1). On étoit en train de lui construire une très-belle flèche. La cour du Palais est spacieuse, peut tenir un grand nombre de carrosses, & est garnie tout autour de boutiques, de graveurs principalement, d'orfèvres & d'horlogers. Il y a un portique & une belle fontaine.

L'île du Palais (2) est de forme triangulaire & bâtie en briques. Celui des côtés qui donne sur la rivière est occupé par des orfèvres. A l'intérieur, ce sont des habitations particulières; & l'entrée qui donne sur le grand pont est remplie de charlatans, d'opérateurs & de marionnettes. De l'autre côté est un marché quotidien de toutes sortes de provisions : de pain, de légumes, d'orangers, de fleurs, d'arbustes rares. Il y a là une boutique, appelée l'Arche de Noë, où l'on vend toutes les curiosités, naturelles ou artificielles, des Indes ou de l'Europe, de luxe ou d'utilité : armoires, coquilles, ivoire, porcelaine, poissons desséchés, insectes, oiseaux, peintures, mille extravagances, enfin, de l'autre monde. Au sortir de là, nous remarquâmes la porte Dauphine, qui est un fort bel arc de triomphe. La rue de ce même nom est droite & large.

4 Février 1644. — Je suis allé voir le Temple au Marais : c'est une église avec un palais qui appartenoient autrefois

(1) Cette couronne & le reliquaire qui la contenoit en 1497 ont été reproduits dans la miniature n° 29 du livre d'heures de la reine Anne de Bretagne, déposé aujourd'hui dans le Musée des Souverains. Quant à la *patène d'agate du plus beau travail*, c'est le magnifique camée dit de la *Sainte-Chapelle* représentant l'apothéose d'Auguste, placé maintenant au Cabinet des médailles sous le n° 188. (Voir le Catalogue des camées & pierres gravées par M. Chabouillet, 1858.) (C. de R.)

(2) Voir une belle vue du Pont-Neuf dans la topographie de Châtillon. Quel charmant spectacle présentait cette partie de la Cité (du Palais au Cheval de bronze) : elle étoit bâtie de maisons uniformes de brique & de pierre, qui ont perdu tout à fait leur aspect sous les badiageons, ravalements & surélévations. (B. J. P.)

aux Templiers. Il y a aujourd'hui une place qui, plus grande & moins agréable, ressemble à la nôtre de Covent-Garden, & est entourée de beaux hôtels.

Un lieu de grande dévotion, c'est l'église de Sainte-Geneviève, dédiée à une autre de leurs amazones qui, dit-on, a délivré la ville des Anglois (1), & en est, en conséquence, la sainte tutélaire. Cette église est sur une éminence assez escarpée; elle a une tour très-élevée, & appartient à des chanoines réguliers.

La place Royale, bâtie par ordre d'Henri IV, est un vaste carré entouré de beaux hôtels, sous lesquels circule tout autour de la place une galerie couverte. Au milieu est élevée, sur un beau piédestal, une statue en bronze de Louis XIII qui, encore qu'elle soit faite à l'imitation de celle qui est au Capitole à Rome, est bien éloignée d'être aussi estimée que celle du Pont-Neuf (2).

L'hospice des Quinze-Vingts, dans la rue Saint-Honoré, est un excellent établissement; mais ce qu'il faut mettre au-dessus de tout, c'est l'Hôtel-Dieu auprès de Notre-Dame. Cette pieuse & vraiment royale fondation est destinée également aux hommes & aux femmes. A l'hôpital de la Charité j'ai eu grand plaisir à voir comment & avec quels soins chrétiens, décens, & même recherchés, les malades y sont soignés. J'ai vu des gens de condition

(1) (*Sic*) Évelyn a là une singulière distraction.

(2) L'histoire de ce groupe équestre est curieuse: le cheval devoit primitivement servir à une figure de Henri II. Le groupe avoit été commandé, par Catherine de Médicis, à Daniel de Volterre sur le refus de Michel-Ange. La mort de Daniel, épuisé par les fatigues de la fonte (1566), suspendit le travail. Le cheval seul fut fondu. Il resta à Rome, au palais Ruccellai, jusqu'à ce que Richelieu songeât à ériger une statue à Louis XIII. On fit alors revenir le cheval en France, & l'on chargea Pierre Biart le fils (1592-1661) d'y ajouter la figure du Roi régnant. Le groupe ainsi modifié fut dressé au centre de la place Royale le 27 septembre 1639. Sauval dit que le cheval étoit fort beau, « mais que la statue n'a pas autant d'approbateurs. » Ce groupe fut détruit en 1792. (Consulter Vafari, *Vita di Daniello Ricciarelli*, & le Dict. de Jal, art. *Biard*.) (C. C. de R.)

des deux sexes les servir eux-mêmes. Cette maison a des jardins, des promenades, des fontaines. Tous les ans, au mois de mai, on y pratique avec succès l'opération de la taille.

Les deux Châtelets, qu'on suppose bâtis par Jules César, sont des cours de justice criminelle, & ont de fortes prisons. Les salles de leurs séances sont grandes & magnifiques.

8 *Février*. — Je pris une voiture pour aller voir le fameux Jardin du Roi : c'est un grand enclos avec toutes les variétés de terrain qu'il faut pour la culture des plantes médicinales. L'emplacement en a été bien choisi, car il contient des buttes, des vallées, des prés, du bois, & il est richement garni de plantes exotiques. Au milieu du parterre, il y a une belle fontaine. Attenant à ce jardin, est une belle maison, une chapelle, un laboratoire, une orangerie, & tout ce qu'il faut pour son directeur, qui est toujours un des premiers médecins du Roi (1).

De là nous gagnâmes l'autre côté de la ville &, à quelque distance, nous allâmes au bois de Vincennes, en passant le long de la Bastille, qui est la forteresse & la prison d'État de cette grande ville.

Dans le bois de Vincennes est un beau château de forme carrée, avec de magnifiques appartemens, dignes de loger un roi, sans oublier la chapelle. Ce château sert souvent de prison aux personnes de grande qualité; il est entouré d'un parc clos de murs & rempli de daims, dans une portion duquel il y a un joli bosquet de sapins.

Le lendemain, j'allai examiner le Louvre avec plus d'attention que je n'avois fait. L'une des cours, commencée par Henri IV & finie par son fils & par son petit-fils, est d'une architecture superbe, quoique mélan-

(1) Dans ce temps-là, c'étoit toujours le premier médecin du Roi qui avoit la direction du Jardin des Plantes. (E. de S.)

gée. Les sculptures, les corniches, les placages en marbre ont dû être d'une grande dépense.

Nous traversâmes la longue galerie pavée de marbre noir & blanc, richement décorée & peinte à fresque. La façade qui donne sur la rivière, quoique d'un rare travail, ne laisse pas de manquer de la noblesse qu'un dessin plus simple & plus correct lui eût donnée.

Le château des Tuileries est digne du prince qui le possède. L'escalier & sa coupole est un morceau d'architecture aussi beau & aussi hardi qu'il s'en puisse trouver de ce genre en Europe. Au rez-de-chaussée, & donnant sur un jardin orné d'une grande fontaine, est l'Imprimerie royale qui emploie ces beaux caractères si estimés. J'y achetai divers auteurs classiques, poètes & autres.

Nous revînmes par une autre galerie, plus large, mais moins longue que la première, & ornée des portraits des rois & des reines de France, & de personnages de la première noblesse⁽¹⁾. De là nous descendîmes dans une grande salle basse, nommée la salle des Antiques; cette pièce est voûtée & destinée uniquement aux statues, parmi lesquelles on voit cette fameuse Diane d'Éphèse, qu'on dit être la même qui rendoit ses oracles dans ce temple si célèbre. Au milieu de tous ces colosses de marbre, je ne dois pas oublier l'énorme globe qui y est suspendu par des chaînes. Le pavé & les lambris de cette salle sont fort riches.

Dans un jardin réservé, du côté des appartemens de la Reine, il y a une espèce de cloître ou de galerie couverte dont la terrasse est pavée de pierres fort larges; elle donne sur la Seine, & a une jolie volière, une fontaine, des cyprès, &c. Sur la rivière, vous voyez un nombre

(1) Il est question ici de la première galerie d'Apollon, celle décorée des peintures de Bunel & de Porbus, détruite par l'incendie du 6 février 1661. A la suite de ce désastre, la galerie fut rebâtie telle que nous la voyons encore, & décorée par Lebrun en 1685. (Voir la *Notice sur la Galerie d'Apollon au Louvre*, par Ph. de Chennevières.) (C. de R.)

prodigieux de bateaux, très-longes, chargés de foin, de grain, de bois, de vin & de tout ce qui sert à la consommation journalière de cette vaste cité. Sous la grande galerie que j'ai décrite logent des orfèvres, des peintres, des statuaires, des architectes qui, étant tous les plus fameux de leur art, dans toutes la chrétienté, sont pensionnés par le Roi. M. Sarrazin (1), chez qui nous entrâmes, mouloit une grande image de la Madone que l'on devoit fondre en or pour la Reine, qui en faisoit présent à Notre-Dame de Lorette, en actions de grâces de la naissance du Dauphin, aujourd'hui le roi Louis XIV.

Je finis ma journée par une promenade dans le grand jardin des Tuileries, qui est le mieux disposé du monde, soit pour y trouver la solitude, soit pour en jouir en compagnie, avec ses bosquets & ses allées de grands arbres : celles du milieu plantées d'ormes & les autres de mûriers, & son labyrinthe de cyprès, sans oublier ses haies de grenadiers, ses fontaines, ses bassins empoisonnés, sa volière, mais surtout cet écho artificiel qui répète les mots si distinctement, & qui n'est jamais sans quelque belle nymphe qui se plaît à lui faire redire ses chansons. Sous un certain arbre, la voix semble descendre des nuages, & auprès d'un autre, elle paroît venir de dessous terre. Du bout de ce jardin, où se trouve l'écho, nous passâmes dans un autre qui est tenu avec tout le soin imaginable. Son orangerie, ses arbuttes précieux, & ses fruits rares, en font un vrai paradis. D'une terrasse de ce jardin, nous vîmes une telle quantité de carrosses, qu'on eût cru difficilement que la ville en eût possédé un aussi grand nombre. Quoique la saison fût avancée, ils alloient au Cours, qui est un espace voisin d'environ un mille anglais de longueur, planté de quatre rangées d'arbres, avec une grande place circulaire au centre. Ce cours est muré à hauteur d'appui en pierre de taille, & on y entre

(1) C'est le grand sculpteur Jacques Sarrazin, mort en décembre 1660. (Voir l'*Abecedario* de Mariette, t. V.) (B. J. P.)

par un arc de triomphe orné de sculptures & de statues. C'est l'ouvrage de la reine Marie de Médicis. C'est là que les beaux & les belles de la cour vont prendre l'air & se divertir, comme nous autres à Hyde-Park. Plus de cent voitures peuvent tourner commodément dans la place circulaire, & cinq ou six carrosses marcher de front dans la principale allée.

En repassant par les Tuileries, nous vîmes un bâtiment où l'on garde des bêtes sauvages pour le divertissement du Roi. J'y vis un ours, un loup, un sanglier & un léopard, &c.

27 *Février* 1644. — Quelques gentilshommes anglois & moi nous montâmes à cheval pour aller voir Saint-Germain en Laye, une superbe maison des champs du Roi, à quelque cinq lieues de Paris. Chemin faisant, nous nous arrêtâmes à Saint-Cloud, où, sur une hauteur auprès de la rivière, l'archevêque de Paris possède un jardin, car la maison est peu de chose, avec de belles eaux, des statues & des bosquets. Les allées en sont fort belles, & la fontaine du Laocoon, d'où l'eau jaillit d'un grand bassin carré à quarante pieds en l'air, avec son entourage de statues & de moindres bassins, est quelque chose de magnifique. Mais ce que l'on y admire le plus, c'est la cascade qui se précipite d'étage en étage jusque dans la plus basse & la plus longue des allées, du haut du Parnasse. C'est une grotte en coquillages au sommet d'une colline pleine d'ouvrages hydrauliques & d'inventions destinées à tromper les spectateurs. Au-dessus s'élève une jolie coupole; sur les murs sont peintes les muses, & tout autour sont disposées des statues dont quelques-unes sont de bons antiques. Au bout des allées supérieures, on a peint des perspectives destinées à faire illusion & à donner à croire qu'elles se prolongent au loin. On remarque dans le jardin plusieurs autres inventions ingénieuses. Quant au château, comme je viens de le dire, il n'y a rien de remarquable. Les murs extérieurs seulement en sont peints à fresque. Dans la cour, il y a une volière

avec des demi-reliefs, en plâtre, de Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII à cheval. Dans le jardin, il y a une petite chapelle, & sous un abri une copie de la Cléopâtre du Belvédère, avec d'autres statues. De la terrasse, dans le fond de laquelle il y a une tempête bien peinte, on a une vue remarquable sur Paris, les prés & la rivière.

Il y a dans ce bourg une hôtellerie qui met à la disposition des grands personnages qui veulent s'y divertir des appartemens, des meubles & une argenterie dignes de princes; mais on le paye, comme j'en ai fait l'expérience. Au reste, on y est traité splendidement, & ce prix n'est pas déraisonnable, si l'on considère la bonté de la cuisine & la richesse du service. Il se fait là de terribles parties, grâce à ce que l'on y est hors de vue & du bruit qui en résulteroit (1).

De là, environ une lieue plus loin, nous allâmes voir la maison de campagne du cardinal de Richelieu à Rueil (2). Elle est petite, mais bien bâtie, en forme de château, & entourée de fossés. Les offices sont du côté de la route & vis-à-vis de grandes vignes closes de murs. Mais, quoique la maison ne soit pas des plus grandes, les jardins qui l'entourent sont si magnifiques, que je doute que l'Italie puisse rien présenter qui les surpasse. La partie du jardin la plus rapprochée du pavillon est un parterre orné de belles statues de bronze qui lancent sans discontinuer de

(1) C'est assurément la maison de cette excellente du Ryer dont Des Réaux nous a donné la curieuse historiette, t. VII, p. 142-146. Elle avoit d'abord vécu avec Saint-Preuil, & quand celui-ci eut la tête tranchée à Amiens, le 9 novembre 1641, « elle recueillit sa tête dans son tablier, & lui fit faire un magnifique service à ses dépens. » — « Elle alloit, ajoute Des Réaux, faire plus de profit que jamais, car elle avoit percé trois ou quatre maisons; il y eust eu quatre-vingts chambres meublées, dont il y en eust eu de fort propres; mais elle mourut trop tost » en 1652. — (N'oublions pas qu'au dix-septième siècle *propre* répondoit à l'*élégant*, l'*orné* d'aujourd'hui.) (P. P.)

(2) Israël Sylvestre nous a laissé de jolies planches qui nous donnent une idée de ces beaux jardins.

l'eau dans un grand bassin embelli d'autres figures de métal. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'étendue de l'enclos & la variété du jardin qui renferme des vignes, des champs cultivés, des prés, des bosquets, l'un desquels est d'arbres verts, & de longues promenades; le tout tenu & cultivé avec tant de soin, que rien ne sauroit être plus agréable. Dans une de ces promenades, au milieu d'un quinconce de grands arbres, il y a un basilic de cuivre qui lance à volonté de l'eau à soixante pieds de haut, & se meut en rond si rapidement, qu'il est presque impossible que vous ne soyez pas trempé. Cette allée conduit à la citronnière, & au bout, on a peint à l'huile, sur une muraille, l'arc de triomphe de Constantin tel qu'il est à Rome, avec tant de vérité, que des connoisseurs peuvent s'y tromper & le prendre pour un monument réel. Le ciel & le paysage figurés entre ses arceaux sont si naturels, qu'on a vu des hirondelles & d'autres oiseaux, croyant passer au travers, se tuer contre la muraille. Ceci me fit la plus agréable illusion. A l'autre bout de cette promenade est cette abondante cascade, quoique artificielle, qui roule sur une pente rapide, & de degrés de marbre en degrés, & de bassins en bassins, avec une turbulence & un bruit étonnant. Chaque bassin a son jet d'eau, & elle en déborde comme autant de nappes du verre le plus transparent; particulièrement celle qui tombe de la grande coquille de plomb, & fuit ensuite en silence au milieu d'une large allée sablée qui se termine elle-même par une grotte. On y remarque encore d'autres fontaines jaillissantes qui lancent l'eau à une grande hauteur, & des étangs, dont deux ont au milieu des îles, destinées à recevoir des oiseaux d'eau douce qui, en effet, y foisonnent.

Dans l'une de ces îles, on leur a ménagé une retraite faite de gros rochers amoncelés, à peut-être cinquante pieds de hauteur couverts de mousse, de lierre, &c., & ombragés d'arbres. Ces oiseaux y nichent & y élèvent leurs petits. Nous vîmes ensuite une grande & curieuse grotte

tapissée de coquillages avec des fatyres & d'autres imaginations bizarres : au milieu est une table de marbre sur laquelle une fontaine forme avec ses jets des figures de verres, de tasses, de croix, de couronnes, d'événails, &c. Puis le fontainier nous donna le spectacle d'une pluie qui, de la voûte, venoit à la rencontre de mille petits jets qui s'élançoient du pavé; & comme nous fortions, deux figures de mousquetaires firent partir vers nous leurs fusils chargés d'eau. Devant cette grotte est un grand canal où diverses conques de plomb versoient leurs eaux. Notre promenade, dans ce paradis, nous fit rentrer tard à Saint-Germain.

La fondation de ce dernier palais date de Charles V, dit le Sage; mais c'est François I^{er}, ce véritable homme de goût, qui l'a terminé avec toute la magnificence qui étoit de mode alors. L'architecture étoit encore trop mélangée de gothique, comme on peut le voir dans ce qui reste du vieux château; édifice fort irrégulier, pour avoir été élevé sur les anciennes fondations. Il est entouré de fossés. Il y a cependant de beaux & vastes appartemens d'honneur, & une chapelle proprement peinte. Le château neuf, moins élevé & d'un plan plus moderne, est à quelque distance de l'ancien, dont il est séparé par une cour. C'est Henri IV qui l'a bâti. On en descend par six terrasses de pierre & de briques qui mènent par étages à la rivière, en suivant la pente de la montagne, & forment de belles galeries voûtées. Quatre d'entre elles figurent des grottes en rocailles où sont représentées diverses scènes que la force de l'eau met en mouvement. On ne les voit qu'à la lueur des torches, & on y remarque un Orphée entouré d'animaux qui dansent aux sons de sa harpe; dans la seconde, c'est le Roi & le Dauphin; dans la troisième, Neptune sonnant de la trompette sur son char traîné par des chevaux marins; dans la quatrième, l'histoire de Persée & d'Andromède, des moulins, des hermitages, des pêcheurs, des oiseaux qui gazouillent, & mainte autre invention. Il y a aussi une grotte sans ouvrages

hydrauliques, où l'on peut se rafraîchir, & toutes ont la belle vue de la rivière, du paysage, & surtout de la forêt. Au bas, c'est un parterre. La terrasse supérieure a près d'un demi-mille de long avec deux belles rampes soutenues par des arceaux de pierre & des balustrades de même, d'un travail & d'une dépense vraiment royale.

Dans le pavillon du château neuf, il y a quantité de beaux appartemens, & bien peints, d'où l'on sort dans le jardin & le parc. On y trouve un mail, au milieu duquel, & de côté, est une chapelle avec un dôme voûté en pierre, qui, bien que petite, est d'une bonne architecture. Du parc vous allez dans la forêt, remplie de cerfs, de sangliers, de loups & d'autre gibier. Le jeu de paume & le manège sont également dignes d'attention.

Nous rentrâmes à Paris par Madrid, une autre maison de campagne au Roi, & bâtie par François I^{er}, qui lui donna ce nom pour accomplir le serment qu'il avoit fait de ne pas s'éloigner de Madrid d'Espagne, d'où il n'avoit pas laissé que de se sauver (1). Cette maison est au milieu d'un parc clos de murs. Nous entrâmes en passant aux Bons-Hommes, couvent dans une jolie situation, avec une belle chapelle & une bibliothèque.

1^{er} Mars 1644.—Je suis allé voir le beau palais du comte de Liancourt (2), dans la rue de Seine. Joignant son cabinet & sa chambre à coucher est un petit jardin qui, quoique fort étroit, paroît, au moyen d'une perspective très-bien exécutée, beaucoup plus grand qu'il n'est en effet.

(1) *Erreur* : François I^{er} ne se sauva pas de Madrid, il revint en France après avoir signé le traité dont ses deux fils restèrent les otages, & qui lui permettoit de revenir en France. (P. P.)

(2) L'hôtel du duc de Liancourt, ou du moins de Roger du Plessis de Liancourt, duc de la Rocheguyon (mort le 1^{er} août 1674), étoit rue de Seine. Ce seigneur est cité par Spon, par Félibien, comme amateur de tableaux. Brice dit qu'en 1706 sa collection subsistait encore entière dans ce même hôtel, alors la propriété du duc de la Rochefoucauld, époux de sa petite-fille. La duchesse de Liancourt, célèbre par sa vertu, a composé un règlement pour sa petite-fille, qui a été imprimé en 1698.

(B. J. P.)

Le long de ce mur, sur une rangée d'arcades, court un ruisseau qui sort de la volière, où une statue le fait couler; il semble continuer à s'enfuir à plusieurs milles, à partir du point où il se perd dans le mur, tant la peinture de cette perspective l'imité admirablement & fait illusion. Au bout de ce jardin, il y a un petit théâtre, avec diverses scènes qui changent à volonté : ce sont des figures d'hommes & de femmes peintes sur des planches minces & découpées qu'une personne, cachée en dessous, fait mouvoir, en leur prêtant, sur des tons différens, le langage qui leur convient. On nous montra aussi un cabinet rond où étoit une agréable invention pour augmenter la lumière, grâce à des réflecteurs de cuivre doré & bruni.

Dans un des appartemens d'honneur, nous vîmes un excellent tableau du Poussin : c'étoit un Satyre agenouillé. Sur la cheminée, il y avoit le Couronnement de la Vierge par Paul Véronèse. Une autre Madone, au-dessus de la porte, & un Joseph, de Cigoli. Dans le salon, un Chevalier de Malte avec son page (1), qu'on disoit de Michel-Ange; un Enlèvement de Proserpine & un grand Paysage du Corrège. Dans la pièce voisine, il y a quelques tableaux du Primatice, par exemple une Hélène, la Femme nue présentée à Alexandre (2), & une Cérès. Dans la chambre du lit, un portrait du cardinal de Liancourt (3),

(1) Ces mots paroissent désigner clairement l'Alc de Wignacourt de Michel-Ange Amerighi, dit le Caravage, figurant au Louvre sous le n° 35. (C. R.)

(2) Très-probablement le tableau attribué depuis longtemps au Primatice, & enregistré au Catalogue de l'École italienne, sous le n° 313 & sous le titre : *La Contenance de Scipion*. Depuis 1862, on a acquis la certitude que ce tableau est une copie, par une main française de l'École de Fontainebleau, de quelque tableau du Primatice, aujourd'hui disparu. (C. R.)

(3) Le seul cardinal de Liancourt auquel pourroit être appliqué ce passage seroit François de La Rochefoucauld, cardinal de Saint-Calixte, né en 1558, mort en 1645. Or, à l'époque de sa naissance, il y avoit trente-huit ans que Raphaël étoit mort (1520). En outre, le nom de

de Raphaël, & d'un coloris admirable. Dans le cabinet, il y a plusieurs morceaux du Bassan; deux Poelenburg, quatre Paul Brille, dont les ciels sont un peu trop bleus; une Madone de Nicolo⁽¹⁾ admirablement peinte sur pierre; une Judith de Mantegna; trois femmes de Jérónimo; une de Stenwick⁽²⁾; une Madone d'après le Titien, & une Madeleine du même maître, à ce que pense le comte; deux petits tableaux de Paul Véronèse, qui sont les Martyres de sainte Justine & de sainte Catherine; une Madone de Lucas de Leyde, donnée au comte par notre roi d'Angleterre; six autres tableaux du Bassan l'Ancien; deux excellens dessins d'Albert Durer; une Madeleine de Léonard de Vinci; quatre de Paul; une superbe Madone du Titien, qui est un autre présent de notre Roi; l'*Ecce Homo*, si beau, si achevé, qu'on le tient enfermé dans un étui de velours. Enfin, quelques agates curieuses & un chapelet d'une fort jolie invention dont tous les grains sont de noyaux de fruits ciselés. Le comte poussa la civilité si loin, qu'il fit sortir madame la comtesse de son cabinet de toilette pour nous faire voir les tableaux & les curiosités qui s'y trouvoient.

Nous allâmes de là chez un M. *Périsbot* (3), l'un des

Liancourt n'entra dans la maison de La Rochefoucauld qu'en 1674, après la mort de Roger du Plessis. Peut-être Evelyn a-t-il voulu parler du cardinal de Lenoncourt, très-célèbre au seizième siècle, & dont on trouve fréquemment des portraits. Mais ici encore la chronologie infirme l'affertion du voyageur anglois. Robert de Lenoncourt fut créé cardinal par Paul III en 1538, dix-huit ans après la mort de Raphaël. (C. R.)

(1) Sans doute Nicolo dell' Abatte, né à Modène vers 1512, mort à Paris en 1570, après avoir été l'élève du Primatice. (C. R.)

(2) Je vois trois Steinwick, dont deux ont peint l'architecture & le troisième des sujets inanimés. (B. J. P.)

(3) Marolles cite, dans ses Curieux d'Estampes (p. 5), Tevenot, Perruchot, Tortebat & Gaignières, mais sans détail. (B. J. P.) — « Un curieux, dont Claude Vignon avoit épousé la fille, nommé Perruchot, eut de lui un Sauveur au milieu des docteurs dans le temple. » Ce tableau est aujourd'hui au musée de Grenoble. (Mémoires inédits sur les artistes françois, par Q. de Saint-Georges, 1-277.) (C. R.)

plus grands curieux de France, voir sa collection de tableaux, d'agates, de médailles, & ses fleurs, surtout ses tulipes & ses anémones. Le meilleur de ses tableaux étoit un Saint Sébastien du Titien.

En sortant de chez lui, nous allâmes chez M. de Fresne (1), qui nous montra des dessins curieux : un Enlèvement d'Hélène au crayon noir; d'excellens morceaux de Sneiders : ce sont toutes nudités. D'autres de Jules Romain & de Michel-Ange; une Madone du Passignan (2); quelques morceaux du Parmesan, & d'autres maîtres.

Le lendemain matin, nous allâmes voir un M. de Hauffe (3), président au Parlement & ancien ambassadeur à Venise, à qui nous étions recommandés. Il nous reçut fort civilement & nous fit voir sa bibliothèque. Parmi ses tableaux, il y avoit une belle Vénus avec Adonis du Véronèse, un Saint Antoine de la première manière du Corrège, & une superbe Madone du Palma.

Dimanche 6. — Je suis allé à Charenton, à deux lieues de Paris, voir ce qu'étoit le service de l'Eglise protestante de France. Le lieu de réunion, qu'on appelle le temple, est une salle belle & spacieuse, bâtie en pierres de taille, ornée convenablement de peintures des Tables de la loi, de l'Oraison dominicale & du Symbole des Apôtres. La chaire est au haut bout, dans le milieu, avec une enceinte de sièges où se placent les anciens, les personnes de qualité & les étrangers. Le reste de la congrégation s'assied sur des banquettes & des escabeaux; mais

(1) Ce curieux, appelé par Félibien M. du Fresne Annequin (t. II, p. 355), & pour qui Le Poussin finit, en 1648, une Vierge assise sur des degrés, qui étoit, en 1688, à l'hôtel de Guise, étoit, je pense, Nicolas Hennequin, baron d'Ecquevilly, sieur de Fresne, capitaine général de la vénérie des toiles en 1642. Il étoit petit-fils par sa mère de Nicolas Potier de Blancmesnil, chancelier de Marie de Médicis. (B. J. P.)

(2) Domenico Passignano, peintre florentin, né en 1585. (B. J. P.)

(3) M. du Houffay, ambassadeur à Venise, & depuis évêque de Tarbes. Félibien raconte, t. I, p. 372, qu'il rapporta de son ambassade deux tableaux du vieux Palma. (B. J. P.)

il n'y a point de bancs comme dans nos églises, & tout s'y fait avec beaucoup moins d'ordre & de décence : car ici on emporte tout, banquettes & le reste, après la cérémonie. Je fus charmé du chant harmonieux des psaumes, dont tout le monde s'acquitte fort bien ; car on les apprend aux enfans aussi soigneusement que le catéchisme.

En y allant, nous passâmes par ce fameux pont sur la Marne, où est cet écho si vanté qui vous répétera neuf ou dix fois ce qu'aura fait entendre un bon chanteur.

Le 7, je partis en compagnie de quelques personnes pour Fontainebleau : un somptueux palais du Roi, dans le genre d'Hampton-Court, à environ quatorze lieues de Paris. Chemin faisant, nous traversâmes une forêt si prodigieusement remplie de rochers hideux, d'une pierre dure & blanchâtre, entassés les uns sur les autres, à en faire des montagnes, que je ne pense pas que l'on puisse trouver ailleurs rien de plus sauvage & de plus solitaire. Cette forêt est pleine de cerfs, de loups, de sangliers, & il n'y a pas longtemps qu'on y a tué un lynx ou un once qui avoit dévoré plusieurs voyageurs. Au haut d'un de ces sombres escarpemens, au milieu des arbres, des broussailles & des rochers, qui semblent menacer ruine, on a bâti un hermitage. Ces solitudes servent souvent de repaire à des malfaiteurs qui y exercent leurs brigandages, & nous étions, à leur intention, bien armés de carabines ; mais nous arrivâmes le soir sans encombre au bourg, où nous couchâmes, — à *la Corne*, — pour aller le lendemain matin au château.

Cette maison n'est pas, à beaucoup près, si imposante (1), ni si régulière que Hampton-Court. François I^{er} commença à l'embellir, mais ce fut surtout Henri IV qui

(1) Voilà une singulière assertion. (B. J. P.) Elle peut sembler juste : Fontainebleau est trop irrégulier pour imposer d'abord ; & c'est précisément l'avantage de Hampton-Court, d'après les gravures que j'ai sous les yeux. (P. P.)

y travailla, & auffi le feu Roi. Elle est remplie de belles falles, d'appartemens, de galeries. Dans la plus grande, qui a trois cent foixante pieds de long fur dix-huit de large, on a peint les victoires de ce grand prince Henri IV (1).

La galerie de François I^{er} est ornée des vues de tous les châteaux royaux; & au-dessus le Primatice, regardé comme le meilleur dessinateur de son temps, a peint à fresque, en foixante morceaux, l'histoire d'Ulyffe tirée d'Homère (2). Le cabinet est rempli d'excellens tableaux : on remarque surtout une Femme de la main de Raphaël. Dans la falle des Gardes, une tapisserie, figurée en peinture, sur la muraille, représente les victoires de Charles VII sur nos compatriotes. Dans la falle des Festins, il y a une magnifique cheminée de marbre blanc, avec la statue équestre d'Henri IV, qu'on estime 18 000 écus; deux belles statues de la Clémence & de la Paix : deux lions de bronze sur des colonnes de jaspe. Le perron & la cour du fer à cheval font d'architecture correcte & moderne, comme l'est auffi une chapelle bâtie par Louis XIII,

(1) C'est la galerie peinte par Ambroise Dubois vers 1600, détruite sous le premier Empire & remplacée aujourd'hui par la galerie de Diane. (C. R.)

(2) Evelyn, comme tous les voyageurs qui voient rapidement, confond ici plusieurs choses complètement différentes : la *galerie de François I^{er}*, la *galerie des Vues* & la *galerie d'Ulyffe*. La décoration de la *galerie de François I^{er}* avoit été commencée par le Rosso, mort en 1541, & terminée par le Primatice vers 1550. Cette galerie existe encore. Les peintures qui la décorent ont été restaurées en dernier lieu par M. Couder. La « galerie ornée de vues de tous les châteaux royaux » étoit la *galerie des Cerfs*, où Christine de Suède fit poignarder Monaldeschi, en novembre 1657. Elle existe encore, mais complètement changée & différemment aménagée. Vers 1595, Toussaint du Breuil y peignit, selon l'abbé Guilbert, seize plans à vol d'oiseau des diverses maisons royales. Ces peintures ont disparu lors du remaniement de la galerie des Cerfs après 1657. Enfin, la *galerie d'Ulyffe*, détruite sous Louis XV, en 1738, avoit été peinte par Nicolo dell' Abbate, de 1559 à 1561, d'après les dessins du Primatice. Ces peintures, qui représentoient des scènes de la vie d'Ulyffe, ont été gravées par Van Thulden en 1638. (C. R.)

& toute lambriffée de jafpe, avec des incruftations de marbre.

Après avoir vifité les appartemens, nous allâmes à la volière, qui eft furmontée d'un dôme, & qui renferme des arbres, des brouffailles & deux fontaines, où les oifeaux vont fe défaltérer. Nous vîmes un beau jeu de paume, & de nobles écuries; mais la grande beauté de ce lieu, ce font les jardins. La cour des Fontaines eft ornée de plufieurs antiques & de ftatues, dont un Mercure. Dans le jardin de la Reine, il y a une Diane qui lance une fontaine, & nombre d'autres ftatues de bronze (1).

Le grand jardin, de cent quatre-vingts toifes de long fur cent cinquante-quatre de large, a au centre une fontaine ornée de la figure coloffale du Tibre & de la louve allaitant Rémus & Romulus, & à chaque angle une fontaine jailliffante. Dans le jardin du baffin, il y a un Hercule de marbre blanc; à côté eft le jardin des pins, après quoi vous voyez un canal d'un mille anglois de long, au bout duquel trois jets d'eau, qui s'élèvent à une grande hauteur, deflinent en l'air une fleur de lis; fur le bord, il y a de belles allées d'arbres. Les carpes qui y font viennent familièrement chercher à manger de la main du fpectateur. De là, on nous conduifit à une fontaine qu'on dit avoir été découverte par un chien, & qui a été la première occafion de tout ce que l'on a fait dans ce beau lieu. Les rochers blancs & terribles que l'on voit de là s'élever à diftance dans la forêt font une vue auffi impofante & auffi curieufe qu'il y en ait. Le parc qui entoure le château eft d'une grande étendue, & la ville eft remplie d'hôtels appartenant à des feigneurs.

Le lendemain matin, un peintre, qui a la charge des

(1) Ces « autres ftatues de bronze » ainfi que la figure coloffale du Tibre font les fontes du Primatice, alors au nombre de dix, & dont cinq figuroient encore, avant le 4 Septembre, dans le jardin des Tuileries. Elles font aujourd'hui au Louvre. Les cinq autres ont été fondues en 1792. (C. R.)

tableaux & des autres curiosités, nous invita à visiter fa collection particulière (1). On nous fit traverser une galerie peinte par le vieux Rosso, au bout de laquelle, dans un autre cabinet, étoient trois Vierges de Raphaël & deux d'André del Sarto. Dans l'atelier du peintre lui-même, il y avoit un superbe Saint Michel de Raphaël, Saint Jean-Baptiste de Léonard de Vinci (2), & une tête de femme; une reine de Sicile & une Sainte Marguerite de Raphaël (3); deux autres Vierges du même, dont l'une fort grande; quelques autres d'André del Sarto; un Saint Jérôme de Perino del Vaga; un très-bon Enlèvement de Proserpine, & nombre de dessins (4).

En nous en allant ce jour-là, nous visitâmes, sur notre chemin, une maison appelée la Maison-Rouge, avec une belle vue, une grotte, des fontaines, l'une desquelles jaillit à cinquante pieds, avec un bruit tel que celui d'une tempête & d'une fusillade, &c.

De là, nous passâmes à Essone, maison appartenant à M. Hefelin (5), un grand curieux. Nous y vîmes beaucoup

(1) En 1643, date de la visite d'Évelyn, ce peintre, garde des peintures du Roy, étoit Jean Dubois, fils d'Ambroise. Jean Dubois mourut en 1679. (C. R.)

(2) Aujourd'hui au Louvre, sous le n° 480. École italienne. (P. P.)

(3) Ces deux tableaux au Louvre, nos 379 & 384. (P. P.)

(4) Évelyn cite cinq *Vierges* de Raphaël. Le Louvre n'en possède que deux pouvant se rapporter à la désignation d'Évelyn : la *Belle Jardinière* (n° 375 du Catal. de 1867) & la grande *Sainte-Famille* (n° 377). Quant à la *Vierge au Singe* (n° 376) & à la *Vierge de Brienne* (n° 378), elles ne sont entrées dans le cabinet du Roy que postérieurement au voyage d'Évelyn : la première, en 1752; la seconde, en 1691. J'ignore quelle peut être la cinquième. Le *Saint Michel*, la *Reine de Sicile*, la *Sainte Marguerite* sont les toiles enregistrées sous les nos 382, 384 & 379 du Catal. de 1867. — Les *Vierges* d'André del Sarto sont les deux *Sainte-Famille* portant les nos 438 & 439. — Le *Saint Jean-Baptiste* & la *Tête de femme* de Léonard de Vinci sont le n° 408, & sans doute la merveilleuse *Joconde*, n° 484. — Je ne vois pas ce que peuvent désigner le Perino del Vaga (le Louvre ne possède rien de ce maître) & l'*Enlèvement de Proserpine*. (C. R.)

(5) Cette maison étoit celle de Chantemesle à Essone (aujourd'hui mal dit Chantemerle), & a été gravée par Silvestre. Sauval parle des

de bons tableaux, mais rien de si remarquable que ses jardins, ses fontaines, ses bassins, surtout celui de forme triangulaire, où l'eau arrive par quantité de mascarons disposés tout autour. Il y a aussi une belle cascade, avec de jolis bains, & tout ce qu'il faut pour les rendre plus commodes. Sous une table de marbre, il y a une fontaine dont le jet figure des serpens qui s'entrelacent autour d'un globe.

Nous allâmes coucher à Corbeil, fameux par le siège

machines dont l'inventif Hefelin s'étoit servi pour amener les eaux dans cette maison.

Louis Cauchon, dit Hefelin (à cause d'une alliance de sa famille), maître de la chambre aux deniers du Roy & *surintendant de ses plaisirs*, pourroit donner lieu à une longue & intéressante biographie. C'étoit, à cette époque, l'homme de bon goût par excellence. Il étoit l'organisateur des ballets de la cour. Félibien nous apprend, t. II, p. 77, qu'il avoit fait faire par Labelle un livre entier de ballets & mascarades, qui étoit à Versailles en 1688. La belle maison qu'il a fait bâtir au coin de la rue Poulletier & du quai de Béthune, & qui a été décrite & louée par Sauval & par les autres historiens de Paris, existe encore aujourd'hui; mais les intérieurs ont été détruits.

Il avoit une bibliothèque remarquable. Ses livres, habituellement très-bien reliés en veau écaille, avec un très-beau fer à ses armes, se trouvent difficilement. Je possède un ballet de la Nuit, relié en maroquin marbré, à ses armes, que M. le marquis de Coislin eut la bonté de me céder lorsqu'il acheta les livres de M. Bourdillon, dans lequel sont les dessins originaux de Labelle, des costumes de ce ballet, où figure Hefelin lui-même. Le recueil que j'ai cité plus haut étoit certainement du même genre.

Hefelin fut empoisonné, en 1664, par un domestique qui se savoit un de ses légataires, & étoit pressé de recevoir son legs.

Nanteuil a gravé deux fois son portrait; le plus petit & le plus joli des deux est, dans son deuxième état, accompagné d'un bel entourage. Il y a aussi une médaille de lui qui représente d'un côté sa tête, & de l'autre côté une fusée dans une couronne de feuille de chêne, avec ces mots : *Moyetur dum vita superest*. — Je dois à l'aimable & savant M. Paul Lacroix communication de la relation imprimée en 1656 de l'arrivée de la reine Christine à *Essaune* en la maison de M. H., & la description de la réception vraiment féerique que lui fit cet homme de goût qu'elle connoissoit, disoit le duc de Guise à Hefelin, *comme l'un des plus habiles & des plus gallands hommes de France, qui suit & entend le mieux toutes choses*. (B. J. P.)

qu'il foutint contre Henri IV, & le lendemain matin nous rentrâmes à Paris.

18. — Je suis parti avec sir John Colton, un chevalier du comté de Cambridge, pour un voyage en Normandie. La première journée, nous passâmes par Gaillon, château de l'archevêque de Rouen (1). On en vante fort les jardins, mais nous n'y entrâmes pas, notre intention étant d'arriver à Pontoise à temps pour y dîner. Cette dernière ville est dans une fort belle situation, avec un noble pont sur l'Oise & de jolies fontaines. C'est aussi la première ville de Normandie que l'on trouve, &, après l'avoir dépassée, vous ne rencontrez plus de vignes, mais une contrée de plaines, de bois, de clos divers, avec quelques villes, en vous rapprochant de la mer, qui donnent au pays beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre.

Nous couchâmes, ce soir-là, à un village nommé Magny. Le lendemain, nous allâmes dîner à Fleury, qui se trouve au bas d'une descente rapide, & cinq lieues plus loin, nous touchions à Rouen, avec la jolie vue de la montagne & la chapelle ruinée de Sainte-Catherine. Ce pays est tellement plein de loups, qu'un berger que nous rencontrâmes nous conta que la veille ils avoient étranglé un de ses camarades (2), & cela au beau milieu de son troupeau. Les champs sont, pour la plupart, plantés de poiriers & de pommiers, & d'autres arbres à cidre. On y trouve beaucoup de carrières de pierre & d'ardoise, & des mines de fer.

Rouen, où j'étois descendu à la Croix-Blanche, est une fort grande ville sur la Seine, avec deux autres petites rivières, l'Aubette & le Rœbec. Il y a encore les ruines

(1) François de Harlay-Chamvallon, qui appeloit ce château « palais royal & archiépiscopal. » Voyez Tallemant des Réaux, *Hist.*, 278, p. 46. (P. P.)

(2) Il y a bien à croire que ce berger se moqua de la crédulité d'Evelyn. (E. de S.)

d'un magnifique pont de pierre remplacé par un simple pont de bateaux, jusqu'où remontent des vaisseaux d'un fort tonnage. De l'autre côté de l'eau, ce sont des poiriers, & les réformés y ont une église.

La cathédrale, dédiée à Notre-Dame, est, comme on l'avoue, l'ouvrage des Anglois (1). Quelques mots de notre langue, gravés en lettres gothiques sur le portail, semblent confirmer cette origine. Les tours & l'église elle-même toute entière sont couvertes de sculptures. Elle a trois clochers surmontés de flèches. Dans l'un d'eux, j'ai vu cette fameuse cloche si renommée, de treize pieds de haut, trente-deux de tour, onze de diamètre, & du poids de quarante milliers.

La chapelle d'Amboise, outre le tombeau du cardinal de ce nom, son fondateur, renferme encore plusieurs beaux monumens. Au fond du chœur, on a peint sur la muraille un grand dragon qui, dit-on, avoit fait de terribles ravages : l'archevêque saint Romain en défit le pays, & sa victoire donne lieu à une procession annuelle. Comme nous approchions de Pâques, on voyoit exposées nombre de scènes de la Passion représentées par de petites figures que la foule visitoit en grande dévotion, & avec beaucoup d'offrandes. En face de l'église, il y a un beau palais. L'abbaye de Saint-Ouen a aussi une église remarquable & de beaux jardins. C'est là que loge le Roi quand il vient à Rouen. Le palais où siège le Parlement est un édifice magnifique, avec de superbes salles, particulièrement la chambre dorée. L'hôtel de ville est bien bâti, & l'on peut en dire autant des maisons de quelques

(1) On ne devine pas aujourd'hui qui a pu faire cet *aveu* à Évelyn. La cathédrale de Rouen fut, pour la dernière fois, complètement rebâtie dans les premières années du treizième siècle. En 1217, dit l'abbé Bourraillé (*Les Cathédrales de France*, p. 508), « on ne s'occupoit plus que des parties secondaires de cette entreprise gigantesque. » La Normandie, depuis plusieurs années, étoit rentrée sous le sceptre de Philippe-Auguste. (P. P.)

gentilshommes; mais, en général, la ville est bâtie en bois, dans le genre de la Cité à Londres.

21 Mars 1644. — Le lundi de Pâques, nous dinâmes à Tôte, auberge isolée entre Rouen & Dieppe, où nous allions. Cette ville est dans une situation assez agréable, entre deux montagnes, & est baignée au nord par notre mer d'Angleterre. Son port est commode, mais d'une entrée difficile. Elle consiste en une seule rue, belle & large, avec une jolie église. Le fort Pollet, qui est un bon ouvrage en terre, commande la rade d'un côté, que domine de l'autre le château également bien fortifié, avec la citadelle en avant, & la ville elle-même est très-forte. Elle est pleine d'artisans qui font & vendent toutes sortes de curiosités d'ivoire & d'écaille; & tout ce que les Indes orientales peuvent fournir de cabinets, de porcelaines & d'autres choses rares & précieuses se rencontrent là dans la plus grande abondance.

23. — Nous suivîmes le long de la côte une route raboteuse & remplie de rochers qui nous força à mettre plusieurs fois pied à terre avant d'arriver au Havre, où nous couchâmes ce soir-là.

Le lendemain matin, nous visitâmes la citadelle, qui est forte & régulière, bien garnie d'artillerie & de défense de toute sorte. Ses beaux canons de bronze portent la devise : *Ratio ultima regum*. Les logemens de la garnison sont uniformes; cette citadelle contient une spacieuse place d'armes pour la troupe, une jolie chapelle & un beau logis pour le gouverneur. Comme le duc de Richelieu étoit au fort, nous allâmes le saluer. Il nous reçut très-civilement, & donna ordre qu'on nous fît voir tout ce que nous souhaiterions. Cette citadelle a été bâtie par le feu cardinal de Richelieu, oncle du duc actuel, & peut être considérée comme l'une des plus fortes de France. La rade est très-vaste.

Quand nous n'eûmes plus rien à faire là, nous nous embarquâmes avec nos chevaux pour Honfleur, qui en est à quatre ou cinq lieues, à l'embouchure de la Seine.

Ce n'est qu'une pauvre ville de pêcheurs, où ce que j'ai noté de plus curieux, ce sont les folides mais bizarres vêtemens des femmes du peuple qui sont de peaux d'ours ou d'autres animaux. A Dieppe, & sur le reste de la côte, ils font d'une grosse serpillière.

25. — Nous voici à Caen, une noble & belle ville, sur l'Orne, qui la traverse par le milieu, avec les deux moitiés de la ville réunies par un pont d'une seule arche.

Nous couchâmes à l'*Ange*, où nous fûmes très-bien traités; car la ville abonde de toutes choses, & à bas prix. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'est la grande abbaye, avec son église, aussi vaste que riche. Elle est d'architecture gothique, & deux grands clochers tout de pierre, ainsi qu'une lanterne centrale, en ornent le portail. Le chœur est grand & circulaire. Au milieu, sur un tombeau carré, simple, mais beau, se lit cette inscription :

« Hoc sepulchrum invictissimi juxta & clementissimi conquestoris Gulielmi, dum viveret Anglorum regis, Normannorum Cenomannorumque principis, hujus insignis abbatiæ piissimi Fundatoris : cum anno 1562 vesano hæreticorum furore direptum fuisset, pio tandem nobilium ejusdem abbatiæ religioforum sensu, in tam beneficium largitorem, instauratum fuit. A° Dñi 1642. Dño Johanne de Bailhache Affectorii Protopriore. D. D. »

De l'autre côté, on lit en rimes monacales :

« Qui rexit rigidos Northmannos, atq. Britannos
Audaçter vicit, fortiter obtinuit,
Et Cenomanensis virtute coercuit ensis,
Imperii que sui Legibus applicuit.
Rex magnus parvâ jacet hâc Gulielm' in urnâ,
Sufficit & magno parva domus Domino.
Ter septem gradibus te volverat atq. duobus
Virginis in gremio Phœbus, & hic obiit. »

Nous avons visité le château, qui est une bonne forteresse & bien construite. J'en dirai autant de l'hôtel de ville, qui est bâti sur le pont qui réunit les deux parties de la ville. Il y a à Caen une Université avec des écoles de droit.

Toute la ville est très-bien bâtie de cette excellente pierre qui est si connue, en Angleterre, sous le nom de pierre de Caen. On m'y a fait voir un beau jardin tout planté de haies de nerprun, qui y atteint une grande hauteur. Ces palissades sont taillées en toute espèce de formes d'architecture & représentent avec la plus grande correction des piliers, des niches, des frises, des colonnes torsées, &c.

Le 28, nous reprîmes la route de Paris, où nous arrivâmes le lendemain, après avoir couché d'abord à Évreux. C'est une vieille ville épiscopale qui possède une belle cathédrale.

1^{er} Avril 1644. — J'ai voulu voir avec plus d'exactitude les appartemens du palais du Luxembourg, bâti par Marie de Médicis dans le faubourg Saint-Germain, &, si on le prend dans son ensemble, avec son jardin & ses dépendances, l'un des monumens les plus nobles, les plus complets & les plus achevés qui existent. La galerie qui retrace la vie de la fondatrice est un chef-d'œuvre de Rubens (1). A un bout est la bibliothèque du duc d'Orléans, qui est remplie d'excellens livres, tous reliés en maroquin & dorés (2), avec leurs rayons garnis de velours

(1) Cette galerie étoit située à droite de la cour d'Honneur. Détruite vers 1802, elle a été remplacée par le grand escalier du Sénat. Les vingt & un tableaux de Rubens qui la décoroient constituent aujourd'hui une des richesses du Musée du Louvre. Ils figurent au Livret de 1862, sous les nos 434-454. (C. R.)

(2) Tous les livres qu'on voit de Gaston d'Orléans sont en veau fauve, avec deux G adossés & enlacés sur le dos, & me paroissent reliés par Le Gascon. Je n'en ai vu que très-peu en maroquin, &, en effet, le P. Jacob dit que ses livres étoient uniformément reliés. L'article de cette bibliothèque, dans le P. Jacob (page 476), est intéressant. Cha-

vert frangé d'or. Dans un cabinet attenant sont les volumes de petit format seulement, & six armoires pleines de médailles, avec une excellente collection de coquilles & d'agates, dont il y en a de bien riches. Le duc se connaissant très-bien en botanique & en médailles, rien, en ce genre, ne lui échappe. Il y a d'autres appartemens, vastes & meublés, comme il convient à des princes, qui donnent sur le jardin & valent ceux que je viens d'indiquer.

L'entrée principale dans la cour, qui est carrée & entourée d'un corridor, est surmontée d'un dôme imposant, couvert en pierre; le reste est entouré du cloître dont je viens de parler, qui est formé d'arceaux retombant sur des pilastres d'ordre rustique. La terrasse qui règne sur la partie antérieure du palais est pavée de marbre blanc & noir, avec une balustrade de marbre blanc du plus beau poli.

On pourroit peut-être trouver la grande salle du rez-de-chaussée trop basse & l'escalier un peu lourd; mais la façade sur le parterre, qui a également sa galerie en arcades & voûtée, est d'une beauté admirable & très-ornée de sculpture.

Les jardins ont bien un mille anglois de tour; ils sont clos de hautes murailles & en bon air. Le parterre n'est que de buis, à la vérité, mais d'un si joli dessin & si bien tenu, que, vue des appartemens, sa broderie fait un merveilleux effet (1). Il est partagé en quatre compartimens

puzeau, dans son *Europe vivante*, Genève, 1667, 3 vol. in-4°, t. I, p. 318, nous apprend qu'alors le cabinet du Roi s'étoit augmenté de celui du duc d'Orléans, de ses livres (on en rencontre cependant), des plantes & des animaux qu'il fit tirer d'après le naturel, de ses médailles, & d'autres choses curieuses, à quoi ont beaucoup contribué les soins du Sr J. Tavernier, contrôleur de sa maison, le plus célèbre de notre siècle, & très-généreux. (Chapuzeau avoit logé Tavernier chez lui, à Genève, & il a rédigé ses premiers voyages.) (B. J. P.)

(1) Les grand & petit parterres du Luxembourg sont représentés en deux planches, nos 52 & 57, dans le bel ouvrage de Jacques Boyceau,

carrés, avec autant de nœuds circulaires qui ont, chacun dans leur centre, un bassin de marbre d'une trentaine de pieds de diamètre, dans lequel un Triton de bronze presse dans ses mains un dauphin qui lance à trente pieds en l'air une girandole dont l'eau jaillit sans interruption, amenée qu'elle est d'Arcueil par un aqueduc construit en pierre avec une magnificence vraiment romaine. Autour de ce grand parterre, promenades comprises & tout le reste, court une bordure de pierre de taille ornée de distance en distance de piédestaux pour des vases & des statues, tandis que la portion qui avoisine les degrés de la terrasse est garnie d'une rampe & d'une balustrade de marbre blanc.

Les allées, qui suivent diverses directions, sont si bien plantées d'ormes, de tilleuls & d'autres arbres, & sont dans de si bonnes proportions, que rien ne sauroit être plus délicieux, particulièrement la magnifique charmille qui conduit à la fontaine.

Au bout du jardin, il y a une excavation qu'on avoit creusée pour y faire un grand étang qu'on n'a jamais terminé, &, tout à côté, un clos destiné aux simples, & bien tenu. Le duc y a fait mettre une quantité de tortues, qui vont se baigner dans une pièce d'eau, à côté du jardin.

Dans le même quartier est une glacière, &, en se rapprochant du palais, il y a un bois de grands ormes percé en étoile, avec une grande fontaine au point central. Le reste du terrain est partagé en divers enclos séparés, soit par des haies, soit par des rangées d'arbres : ce sont des champs, des prés, des bosquets, dont quelques-uns ont plusieurs arpens d'étendue.

Du côté de la rue, & touchant le palais, il y a encore des gazons de divers dessins qu'arrose une fontaine; vers

St de la Barauderie. Paris, 1638, in-folio. On voit dans le grand parterre huit M couronnés (initiales de Marie de Médicis). Ces planches sont d'un goût exquis. (B. J. P.)

la grotte & les écuries, il y a un jardin particulier, & clos de murs, où sont des fleurs de choix, pour lesquelles le duc dépense beaucoup d'argent. En somme, il ne manque rien à la beauté & à la magnificence de ce palais & de ces jardins. Ce n'est pas un des moindres plaisirs qu'on y goûte que la vue de tant de gens de qualité, de bourgeois & d'étrangers qui le fréquentent, & qui ont partout un libre accès; en sorte que vous voyez telles allées & tels lieux retirés, pleins de beaux galans & de belles dames; dans d'autres, de mélancoliques moines; dans d'autres, des savans studieux; plus loin, des bourgeois de bonne humeur : les uns assis, les autres couchés sur l'herbe, d'autres qui courent ou sautent; ceux-ci à jouer aux boules ou à la balle; ceux-là à chanter & à danser; & tout cela sans se déranger mutuellement tant il y a d'espace pour leurs ébats.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, tout étant aussi bien tenu que si l'on ne faisoit qu'y travailler du matin au soir, vous ne voyez jamais ni jardinier, ni personne qui s'en occupe : c'est qu'on s'y prend le matin de si bonne heure, que tout est achevé avant que le public ne puisse s'en apercevoir. Si je me suis étendu si au long sur ce véritable paradis, c'est en mémoire du plaisir que j'ai goûté dans ces douces retraites. Le cabinet & la chapelle qui donnent sur le jardin ont quelques tableaux de choix. Toutes les maisons qui avoisinent ce palais sont de fort beaux hôtels, particulièrement le Petit-Luxembourg; & la rue qui y monte est large & bien bâtie.

Je suis allé examiner Paris du haut de la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, la plus élevée, dit-on, de toute la ville, d'où je voyois en plein cette cité & ses faubourgs, dont l'ensemble, à mon avis, n'est pas aussi grand que Londres, encore que la différence de configuration de ces deux capitales, Londres étant allongé & Paris de forme ronde, le rende assez difficile à décider; mais il n'y a pas de comparaison à faire des édifices, des palais, des matériaux dont ils sont construits : ici tout est en

Pierre, & bien plus somptueux; je trouverois seulement que nos places valent mieux.

De là, je suis allé faire un tour au cimetière des Innocens, où je passai pas mal de temps à ouïr les récits qu'on me fit de la rapidité avec laquelle ce terrain dévore les corps qu'on y enterre [vingt-quatre heures suffisent, me contoit-on (1)], & à voir les immenses charniers, les tombes, les autres monumens funèbres, & les hiéroglyphes attribués à Nicolas Flamel, fondateur de cette église & d'autres établissemens charitables, comme il le raconte dans son livre?

Il y a là nombre d'écrivains publics qui gagnent leur vie à écrire des lettres pour de pauvres filles & d'autres ignorans, qui viennent leur demander conseil & les prier de donner de leurs nouvelles, dans leur pays, à leurs amoureux, à leurs parens, à leurs amis. Ce sont les pierres funéraires qui leur servent de table. A côté de l'église est une fontaine publique avec de bons bas-reliefs (2).

(1) Cela n'empêche pas que la terre étoit complètement saturée à la fin du dix-huitième siècle, quand on détruisit le cimetière, & que les corps, loin de se décomposer, étoient devenus une espèce de graisse & s'étoient complètement conservés. Voyez, à ce sujet, un passage très-curieux du rapport de Thouret sur les exhumations des Saints-Innocens. Paris, 1789, pages 40 & suivantes. (B. J. P.)

(2) C'est la célèbre fontaine des Innocens, ou plutôt de Saint-Innocent. En 1643, elle ne ressembloit en rien à celle que nous voyons en 1872. Située au sommet de l'angle formé par la rencontre de la rue aux Fers & de la rue Saint-Denis, elle avoit été construite en 1550, & ne présentait que deux faces. L'une de ces faces étoit percée de deux arcades; l'autre d'une seule. C'étoit une véritable *loggia* italienne. Les pilastres séparant ces arcades étoient décorés de cinq Naiades en bas-relief sculptées par Jean Goujon, qui y figurent encore, & sont regardées à juste titre comme une des plus charmantes expressions de la statuaire française au seizième siècle. Les foubaissemens de ces figures étoient décorés de bas-reliefs représentant des Naiades couchées, dues également au ciseau de Jean Goujon. Trois de ces bas-reliefs figurent aujourd'hui au Louvre sous les nos 97, 98 & 99 du Livret de la sculpture moderne (édition de 1855). En 1787, lors de la destruction du cimetière des Innocens, la fontaine fut démolie, transportée à la place qu'elle oc-

Le lendemain, on me mena chez un gentilhomme voir une riche collection de bijoux de toute espèce & de pierres précieuses, quelques-unes d'une grande valeur; des onyx & des agates, dont plusieurs étoient antiques & de couleurs admirables. Ce qui n'étoit pas au-dessous de ces curiosités, c'étoient ses paysages des meilleurs maîtres, dont il avoit fait copier la plupart en miniature, l'une desquelles, parfaitement exécutée sur pierre, fut brisée par la maladresse d'un des nôtres; mais telle étoit la politesse & l'empire sur lui-même de ce gentilhomme, que son aisance & sa bonne humeur n'en furent pas le moins du monde altérées.

Le lendemain matin, un ami me conduisit au jardin de M. Morin, qui, de simple jardinier, est devenu l'un des plus savans & plus habiles collecteurs de fleurs, de coquilles & d'insectes (1).

Le jardin est de forme parfaitement ovale & entouré de cyprès palissadés & taillés, aussi unis que si c'étoit un mur. Ses tulipes, ses anémones, ses renoncules, ses crocus, &c., sont des plus rares, & attirent chez lui leurs admirateurs durant toute leur saison. Il habitoit une ef-

cupe aujourd'hui, & transformée complètement. Trois Naïades, exécutées par Pajou, furent ajoutées aux cinq de Jean Goujon. Les autres bas-reliefs furent exécutés par MM. Lhuillier, Mézières & Danjou. Les graveurs du dix-septième siècle nous ont laissé de nombreuses reproductions de ce gracieux monument. (C. R.)

(1) Tallemant des Réaux raconte de Morin un bon mot assez peu dévot : « Morin le fleuriste est une espèce de philosophe. Une fois qu'il estoit bien malade, son curé lui disoit : « Ramassez toutes vos peines & les offrez à Dieu. — Je lui ferois là, dit-il, un beau présent ! » (*Hist. flor.*, t. VII, p. 536.) (P. P.)

Il y a eu deux Morin frères : c'est du cadet que parle Tallemant : René, homme qui, pendant sa vie, a été aussi curieux qu'autre de l'Europe, étoit mort en 1667, & probablement en 1658. L'auteur, qui survécut à son frère Pierre Morin, a publié, en 1658 (Muffet Pathay, nos 800 & 1726), des *Remarques nécessaires pour la culture des fleurs*. J'ai sous les yeux une nouvelle édition de 1667, à laquelle sont joints quatre Catalogues d'anémones, de ranoncules (*sic*), de tulipes & d'iris bulbeux, que vendoit Morin. (B. J. P.)

pèce d'hermitage à un bout de son jardin, au milieu de ses collections de coquilles & de coraux, dans l'un desquels on a taillé un grand crucifix qu'on estime fort. Il a aussi des livres d'estampes d'Albert Durer, de Vankeyden (1), de Callot, &c. Sa collection d'insectes, surtout celle de papillons, est des plus curieuses : une préparation qu'il fait subir à ceux-ci les rend incorruptibles, & ils sont arrangés sur des cartons de façon à représenter une belle tapisserie.

Il me montra les remarques qu'il avoit faites sur leur propagation. Il nous promit de les publier ; & il a fait peindre par d'habiles gens, soit en miniature, soit à l'huile, un choix de ses papillons & de ses plus belles fleurs.

6 *Avril*. — J'envoyai à ma sœur mon portrait à la gouache, qu'elle m'avoit demandé ; j'allai voir plusieurs des plus beaux hôtels de la ville : par exemple, celui de Vendôme, qui est grand & imposant ; ceux de Longueville, de Guise, de Condé, de Chevreuse, de Nevers ; celui-ci est un des plus beaux de Paris, parmi ceux qui donnent sur la rivière (2).

Je suis souvent allé au palais Cardinal, légué au Roi par le cardinal de Richelieu, à condition qu'il porteroit ce nom. A cette époque, le Roi l'habitoit à cause des constructions qu'on faisoit au Louvre. C'est une fort belle maison, quoique un peu basse. Les galeries, les portraits de gens de distinction des deux sexes, les bains de la

(1) Le nom est évidemment mal orthographié ; mais je ne vois pas qui il peut désigner.

(2) L'hôtel de Vendôme occupoit l'emplacement de la place Vendôme actuelle. Les hôtels de Longueville & de Chevreuse étoient contigus, rue Saint-Thomas-du-Louvre, sur l'emplacement actuel de la Bibliothèque du Louvre. L'hôtel de Guise a été détruit en partie par la construction de l'hôtel Soubise : ce sont maintenant les Archives. L'hôtel de Condé a été détruit sous Louis XVI : le théâtre de l'Odéon en indique la place. L'hôtel de Nevers occupoit une partie de l'emplacement actuel de la Monnaie. La petite rue de Nevers, parallèle à la rue Dauphine, en conserve le souvenir. (C. R.)

Reine, le falon d'audience & son plafond, richement sculpté & doré, la salle de spectacle, le jardin, qui est fort grand, & sa belle fontaine, ses bosquets & son mail, sont dignes d'attention. Je suis aussi souvent allé voir les exercices du manège, surtout aux académies de MM. Du Pleffis (1) & De Veau, que fréquente la noblesse : c'est là que les jeunes gentilshommes apprennent l'exercice, la danse, la musique, & un peu de mathématiques & de fortifications. Telle de ces institutions a jusqu'à cent braves chevaux, tous dressés aux grands exercices.

12 Avril. — J'allai au bois de Boulogne voir une grande revue de toutes les forces de la ville qui devoit avoir lieu devant Leurs Majestés & toute la cour. On supposoit qu'il y avoit bien vingt mille hommes, sans compter les spectateurs, qui dépassoient de beaucoup ce nombre. Ils firent tous leurs exercices, après quoi, infanterie & cavalerie furent rangées sur divers points, & l'on donna le simulacre d'une bataille.

[Le 19 d'avril, Évelyn quitta Paris pour aller visiter la Touraine, & de là, traversant la France à loisir, il se rendit en Italie, d'où il ne revint qu'au commencement de l'année 1647. Rentré à Paris le 28 janvier, il y occupoit, rue du Colombier, un fort bel appartement au prix

(1) Deux écuyers d'office ont la grande écurie, Du Pleffis Bournonville, ou trois sous-écuyers, &c. (Marolles.)

Je vois Jean Osmont, sieur de Vaux, parmi les écuyers du Roi, page 133 du rare & curieux volume intitulé : *État général des officiers, domestiques & commençaux* (sic) *de la maison du Roi*. Paris, Le Ché, 1657, in-8°. Il ne recevoit que 200 livres. Je doute que ce soit celui dont il s'agit ici. L'abbé de Marolles, page 263 du tome II de ses Mémoires, in-folio, cite comme excellent dans les courses de bague & le manège des grands chevaux MM., Delcampe, Devaux & plusieurs autres. M. Du Pleffis avoit laissé une grande réputation. La Guérinière (1733) parlant, dans sa Préface, de M. de Vandeuil son maître, dit qu'il avoit su joindre *la grâce & la justesse* de M. Du Pleffis à la brillante exécution de M. de La Vallée, personnages dont le nom & la réputation subsisteront autant que l'exercice durera. (B. J. P.)

de quatre pistoles par mois. Peu de temps après, il épousa la fille de l'ambassadeur d'Angleterre sir Richard Browne, fit seul un voyage en Angleterre, & étoit de nouveau à Paris dans le courant de l'été de 1649. Nous allons reprendre nos extraits de son journal.]

17 *Septembre* 1649. — J'allai à Saint-Germain avec ma femme, & je baisai la main de la Reine mère (Henriette-Marie); j'y dinai avec le lord garde des sceaux & lord Hatton. Plusieurs grands personnages de France vinrent voir le Roi (Charles II). Le lendemain vint le prince de Condé. Au retour, nous allâmes voir le palais du président de Maisons (1) : c'est un château tout bâti en belle pierre de taille, blanche comme du lait. Il n'est pas très-vaste, mais les dispositions en sont bien entendues, surtout l'escalier, avec les enfans sculptés qui en sont l'ornement. Il est entouré de fossés sans eau. Les offices sont sous terre, les jardins parfaitement dessinés, avec des allées d'ormes d'une longueur extraordinaire, & une belle vue, tant sur la forêt que sur la Seine, en regardant Paris. A prendre cette maison en gros, avec ses prés, ses promenades, la rivière, la forêt, les vignes, les terres cultivées, je ne sache pas avoir vu grand'chose en Italie qui la surpassât. La grille de fer est magnifique, & il a fallu jeter à terre tout un village pour en créer les dehors.

1^{er} *Octobre*. — Je suis allé avec mon cousin Tuke (depuis sir Samuel) voir les eaux de Saint-Cloud & de Rueil, &, après dîner, causer avec l'hermite du mont Calvaire, pauvre superstitieux & ignorant; & de là à Paris.

(1) Ce magnifique château, qui a été gravé plusieurs fois, existe encore aujourd'hui. Deux admirables grilles en provenant sont au Louvre. Le château fut construit de 1645 à 1649 pour René de Longueuil, marquis de Maisons, par François Mansard. Les deux grilles, — chef-d'œuvre de ferrurerie, — placées aujourd'hui au Louvre, n'étoient pas les grilles extérieures du château. Elles fermoient les deux baies de la galerie intérieure donnant sur la Seine, au rez-de-chaussée. (C. R.)

21. — Je suis allé au Jardin des Plantes entendre le cours du docteur *D'Avignon* (1), & voir son laboratoire. C'est lui qui est directeur de ce beau jardin & professeur de botanique.

30. — Je suis allé à l'enterrement de M. Downes, un honnête gentilhomme de nos compatriotes. Nous accompagnâmes son corps à Charenton, où on le mit dans un carré de choux. Néanmoins, avant de partir, on lui avoit récité, dans notre chapelle à Paris, l'office de notre Église. C'est aussi là que l'on a enterré ce grand capitaine, M. de Gassion. On lui a élevé un tombeau qui ressemble à une fontaine, & dont les matériaux sont aussi mesquins que le dessin. Je retournai à Paris avec sir Philip Musgrave & sir Mamaducke Langdale, depuis lord Langdale. — *Memorandum*: Cet automne a été plein de maladies & de morts.

18 Novembre. — J'accompagnai mon beau-père à la cour pour son audience. Il fut présenté par le maître des cérémonies immédiatement après le nonce; & après qu'il eut remis ses lettres de créance de la part de notre Roi, en conséquence du meurtre du roi son frère, il fut traité fort gracieusement par le roi de France & sa mère, qui lui accordèrent une longue audience. C'étoit au palais Cardinal.

Après que j'eus été présenté au Roi & à la Reine régente, je visitai ce palais bâti par le grand cardinal de Richelieu. Ce qu'il y a de plus digne d'attention, c'est la galerie dont les peintures sont des portraits de personnages illustres ou des faits mémorables de l'histoire de France, avec quantité d'allégories entre chaque tableau. Du milieu de la galerie, on entre dans une jolie chapelle (2), avec un pavé ouvragé de toutes sortes de mar-

(1) Voici tout ce que j'ai trouvé sur ce médecin : D'Avignon fait un livre de grande invention. — Vers 2 de l'art. iv des médecins, dans le livre intitulé *Le Roy, les Personnes de la cour*, &c., par l'abbé de Marolle, p. 56. (B. J. P.)

(2) « Il faut voir surtout la galerie où le cardinal de Richelieu a fait

bres, comme en est aussi l'autel & deux statues du chevalier Bernin : une de saint Jean & l'autre de la Sainte Vierge. Le reste des appartemens est fort doré & sculpté, & l'on y voit quelques bons tableaux modernes. Dans la salle d'audience, il y a trois grands lustres de cristal, & dans la chambre à coucher du Roi, son alcôve fait l'effet d'une autre chambre, ou d'une grande caisse qui seroit dans cette chambre. Le lit est richement brodé. Le palais, qui n'est que de deux étages, est trop bas pour avoir l'air imposant ; mais le jardin en est assez spacieux pour avoir un grand bassin & des eaux qui jouent continuellement, & un mail, avec un coude ou retour qui le prolonge d'autant. Je laissai Sa Majesté sur la terrasse occupée à voir un combat de taureaux, & je m'en retournai dans la voiture du prince Edward avec M. Paul, agent du Prince-Électeur.

19. — Étant en visite chez M. Waller (1), où se trouvoit aussi le docteur Holden, un Anglois docteur de Sorbonne, nous nous mîmes à parler religion.

28. — Comme j'allois chez M. Waller, je visitai l'église de Saint-Étienne. Cet édifice, quoique gothique, est couvert de sculpture. L'intérieur en est beau, surtout le chœur & le jubé : il y a de beaux vitraux, & les tapisseries, qui, ce jour-là, étoient tendues autour du chœur, & représentent la conversion de Constantin, étoient de la plus grande richesse (2).

Je suis allé chez l'excellent graveur Boffe pour me faire

peindre tous les hommes illustres de France, depuis Suger, abbé de Saint-Denis, jusqu'à son ministère. » (*Germ. Brice*, édit. de 1685.) Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce premier palais Cardinal.

(1) Le célèbre poëte.

(2) Saint-Étienne du Mont n'a absolument rien de *gothique*. L'église que voyoit Evelyn & qui existe encore ne fut commencée que postérieurement à 1517. Le jubé est de 1600, le portail de 1610. Les tapisseries qui représentoient la vie de saint Étienne, & non la conversion de Constantin, avoient été faites sur les cartons de Laurent de la Hyre, mort en 1656. (C. R.)

expliquer quelques passages difficiles de son *Traité de Perspective* (1).

29. — J'ai servi dans notre chapelle, avec sir Georges Radcliffe, de parrain à l'enfant de sir Hugh Riley. Les parens étoient si pauvres, qu'ils ne s'en étoient pas procuré; nous tirâmes au fort pour savoir qui le feroit, & ce fut sur moi qu'il tomba. C'étoit le doyen de Pétersbourg qui officioit, & nous donnâmes à l'enfant le nom d'André, à cause du saint dont c'étoit la fête.

18 Janvier 1650. — Dans la nuit, le prince de Condé & son frère ont été conduits prisonniers à Vincennes (2).

6 Février. — Dans la soirée, le signor Aleffandro, un des musiciens du cardinal Mazarin, & de grand renom dans son art, vint faire visite à ma femme, & chanta dans ma chambre devant plusieurs personnes de qualité.

1^{er} Mars. — Je suis allé voir les mascarades : c'étoit fort bizarre; mais rien de calme & de solennel comme à Venise.

13. — Je suis allé à l'académie de M. del Camp (3) voir plusieurs seigneurs anglois & françois faire leurs exercices devant un monde de spectateurs, hommes & femmes de qualité. La cérémonie finit par une collation.

25 Avril. — Château de Madrid bâti par François I^{er}. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est son architecture à jour : ce ne sont que galeries ouvertes & terrasses les unes au-dessus des autres jusqu'au toit; avec des revêtemens de faïence peinte de couleurs aussi brillantes que celles

(1) C'est Abraham Bosse, né à Tours, en 1615, mort à Tours, en 1678. Sa *Manière universelle de pratiquer la perspective* avoit paru en 1648.

(2) C'est la Fronde qui commence. Voir les *Mémoires du cardinal de Retz*. (C. R.)

(3) Dans l'état déjà cité des officiers de la maison du Roi, je vois, page 110, parmi les écuyers de la grande écurie, le sieur Del Camps avec 400 livres de gages. (B. J. P.)

de la porcelaine de Chine; mais c'est bien fragile (1). Il y a des statues, des bas-reliefs tout entiers, des cheminées, des colonnes de cette terre cuite. Sous la chapelle, il y a une cheminée au beau milieu d'une pièce prise sur la salle des Gardes. La maison est entourée d'un fossé profond, & a une vue admirable sur le bois de Boulogne & la rivière.

30. — Je suis allé voir la collection du fameux graveur Étienne de Labelle (2), qui ne faisoit que de revenir d'Italie, & je lui achetai quelques estampes. Je suis aussi allé voir Pérelle (3), le graveur de paysages.

3 *Mai*. — A l'hôpital de la Charité, j'ai vu pratiquer l'opération de la taille pour la pierre. C'étoit un enfant de huit ou neuf ans qui la subit avec le courage le plus extraordinaire. Il montra beaucoup de joie quand il vit la pierre qu'on lui avoit ôtée. Le profit que, moi, j'en tirai, ce fut de remercier Dieu de tout mon cœur de n'avoir pas cette déplorable infirmité.

7. — Lady Browne, ma femme, le comte de Chesterfield, lord Ossory & son frère, nous allâmes à Vanves, un village fameux pour son beurre. Comme nous en revenions à pied, lord Ossory se prit de querelle avec un homme qui étoit sur la porte d'un jardin, & i'en avoit repoussé avec des paroles inciviles. Nos jeunes gens donnèrent à ce personnage quelques coups sur la caboche &

(1) Ces *faïences peintes* étoient l'œuvre de Jeronimo della Robbia. Pierre Courteys, de Limoges, avoit fait aussi, pour les entre-deux des fenêtres, douze grands émaux dont neuf figurent aujourd'hui au musée de Cluny (voir l'intéressante brochure de M. le comte de Laborde intitulée *le Château du bois de Boulogne*). (C. R.)

(2) Labelle demouroit alors chez le père de Mariette, rue Saint-Jacques. (B. J. P.) Ce Labelle est Stefano della Bella, graveur & dessinateur italien, né à Florence le 17 mai 1610, mort à Florence le 22 juillet 1664, après avoir séjourné en France de 1640 à 1650. (C. R.)

(3) Le Pérelle dont il est ici question est Gabriel Pérelle, né à Vierzou vers 1620, mort à Paris en 1675. Il laissa deux fils, Nicolas & Adam, tous deux également graveurs de paysages, avec lesquels on le confond souvent. (C. R.)

lui firent demander pardon, ce qu'il fit très-humblement, puis nous continuâmes notre chemin. Mais nous n'en avions pas encore fait beaucoup quand nous entendîmes du bruit derrière nous, & vîmes quantité de gens qui nous poursuivoient avec des fusils, des épées, des bâtons, des fourches, & se mettoient à nous lancer des pierres. Nous dûmes alors faire volte-face, &, à l'aide de nos épées, de pierres & du secours de nos domestiques, l'un desquels avoit un pistolet, nous battîmes en retraite & nous parvinmes à nous réfugier dans une maison où l'attroupement nous assiégea & où nous fûmes contraints de nous rendre prisonniers. Lord Hatton, dans notre déroute, & quelques autres avoient été pris & enfermés sous trois serrures, & autant de portes, dans la maison du maître du grossier personnage, cause de la bagarre, lequel se prétendoit l'intendant de M. de Saint-Germain, président de grand'-chambre au Parlement & chanoine de Notre-Dame (1). Nous avions de nos gens fort blessés; & l'un de nos laquais, qui avoit trouvé moyen de gagner Paris, en ra-

(1) Le 2 octobre 1645, à la lecture du contrat de mariage de messire Paul le Prevost, chevalier, baron d'Oysonville, maréchal de camp & gouverneur de Brissac, avec demoiselle Marie Chahu, fille d'un trésorier de France, on voit assister, pour le futur : Isabelle Sublet, sa mère, veuve de messire Charles Le Prevost; — messire Charles Le Prevost, chanoine de Notre-Dame de Chartres, son frère; — Jacques Le Prevost, sieur de Malassis; — Charles Le Prevost, conseiller du Roi, abbé de Sonières; de Bonneval, seigneur de Saint-Germain; de Lasti & de Vanves en partie. (Cabinet des titres, à la Bibliothèque nationale.)

Charles Le Prevost-Saint-Germain avoit été reçu conseiller élève au Parlement de Paris, le 10 juin 1622. Il est intitulé, en 1643, chanoine de Notre-Dame de Paris, seigneur de Saint-Germain & de Vanves. Il mourut dans sa maison de Vanves.

Tallemant des Réaux a parlé de la mère de notre Charles Le Prevost, Magdeleine de Baugy, « dont le fils, dit-il, *se vantoit d'être fils de M. le maréchal de Biron*. Elle eut ensuite de tendres relations avec le poète Desfayveteaux. » (Voyez *Hist. de M. Desfayveteaux*, t. I, p. 344.) (P. P.) — La maison dont parle Évelyn, ses jardins, ses bassins, son labyrinthe, ont été décrits dans le Supplément à Dubreuil de 1639. (Lebeuf, t. IX, p. 436.) (B. J. P.)

mena à notre secours le bailli de Saint-Germain & sa garde (1). Immédiatement après arriva M. de Saint-Germain (2) lui-même en grande colère d'oûir que son intendant eût été rossé ; mais quand il vit des officiers du Roi, ces gentilshommes, ces seigneurs, l'ambassadeur d'Angleterre, & qu'il eut su comment la querelle étoit venue, il eut grande honte, nous supplia de pardonner à son serviteur, & pria les dames d'accepter à souper dans sa maison. Il étoit dix heures du soir quand nous rentrâmes à Paris, sous l'escorte du prince Griffith (un rodomont gallois dont c'étoit le sobriquet, & fort connu en Angleterre pour ses folies), & celle des élèves de deux académies accourus à cheval à notre secours, & que nous eûmes bien de la peine d'empêcher de maltraiter le village où l'on nous avoit fait cet affront.

Comme nous ne laissâmes pas de porter plainte au roi de France & à la Reine de l'injure que nous avions reçue, le président de Saint-Germain reçut l'ordre de demander pardon à M. l'ambassadeur & de mettre son intendant à la porte. Ils vinrent donc faire leurs excuses, accompagnés du président de Thou, fils du grand historien, & la chose en demeura là. Mais j'ai souvent entendu ce brave seigneur milord Ossory affirmer que, dans toutes les affaires où il s'étoit trouvé sur terre ou sur mer (& il en avoit vu de terribles), jamais il n'avoit couru si grand péril que quand cette populace nous avoit assaillis. Il appeloit cela la bataille de Vanves, & se plaisoit souvent, en brave cavalier, à rappeler gaiement cette aventure.

(1) Des Réaux a parlé plusieurs fois de ce bailli du quartier Saint-Germain de Paris. C'étoit, dit-il, un frippon, qui voulut un jour arrêter Ninon pour avoir, en 1651 & en temps de carême, jeté un os de poulet sur la tête d'un prêtre. — Le bailli logeoit chez Mme La Barronnie, veuve d'un conseiller au Parlement. Il vivoit fort bien avec elle, & ajoute des Réaux, il lui escroqua quelque argent. (*Hijl.*, t. VI, p. 7 & p. 489.) (P. P.)

(2) Le chanoine.

13 *Juin*. — J'ai posé pour mon portrait devant le fameux graveur Nanteuil (1), que, plus tard, en considération de son talent, le roi de France fit chevalier. Il le grava sur cuivre. A une autre époque, il me fit présent de mon portrait entièrement dessiné par lui à la plume, ce qui est une remarquable curiosité (2).

21. — Je suis allé revoir la Samaritaine sur le Pont-Neuf, qui, bien que cela ne semble pas promettre grand'chose, est pourtant, sans compter sa machine, remplie de curiosités, tant artificielles que naturelles. C'est surtout dans la grotte où sont les plus beaux coraux que j'ai vus : de grands morceaux de cristal, des améthystes, de la mine d'or & d'autres métaux, des marcasites & deux grandes conques, que le propriétaire (3) nous a dit avoir payées deux cents écus à Amsterdam. Ce monsieur nous fit voir aussi nombre de vues & de paysages fort bien peints en miniature, d'autres à la plume & au crayon ; des dessins d'antiquités de Rome, &, par-dessus tout, celui de l'intérieur du Colisée, qui est son propre ouvrage, & un chef-d'œuvre ; deux jeunes enfans & deux squelettes, moulés par le *Flamingo* (4) ; un livre de dessins de statues faits à la plume pour Henri IV : ce livre fait voir toutes les fautes de Perrier (5), qui a ajouté beaucoup de choses

(1) Le portrait d'Évelyn, gravé par Nanteuil, est connu sous le nom du *Petit Mylord* ; il est rare & assez cher, & on en connoît 4 états, qui sont décrits dans le Manuel de Leblanc. (B. J. P.) Robert Nanteuil, né à Reims, vers 1625, mort à Paris, le 9 décembre 1678. Le cuivre gravé par Nanteuil existe encore en Angleterre. Nanteuil fut créé chevalier par Louis XIV, en 1659. C'est donc postérieurement à cette date que fut rédigé le journal d'Évelyn. (C. R.)

(2) Et aussi ceux de MM. Évelyn & de sir Richard Browne, qui sont encore à Wotton avec celui d'Évelyn. (E. de S.)

(3) Le propriétaire se nommoit Saint-Clair. (E. de S.)

(4) F. Flaman ?

(5) Voyez, sur ce peintre-graveur, l'*Abecedario* de Mariette. C'est de 1638 à 1645 qu'il a gravé la suite de statues & de bas-reliefs antiques dont parle ici Évelyn. C'est lui qui a peint la galerie de l'hôtel de La Vrillière, aujourd'hui la Banque. — Je n'ai rien pu trouver jusqu'ici sur M. de Saint-Clair. (B. J. P.)

de sa façon qui ne sont pas dans les originaux. Il a encore une collection infinie de gravures richement reliée en maroquin.

Il nous fit entrer dans une belle chambre digne, pour ses meubles, de recevoir un prince, avec des tableaux des plus grands maîtres, particulièrement une Vénus de Perino del Vaga. Les statuettes d'enfans qui ornoient la cheminée étoient sculptées par le Flamand. On y voyoit des vases de porcelaine, d'autres exécutés sur des dessins de Raphaël; quelques tableaux du Poussin & de Fioravanti; des antiques de bronze, des consoles & des cadres de glaces d'un rare travail (1). En un mot, là, tout étoit grand, choisi & magnifique, & je me reprochois d'avoir si souvent passé devant, comme je l'avois fait, sans soupçonner qu'il y eût de si belles choses à voir dans un pareil lieu. A une visite ultérieure, il nous montra une nouvelle grotte & des bains établis dans une grande voûte, ménagée à l'intérieur même du pont, dans la portion où sont les piles, en sorte que nous entendions les voitures & les chevaux tonner au-dessus de nos têtes.

14 Décembre 1650. — J'allai voir M. Ratcliffe. Il hébergeoit un imposteur qui n'auroit pas mieux demandé que de nous persuader qu'il possédoit le secret de la transmutation des métaux. Il est sûr qu'il avoit, durant quelque temps, vécu à Paris en grande splendeur, mais ce n'étoit, je le vis, qu'un grand fripon (2).

9 Février 1651. — Ce jour-là, le cardinal Mazarin fut pros crit par arrêt du Parlement, & de grands troubles commencèrent à Paris.

(1) Je ne vois pas quelle peut être cette *Vénus* attribuée à Perino del Vaga. Le Flamand est évidemment François Duquesnoy, mort à Livourne en 1643, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Jérôme Duquesnoy, brûlé vif à Gand, le 28 septembre 1654. Quant aux *porcelaines exécutées sur les dessins de Raphaël*, ce sont les majoliques de Durantino, exécutées à Urbino en 1535, d'après les dessins de Marc-Antoine. (C. R.)

(2) Est-ce le même que le chimiste Du Mesnil dont il est parlé plus loin, p. 273? (B. J. P.)

23. — J'allai aux Bons-Hommes, couvent qui a un beau cloître, où sont peintes les histoires des hermites. On construisoit dans la chapelle un splendide autel ; les jardins sont disposés en terrasse sur le rocher avec un beau clos de vigne & une belle vue sur la ville.

24. — Je suis allé voir un dromadaire, monstrueuse bête, qui ressemble au chameau, mais qui est plus grande. Il y avoit aussi là des danseurs de corde ; mais le spectacle le plus surprenant pour ceux qui n'étoient pas dans le secret, c'étoit le jet d'eau vivant (Florian Marchand) qui, ne prenant dans sa bouche que de l'eau, en faisoit sortir & en remplissoit des verres séparés de toute espèce de vins & d'eaux de senteur. Pour une pièce de monnaie, il me montra le tour.

J'allai ensuite au couvent de Chaillot visiter le frère Nicolas, excellent chimiste, qui me montra son laboratoire & une rare collection de remèdes spagyriques. Il étoit à la fois le médecin & l'apothicaire du couvent, &, au lieu d'étiquettes verbales, il peignoit sur ses boîtes & ses pots la figure de la drogue ou des simples qu'ils renfermoient. Il me fit voir comme une curiosité quelque préparation mercurielle d'antimoine. Il avoit guéri d'une maladie désespérée M. *Senatan* (1), qui, en reconnoissance, faisoit élever un autel monumental qui devoit coûter trente-cinq ou quarante mille francs.

11 Mars. — Je suis allé au Châtelet voir donner la question à un malfaiteur qui refusoit de confesser ses méfaits : on commença par lui lier les poignets d'une forte corde, qu'on passa dans un anneau de fer scellé dans le mur, à quatre pieds à peu près de haut ; puis on lia ses pieds d'une autre corde passée dans un anneau pris dans le pavé, à environ une toise du plus loin où ils pouvoient atteindre en s'allongeant le plus possible. Ainsi suspendu, mais sur un plan incliné, on passa un chevalet

(1) M. de Senozan ?

de bois sous le câble qui lioit ses pieds, ce qui le tendit au point de disloquer misérablement toutes les articulations du patient, dont le corps s'allongea d'une façon extraordinaire. On en pouvoit juger d'autant mieux qu'il n'avoit sur lui, pour tout vêtement, qu'un caleçon de toile. On l'interrogea alors sur le vol dont il étoit accusé (le lieutenant criminel étoit présent, ainsi qu'un greffier, qui tenoit la plume), &, comme il ne voulut rien avouer, on mit sous le câble un second chevalet pour rendre la torture & l'extension plus douloureuses. Comme cette agonie ne réussissoit pas à lui arracher d'aveux, le bourreau lui fit entrer dans la bouche le bout d'une corne telle que celle dont on se sert pour faire prendre par force des remèdes aux chevaux, & lui versa, tant dans le gosier que sur le corps, la quantité de deux seaux d'eau, ce qui le fit enfler si prodigieusement, qu'il n'est personne qui n'eût peur à la fois & pitié de lui. Mais il persista à nier tout ce dont on l'accusoit. On le détacha ensuite & on le porta devant un bon feu pour le faire revenir, car la douleur l'avoit fait évanouir, & il sembloit mort. Que devint-il ? je n'en fais rien ; mais le monsieur qui l'accusoit de l'avoir volé soutint toujours son dire sans varier, & la pâleur & l'air inquiet de ce malheureux avant qu'on ne le mît à la torture dénotoient bien quelque culpabilité. C'étoit aussi l'avis du lieutenant criminel, qui nous dit, à première vue, que ce jeune homme, il étoit brun, maigre & sec, sauroit surmonter la torture. Le résultat étoit qu'on ne pouvoit pas le pendre ; mais en pareil cas, quand il y a de fortes présomptions, on les envoie aux galères, qui ne valent guère mieux que la mort.

Après celui-là, devoit en venir un autre ; mais je ne me sentis pas la force d'assister plus longtemps à ce cruel spectacle. Il m'avoit retracé vivement les douleurs intolérables qu'avoit dû éprouver Notre Très-Saint Sauveur quand, étant sur la croix, son corps portoit de tout son poids sur les clous qui l'y attachoient.

20 *Mars*. — Ce soir-là, j'allai avec ma femme à un bal chez le marquis de Crèvecœur (1), où se trouvoient des princes, des ducs & d'autres grands personnages; mais ce qui me parut assez mesquin, ce fut de voir commencer la soirée par un spectacle de marionnettes.

6 *Mai*. — Je suivis l'ambassadeur à un ballet de la cour, où le roi de France en personne dansa cinq entrées; mais m'étant mis à converser avec un des secrétaires d'État de la Reine régente, j'y pris beaucoup plus de plaisir qu'au divertissement que je laissai là.

11 *Mai*. — Au palais Cardinal, où le grand maître des cérémonies me plaça pour voir l'Opéra. La première scène, c'étoit un chœur sur lequel étoient les plus belles voix qu'on eût pu se procurer : ces chanteurs représentoient Cornaro & la tempérance, que Bacchus & sa suite vinrent mettre en déroute. Après parurent diverses entrées figurant toutes sortes d'excès représentés par tous les élémens. L'élément du feu étoit admirable; puis l'on vit Vénus descendre des nuages; & la conclusion fut le spectacle du ciel, où tous ces divers personnages se transportèrent. Mais ce qui faisoit la gloire & le mérite de cet opéra, c'étoit ses acteurs, qui n'étoient rien moins que le roi de France, son frère le duc d'Anjou, & tous les grands de la cour. Le Roi s'acquittoit de son rôle à l'admiration de tous. La musique consistoit en vingt-neuf violons, vêtus à l'antique; mais les habits des princes & seigneurs qui y jouoient étoient d'une richesse & d'une splendeur admirables.

23. — En revenant de prendre congé de nos ambassadeurs en Espagne, j'entrai chez M. Morin, & je visitai de nouveau son jardin & ses autres curiosités : j'y vis des crabes de la mer Rouge, qui n'ont pas le corps plus

(1) Nicolas-Alexandre Gouffier, marquis de Crèvecœur, comte de Gouffier. Il avoit épousé, en 1646, Élisabeth du Faur de la Boderie. Il mourut le 17 mars 1705, âgé de quatre-vingts ans, & fut enterré à Saint-Benoît. (B. J. P.)

gros que l'œuf d'un petit oiseau qui feroit aplati, & les pattes de devant d'un pied de long. Il a une grande quantité de coquilles, mille espèces au moins, qui remplissent une armoire de grand prix, & une très-curieuse collection de scarabées & d'insectes, dont il prépare une histoire naturelle. Il me dit que, rien que de tulipes, il y en avoit dix mille espèces. Il avoit une innombrable quantité de gravures. Je vis chez lui la tête de l'oiseau rhinocéros, qui est fort bizarre, & un papillon qui ressembloit à un oiseau (1).

25. — J'allai voir M. Thomas White, savant prêtre & grand philosophe, auteur du livre — *De Mundo*, — avec le digne frère duquel je m'étois lié à Rome. Je vis chez lui un coffre de maroquin avec de si curieuses incrustations de cuir d'autres couleurs, & si bien doré, que l'ouvrier n'en demandoit pas moins de huit cents livres.

Pour la fête de la Pentecôte, le doyen de Peterborough (2) prêcha & blâma ceux de Genève de leur irrévérence envers la Sainte Vierge.

4 *Juin*. — Dimanche de la Trinité : Je ne pus être à l'église dans la soirée, occupé que j'étois de rendre service à l'abbesse de Bonchavant, qui, sans moi, eût été dupée par ce chimiste Dumefnil (3). Au retour, j'entrai aux Grands-Jésuites, où il y avoit exposition de l'ostensoir : c'étoit tout or massif & ouvragé, & d'un prix infini.

5. — J'allai avec lord Strafford & d'autres seigneurs entendre chanter Mme *Lavavan*, ce qu'elle fit dans la perfection, en françois & en italien ; mais sa voix manque de force.

7. — Jour de la Fête-Dieu : Grande procession ; toutes les rues tapissées ; des autels (reposoirs) élevés de distance

(1) Probablement un toucan & un oiseau-mouche. (E. de S.)

(2) Voir plus haut : c'étoit le docteur Cosin, mort évêque de Durham. (E. de S.)

(3) Voir ci-devant, page 269.

en distance, garnis d'images & d'autres riches ornemens, surtout celui de la cour, qui étoit d'un beau dessin & d'une grande architecture. Il y avoit quantité de beaux tableaux & de vases d'argent.

13. — Je suis allé voir la collection d'un M. Poignant (1), qui, pour ses agates, ses cristaux, ses onyx, ses porcelaines, ses médailles, ses statues, ses bas-reliefs, ses tableaux, ses gravures, ses antiques, peut aller de pair avec les amateurs italiens.

7 Septembre 1651. — J'allai, ce jour-là, voir M. Hobbes, le fameux philosophe de Malmesbury, que je connoissois de vieille date. Je vis de sa fenêtre la marche triomphale du jeune roi de France (2) se rendant au Parlement pour la déclaration de sa majorité. En tête marchoit un aide des cérémonies suivi de cinquante hommes en riche livrée; immédiatement après, cent cheval-légers de la Reine mère, leur lieutenant tout couvert de broderies & de rubans, & devant lui quatre trompettes en velours noir tout galonné, avec des casques de même; puis deux cents cheval-légers du Roi richement vêtus, avec quatre trompettes en velours bleu brodé d'or, & à leur tête le comte d'Olonne, dont le baudrier étoit couvert de perles; ensuite le grand prévôt de l'hôtel, sa compagnie à pied, lui à cheval. Les Suisses, en toques de velours noir, commandés par deux beaux cavaliers en satin écarlate, à la mode de leur pays, qui est assez bizarre: chacun d'eux avoit à son bonnet une aigrette de héron avec un nœud de diamans, & étoit escorté de douze pages suisses avec des halberdars; un aide des cérémonies; puis les grands de la cour, les gouverneurs, les lieutenans-géné-

(1) Probablement celui contre qui Lafontaine voulut absolument se battre en duel. (E. de S.)

(2) Cette marche fait le sujet d'un très-beau & très-intéressant tableau de Vandermeulen qui est à Versailles, & qui a été très-bien gravé par Huchtenburgh, pour le recueil dit : *Des Estampes du cabinet du Roi*. (B. J. P.)

raux des provinces, tous vêtus superbement & bien montés. Je vis au milieu d'eux, & je ne dois pas l'oublier, le chevalier Paul (1), fameux pour ses combats & ses victoires sur mer, parce que, sans avoir jamais appris à monter à cheval, il en avoit un fort difficile qu'il gouvernoit bien. Sa croix de Malte étoit évaluée à elle seule dix mille écus. Devant ces seigneurs marchaient deux trompettes, & ils étoient suivis de six autres trompettes en velours bleu qui précédoient autant de héraults d'armes en dalmatique de velours bleu semé de fleurs de lis, le caducée à la main, & des toques de velours sur la tête; derrière eux un maître des cérémonies, puis des maréchaux de France & d'autres grands seigneurs d'une grande splendeur. Le comte d'Harcourt, grand écuyer, seul, portant, suspendue à une écharpe, l'épée du Roi dans un fourreau bleu fleurdelisé. Les rênes de son cheval étoient deux écharpes de taffetas noir.

Puis une quantité de laquais & de pages du Roi, en livrée neuve, avec des plumes rouges & blanches; des gardes du corps & d'autres officiers; puis enfin s'avançoit le Roi, montant un cheval barbe isabelle, dont la housse étoit semée de croix du Saint-Esprit & de fleurs de lis; le Roi lui-même, comme un jeune Apollon, si richement vêtu, que l'étoffe de son habit dispa-roissoit sous la broderie. Il étoit presque toujours le chapeau à la main, saluant les dames enrichissant les fenêtres de leur

(1) Je vois dans le livre de l'abbé de Marolles, intitulé : *Le Roi*, &c., page 47 : Le chevalier Pol, que la biographie de Michaud appelle Paul de Saumur, étoit fils d'une lavandière, qui accoucha de lui, en 1597, dans un bateau en allant à Marseille, au château d'If. D'abord mousse, puis matelot, puis soldat, il devint servant d'armes de Malte, puis capitaine de vaisseau. Richelieu le demanda au Grand-Maître de Malte, & ses services dans la guerre contre l'Espagne furent successivement récompensés par les grades de chef d'escadre, de lieutenant général, puis de vice-amiral des mers du Levant. Il étoit à Toulon quand Chapelle & Bachaumont firent leur voyage de Provence, & les régala magnifiquement. Il mourut dans cette ville, où il commandoit, le 18 octobre 1667. (B. J. P.)

beauté, & le peuple remplissoit l'air de cris de : Vive le Roi ! Sa physionomie étoit très-agréable, mais grave. Il étoit suivi de divers grands personnages & d'écuyers, ceux-ci à pied. Après venoient les exempts des gardes & fix gardes-écossoises ; entre leurs deux files se trouvoient des princes du sang, des ducs & d'autres seigneurs ; après eux tous, les Suisses de la garde de la Reine, ses pages, sa livrée, puis la Reine mère elle-même dans un riche carrosse, avec Monsieur, frère du Roi, le duc d'Orléans, & d'autres seigneurs & des dames d'honneur. Autour du carrosse marchaient les exempts des gardes, puis cent cinquante gendarmes du Roi, avec quatre trompettes & autant de celles de la Reine ; enfin une suite innombrable de voitures pleines de dames & de gentilshommes. C'est dans cet équipage que le Roi se rendit à son parlement pour y prendre possession de son autorité royale.

15. — J'accompagnai à la cour sir Richard Browne, mon beau-frère, dans l'audience qu'il prit du Roi & de la Reine mère pour féliciter le premier de son accession à l'exercice de son autorité royale, & la Reine de son heureuse & prudente administration, & leur demander la continuation de leur amitié pour le Roi notre maître, ce que, bien entendu, tous les deux promirent avec toutes les expressions de civilité requises en pareil cas. Tant pour prendre cette audience que pour en revenir, nous fûmes accompagnés de l'introduit des ambassadeurs & d'un aide des cérémonies. Je fus aussi témoin des audiences de l'ambassadeur de Venise Morosini, des ministres des princes d'Allemagne, de Savoie, &c. J'allai ensuite faire un tour dans le jardin du palais, où je remarquai, sur le grand bassin, deux ou trois bateaux dont le Roi s'amuse quelquefois. Dans une autre portion du jardin, il y a un fort avec ses bastions, son enceinte, ses demi-lunes, ses ravelins, des canons, tout ce qu'il faut enfin pour mettre le Roi au courant des fortifications.

7 *Novembre*. — J'ai fait visite à sir Kenelm Digby, avec

qui j'ai beaucoup causé chimie (1). Je lui enseignai une méthode particulière d'extraire l'huile de soufre, & il me donna d'une poudre avec laquelle il m'assura qu'il avoit fixé le mercure en présence du Roi. Il me conseilla d'essayer, & me donna d'une eau qui n'étoit, me dit-il, que de l'eau de pluie prise à l'équinoxe d'automne, excessivement rectifiée, très-volatile; ça avoit le goût très-vitriolique & l'odeur d'eau-forte. Il en ufoit comme de dissolvant pour la chaux d'or; mais la vérité, c'est que sir Kenelm étoit un franc charlatan.

2 Janvier 1652. — Je suis allé chez un certain Marc-Antonio, un incomparable artiste en émail. Il exécutoit à la lampe des figures de plein relief, de grande dimension, même aussi grande que nature, & rien ne pouvoit être mieux modelé. Il nous fit des récits d'un joaillier génois qui possédoit le grand secret, & avoit plusieurs fois fait la projection devant lui. Il l'avoit rencontré en Chypre, en se rendant en Égypte. A son retour, il étoit mort en mer & son secret avec lui; autrement, il avoit promis d'en faire part au narrateur. Tous ses effets, d'une immense valeur, avoient été pris & dissipés par les Grecs du bâtiment sur lequel il étoit mort. Ce joaillier nous raconta encore qu'étant à Amsterdam dans la boutique d'un orfèvre, il y vit entrer un homme de fort petite taille, qui pria l'orfèvre de lui fondre une livre de plomb. Ceci fait, il dévissa le pommeau de son épée, y prit, dans une petite

(1) La poudre de sympathie, qu'il préconisoit, eut grand succès pendant un certain temps. Voir, sur lui & sur sa très-belle femme Venetia Anastasia Stanley, Tallemant, t. VII, p. 476 & 478. Il étoit grand bibliophile. On voit encore de ses livres bien reliés portant ses armes sur le plat, & sur le dos des K & D entrelacés. Une première bibliothèque, composée en grande partie de manuscrits, avoit été cédée ou donnée par lui, vers 1637, à la Bibliothèque d'Oxford. Une autre fut brûlée par les Parlementaires pendant la guerre civile (Jacob, p. 266 & 267); car Digby étoit dévoué à l'infortuné Charles 1^{er}, & avoit accompagné Henriette de France à Paris. Là, il forma une nouvelle bibliothèque qui, à sa mort à Londres, en 1665, s'élevait à 18 000 volumes, & étoit encore à Paris. (Chappuzeau : *Europe vivante*, t. II, p. 329.) (B. J. P.)

boîte, une légère quantité de poudre, la mit dans le creuset, coula un lingot, &, quand il fut refroidi, il le prit en disant à l'orfèvre : « Monsieur, vous trouverez dans ce creuset de quoi vous payer de votre plomb ; » & il sortit immédiatement. Quand il fut parti, l'orfèvre trouva dans son creuset quatre onces d'or, mais ne put jamais revoir le petit homme, quelque recherche qu'il fit dans toute la ville. Marc-Antonio juroit ses grands dieux de la vérité de son récit, & je ne fais encore qu'en penser. Il y a tant d'imposteurs & de gens qui se plaisent à conter des histoires étranges, comme faisoit cet artiste, qui avoit couru bien des pays & parloit dix langues différentes.

SECOND

SUPPLÉMENT A LISTER

LES

CHOSSES LES PLUS REMARQUABLES

DE PARIS

LES

CHOSSES LES PLUS REMARQUABLES

DE PARIS (1).

1. La place Dauphine.
2. Le Pont-Neuf. — Cheval de bronze. — Samaritaine.
— Les tableaux de Poussin chez M. Pointel, rue Saint-Germain; chez MM. Vaiddau (2) de Gramont, Valcour, le plus beau de Paris.
3. A Saint-Germain-l'Auxerrois : une pièce de marbre taillée à deux reliefs, très-bien travaillée, au tabernacle de l'autel du Grand-Conseil, dont on a voulu baillier douze cents livres; la chaire, le fœcle, le maître-autel, le pupitre (3), orné de figures faites par Goujon.
4. Les tableaux de Poussin, chez M. de Chanteloupe-Chambray.
5. L'hôtel de Chevreuse *.
6. Au Louvre : l'appartement du Roy & de la Roynie; * le cabinet des armes, — les galeries, * — l'imprimerie, — la monnoye, — la salle des Antiques, — la maison de Mademoiselle, son escalier, les ronds & la frise de la cour

(1) Les étoiles indiquent ce qui reste encore.

(2) Ou MM. Aiddau.

(3) Ou jubé, détruit en 1745.

du Louvre, faite par M. Ponce, & entre autres celui qui est au-dessus de la porte qui conduit au grand escalier, * enrichie de deux figures d'une merveilleuse beauté & à demy-relief; les Termes, ou figures colossales cariatides de la salle des Suisses, faites par le même. Au Louvre, dans le vieil bâtiment, une trompe (1) de Montpellier qui a deux fois sa montée. *

7. Aux Tuileries : un trophée en partie ruiné, fait par M. Ponce.

8. Le jardin de Renard.

9. Le cours de la Reine mere.

10. A Chailiot : les galeries, le jardin, l'orangerie.

11. Le portail des Feuillants.

12. L'hostel de Vendosme.

13. La grande allée du jardin des Capucins du faubourg Saint-Honoré.

14. La maison de feu M. des Noyers, rue Saint-Honoré, près l'Assomption.

15. Celle de M. Mauroy, près la porte Saint-Honoré.

16. Les Quinze-Vingts.

17. Au Palais-Royal : la galerie du Roy, celle de la Royné, ses appartemens & son bain.

18. Au palais Mazarin : l'escurie, la bibliothèque rassemblée par Naudé, la galerie des Statues, celle des peintures de Romanelli, la garde-robe, * les plafonds de tous les appartemens, la chambre de l'alcôve, &c.

19. La maison de M. D'Efmercy, nommée *la Commode* (2), celle de M. de La Vrillière, nommée *la Su-*

(1) Ou escalier.

(2) Entre la rue des Fossés-Montmartre & la rue Neuve-des-Petits-Champs jusqu'à la statue actuelle de Louis XIV.

perbe (1); une belle trompe d'Orient, ayant deux fois sa montée.

20. Celle de M. La Ferté-Senneterre, nommée *la Grande*; celle de M. Bautru, nommée *la Gentille*.

21. Montmartre.

22. Les plaftrieres.

23. L'hostel Seguiet : la galerie, l'escalier, la bibliothèque, le tout peint par Vouet.

24. A l'hostel de Soiffons : une colonne * faite sur le modèle de celle de Trajan.

25. Saint-Eustache. *

26. Le pont Alais, où est enterré le premier maltottier (c'est-à-dire *Jean de Pont-Alais*, à l'extrémité de Saint-Eustache & de la rue Trainée).

27. A Saint-Honoré : l'hôtel (p. è. l'autel).

28. Les Peres de l'Oratoire.

29. La croix du Tiroir.

30. Les Halles, où est le pilory.

31. La fontaine des Innocens, par Goujon. *

32. Le cimetiere des Innocens, & en celui : la Pyramide, le Petit-Pleureux, l'épitaphe de Ioland de Bailly; l'eschelet (ou squelette) de pierre; le tombeau de Flamel & la Mort des Innocens, par Goujon, aussi bien que la Pyramide & le Pleureux.

33. A Saint-Josse : saint Sébastien.

34. A la fontaine Saint-Leu & Saint-Giles : quelques figures en pierre, de Goujon.

35. Au Grand Chastelet : *Hic tributum Cæsaris*.

36. Le quay de Gefvres. *

37. A Saint-Jacques-de-la-Boucherie : le tombeau de Fernel, la tour de l'église, * d'où il faut voir Paris, & au

(1) Aujourd'hui la Banque de France.

bas de la tour deux figures enfermées de deux grilles de fer, fort estimées. *

38. A Saint-Médéric : les vitres de cinq chapelles qui sont derrière le chœur ; deux peintes ou coloriées, où se voit la vie de saint Jean & quelques actions de Moyse ; les trois autres de griffailles sur la vie de sainte Geneviève, du Jugement dernier & de la conversion de saint Paul.

39. La Justice des Consuls.

40. L'hôtel de ville : la cour élevée sur des arcades à la hauteur du premier étage ; un Atlas sur le comble de la maison ; Henry IV sur la porte.

41. Le portail de Saint-Gervais. *

42. Le cimetière de Saint-Jean.

43. L'hôtel de Montmorency & celui d'Avaux.

44. L'hôtel de Guise (1), * orné de plusieurs tableaux de Rafael.

45. Au Temple : une copie du Saint-Sépulchre ; le tombeau & la chapelle de L'Isle-Adam, grand-maître de Rhodes.

46. Aux Filles de la Magdelaine : copie de la chapelle de Lorette.

47. Les Filles de Sainte-Elisabeth : leur portail & leur église, bien entendue.

48. Rue Simon-le-Franc, M. de La Noue a un crucifix de Michel-Ange.

39. L'hôpital de Saint-Louis de Montfaulcon.

50. La rue Saint-Louis, & en icelle les Filles du Calvaire & leur grand-autel.

51. Chez Bordier, sur la place Royale : un berceau de fer verny.

(1) Aujourd'hui les Archives nationales.

52. A l'hôtel de Carnavalet, * les figures de bas-relief qui remplissent les trumeaux des croisées.

53. A la Culture-Sainte-Catherine : le tombeau & la chapelle de Birague(1), contre celui de sa femme; il y a un échellette en bas-relief tiré du cabinet d'un empereur romain; toutes les autres statues faites par Pylon.

54. Aux Jésuites : le tabernacle du maître-autel, qui a coûté 5000 livres; la chaire, toute de fer, qui en a coûté 10000, données par S. A. Royale.

55. Le cimetière de Saint-Paul & son architecture.

56. L'hôtel de Sully. * — La place Royale. * — Les maisons de Mme de Chaulne * & de M. des Hameaulx * qui sont dans cette place.

57. Aux Minimes : la bibliothèque; le tombeau de Mme d'Angoulême & de M. Le Jay; la chapelle de M. Bordier, enduite de camayeux qui semblent estre eslevez en bosse, & conduits par Sarrafin, qui a peint le tableau d'autel.

58. Aux Filles Sainte-Marie : le portail de l'église.

59. La Bastille : l'Arsenal, * le jardin, le théâtre, les cours, le lieu où se fond l'artillerie.

60. Aux Célestins : le cloître, remarquable, & les quatre aigles; le tombeau d'Antoine Perez; dans la nef, la statue de marbre d'un capitaine des gardes du corps & son épitaphe; la chapelle d'Orléans, & en icelle les trois Grâces d'un seul morceau de marbre, par Pylon; * une colonne semée de larmes, avec trois pleureurs, du même; le tombeau de l'amiral Chabot(2); * le tableau de l'autel de la chapelle d'Orléans; le pupitre de cuivre avec les Evangélistes de Pilon; les balustres de bronze

(1) Aujourd'hui au Louvre.

(2) Aujourd'hui au Louvre.

rampans du grand-autel; le jardin & les berceaux des allées.

61. Le Mail. — L'*Ave-Maria*: les tombeaux de Mme la Princeſſe (1), grand'mere de M. le Prince, & de la duchefſe de Retz, fort ſçavante femme.

62. Dans l'Ifle : les maifons de M. Lambert, * Bretonvilliers, * Heffelin, * d'Aſtry.

63. Noſtre-Dame. — L'archevêché : ſaint Chriſtophe, Pierre du Coignet & le Jeufneur; le tombeau du ſieur Vincent de Ceſteaux, chanoine de cette églife, de quinze pieds de longueur, qui renferme les os de ce géant.

64. A l'Hoſtel-Dieu : la cuifine, les ſalles, portées ſur des ponts. *

65. A Saint-Denis-de-la-Chatre : le lieu où ſaint Denis a été priſonnier.

66. Au Marché-Neuf, ſur les deux portes de la boucherie : des teſtes de bœuf admirables, toutes par M. Ponce.

67. Au Palais : la Grand Chambre, la Grand Salle.

68. La Sainte-Chapelle; * conſidérable par la délicateſſe de l'architecture des deux chapelles l'une ſur l'autre : une Vierge de Pylon deſſous les orgues.

69. Les arcs rampans du degré de la Chambre des Comptes.

70. La trompe de la rue de la Savatterie, près le Palais, fort belle & fort accroupie & ſurbaiſſée, n'ayant qu'une fois la montée, & eſt trompe de Montpellier.

71. A coſté de l'horloge du Palais : deux figures de terre cuite de Michel-Ange ou de Pylon (2).

(1) Catherine de la Trimouille.

(2) Cette horloge a été reſtaurée vers 1855. Les figures qui l'encadrent ne ſont ni de Germain Pilon ni de Michel-Ange.

72. Aux Augustins : la chapelle des chevaliers de l'Ordre & la statue de saint François, par Pylon.

73. A Saint-André-des-Arcs : les tombeaux de Meff. de Thou & de l'historien principalement, enrichi de belles figures de marbre.

74. A Saint-Cofme : le tombeau de M. Du Puy.

75. Aux Cordeliers : le maître-autel; le tombeau de Lyra, de Suarez, du maître de saint Thomas, des Rois de Portugal, & d'un Donné de Savoye, de bronze, couché sur un lit de même matière.

76. Proche de là, la bibliothèque du Roy (1).

77. A la Sorbonne : l'école extérieure, le vestibule, le portail, l'église, le dôme, * le tombeau du cardinal de Richelieu, * la bibliothèque.

78. A l'hôtel du Nonce : * le jardin, porté & suspendu sur de fort hautes arcades antiques, qui servoient de thermes à Julien l'Apostat.

79. Aux Mathurins : le maître-autel, le suere, le tombeau de deux escoliers de Sacrobosco, & toute proche, celui de Balduinus & du leal Mathurin.

80. Le Collège Royal ou de Cambray. *

81. A Saint-Jean-de-Latran : le commandeur de Souvray, fait dans un magnifique tombeau, par Dangier (ou Michel Anguier) (2). *

82. Le collège du Plessis, qui s'achève aux despens du cardinal de Richelieu.

83. Le collège des Jésuites. *

84. Aux Jacobins : l'école; les tombeaux du Dauphin, de Passerar, de Belleau.

85. A Sainte-Genevieve : l'anneau testiculaire, le

(1) Transportée rue Vivienne en 1660.

(2) Aujourd'hui au Louvre.

tabernacle, le tombeau antique, chargé de reliefs gothiques, celui de Clovis & de sainte Genesie; l'allée relevée de plus d'une pique qui règne sur les murs de la ville.

86. A Saint-Etienne : * le jubé, * le clocher branlant, la chaire, le retable ou tabernacle représentant Jésus au Jardin des Olives, par Pylon.

87. Le collège de Navarre ; * sa bibliothèque.

88. La place Maubert.

89. Les Bernardins. — La maison de M. Le Tellier. — Le jardin de M. Martin. — Les Galériens, maisons où l'on fait le salpêtre.

90. A Saint-Victor : le portail de dessus la rue ; la bibliothèque, augmentée par celle de M. de Bournonville ; la cour ou église basse.

91. L'hospital des Enfermez.

92. Le Jardin Royal avec sa montagne.

93. Le Petit-Arsenal ; Marché aux Chevaux.

94. Aux Gobelins : * leurs tapisseries, leur riche teinture en éscarlatte, * la rivière de Bièvre ou des Gobelins, propre à teindre l'éscarlatte & sujette aux débordemens.

95. Aux Cordeliers de Saint-Marceau : la tour carrée, * demeure de nos premiers Roys ; le Grand-Regard.

96. Le Port-Royal, bâti d'une jolie manière. *

97. Le Val-de-Grace, commencé par la Roynie. *

98. Notre-Dame-des-Champs, jadis temple de Cères : les tableaux de l'église & les peintures de la voûte ; le cintre entre autres, qui semble d'être tout droit & de relief, de quelque côté qu'on le regarde.

99. Aux Urfelines : leur autel.

100. Aux Chartreux : les deux cloîtres, petit & grand ; leurs cellules ; le moulin grand & l'eau ; le puits.

101. A Luxembourg, qui est du dessin du sieur Brosse : toute l'architecture ; * les appartemens de Monsieur & de Madame ; la Galerie de Rubens ; la bibliotheque ; le grand cabinet de Madame, esclairé de vitres de christol, pavé de pierres de rapport & entouré de très-rares peintures, portées sur des lambris.

102. A l'hostel de Condé : l'Orphée de marbre blanc (1), couvert d'un grand dôme entouré d'arcades & de statues de marbre pour le deffendre des injures de l'air, ouvrage de Francavilla.

103. La Foire.

104. Le séminaire de Saint-Sulpice.

105. L'hostel de Léon.

106. L'hostel d'Esguillon, ou le Petit-Luxembourg. *

107. Les Carmes-Deschauffez : leur dôme, leurs confessionnaux bien soignez, & particulièrement le siège des confesseurs. *

108. Les Petits-Jésuites : le tableau du maître-autel fait par Pouffin, estimé 10000 escus.

109. Les Petites-Maisons ; les Incurables.

110. Aux Petits-Jacobins : leur jardin, d'une façon rare & très-belle.

111. A Saint-Germain-des-Prez : * la bibliotheque ; une chapelle faite sur le modèle de la Sainte-Chapelle ; le tombeau de deux roys de France.

112. Aux Petits-Augustins : le maître-autel, garni de statues fort belles & basti d'une architecture tout extraordinaire.

113. L'hostel de Liancourt.

(1) Par Franqueville ; aujourd'hui au Louvre, après avoir été placé à Versailles.



ENVIRONS DE PARIS.

1. Biffestre : à présent, hospital pour les petits enfans. *

2. Arcueil : le grand aqueduc, conduit à travers d'un vallon sur le haut d'une montagne, assez élevée par le moyen de beaucoup de grandes arcades fort considérables pour leur élévation; les ruines de l'ancien aqueduc dressé par Julien l'Apostat; le jardin de M. Saint-Martin, qui consiste en plusieurs parterres, en terrasses les unes sur les autres; dans le mur, proche la porte de l'église, est la mesure de la grosse cloche de Compostelle.

3. Au bois de Vincennes : la Sainte-Chapelle; * les reliques; la peinture des vitres est des plus belles de l'Europe, & a esté faite sur les dessins de Rafael; le donjon. *

4. A Conflans : la maison du défunt premier président, à présent à M. de Sennoise.

5. A Charenton : le temple des Calvinistes.

6. A Piquepue : les grottes & statues de Pylon dans l'église.

7. Le portail de Saint-Sauveur.

8. A Saint-Denis : les tombeaux de François I^{er}, de Louis XII, de Henry II. *

9. A la Chevrette : les espaliers.

10. A Montmorency : les tombeaux des connestables.
11. Escouan. *
12. A Creil, dans le chasteau : le balcon ou la cage de fer de Charles VI.
13. Liancourt : parterres d'eau.
14. Verneuil. — Chantilly. *
15. A Compiègne, dans le chasteau : la falle d'une prodigieuse grandeur; l'église de Saint-Cornille.
16. Blerancourt. — Mouchy *. — Le Rinfy. — Bagnolet. — Bercy. — Chilly.
17. A Meudon. — La maison de MM. de Guise : la belle cheminée; la grotte, d'une architecture superbe & magnifique, avec les peintures à fresque, du Primatice.
18. A Sèvres : les maisons de MM. Monnerot & Perrochel.
19. A Saint-Cloud : les maisons de MM. l'Archeveque & Le Coigneux; dans l'église, la colonne érigée par le feu duc d'Espernon, où repose le cœur de Henry III, son bon maître; dans le chœur de l'église, le tombeau de saint Cloud.
20. L'hermitage du tertre du Mont-Valérien. *
21. Ruel. — Saint-Germain. * — Maisons.
22. A Argenteuil : la robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces mémoires ont été dressés par M. Sannard, qui me les a communiqué.

Il nous a paru utile d'ajouter encore aux extraits du journal d'Evelyn donnés ci-dessus, page 178, quelques considérations sur l'état de la France en général, tirées d'un des autres écrits d'Evelyn. En publiant ces extraits, comme aussi ceux qui précèdent, la Société des Bibliophiles a rempli à la fois le désir du traducteur & celui de feu Prosper Mérimée, qui fut membre de la Société pendant vingt-trois ans. Mérimée étoit un excellent collègue & s'intéressoit fort à nos travaux. Il avoit réuni une intéressante bibliothèque de bons livres de travail qui a été brûlée par les bandits de la Commune en 1871, avec la maison qu'il habitoit depuis longues années, rue de Bourbon, dite de Lille, n° 52.

Voici ce qu'il m'écrivait le 1^{er} septembre 1869 :

« Je regrette qu'on n'ait pas fait précéder Lister par la traduction du journal d'Evelyn. Il a été en France sous le règne de Charles I^{er} & est revenu sous Cromwell. Il étoit jacobite, *mais* homme de bon sens & de bonne compagnie. Cela pourroit faire une vingtaine de pages qui auroient pu être placées en tête du *Voyage de Lister*. — Evelyn raconte entre autres choses comment à Paris on le mena voir donner la question : ce qui semble prouver que, du temps de Racine, un Dandin pouvoit fort bien proposer à une dame cette partie de plaisir. Si vous n'avez pas *Evelyn's Diary* dans votre bibliothèque, vous

avez tort. Il étoit très-amateur d'art & de ce que les Anglois appellent *vertu*, & son livre contient de très-bons enseignemens sur tous les cabinets de France & d'Angleterre au dix-septième siècle. Je vous livre ma proposition & la mets sous votre protection. — Recevez, cher Président, l'expression de tous mes sentimens dévoués.

« Prosper MÉRIMÉE. » (B. J. P.)

Evelyn publia en Angleterre, en 1652, un *Etat de la France*, tiré de l'ouvrage françois de ce nom. Ceci est sans utilité pour nous qui pouvons recourir aux traités originaux plus complets, & surtout plus exacts; mais il a fait suivre le sien de considérations sur nos mœurs, nos usages, notre caractère. Elles pourroient appeler bien des contradictions, bien des réserves; justes ou non, elles ne sauroient s'appliquer qu'à ces portions de la France qu'Evelyn avoit connues & fréquentées, car les différences d'une province à l'autre, plus profondes encore aujourd'hui qu'on ne l'imagine, étoient alors aussi tranchées que possible. Mais quel que soit le jugement qu'on en porte, il m'a paru qu'il devoit s'attacher un intérêt, au moins de curiosité, aux observations d'un étranger de talent, & plus éclairé que la plupart des voyageurs par un séjour de près de quatre années dans notre pays.

Ce sont ces réflexions que l'on va lire. (E. de S.)

La qualification de noblesse s'applique en France aussi bien à ce que nous nommons la *Gentry*, c'est-à-dire à la noblesse secondaire, qu'à la haute aristocratie. Une seule

& même désignation comprend ces deux classes. C'est, en effet, uniquement en Angleterre qu'existe cette démarcation injuste à la fois & impolitique entre ces deux catégories de gentilshommes. Mais laissant à qui de droit de décider cette question, nous devons dire que dans le royaume de France la noblesse est le seul corps visible de la nation : il en résulte que les plébéiens sont d'un caractère bien plus avili & plus servile que dans n'importe quelle autre partie de la chrétienté (1). Il est aisé de conjecturer que cette bassesse d'esprit doit dater de loin, & venir de la sévérité excessive & de la liberté de leurs supérieurs, de la pauvreté sans pareille de la plèbe & de l'oppression qu'elle souffre.

En retour des immunités dont elle jouit, la noblesse, dans toutes les occasions, est à peu près la seule à rendre au prince des services réels & d'importance, particulièrement lors de l'appel du ban & de l'arrière-ban. Presque tous ses membres se portent à cette vie héroïque à laquelle ils ont été préparés dès le berceau. C'est la meilleure cavalerie de l'Europe, & cette éducation des camps ne préjudicie en rien à la sécurité de l'Etat; ils ne foment guère à y créer des troubles, & les soulèvements du royaume, quoique assez fréquents, ont toujours été sans succès, parce que la majeure partie de la noblesse restait toujours dévouée au Roi, dont la présence au milieu d'elle sur le champ de bataille lui inspirait un courage & une fidélité extraordinaires.

(1) Pour qui lit tout ce discours, il est évident que ceci est loin de s'appliquer dans l'esprit de l'auteur à l'ensemble du tiers-état, mais seulement aux classes les plus infimes & les plus pauvres, & tout ce passage sur la misère des classes inférieures ne se concilie guère avec ce que nous lisons plus loin, page 302, sur l'accroissement de la population & les ressources alimentaires de la France. (E. de S.)

Pour les plébéiens ou roturiers, je les considère comme ce que l'on peut voir de plus misérable sur la face de la terre, particulièrement ceux des provinces frontières écrasés sous le poids des gabelles & des taxes de toutes fortes, dont sont exempts les gens de la dépendance immédiate des deux autres états. Ce qui n'ajoute pas peu à leur misère, c'est, nonobstant la détresse dont je viens de parler, leur caractère vindicatif & processif à l'excès, surtout en Normandie, en Bretagne, en Gascogne & en Provence. Par ces motifs, il est bien rare qu'aucun individu de cette classe arrive jamais par ses propres ressources à une fortune ou même à l'aisance, comme y réussissent en Angleterre tant de *yeomen* & de fermiers. Leur courage s'en ressent; aussi le Roi ne tire-t-il pas d'eux le service que promettoit leur multitude.

Aussi c'est de Gascogne & de Biscaye, provinces que le voisinage de l'Espagne rend plus belliqueuses, que sort, pour les guerres d'importance, la bonne infanterie que l'on recrute en outre en Ecosse, en Irlande, en Italie, en Hollande & surtout en Suisse. On est souvent fort en arrière pour la solde de ces mercenaires, & la politique auroit bien à y songer un peu; mais comme jusqu'à cette heure il n'en est résulté aucun inconvénient, il est inutile de s'en occuper davantage.

Les gens de métier & de marchandise sont loin d'être dans un état aussi méprisable que cette portion du peuple dont je viens de parler. Beaucoup d'entre eux vivent à leur aise & avec décence dans leurs maisons; les traficans d'une classe un peu plus relevée surtout, qui sont mieux meublés que le reste; toutefois, en comparaison de nos compatriotes de même ordre, ce ne sont guère que des boutiquiers ou des porte-balles. Les grands négocians, & parmi eux nombre de rusés Italiens ou de Portu-

gais (1), sous le règne des deux cardinaux, ont amassé de grandes fortunes en terres & en argent. Mais c'est ici le cas de noter que jamais gentilhomme ne voudra faire apprendre à son fils le commerce ou quelque art mécanique. Il n'y a pour eux que la profession militaire, toute autre entacheroit l'honneur & le rang de la famille. Le même principe les guide dans leurs alliances, avec moins de rigueur cependant qu'en Allemagne.

La noblesse de ce pays vit tant dans ses maisons qu'à l'extérieur d'une tout autre façon que la nôtre en Angleterre. Fort riche généralement en terres & en offices, elle aime mieux en dépenser les revenus à Paris ou dans d'autres grandes villes en équipages & en nombreux domestiques que de les faire manger à la campagne en bœuf & en moutarde à des voisins qui ne lui en fauroient pas beaucoup de gré. Cette résidence de la plupart des nobles dans les grandes villes est cause que les corporations bourgeoises y ont peu d'importance & sont bien moins hardies à y fomenter des troubles & des factions que dans les contrées où la noblesse vit solitaire & isolée sur ses terres. Cette noblesse a beaucoup de goût pour le luxe digne d'approbation des bâtimens & des meubles. Elle pourroit presque le disputer à l'Italie : ainsi la duchesse de Chaulnes a dans son hôtel près de la place Royale, un lit duquel les panaches seulement valent 14000 livres, ce qui revient à près de 1000 livres sterling.

Ici tout personnage de rang qui se bâtit une maison se croit obligé, quelles que soient d'ailleurs ses prétentions intellectuelles, d'avoir son cabinet & sa bibliothèque. Il ne s'amusera point, pour garnir celle-ci, au choix des au-

(1) Juifs, peut-être ?

teurs ou des éditions; mais les rayons une fois posés & mesurés, il s'arrange avec un libraire pour qu'il lui fournisse tant de toises (1) d'in-folios bien dorés, tant de toises d'in-4° & d'in-8° : ce qu'il en faut pour remplir la bibliothèque. Beaucoup de ces gentilshommes ne laissent pas d'avoir nombre de bons livres & d'être fort instruits. Mais, en général, ils n'étudient pas comme les hommes de robe. Ces habitudes leur paroissent au-dessous d'eux; rien ne pourroit les décider à subvenir à leurs besoins par l'étude de la médecine ou du droit : ces deux sciences, & elles le méritent bien, qui sont en si grande estime chez nous en Angleterre.

Les catholiques romains ne sont ni si stricts, si réservés, si dévots qu'en Espagne, en Italie ou qu'en Angleterre. Ce sont pour la plupart des chrétiens assez indifférens, bien moins superstitieux, bien moins soumis à Sa Sainteté que dans les autres contrées de l'Europe qui professent cette religion. Que j'approuve ou non cette indifférence, je n'ai pas besoin de l'expliquer ici davantage.

Fort rabaisés depuis les coups que leur a portés le cardinal de Richelieu, à la suite des troubles qu'avoit suscités l'incomparable duc de Rohan, les protestans n'ont plus aujourd'hui d'hommes de marque pour les défendre ou les diriger : les faveurs de la cour les en ont privés. Tels qu'ils sont, ils jouissent de la liberté de conscience & se voient encore assez forts pour faire un parti dans l'Etat, mais avec bien moins d'assurance qu'autrefois; l'union entre eux d'ailleurs a été ruinée par les intérêts particuliers. Je dois leur rendre cette justice qu'on ne voit pas chez eux ces schismes & ces divisions que

(1) Voilà une plaisanterie qui a été bien souvent faite & qui, je crois, n'a été jamais ou que bien rarement fondée.

causent parmi nous de ridicules enthousiastes. Tous marchent sous la conduite de leurs pasteurs; & sans doute la vigilance de leurs antagonistes, toujours prêts à les diffamer, n'y contribue pas peu. Néanmoins, quoiqu'ils aient perdu beaucoup de personnages, de puissance & de crédit, leur exemple & leurs lumières ont assez influé sur des hommes éminens dans l'Eglise & dans l'Etat pour disposer ceux-ci à se déclarer publiquement jansénistes⁽¹⁾, molinistes, &c., s'ils n'en étoient empêchés par des considérations d'intérêt. C'est un acheminement à la réforme.

De même que dans les autres royaumes, les forces militaires de la France sont ce qui la rend formidable à ses voisins & assure sa tranquillité intérieure. Placée au milieu du continent, défendue sur une grande partie de ses frontières par les Pyrénées, les Alpes, la Méditerranée & l'Océan, n'ayant à craindre ni des irruptions subites, ni des prétentions fondées sur la nature des choses, on peut affirmer qu'elle forme un beau royaume circonscrit dans ses véritables limites. Cela est vrai, surtout depuis la réunion de la Bretagne, de la Guyenne, de la Normandie (belles provinces angloises, jadis) & de la Bourgogne, soumise aujourd'hui à un seul prince, au lieu des ducs qui possédoient autrefois chacune d'elles. Leur amitié ou leur haine pouvoit, au contraire, donner autrefois une entrée facile à tout étranger puissant qui vouloit troubler le royaume. Ces événemens remplissent les chroniques modernes. De nouveaux partages propres à rompre le lien qui les unit ne sont pas à craindre à présent. Cela a

(1) Ainsi nommés, dit l'éditeur M. Upcott, de Cornelis V. Janfen, évêque d'Ypres, mort le 16 mai 1638, & de Pierre Dumoulin, célèbre ministre protestant français, mort le 10 mars 1658!!! (E. de S.)

lieu encore en Allemagne & en Italie ; mais en France, les cadets ne prétendent plus à d'autres avantages qu'à ceux qu'ils peuvent devoir à leur épée & gagner sur le champ de bataille en qualité de soldats de fortune.

Les forces maritimes de la France n'ont jamais été grandes ; aussi ne voyons-nous pas qu'elles aient décidé d'événemens importants. C'est pour cela que François I^{er} avoit résolu, à sa honte & à celle de son pays, d'appeler à son aide le Turc, ce terrible mécréant. Cependant, au moment où j'écris, cette marine n'est pas à mépriser : il y a dans la plupart des ports de la Méditerranée, tels que Marseille, Toulon & d'autres, de belles & puissantes escadres de galères qui font d'un excellent usage & de service dans cette mer.

Dans l'Océan, je l'avoue, la flotte de la France & son trafic ont été insignifiants. Cependant en dernier lieu l'armée navale a été considérablement augmentée, surtout depuis qu'à notre grande honte elle s'est tant étendue dans les Flandres, du côté de la mer : témoin ces fortes villes & ces bons havres de Dunkerque, de Mardick ; si bien qu'en peu de temps, si nous le souffrons, les François auront assez de vaisseaux pour lutter avec leurs voisins.

Mais c'est encore l'armée de terre qui est le nerf de leur puissance &, comme je l'ai déjà dit, la cavalerie surtout, dont la tenue & le courage sont dignes d'admiration. Elle est composée principalement de gentilshommes qui se portent à ce service avec tant d'entrain, que celui qui, à dix-huit ans, n'a pas fait déjà deux ou trois campagnes est regardé comme *lasche* (*sic*), c'est-à-dire comme un homme mou & sans considération. En outre, ils ont tant de goût & d'adresse pour l'exercice du cheval, qu'ils ont plus d'académies destinées surtout à l'équitation &

aux autres exercices gymnastiques que le reste de la terre ; & c'est là que leur jeunesse reçoit sous ce rapport une admirable éducation.

Que cette contrée ait donné dans tous les siècles d'incomparables guerriers, je n'en demanderai pas d'autres témoignages que leurs entreprises & leurs conquêtes sous Harcourt, Condé, Gassion & une infinité d'autres capitaines, sans compter la multitude (& c'est une preuve de mon assertion) de ceux qui servent sous des drapeaux étrangers. On ne sauroit nier, il est vrai, que l'infanterie espagnole ne soit trop forte pour la françoise : on croit avec raison que les payfans qui composent celle-ci sont, pour des raisons plus que fortuites, *mal-adroits (sic)* & impropres à ce service. Cependant une expérience journalière nous apprend que l'habitude ou des circonstances plus propices ont changé & amélioré leur nature, même sur ce point. Autant que je l'aie pu voir, ils gardent bien ce qu'ils tiennent & deviennent d'aussi bons soldats que ceux qui se vantent tant de leur opiniâtreté proverbiale ; mais je confesse que dans les armées de l'Espagne il y a maintenant bien peu de vrais Espagnols. Toute cette brave & vieille infanterie a péri à cette bataille signalée de Rocroi, où elle soutint dignement au prix de son sang sa réputation européenne ; & elle ne s'est pas recrutée depuis. « L'infanterie françoise, disoit Machiavel, ne peut rien valoir, parce qu'il y a longtemps qu'elle n'a fait la guerre & qu'elle manque d'expérience. » Mais cet argument ne vaut plus rien ; les prémisses changées, la conclusion tombe avec elles : d'ailleurs les Suisses & les autres mercenaires fidèles à la couronne de France pourroient suppléer au défaut des troupes nationales. Je crois, au reste, que ces étrangers ont été soldés pour faire diversion d'abord, & ensuite par habitude plutôt que par

nécessité. Si les armées de France ont été si peu nombreuses en hommes de pied, c'est à Louis XI qu'il faut s'en prendre quand il désarma les communes. Le Roi prit par ce moyen beaucoup d'autorité de plus sur ses sujets, mais devint à l'extérieur bien moins formidable à ses ennemis, & en conséquence il lui fallut aller chercher de l'aide chez ses voisins.

La fécondité des mariages est une grande ressource militaire de ce royaume. L'Europe n'a point de nation plus peuplée ni plus riche en denrées alimentaires⁽¹⁾; c'est là la nourriture de cette bête cruelle qu'on nomme la guerre. La France est si fertile que lorsque Charles-Quint l'envahit par la Provence & ensuite par la Champagne, elle put nourrir, sans parler des garnisons, plus de cent cinquante mille soldats pillards. En remontant à Charles VI, on y trouve vingt mille hommes de cavalerie & trente mille d'infanterie, tous étrangers, & quinze mille chevaux & cent mille hommes de pied pour les soldats nationaux. En vérité, quand nous considérons cette complication d'ennemis qui envahirent à la fois ce royaume, alors bien moins étendu qu'il ne l'est devenu par la reprise des provinces angloises⁽²⁾, la réunion de la Navarre & d'autres conquêtes importantes; quand, dis-je, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie l'attaquèrent de toutes parts sous le règne de François I^{er}, on peut voir quelle étoit sa force de résistance : elle me semble vraiment étrange & tout à fait merveilleuse.

Ajoutez à ces avantages l'approvisionnement de bonnes

(1) Voyez ci-dessus, page 295, note.

(2) Il y avoit soixante-cinq ans que les provinces dites angloises par Evelyn avoient été reprises quand Charles V envahit la Provence.

(R. J. P.)

armes & de munitions, une excellente artillerie, des arsenaux fameux & bien remplis. Enfin, pourquoi vous fatiguer de ces détails quand les exploits actuels des François & leurs triomphes presque continus ont planté la fleur de lys (1) partout où ils ont posé le pied. Témoin les aventures si renommées de Charlemagne, saint Louis, Charles d'Anjou, Charles VIII, &c., dont les faits héroïques & les glorieux trophées remplissent toutes les histoires & tous les pays, jusqu'à l'Asie même; témoin leurs expéditions & leurs succès à Jérusalem, en Egypte, en Barbarie, en Chypre, en Grèce, en Saxe, à Naples, en Hongrie, dans d'autres contrées, même de notre temps, & jusqu'à notre porte; témoin leurs récentes conquêtes en Catalogne, en Espagne, en Italie, en Flandres, &c.; ces batailles signalées & ces sièges de Nordlingen, Rocroi, Perpignan, Thionville, Arras, Dunkerque, &c., sans parler de la réduction de la Rochelle, de Montpellier & d'autres places imprenables des protestans. Si nous voyons la France commencer à décliner & rendre ce qu'elle avoit avalé trop vite, c'est la destinée de toutes les affaires humaines: tout ce qui a eu un commencement en ce monde devant trouver aussi sa fin.

Et maintenant quoique l'Eglise, qui possède près d'un bon tiers de la France, ne perde en général, selon le proverbe, ni ne défende rien, elle n'a pas laissé ici, en cas de nécessités d'Etat & d'urgence, de contribuer pour une bonne part aux subsides publics & à l'entretien des armées.

Les frontières & les côtes du royaume ne sont pas non

(1) Mais, hélas! la fleur de lys a été arrachée, & depuis, une partie trop notable des lieux où elle avoit été plantée a été enlevée à la France! (B. J. P.)

plus si mal fortifiées qu'autrefois. On y a récemment donné tant de soins qu'il seroit difficile de citer quelque place considérable qui ne fût pas en état de faire une longue & vigoureuse défense, spécialement ces havres & ces forts qui font face à nos côtes, comme le Havre, Dieppe, Calais & d'autres places d'importance.

La France s'est désormais si bien établie sur ses bases & a pris une telle taille qu'il seroit bien temps pour ses voisins, si leur bon sens ne vient pas à défaillir comme il y a lieu de le craindre, il seroit, dis-je, de leur intérêt & pour le maintien de l'équilibre, de la surveiller de près, & de fixer à ses progrès & ses aspirations un *non-ultra* définitif. Si les Pays-Bas peuvent garder leur neutralité, il n'y a pas de doute que l'Angleterre alliée à l'Espagne, si pauvre & si méprisable que celle-ci soit devenue, ne puisse donner à ce royaume ambitieux assez d'occupation pour qu'il ne se tienne heureux de se renfermer dans ses propres frontières, sans chercher à molester ou à incommoder ses voisins.

Je ne nie pas que la grandeur de l'Espagne ne dût pas exciter chez nous de semblables appréhensions, ne fût pas aussi dangereuse si son développement & sa pléthore peu naturelle n'indiquoient plutôt une tympanite qu'une constitution saine & robuste. Ses désirs d'envahissement rappellent cet homme qui, voulant prendre une bonne poignée de fable, en laisse échapper entre ses doigts, s'il le presse trop fort, bien plus qu'il n'en peut emporter. Dans ce cas-là, notre unique boulevard c'est la France ; de même que contre celle-ci l'Espagne nous rend le même service, aussi longtemps que ces deux nations demeureront dans leur intégrité & conserveront leur antipathie réciproque. C'est pour cette cause, & non pour aucune autre, que la reine Elisabeth ne voulut jamais consentir

au démembrement de la France lorsqu'au temps de la Ligue on lui en offroit une portion considérable. D'un autre côté, l'annexion des Provinces-Unies à cet empire feroit sans comparaifon plus périlleufe que si elles ne s'étoient jamais séparées de leur fouverain légitime. Leur fituation, le voifinage, leurs ports, leur trafic, leurs places fortes, nous l'apprendroient bientôt à nos dépens & à notre ignominie.

Quant au roi d'Espagne, s'il prétendoit prendre pied dans le royaume, foit en raifon de l'affection qu'on y auroit pour lui, foit dans l'efpoir de la défection de quelque province, nulle eférance ne feroit plus mal fondée : les proteftans font trop nombreux pour cela, & les catholiques ne feroient pas moins hostiles à un tel partage. Les jéfuites néanmoins recommencent à pulluler & à former de nouveaux établifsemens en dépit des édits, fi févères qu'ils foient, & du banniffement.

Je termine ici mes remarques générales, & je n'ajouterai plus que quelques mots fur le peuple, celui de Paris furtout, pour finir la tâche que je m'étois donnée.

Dans l'impétuofité de prime abord des François actuels & le découragement auffi prompt qui lui fuccède, on retrouve ce qu'en difoit Machiavel : que les François étoient plus ardents que folides ou adroits, à l'imitation de Céfâr qui, parlant des *Galli-Insubres*, jugeoit qu'au début ils fembloient être plus que des hommes pour finir par être moins que des femmes. Qui voudra, continue Machiavel, vaincre les François, qu'il s'attache furtout à foutenir & repouffer leur première attaque. Ils fe précipitent fur le danger comme un torrent, & en viennent aux mains avec un courage aveugle. Mais comme rien de ce qui eft fi violent n'eft permanent, ce courage, pour peu que l'action fe prolonge, fléchit & tombe.

En ce qui touche l'intelligence & les œuvres de l'esprit, cette plus noble partie de l'homme, ceux d'entre eux qui s'adonnent aux lettres & à l'érudition deviennent des savans aussi accomplis & aussi ingénieux que quelque Italien que ce soit. La majeure partie, je le confesse, se contente d'une science sommaire & superficielle qui suffiroit à ces professeurs des rues, comme vous en trouverez, qui se chargent de faire un philosophe, un théologien, un orateur, un chimiste, d'enseigner toutes les langues, & je ne fais quoi encore, en un mois de temps ou deux. Cette science en table des matières, renouvelée de Raymond Lulle, fait de la plupart d'entre eux & jusqu'à de simples artisans, les bavards les plus prétentieux & les plus fatigans. Joignez à cela leur nivellement de l'érudition & la vulgarisation de tous les auteurs au moyen de leurs traductions inconsidérées. On a récemment mis en françois toutes les oraisons de Cicéron, de même que de tous les poètes on a fait autant d'orateurs; car rien n'est plus commun chez eux que de les traduire en prose.

Dans les Facultés de Paris, il y a quelques théologiens habiles; mais les exercices scolaires n'atteignent à aucune profondeur, comparés à ce que nous trouvons ici dans nos universités.

En général, les chirurgiens de France veulent faire les médecins, & les médecins tombent dans l'empirisme, surtout pour la saignée, qui est leur panacée universelle. Quoique dans l'une & l'autre profession ils aient d'habiles praticiens, leur but semble être, pour les maladies chroniques aussi bien que pour les maladies aiguës, plutôt de soulager instantanément le malade que d'arriver à une guérison radicale ou de prévenir les rechutes. Ils s'appliquent, en effet, à affoiblir & énerver le corps au lieu

du mal lui-même. Ils guérissent donc bien peu de fièvres lentes qui ne reparoissent aussitôt & qui ne finissent par emporter le malade. Ce n'est point là la méthode & le succès de nos médecins d'Angleterre, à un seul desquels je confierois ma vie plutôt qu'à tout un collège de ces sangsues françoises.

Dans les arts mécaniques, les François se signalent par l'invention, le goût & l'exécution; leur pratique & leurs modes y sont bien plus arrêtées qu'autrefois, & je maintiens que notre légèreté & notre inconstance en ce genre dépasse, depuis quelques années, de beaucoup la leur.

Les enfans françois sont, j'imagine, la plus belle lettre que la nature puisse montrer dans tout l'alphabet humain. Mais s'ils ressemblent à des anges étant au berceau, une fois en selle, c'est de diables qu'ils ont l'air. Dès qu'ils ont dépassé vingt ans, les François paroissent en avoir quarante, les femmes surtout, qui à cet âge sont extrêmement fanées, tandis que les nôtres y sont encore sinon belles, du moins supportables. Cela provient-il de la fécheresse de l'air, de l'eau qu'elles boivent, de la mauvaise nourriture, d'autre accident, je n'oserois le décider; & cependant il faut bien qu'il y ait quelque raison de ce genre, quand on voit les femmes de qualité y être pour la plupart des beautés aussi exquises que l'univers en présente. Soit dit sans faire tort à nos dames angloises que je ne voudrois pas que ce paragraphe offensât le moins du monde.

Je n'oserois affirmer que les jeunes gentilshommes françois soient aussi lettrés que les nôtres ou les hollandois. Ils sont, je l'ai dit, trop peu phlegmatiques & trop vifs pour se fixer à ces études sédentaires. Avec moins de goût pour les voyages, ils y portent également beaucoup

moins de curiosité, & il semble leur suffire tout à fait de pouvoir dire qu'ils ont cru avoir passé par tel ou tel endroit.

On a remarqué avec justesse qu'un François paroissoit garder de l'enfentillage à tout âge; mais pratiquez-le, traitez avec lui, & vous trouverez que cet enfant est un homme.

C'est à l'armée & à la cour que la noblesse pense trouver la meilleure éducation, & c'est là qu'elle aura dû prendre cette liberté de croyance & de conduite qu'elle affiche plus encore que les Italiens; non pas cependant qu'elle aille au même point que la jeunesse dépravée d'Angleterre, dont les débauches prodigieuses & les extravagances inouïes laissent loin derrière elles les folies de toute autre nation civilisée. On joue, mais on ne se laisse aller à aucun vice au point d'y laisser son patrimoine, surtout pour le vin & le tabac. Les classes inférieures & quelques contrées du nord du royaume se sont laissées infecter de ces deux défauts, mais peu de personnes de qualité s'y laissent aller. Ce qu'ils n'usent pas en liquide, ils le dépensent en pain, & ce sont d'étranges consommateurs de grain. Quel que soit le reste des repas, on adore un bon potage, comme les Egyptiens faisoient de l'oignon. Un véritable *Monsieur (sic)* ne consentira jamais à prendre un verre de vin *sans (sic) premier manger*, &, quoiqu'ils ne s'attablent pas pour en boire autant & aussi longtemps que nous, les plus tempérans ne laissent pas d'en user plus souvent que nous à leurs repas.

Le cœur des François s'élève & s'enfle vite à la première victoire & s'abat aussi rapidement à la moindre défaite. Ils sont prodigues, splendides au dehors; mais il est rare que la tenue de leur maison ou leur hospitalité

aille jusqu'à déranger leurs affaires. Les classes élevées ont des tables bien mieux servies que les nôtres & vivent comme des princes : les gens du commun pis que des chiens. En général, pourvu qu'ils brillent & fassent figure un mois ou deux d'été, peu leur importe de faire petite vie le reste de l'année ; & ceux qui ne songent qu'à leur profit, montrent peu de charité quand ils n'y voient pas leur intérêt. Ils sont courtois à l'excès & ont généralement la langue bien pendue. Cette facilité de langage qui leur sert à la réplique rend leur conversation joviale & bien éloignée du ton guindé habituel à notre nation peu traitable. Nous ne nous croyons en connoissance que lorsque nous en sommes à tu & à toi, si bien que cette familiarité qui n'est en usage nulle part ailleurs, finit par nous conduire à des associations déplacées & grossières.

Les François sont la seule nation d'Europe qui idolâtre son souverain ; ils ont sans grande cérémonie plus d'accès auprès de lui qu'on ne le voit dans aucune autre cour. Cette affabilité & cette liberté lui gagnent leurs cœurs. C'est habile au prince & une grande vertu chez les sujets. Mais, en revanche, une fois leur colère émue, il se trouve toujours un Ravallac ou un autre coupe-gorge pour accomplir leur scélératesse, tant il est peu sûr de se fier au peuple.

Enfin, ils craignent & haïssent les Anglois ; ils nous regardent pour la plupart comme une nation fière, grossière & barbare ; mais à l'égard des Espagnols, c'est une antipathie mortelle & irréconciliable.

Quant à leur extérieur, les deux sexes sont de taille moyenne, sans être ni maigres ni gras ; ils sont bruns, en majorité, à l'exception des provinces du nord & de l'est. Les femmes ont ordinairement les yeux noirs, de belles

dents & la voix douce & un air assurément si distingué & si naturel, jusque dans leurs moindres actions, que vous les y reconnoîtrez aussi aisément qu'à leur langage. Enfin, ils ont l'esprit prompt & s'imaginent tout saisir au premier mot, ce qui fait que beaucoup se lassent & quittent la partie avant d'être à mi-chemin. Avec tout cela & l'oppression qui pèse sur eux, il n'y a pas sous la voûte des cieux une nation plus franche, plus vive, plus sans-fouci. Néanmoins bon nombre d'entre eux ne laissent pas de murmurer & de se plaindre de leurs victoires mêmes & de leurs succès, chacun desquels ne semble avoir d'autre résultat que d'ajouter un poids plus lourd à leurs charges.

Comme toute ville métropolitaine ou royale est probablement l'image la plus fidèle du pays dont elle est la capitale, de même Paris peut être considéré comme l'abrégé de la France.

La ville de Paris semble un anneau dont le Louvre ou le palais du Roi feroit le diamant, &, à voir son étendue & la façon dont il est bâti tout entier de cette pierre sur laquelle il est fondé, & qui, pour sa beauté, la façon dont on peut la tailler, sa durée, l'emporte sur tous les autres matériaux plus précieux, je ne pense pas qu'il y ait dans le monde entier une autre ville qui l'égale. J'ai vu Naples, Rome, Florence, Gênes, Venise, ce sont de nobles villes, remplies d'édifices princiers; mais je considère ensuite l'étendue de Paris, puis j'y vois, tant dans l'intérieur de la ville que dans ses environs, des centaines d'hôtels de seigneurs qui valent, s'ils ne les surpassent, les palais des villes que je viens de nommer. Ce que j'affirme hardiment, c'est que par ses rues, ses faubourgs, ses maisons ordinaires Paris l'emporte infiniment sur toute autre ville d'Europe. Dans les édifices publics, plusieurs des hôpitaux sont remarquables; les couvens & les égli-

ses sont bien inférieurs à ceux des villes que j'ai mentionnées; pourtant la Sorbonne & les jésuites ne le cèdent guère aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

La Seine, qui partage Paris en deux, n'est pas à comparer à la Tamise, & pourtant, à l'utilité dont elle est, on pourroit s'y tromper, quand on considère les grands bateaux de chargement, sans être pour cela des navires, qu'elle y porte avec toutes les provisions nécessaires à la vie. Enfin, il ne manque à Paris que de la propreté dans les rues & de l'ordre dans cette multitude de voitures, de laquais, de foule en tout genre. C'est un fléau tel, que c'est un miracle pour moi que, dans une ville qui n'a point de commerce en grand, tous ces gens qu'on voit dans une journée, en se promenant dans les rues & les carrefours, aient tous le dos vêtu & le ventre plein.

La plupart des maisons abritent d'ordinaire de six à dix familles entre le ciel & l'enfer, du grenier à la cave. C'est là, je le crois, la vraie cause de cette malpropreté que nous avons l'habitude de reprocher à cette nation. Les gens de qualité, ceux qui ont assez de place autour d'eux, sont bien plus propres & plus somptueux dans leurs maisons que ceux d'entre nous qui s'en piquent le plus ici, en Angleterre, quelles que soient nos prétentions à cet égard.

C'est un grand sujet de dispute entre ceux de nos compatriotes qui ont voyagé, de savoir lequel est le plus grand de Paris ou de Londres. Chacun en parle selon son inclination; mais la configuration des deux villes est si différente qu'il seroit malaisé de les mettre d'accord. Peut-être, tout considéré, n'y a-t-il pas en ce moment une grande différence; mais si nous jugeons de l'avenir par les constructions actuelles, par l'agrandissement pro-

digieux des faubourgs de tous côtés & les effets de la paix, nous pouvons assurer que, bien peu de temps encore, & la question sera indubitablement vidée au profit de Paris. Non-seulement ce sont des maisons qui se bâtissent journellement, mais des rues tout entières, si belles, si régulières que, plutôt que de vous croire au milieu d'une ville réelle, vous imagineriez assister à quelque opéra italien où la diversité des scènes & leurs changements à vue étonnent & charment le spectateur. Ce qu'il faut aussi remarquer dans les hôtels du premier ordre & les palais, c'est qu'ils promettent moins sur la rue qu'ils ne tiennent une fois que vous êtes dans la cour : cela tient aux murs élevés & aux tourelles qui en interceptent la vue, par une modestie qui n'est pas habituelle aux François, en ce qui concerne l'extérieur.

Ce qui manque à notre ville de Londres en hôtels & en palais, elle le compense par ses boutiques & ses tavernes qui la rendent si vivante de jour, si gaie la nuit, qu'il semble au spectateur que ce soit une foire ou une noce perpétuelle; car on ne trouveroit pas dans le monde entier une autre ville si bruyante & si animée.

Le gouvernement & la police de cette prévôté sont exercés par des juges nommés lieutenans, l'un civil & l'autre criminel, lesquels, achetant leurs offices de la cour, vendent fort cher leur justice à ceux qui ont besoin de cette denrée très-rare (1). Il y a aussi un prévôt des marchands & des échevins, qui sont l'équivalent plutôt

(1) Tout ce que nous savons dément cette assertion d'Évelyn. Nulle part la justice n'étoit si bien rendue qu'en France. Ce qu'Évelyn dit ici, comme ce qu'il a dit plus haut de la misère du peuple, est le résultat de l'amour des Anglois pour leur patrie & du besoin qu'ils éprouvent de chercher à l'étranger des *repouvoirs* pour la faire briller. (B. J. P.)

de notre recorder & de notre shériff que de notre lord-maire. L'archevêque & quelques abbés & prieurs possèdent également une juridiction temporelle. Nonobstant cela, je ne saurois dire que la ville soit bien gouvernée; j'en appelle aux désordres qui la remplissent de nuit & de jour, aux meurtres exécrables & aux autres crimes qui se commettent dans les rues. On y remédieroit bientôt si l'on consentoit à imiter notre police & si l'on confioit le guet à des personnes honnêtes & de responsabilité.

L'état de la ville, ni sa situation ne lui donneroient pas une grande force de résistance en cas de siège, quoique elle ait peu à craindre des incendies. Elle est si exposée aux incursions de l'ennemi, que Saint-Denis, qui n'en est qu'à deux lieues, a été plus d'une fois la frontière de la France, & si le feu maréchal de Gassion ne lui avoit pas acheté si chèrement sa liberté à la bataille de Rocroi, l'Espagnol auroit pu s'avancer, sans obstacle, jusqu'à ses portes.

C'est à l'air incomparable de Paris que ses habitans doivent leur santé : il est très-rare que la peste ou d'autres maladies contagieuses y amènent ces mortalités lamentables qui ont lieu si souvent dans notre climat malsain & notre ville suffoquée; telle n'est pas l'opinion vulgaire, mais fort erronée, qui prétend que la peste n'abandonne jamais Paris. Plusieurs naturalistes attribuent la salubrité de cette ville, outre la sécheresse de l'air, aux exhalaisons sulfureuses des rues & aux qualités ficcatives du plâtre qui porte son nom & qu'on emploie dans la bâtisse.

Je viens ainsi de me hasarder à tirer le rideau qui cache un ample théâtre, & je l'ai découvert à vos yeux à peu près comme l'artiste qui, en peu de temps & dans

un espace étroit, fait passer devant le spectateur la quantité d'objets divers que retrace une lanterne magique. Ma comparaison vous semblera juste devant le désordre & le style confus de ma description. Cependant, quoique nombre d'hommes de talent aient traité supérieurement ce même sujet, selon que le temps le comportoit, j'ose affirmer, & cela sans vanité, que personne en ces derniers temps ne l'a fait avec plus de bonne foi que moi, ni d'une façon plus succinète & plus naturelle. Ceux qui sont au fait du gouvernement & du génie de cette nation doivent s'attendre à y découvrir quotidiennement quelque chose de nouveau; la France d'aujourd'hui n'est pas plus celle d'il y a quarante ans, que son costume & ses modes ne sont ceux de cette époque; & pour dire vrai & détromper le monde, la complexion de ce corps politique, les crises qui peuvent lui survenir sont d'une si grande conséquence pour la santé & le bien-être de notre pauvre nation, que, pour les conserver à celle-ci, nous ne saurions donner trop d'attention à l'état & au régime de notre voisin le royaume de France.

Paris, 15 février 1652.

ERRATA.

Page 9, ligne 1 : *Sire*, mettez *Sir*.

Page 24, ligne 29 : l'article *le*, omis, est à mettre.

Page 65, ligne 3 : *manquiot*, mettez *manquoit*.

Page 65, ligne 13, au lieu de : 32 coquilles de 11 000 livres, mettez : de 32 coquilles, 11 000 livres.

Page 87, ligne 19 : *avant*, mettez *craint*.

Page 139, ligne 23 : *couehe*, mettez *couche*.

Page 144, lignes 1 & 2, au lieu de : *il étoit fort épice & arrofé de fameux vin de Bourgogne : il favoit bien trouver son chemin*, ponctuez de la sorte : *il étoit fort épice & arrofé de fameux vin de Bourgogne, il favoit bien trouver son chemin*.

Page 148, ligne 26 : on *les*, lisez : on *le* classe.

Page 149, remplacez la note 1 par ce qui suit :

Vin bourru, vin blanc fermenté, mais non encore éclairci.

On fait encore en Bourgogne une sorte de vin de liqueur que Lister auroit bien pu vouloir désigner. On prend sous le preffoir du jus de raifin blanc qu'on empêche de fermenter en y mêlant un quart ou un cinquième d'eau-de-vie. On le met en baril, on le foutire après quelques semaines, puis on le met en bouteille, & on obtient un vin ressemblant au Lunel. (E. de S.)

Même page, note 2, ajoutez : Je vois cependant dans Olivier de Serres, édition de 1600, page 145 (lieu III, chapitre 1) : *les friands vins clerets de Canteperdrix, terroir de Beaucaire*. (B. J. P.)

Page 151, note 1 : Dans un catalogue imprimé (vers 1750) de liqueurs & de comestibles, se trouvant chez Goffet père, marchand épicier, rue de Mirepoix, sur l'aile du pont Saint-Michel, on trouve les espèces de ratafia suivantes :

De caflis pectoral; de noix stomachale;... : la Coquette aimable; Belle-de-Nuit; Singulière; Eau divine; Eau de café; Grifette flatteuse; Archiépiscope; Hypothèque de fl. (*fic*); Plaisir-des-Dames; la Colombine;

la Bombonnaire; à 40 fols la bouteille de pinte, & à 50 fols le Ratafia de Perdrix & les Délices des Dieux.

Page 185, ligne 16 : *Tclafpi*, lisez *Tlafpi*.

Page 168, ligne 3 : mettre point & virgule après blanches & ajouter *il*.

Page 212, note 1, ajoutez : Le portrait de M. Geoffroy, ancien échevin, peint en 1688 par Nicolas de Plate-Montagne, figuroit à l'exposition de 1699. (Voir Florent-Lecomte. Bruxelles, 1702, tome III, p. 207.)

Mathieu-François Geoffroy avoit un *ex libris* d'un très-bon goût, portant ses armes, d'azur à la tour d'argent donjonnée de trois donjons de même, & sa devise : *Turris fortissima Deus*; puis sur une draperie : *Mathæus Franciscus Geoffroy pharmacopæorum parisiensium antiquior præfectus, ædilis & consul*. Cet *ex libris* est remarquablement joli.

Son fils, Étienne-François, dont parle aussi Lister, fut un médecin très-distingué, & mourut en 1748, âgé de quarante-cinq ans. Fontenelle a fait son éloge. (B. J. P.)

Page 235, ligne 6 : *toutes la*, lisez *toute la*.

Page 241, 1^{re} ligne des notes : *Alo*, lisez *Alf*.

Page 242, 7^e ligne des notes : *del' Abatte*, lisez *del' Abate*.

Page 249, ligne 3 : *sir John Colton*, lisez *John Cotton*.

Page 250, ligne 4 : *poiriers*, lisez *prairies*.

Page 262, ligne 14 : *Mamaducke*, lisez *Marmaducke*.

Page 273, ligne 22 : *Bouchayant*, lisez *Bouchayant*.

Page 273, ligne 28 : *Layayan*, lisez *Layaran*.

Page 276, ligne 19 : *mon beau-frère*, lisez *mon beau-père*.

Page 287, ligne 29 : *Passèrar*, lisez *Passèrat*.

Page 287, ligne 29 : Remy Belleau étoit enterré aux *Augustins* & non aux *Jacobins*.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

ABATE (Nicolo dell'), 242.
 Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 23, 25, 91, 289.
 Abbaye de Saint-Ouen, 250.
Abbeville, 126, 221.
 Abecedario de Mariette, xxiv, 235, 268.
 ABULFEDA, 100.
 Acacia robinier, 200.
 Académie, 132, 133.
 Académie des sciences, 73, 74, 80, 81, 85, 93, 94, 101, 102, 126.
 Académie de MM. du Pleffis & de Vaux, 260.
 Accord des Églises latine & grecque, 119.
 Adoration des Bergers, 123.
 Adoration des Mages, 123.
 ADRIEN, 195.
Afrique, 116.
 AGAMEMNON (mort d'), 110.
Agra, 190.
 AIDDAU, 281.
 Aiguières du trésor de Saint-Denis, 224.
 AIGUILLES (Boyer d'), 68.
 Aimans (collection d'), 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89.
 Air de Paris, 204, 313.
 ALBEMARLE (comte d'), 19.
 Albigeois, 74.
 ALESSANDRO (lignor), 264.

ALEXANDRE, 52, 241.
 Allée d'eau (l') à Versailles, 184.
Allemagne, 103, 228, 276, 297, 300, 302.
 Allemands aiment les choux, 138.
Alpes (les), 31, 52, 98, 299.
 Alphabets, 56.
Alsace, 79, 115.
 Amazone d'Orléans, 224.
 Ambassadeur d'Angleterre, 267.
 Ambassadeurs siamois, 53.
 AMERIGHI (Michel-Ange dit le Carravage), 241.
Amérique, 75, 76.
 Ameublements, 23.
Amiens, 237.
 Ammon (corne d'), 116.
 Amour des François pour leur souverain, 309.
Amsterdam, 268, 277.
 Anatomie (expériences d'), 69, 70, 71, 72, 73.
 Anatomy of melancoly, xx.
 ANDELOT (marquis d'), 93.
 ANDROMÈDE, 239.
 Ane d'Afrique, 66.
 Ane du Cap, 66.
 Anecdotes des peintres, 30.
 Ange (l'), auberge à Caen, 252.
Angleterre, xiv, xvii, xix, xxi, xxiii, 3, 4, 8, 13, 14, 17, 28, 29, 30, 50, 60, 67, 90, 93, 94, 98, 100, 102, 103, 103, 112, 120, 129, 136, 137, 144, 145, 146, 170, 173, 174, 178, 181, 189, 194, 196, 199, 204, 212,

213, 221, 249, 251, 253, 261,
268, 294, 295, 297, 298, 302,
304.
Anglois (sur les), 191, 209, 212.
ANGOULESME (Mme d'), 285.
ANGUIER (Michel), 187.
Anifette, 151.
ANISSON, 126.
ANJOU (le duc d'), 178, 272, 303.
ANNÆUS SEVERUS, 140.
ANNE (la reine), XIII, 5, 18, 93.
ANNE d'Autriche, XI, 223, 288.
ANTIN (duc d'), 163.
Antiquités de la nation & de la
langue des Celtes, 95.
Antiquité des temps rétablie, 95.
Antiquités romaines & égyptien-
nes, 107.
Aphorismes d'Hippocrate, 79.
APICIUS, 9, 12.
APOLLON, 176, 224, 275.
Apothéose d'Auguste, 231.
Apothéose de Romulus, 169.
Appartemens de Madame, 289.
Appartemens de Monsieur, 289.
Appartemens du Roi & de la
Reine, 281.
Aqueduc d'Arcueil, 154, 206,
290.
Aqueducibus Romæ (de), 98.
Arabes, 216.
Aragonia, 120.
Arcs de triomphe, 60, 184, 238.
Arche de Noë (boutique), 231.
Archevêché de Paris, 286.
Archevêque de Paris, 236.
Archiépiscopal (Ratafia), 315.
Archives (les), 259, 284.
Arcueil, 61, 170, 290.
Argenteuil, 54, 291.
ARLOT, 180, 214.
ARMAILLÉ (le comte d'), 123, 130.
Armée françoise, 299.
Arménie (vert d'), 170.
Arméniens, 152.
Arras, 303.
Arfenal, 25, 46, 96, 285.

Arfenal (petit), 171, 188.
Art de bien traiter, 149.
Art de la cuisine, 9.
Arts mécaniques en France, 307.
ARUNDEL (comte d'), xv, xxiii.
As, 116.
Asie, 57, 81, 303.
Asie Mineure, 97.
Asperges, 139, 199.
Assomption (couvent), 23, 282.
ASTRY, 286.
Athènes, 56.
ATLAS sur le comble de l'hôtel de
ville, 284.
ATTICUS, 154.
Attique, 55.
Aubette (rivière), 249.
AUGUSTE, 195, 197.
Augustins, 287.
Augustins (Petits-), 289.
AULNOY (Mme d'), 143.
AUMONT (duc d'), 169.
AURÉLIEN, 111.
AURENG-ZEB, 198.
AUZOUT, 41, 97, 98.
AUAUX (comte d'), 171.
Ave-Maria, 286.
Avignon, 20, 138.
AVINSON (d'), 262.
AVISSEON (d'), 262.

B

BACCHUS, 53, 272.
BACHAUMONT, 275.
BACON (lord), 31, 140.
Bagnolet, 291.
BAILLIACHE (Johannes de), 252.
BAILLEUL (président de), 203.
Bailli de Saint-Germain de Paris
(le), 267.
BAILLY (épitaphe de Ioland de),
283.
Ballet de la Nuit, 248.
BALUZE, 106, 119, 120.
Banque de France (la), 268, 283.
BARBARIE, 303.

- BARBARO (Vitruve de), 116.
 BARBET DE JOUY, 90, 91, 119.
 BARBEZIEUX (de), 103.
 BARNARD (le docteur), 114.
 Barrière du Trône, 60.
 BARRONNIE (Mme la), 267.
 BARTOLOZZI, XXIV.
 BASSAN (le), 242.
 BASSAN L'ANCIEN (le), 245.
 BASSOMPIERRE (maréchal de), 225.
 Bastille, 285.
 Bateaux sur la Seine, 31, 235.
 BAUDELLOT, 54, 55, 57, 59, 96.
 BAUGY (Magdeleine de), dame de Saint-Germain-Prévoist, 266.
 BAUTRU, 103.
Bayonne, 150.
Beauvais, 221.
 BEAUVAIS (le P.), 105.
 BELLA (Stefano della), 265.
 BELLEAU (Remy), 287, 316.
 Belle-de-Nuit (liqueur), 315.
 Belle Jardinière (vierge), 247.
 BELLINZANI (François), 95.
 BENNIS, 69, 72, 74.
 BENSERADE (de), 170.
 BERCHEURE, 120.
Bercy, 291.
 Bernardins, 288.
 BERNIN (le chevalier), 263.
 BERRIER, 35.
 BERRY (le duc de), 178.
Besançon, 207.
 Bêtes sauvages aux Tuileries, 236.
Bethesda, 105.
 BÈZE (Théodore de), 105.
 BIART le fils (Pierre), 232.
 Bible de Charles le Chauve, 119.
 Bibliothécaires parisiens, VIII, IX.
 Bibliothèques chez les personnes de haut rang, 297.
 Bibliothèques publiques de Paris, 99.
 Bibliothèque de l'abbé Bignon, VIII.
 Bibliothèque de M. de Bournonville, 288.
 Bibliothèque des Céléstins, 122.
 — de M. Colbert, 119.
 — du collège de Clermont, 109.
 Bibliothèque du collège Mazarin, 126.
 Bibliothèque du collège de Navarre, 126, 288.
 Bibliothèque du duc d'Orléans, 253.
 Bibliothèque des Grands-Augustins, 126.
 Bibliothèque des Grands-Jésuites, 126.
 Bibliothèque d'Heffelin, 248.
 — des Jésuites, 229.
 — du Louvre, 259.
 — du Luxembourg, 289.
 — des Minimes, 285.
 — nationale, II, 230.
 — de l'Oratoire, 123.
 — d'Oxford, 277.
 — du palais Mazarin, 282.
 Bibliothèque du Roi, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 113, 117, 287.
 Bibliothèque de Sainte-Geneviève, 115.
 Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, 289.
 Bibliothèque de Saint-Victor, 121, 288.
 Bibliothèque de l'hôtel Séguier, 283.
 Bibliothèque de la Sorbonne, 120, 287.
Bièvre (la), 288.
 BIGNON (l'abbé), VIII, 81, 99, 101.
Biffêtre, 290.
 Biographie britannique, 192.
 BIRAGUE, 285.
 BRON (maréchal de), 266.
Biscaye, 296.
Black-Heath, 183.
Blérancourt, 291.
 Bœuf bon à Paris, 144.
 BOILEAU (docteur), VIII.

Bois de Boulogne, 25, 28, 163, 164, 260, 265.
 Bois de Vincennes, 163, 233, 290.
 BOLOGNE (Jean de), 226.
 Bombonnaire (Ratafia), 315.
Bonneval, 266.
 Bons-chrétien (poires), 145.
 Bons-Hommes (couvent), 240, 270.
 BORDIER, 284, 285.
 Bosquet de la Reine (le), 184.
 BOSSE (Abraham), 263, 264.
 BOSSUET, 29, 68.
 BOSSUET (l'abbé), v.
 Botanique (Éléments de), 81.
Bouchavant (l'abbesse de), 273.
 BOUCOT (François), 64.
 BOUCOT (Nicolas), 64.
 BOUFFLERS (maréchal de), 20.
 BOUILLON (duchesse de), 215.
Boulogne, 18, 221. Voir Bois.
 BOURBON (duc de), 178.
 BOURBON (maison de), 178.
 BOURDELOT, 214.
 BOURDILLON, 248.
 BOURDON (Sébastien), xxiii.
Bourgogne, 136, 147, 148, 299.
 BOURGOGNE (le duc de), 178.
 BOURGOGNE (la duchesse de), 214.
 BOURRASSÉ (l'abbé), 250.
 Bourfe (la), 230.
 Boustrophédon, 58.
 Boutiques d'apothicaires, 212.
 Boutiques & tavernes de Londres, 312.
 BOWYER, 12.
 BOYCEAU DE LA BARAUDERIE (Jacques), 254.
 BRAGGE, xxiv.
 BRAMAN, 16, 167, 168.
 BRANCAS (duchesse de), x.
 BRANDEBOURG (duc de), 96.
 BREMAN. Voir BRAMAN.
Brentford (bataille de), xiv.
Bresil, 67, 68, 198.
 BRESSIÈRE (Pierre de), 120.
Bretagne, 296, 299.
Bretagne (Basse), 95.

Bretagne (Grande-), xiii, xxi, 20.
 BRETEUIL (président de), 95.
 BREUIL (du), 245, 266.
Briare, 136.
 BRICE (Germain), 16, 46, 60, 240, 263.
 BRILLAC (abbé de), 102.
 BRILLE (Paul), 242.
 BRISSAC, 266.
 BROSSÉ, 289.
 BROWNE (lady), xvi, 265.
 BROWNE (sir Richard), xvi, xxiii, 225, 261, 276.
Bruxelles, 315.
 BUCCINS, 65.
Buckingham (comté de), 3.
 BUFFON, 73.
 BULET, 174.
 BUNEL, 234.
 BURNET, 20.
 BURTON, xx.
 BUTTERFIELD, 81, 85, 89.
 BUTTLER, xx.

C

Cabinet du Roi, 254.
 Cabinet de M. de Scudéry, 92.
 Cabinets des particuliers, 64.
Cachemire, 198.
Cadix, 75.
Cæen, 252, 253.
 Café, 152, 153.
 Café Procope, 152.
 Cafés publics, 152.
 Cage de fer de Charles VI à Creil, 291.
Calais, 134, 221, 304.
 CALLOT, 259.
Calvados, 203.
 Calvaire (couvent du), 95.
 Calvaire (hermite du mont), 261.
 Calville d'hiver, 145.
Cambridge, 93, 105, 183.
Cambridge (comté de), 249.
 Camée de la Sainte-Chapelle, 231.
Canada, 65, 67.
 Canal de Briare, 154.

- Canaries*, 148.
 Canon de bronze au quatorzième siècle, 120.
 Capitole, 117, 232.
 Capitulaires. Voir BALUZE.
 Caractère des François, 308, 309.
 Caraïbes, 67.
 CARAVAGE (le), 251.
 Carmes deschauffez, 289.
 Carottes, 137.
 Carrières de Vanves, 201.
 Cartes à jouer, 91.
 CASSINI, 59, 60.
 Cassis pectoral (liqueur), 315.
 CASTOR, 133.
Castres, 74.
Catalogne, 303.
 Cathédrale Notre-Dame, 227, 228.
 Cathédrale Saint-Cyr à Nevers, xv.
 Cathédrale de Saint-Denis, 221.
 Cathédrales de France, 250.
 CATHERINE DE MÉDICIS, 225, 232.
 Catholiques françois, 298.
 CAUCHON (Louis, dit Hefelin).
 Voir HESSELIN.
 Cavalerie françoise, 300.
 Célestins, 25, 122, 285.
 CELSE, 42.
 CÉRÈS, 241, 288.
 CÉSAR, 115, 154, 305.
 CESTEUX (Vincent de), chanoine
 géant de N. D., 286.
 Césars, 140.
Ceylan, 162.
 CHABOT (amiral), 285.
 CHABOUILLET, 231.
 CHAHU (Marie), 266.
Chaillot, 225.
Chaillot (galeries, jardins, orange-
 rie), 282.
 CHAISE (le P. de la), 112, 168. —
 Chambre (Grand'), 286. — Cham-
 bre des Comptes, 286.
 Chambre de Saint-Louis au Palais,
 230.
 CHAMILLART (de), 173.
 CHAMLAY (de), 170.
Champagne, 142, 148, 302.
 Champignons, 139, 140.
 Chancellerie de France (grande),
 64.
 Change, 230.
 Change (Vieux-), à Londres, 40.
 CHANTELOUPE-CHAMBRAY (de), 281.
 CHANTEMERLE, 247.
 CHANTEMESLE, 247.
Chantilly, 170, 291.
 CHAPELLE, 275.
 Chapelle d'Amboise, 250.
 — des Augustins, 287.
 — de Birague, 285.
 — de M. Bordier, 285.
 — des Chevaliers de l'ordre
 aux Augustins, 287.
 Chapelle de Lorette, 284.
 — de Vincennes, 233.
 CHAPUZEAU, 254, 277.
Charenton, 243, 262, 290.
Charing-Cross, 41.
 CHARLEMAGNE, 91, 222, 223, 224,
 303.
 CHARLES MARTEL, 222.
 CHARLES V, 91, 222, 239.
 CHARLES VI, 302.
 CHARLES VIII, 303.
 CHARLES IX, 222, 237.
 CHARLES I^{er}, xiii, xiv, xvi, 3, 40,
 221, 277, 293.
 CHARLES II, xiii, xvii, xviii, xx,
 xxi, 40, 65, 214, 215, 216, 261.
 CHARLES d'Anjou, 303.
 CHARLES-QUINT, 302.
 Charms du jardin de Marly, 188.
Charmoie (la), 95.
 Charta plenarie securitatis, 106.
Chartres, 84, 136.
 CHARTRES (le duc de), 178.
 Chartreux, 25, 288.
 Chastelet (Grand-), 283.
 Château-d'Eau, à Paris, 154, 206.
 Château de Caen, 253.
 — du bois de Boulogne, 265.
 — de Madrid, 164, 240, 264.
 — de Saint-Cloud, 179.

- Château de Saint-Germain, 239.
 — des Tuileries, 234.
 — de Versailles, 183.
 — de Vincennes, 233.
 — ducal à Nevers, xv.
- Châteaux royaux, 178.
- Châtelier (le), 72, 270, 283.
- Châtelets (les deux), 233.
- CHATILLON, 231.
- Chatte de Mme de Lefdiguières, 172, 173.
- CHAULNES (la duchesse de), 297.
- Chaville*, 170.
- Chelfea-College, 40.
- CHENNEVIÈRES (Ph. de), 234.
- Cherbourg*, 130, 131.
- Cherche-Midi (couvent), 95.
- CHESTERFIELD (comte de), 265.
- Cheval de bronze, 281.
- Cheveux de la Vierge, 222.
- CHEVILLARD, 212.
- CHEVINS, 216.
- Cheyrette* (la), 290.
- CHEVREUSE (le duc de), 69.
- CHILDEBERT, 227.
- Chilly*, 291.
- Chine*, 56, 106, 128, 129, 195.
- Chinois (sur les), 56, 128.
- Chocolat, 152, 153.
- Choisy*, 124.
- Choux, 137, 138.
- CHRISTINE DE SUÈDE, 245, 248.
- CHURCHILL (le général), 18.
- Cypre*, 55, 277, 303.
- CICÉRON, 42, 46, 94, 140, 154, 306.
- Cidre de Normandie, 152.
- CIGOLI, 241.
- Cimetière du Père-Lachaise, 168, 170.
- Cimetière des Saints-Innocents, 62, 257, 283.
- Cimetière de Saint-Paul, 285.
- Cité (la), 225, 231, 251.
- Clairnet de Bordeaux, 150.
- CLAUDE, 57, 58, 140.
- CLAUDE le Gothique, 96.
- CLÉMENT, 102.
- CLÉMENT III (le pape), 222.
- CLÉOPATRE du Belvédère, 237.
- Clermont*, 109, 199.
- CLERMONT - LODÈVE (maison de), 198.
- CLÉVELAND (la duchesse de), xviii.
- Cloître des Célestins, 285.
- Clou de la croix de Jésus-Christ à Saint-Denis, 222.
- CLOUD (Saint-), 291.
- Coa* ou *Cos*, 79.
- Coaques, 79.
- Cœur de Henri III à Saint-Cloud, 291.
- COIGNET (Pierre du), 286.
- COISEVOX, 133.
- COISLIN (le cardinal de), 29.
- COISLIN (le marquis de), 248.
- COLBERT, 103, 120, 124, 170.
- COLBERT (évêque de Montpellier), 29.
- COLCHESTER (Gilbert de), 85.
- Colisée, 268.
- Collection de bijoux, 258.
 — de médailles du roi de France, 96.
- Collection Gagnières, 90, 91.
 — du P. Hochereau, 122.
 — de M. Morin, 122, 258, 259.
- Collection de M. Périchot, 242.
- Collège de Baliol à Oxford, xiii.
 — de Boncourt, 99.
 — de Cambay, 287.
 — de Clermont, 109.
 — des Jésuites à Nevers, xv.
 — des Jésuites à Paris, 228, 287.
- Collège Louis-le-Grand, 109.
 — Mazarin, 23.
 — Navarre, 229, 288.
 — du Pleffis, 287.
 — Royal, 287.
 — Saint-Idore à Rome, 228.
 — Saint-John à Cambridge, 3.
- Collèges de Paris, 227.

- COLLIER, 159.
 Colombine (Ratafia), 315.
 Colonne de l'église de Saint-Cloud, 291.
 Colonne de l'hôtel de Soissons, 283.
 Colonne Trajane, 195, 283.
 COLTON (sir John), faute pour COTTON.
 Comédie françoise, 152.
 Comédiens ordinaires du Roi, 157.
 Comédies, 156.
 Commentaires historique & littéral sur les prophètes, 95.
 Commerçans en France, 296.
 Commode (la), maison de d'Emery, 282.
 Commune de 1871, 293.
 Compagnie des Indes, 129.
 Compiègne, 291.
 CONDÉ (le prince de), 178, 261, 264, 286, 300.
 CONDÉ (la princesse de), 93.
 Confitures d'abricots, 199.
 Conflans, 290.
 Congius (mesure), 117.
 Congrès de Munster, 171.
 Conseil (autel du Grand-), 281.
 Confoude (petite), 168.
 CONSTANTIN, 263.
 Constantinople, 200.
 Constructions romaines à Paris, 262.
 CONTI (le prince de), 102, 179, 214.
 CONTI (la princesse douairière de), 179.
 Conversion de saint Paul, 284.
 Coquette aimable (liqueur), 315.
 Coquilles musicales des Indes, 202.
 Corbeil, 248.
 Cordeliers de Saint-Marceau, 288.
 Cordes, 74.
 CORNARO, 272.
 Corne (la), auberge à Fontainebleau, 244.
 Corne de licorne, 224.
 CORRÉGE (le), 241, 243.
 Corruda (plante), 199.
 Corton, 6.
 COSIN (docteur & évêque), 273.
 COTTEREL (sir Charles), 9.
 COTTON (sir John), 249.
 Coupe de Salomon, 224.
 Cour de l'Hôtel de Ville, 284.
 Cour des Fontaines, 246.
 Cour d'Honneur du Luxembourg, 254.
 Cour du Palais, 231.
 Couronne d'épines à la Sainte-Chapelle, 231.
 Couronne, épée, main de justice, sceptre, &c. de Charlemagne à Saint-Denis, 223.
 Couronne, épée, main de justice & sceau de saint Louis à Saint-Denis, 223.
 Couronnement de la Vierge (tableau), 241.
 Couronnes, éperons, main de justice & sceptre de Henri IV à Saint-Denis, 223.
 Couronnes de Louis XIII à Saint-Denis, 223.
 Cours la Reine, 25, 28, 163, 225, 235, 282.
 COURT (le peintre), 157.
 COURTÉPÉE, 148.
 COURTEYS, 164.
 COURTEYS (Pierre de), 265.
 Couvent de Chaillot, 270.
 — des Minimes, 75.
 Couvens, 24.
 Covent-Garden, 232.
 COYZEVOX (Charles-Antoine), 133.
 Creil, 291.
 CREPTUS (le dieu), 55.
 CRÈVECŒUR (Nicolas - Alexandre GOUFFIER, comte de GOUFFIER, marquis de), 272.
 Crieurs de marchandises, 35.
 Crispin médecin (pièce), 157.
 Croix-Blanche (auberge à Rouen), 249.
 Croix de Malte du chev. Paul, 275.

Croix d'or & d'argent à Saint-Denis, 222.
 Croix de pierre fleurdelysées, 224.
 — du Saint-Esprit en ornement, 275.
 Croix du Tiroir (la), 225, 283.
 CROMWELL, XIII, 293.
 Culture des fleurs (remarques sur la), 258.
 Culture-Sainte-Catherine, 285.
 CUNNINGHAM, 97, 98.
 CUPIDON, 57.
 Curieux d'estampes, 242.
 Curiosités, 42.
 Cuzco (forteresse de), 196.
 Cyathus, 117.
Cynthia, 10.
 CZAR (le), XX.

D

DACIER (M. & Mme), 77, 78, 79, 94.
 DAGOBERT, 221.
 DALESCHAMPS, 109.
 D'ANCOURT (F. C.), 157.
 DANDIN, 293.
 DANIEL (le P.), 112.
 DANJOU, 258.
 DAQUIN, 213.
 DAUPHIN (Mgr le), 52, 68, 161, 178, 182, 197, 199, 214, 235, 239.
Dauphiné, 149.
Deauville, 203.
 DEBURE, 95.
 Défense de l'antiquité des temps contre deux religieux, 95.
 DELAULNE (Florentin), v.
 DELCAMPE ou Delcamp, 260, 264.
 Délices des Dieux (liqueur), 315.
 DENIS (saint), 224, 286, 290.
Deptford, XIX.
 DESCARTES, 85.
 Des Unies, espèce de raifin, 199.
 DES YVETEAUX, 266.
 DEVAUX, 260.

DIANE, 176, 246.
 Diane d'Éphèse, statue, 234.
 DICK (Alexandre), 141.
 Dictionnaire d'architecture, 61, 110.
 Dictionnaire de l'Académie, 130.
Die, 112.
Dieppe, 251, 252, 304.
 Digamma, 57, 58.
 DIGBY (sir Kenelm), 276, 277.
 DIOSCORIDE, 104, 151.
 Divertissemens des Parisiens, 156.
Doncaster, 59, 209.
Dort, XIV.
 DOWNES, 262.
 DRACKE, 6.
 DRAPER, XIX.
Dropping-Well, 134, 186.
 DROUIN (l'abbé), 89, 99, 100.
 DRYDEN, XX.
Dublin, 108.
 DUBOIS (Ambroise), 245, 247.
 DUBOIS (Jean), 247.
 DUCERCEAU (le P.), VII.
 DUMESNIL (Robert), XXIV, 273.
 DUMOULIN (Pierre), 299.
Dunkerque, 300, 303.
 DUPRAT (Guillaume, évêque de Clermont), 109.
 DUQUESNOY (François), 269.
 DUQUESNOY (Jérôme), 269.
 DURANTINO, 269.
 DURER (Albert), 242, 259.
Durham, 273.
 DYCK (Van), 41.
 DYCKE (sir Antony Van), 50.
 Dyffenterie commune à Paris, 206.

E

Eau de café (liqueur), 315.
 Eau divine (liqueur), 315.
 Eau de Paris, 154.
 Eau de Seine, 154.
 Ecce Homo (tableau), 242.
 Échecs venant de Charlemagne, 224.

- Échiquier (cour angloise), 93.
 Éclairage, 36, 37.
 École de la Sorbonne, 287.
 — des Jacobins, 287.
 — Polytechnique, 229.
 Écoles du pays latin, 229.
Écoffe, 296.
 Écrivains publics, 257.
 Édifices de Paris, 310.
 EDMOND (M^r), 109.
 ÉDOUARD (le prince), 263.
 Éducation des enfans (Traité de l'),
 XVII.
 EDWARD, 30.
 Effigies en cire des rois de France,
 224.
Égine, 55.
 Église des Cordeliers, 287.
 — des Jésuites, 228.
 — Saint-Cornille, 291.
 — Saint-Étienne, 263.
 — Sainte-Geneviève, 232.
 — Saint-Germain des Prez, 289.
 Église de la Sorbonne, 121, 229,
 287.
 Église protestante de France, 243.
Égypte, 55, 277, 303.
 Éléphant, 162.
 ÉLISABETH (la reine), 30, 304.
 Embellissemens de Paris, 31.
 Empereur d'Allemagne, 120, 207.
 Empereurs de la Chine, 195.
 — du Japon, 195.
 — romains, 195.
 Encre de la Chine, 118.
 Enfans françois, très-beaux, 307.
 Enlèvement d'Hélène (tableau),
 243.
 Enlèvement de Proserpine (ta-
 bleau), 241, 247.
 Envoyé de Venise (l'), 224.
 ÉPERNON (la duchesse d'), 94, 95.
 ÉPERNON (le duc d'), 291.
 Épitaphe de Guillaume le Conqué-
 rant dans la cathédrale de Caen,
 252.
 Épitres (manuscrit des), 105.
- Érechtheis*, 55.
Escouan, 291.
 ÉSOPE, 184.
Espagne, 67, 81, 90, 103, 164,
 228, 272, 275, 296, 298, 302,
 303, 304, 305.
Espagne (Nouvelle-), 79.
 Espagnols, amateurs de chocolat,
 153.
 Espaliers de la Chevette, 290.
 Espéran (raffin), 150.
 ESPINOV (la princesse d'), 215.
 Esplanade du château de Versailles,
 183.
 Elprit françois, 309.
Effone, 247, 248.
 Estampes, 242, 274.
 ÉTAMPES DE VALENÇAY (Marie d'),
 95.
 État de la France, 15, 176, 294.
 État général des officiers de la
 maison du Roi, 260.
 États de Bourgogne, 148.
 États généraux, 65.
 Eulogies, v.
Europe, XXI, 14, 17, 21, 67, 76,
 81, 96, 97, 108, 127, 138, 144,
 183, 194, 195, 196, 202, 207,
 221, 229, 231, 234, 295, 298,
 302, 309, 310.
 Europe galante, 156.
 — vivante de Chapuzeau, 254,
 277.
 Européens, 56, 66, 195.
 EUSÈBE, 109.
 Évangélistes, 285.
 Évangiles de saint Mathieu, 91.
 ÉVELYN (famille), xiii.
 ÉVELYN (sir Frédéric), xxii.
 ÉVELYN (John), xi, xii, xiii, xiv,
 xv, xvi, xvii, xix, xx, xxi, xxii,
 xxiii, xxiv, 140, 192, 219, 221,
 232, 242, 247, 249, 250, 260,
 263, 266, 268, 293, 294, 312.
 ÉVELYN (Mme), xvi.
 ÉVELYN (Richard), xiii.
 Évêques (leurs équipages), 28.

Évreux, 253.
 Exercitatio de Buccinis, 7.
 — anatomica de cochleis, 7.
 Exercitationes de fontibus medicatis Angliæ, 5.
 Exercitationes Plinianæ, 109.
 — sex medicinales, 5.
 Explications de monnoies antiques, 97, 112.

F

Facultés de Paris, 306.
 FAGON, 209, 213.
 Faubourg Saint-Antoine, 21.
 — Saint-Denis, 227.
 — Saint-Germain, 167, 210, 226, 227, 253.
 Faubourg Saint-Honoré, 192, 227.
 — Saint-Jacques, 227.
 — Saint-Marcel, 227.
 — Saint-Michel, 227.
 — Saint-Victor, 227.
 FAUR DE LA BODERIE (Élisabeth du), 272.
 FAVY, 131.
 FAY (du), 29.
 Fécondité des mariages en France, 302.
 FÉLIBIEN, 47, 224, 240, 243, 248.
 Femme, par Raphaël, 245.
 — nue présentée à Alexandre (tableau), 241.
 Femmes françoises, 307.
 FÉNELON, 29.
 Fenouillette (liqueur), 151.
 FERDINAND, peintre, 93.
 FERDINAND 1^{er}, 226.
 FERNEL, 283.
 FERRAND (Anne Bellinzani, présidente), 95.
 FERRARIUS, 43.
 Fertilité de la France, 302.
 Fête-Dieu, 273.
Feurs, xv, 68.
 Fiacles, 26.
 Figuiers, 200.

Figuiers en caiffe, 200.
 Figurines égyptiennes, 55.
 Filles du Calvaire, 284.
 — de la Magdelaine, 284.
 — de Sainte-Élisabeth, 284.
 — Sainte-Marie, 285.
 FIORAVANTI, 269.
 Flagellant (Petit), viii.
 FLAMAN, 268.
 FLAMAND (1^e), 269.
 FLAMEL (Nicolas), 257, 283.
 FLAMINGO (1^e), 268.
Flandre, 190, 300, 303.
 FLÉCHIER, 29.
 Fleur de Lys (ses triomphes), 303.
 FLEURY, 249.
 FLORE, 67.
Florence, 119, 149, 226, 265, 310.
 FLORENT-LECOMTE, 315.
 Flotte françoise, 300.
 FLOYD (Ed.), 96.
 Foire (la), 289.
 — Saint-Germain, 152.
 Fontaine des Innocens, 283.
 — du Laocoon, 236.
 — Saint-Leu & Saint-Gilles, 283.
Fontainebleau, 110, 197.
 — (École de), 24.
 — (palais & forêt de), 244.
Forez, 112.
 FORNIER, 176.
 FOUCAULT, 111.
 FOUQUET (le P.), évêque d'Éleuthéropolis, 106.
Framond (montagne de), 114.
 FRANCAVILLA, 289.
France, v, xiv, xv, xvi, 1, 3, 4, 17, 18, 22, 29, 30, 32, 60, 63, 79, 81, 90, 91, 103, 112, 114, 135, 136, 137, 141, 142, 144, 145, 172, 179, 180, 187, 189, 192, 194, 198, 204, 207, 221, 228, 232, 234, 240, 243, 251, 260, 262, 263, 265, 293, 294,

295, 299, 300, 301, 302, 303,
304, 305, 310, 312, 313, 314.
France triomphante (la), 184.
Francfort, 126.
François (sur les), IX, X, XIV, 139,
150, 202, 206.
FRANÇOIS I^{er}, 164, 185, 204, 222,
239, 240, 244, 245, 290, 300,
303.
FRANÇOIS II, 222.
FRANQUEVILLE, 226, 289.
Frère d'Amérique, 168.
FRESNE (de), 243.
FRESNE (Annequin ou plutôt Hen-
nequin du), 243.
Fronde (la), 264.
Frontignan, 150.
Fruits, 145.
Fumifugium, XVII.

G

GAGE, 153.
GAIGNIÈRES (de), 89, 90, 91, 242.
Gaillon, 249.
GALE (le docteur, doyen d'York),
114.
Galerie d'Apollon au Louvre, 234.
— des Cerfs, 245.
— de Diane, 245.
— de Médicis, 50.
— de la Reine, 282.
— du Roi, 282.
— des peintures de Roma-
nelli, 282.
Galerie de Rubens, 289.
— des statues, 282.
— d'Ulysse, 245.
— des Vues, 245.
Galériens, 288.
Galli-Insubres, 305.
Gallois, conformément beaucoup de
poireaux, 138.
Gand, 269.
Garde-rôles, 65.
Garde des sceaux (lord), 261.
GARNIER, 100, 101.

Gascogne, 296.
GASSION (le maréchal de), 262, 300,
313.
Genappe, XIV.
Gènes, 193, 310.
Genève, XV, 120, 254, 273.
GENEVIÈVE (sainte), IV, V, 25,
284, 288.
Gens de métier en France, 296.
Gentille (la), nom de la maison
de Bautru, 283.
Gentry, 294.
GEOFFROY (Mathieu-François), 212.
— son portrait, &c., 315.
GIRARDON, 39, 52, 54, 55, 121.
Gluteus major, 209.
Gobelins, 288.
GODARD, 7.
GØDART, 142, 143.
Gombron, 129.
Gomroon (terre de), 129.
Gonelle (pain de), 135.
GOSSET père, 315.
GOTH (Élisabeth-Régine), 95.
GOTH D'ALBERT (J. B. Gaston), mar-
quis de Rouillac, duc d'Éper-
non, 95.
Goths, 119.
GOUJON (Jean), 257, 258, 281,
283.
Goût de la noblesse françoise pour
les bâtimens & les meubles, 297.
Gouttes du roi Charles, 214, 215.
Gouvernement & police de Paris,
312.
Grâces (les trois), 285.
Grande salle du château de Com-
piègne, 291.
Grand-Mogol (le), 190.
Grand-Regard (le), aux Cordeliers,
288.
Grand-Turc (le), 194.
Grèce, 55, 303.
Grecs, 116.
GRÉGOIRE, 152.
Gresham-College, 82, 108, 212.
Grève (la), 22, 37.

GRIFFITH (le prince), furnom d'un Gallois, 267.
 GRIMAUDET, 214.
 GRINGONNEUR, 91.
 Grifette flatteuse (liqueur), 315.
 GROS (le peintre), 157.
 GUÉRINIÈRE (la), 260.
 GUESCLIN (Bertrand du), 222.
 GUILBERT (l'abbé), 245.
 GUILLAUME le Conquérant, 252.
 GUILLAUME (le roi), III, XIII, 17, 19, 20, 48, 191.
 GUYSE (le duc de), 248.
 GUYENNE, 299.

H

Haine des François pour les Anglois & les Espagnols, 309.
Italies, 55.
 HALLER, 192.
 Halles (les), 283.
Hammer Smith, 129.
Hampton-Court, XVI, 244.
 HANNES (le docteur), 5.
 HARCOURT (le comte d'), 275, 300.
 HARDOUIN (le P.), 109, 110.
 Haricots, 136.
 HARLAY, 20.
 HARLAY (Anne-Françoise de), mariquée de Vieuxbourg, 94.
 HARLAY-CHAMVALLON (François de), archevêque de Rouen, 249.
Harp-Alley Shoe-Lane, 30.
 HARTSOEKER, 85.
 HATTON (lord), 261.
 HAUSSÉ (de), 243.
 HAUTEFEUILLE (l'abbé de), 106, 149.
Havre (le), 251, 304.
Haye (la), 20, 123, 143.
 HÉLÈNE, 24.
 HENNEQUIN (Nicolas, baron d'Ecquevilly, fleur de Frefne), 243.
 HENNING (le docteur), II, III, 12, 17, 18, 20, 31, 93, 141, 143, 157, 158, 159, 193, 198.

HENRI II, 222, 232, 290.
 HENRI III, 225, 237.
 HENRI IV, 32, 39, 40, 50, 93, 171, 225, 232, 233, 237, 239, 244, 245, 249, 268, 284.
 HENRIETTE DE FRANCE, XIV, 261, 277.
 HENSHAVE (Thomas), XVII.
 HERCULE, 246.
 Hermitage du Mont-Valérien, 291.
 HESSELIN, 247, 248, 286.
 Heures de Charles le Chauve, 119.
 Hippocampus, 65.
 HIPPOCRATE, 56, 78, 79.
 HIRE (de La), 84, 263.
 Hispania illustrata, 126.
 Histoire évangélique, 95.
 — des Femmes célèbres, v.
 — des Flagellans, vii.
 — des Infectes, 113.
 — de Saint-Denis, 224.
Historiæ animalium tres tractatus, 7.
 HOBES, 274.
 HOCHEREAU (le P.), 122, 123.
 HOGSDEN, 53.
 HOLDEN (le docteur), 263.
Hollande, 100, 103, 106, 112, 199, 296.
 Hollandois (sur les), XIV.
 HOLLAR (Venceslas), XXIII.
 HOMÈRE, 245.
 Hommes de lettres, 99.
 HONEYWOOD, XIV.
Honfleur, 251.
Hongrie, 303.
 Hôpital de la Charité, 159, 207, 208, 209, 210, 262, 265.
 Hôpital des Incurables, 90, 289.
 — des Quinze-Vingts, 232.
 — de Saint-Louis de Mont-faulcon, 284.
 Horloge du Palais, 286.
 HOSPITAL (le marquis de l'), 93.
 Hôtel-Dieu, 69, 207, 208, 209, 286.
 Hôtel d'Aiguillon, 289.

Hôtel des Ambassadeurs, 21.
 — d'Aumont, 169.
 — d'Avaux, 284.
 — de Beauvilliers, 171.
 — de Bourgogne, 157.
 — Carnavalet, 285.
 — de Caumartin, 171.
 — de la duch. de Chaulnes, 299.
 — de Chevreuse, 259, 281.
 — de Condé, 170, 259, 289.
 — de Guife, 89, 90, 243, 259, 284.
 Hôtel de La Vrillière, 268.
 — de Léon, 289.
 — Le Peletier, 174.
 — de Lefdiguères, 171.
 — de Liancourt, 240, 289.
 — de Longueville, 259.
 — de Lorges, 173.
 — de Montmorency, 284.
 — de Nevers, 259.
 — du Nonce, 287.
 — Puffort, 170.
 — Séguier, 283.
 — de Soiffons, 283.
 — de Soubise, 259.
 — de Sully, 285.
 — de Vendôme, 259, 282.
 — de ville, 284.
 — — de Caen, 253.
 — — de Rouen, 250.
 Hôtellerie à Saint-Cloud, 237.
 Hôtels de Paris, 30, 312.
 HOUSSAY (du), 243.
 HOYM (comte d'), 95.
 HUBINS, émailleur, 133.
 HUCHTENBURG, 274.
 HUDIBRAS, XX.
 HUET, évêque d'Avranches, 29, 69, 112.
 HUGUES CAPET, 227.
 Hull, 84.
 Humeurs (Traité des), 11.
 HUYGHENS, 106.
 Hyde-Park, 163, 236.
 Hypothèque de fl. (liqueur), 315.
 HYRE (Laurent de la), 263.

I

If (château d'), 275.
 Ile du Palais, 22, 226, 231.
 Image de la Vierge à Notre-Dame, 228.
 Impôt sur les vins, 147.
 Imprimerie royale, 34.
 Inde, 129, 162.
 Indes, 116, 153, 190.
 Indes Occidentales, 101.
 Indes Orientales, 251.
 Indiens, 153.
 Indre-et-Loire, 108.
 Infanterie espagnole, 301.
 Infanterie françoise, 301.
 Inn de Middle-Temple, XIII.
 Innocens (massacre des), par Goujon, 283.
 Innocens (fontaine des), 257, 258.
 Inscriptions, 57, 112.
 Inscription numismatique, 99.
 Instruction, XVII.
 Instrument à écrire (ancien), 118.
 Invalides, 23, 40.
 Ipéacacuanha, 206.
 Iris bulbeuse, 168.
 Irlande, 84, 108, 296.
 ISOCRATE, XXIV.
 ISRAËLI (M. d'), XXI.
 Italie, XIV, XV, XVII, 103, 200, 237, 261, 296, 297, 298, 300, 302, 303.
 Ivrognerie à Paris, 162.

J

JACOB (le P.), 253, 277.
 Jacobins, 287.
 Jacobins (Petits-), 289.
 Jacobites, 17.
 JACQUEMART, 130.
 JACQUES II, XIII, XVIII, XIX, 20, 40, 159.
 JACQUES (le frère), Baulot ou Beau-lieu, 207, 208, 209, 210.

- JAL, 232.
 JANET, 93.
 JANSEN (Cornélis V, évêque d'Ypres), 109, 299.
 JANUS, 117.
 JANUS, Égyptien, 53.
 Jardin de l'Arsenal, 168.
 — de l'hôtel d'Aumont, 169.
 — botanique. Voir J. du Roi.
 — des Capucins du faubourg Saint-Honoré, 282.
 Jardin de l'hôtel de Caumartin, 171.
 — des Célestins, 169.
 — des Chartreux, 169.
 — du prince de Condé, 197.
 — de Fontainebleau, 246.
 — de M. Fournier, 176.
 — des Hespérides, 190.
 — de l'hôtel Le Peletier, 174, 175.
 Jardin de l'hôtel de Lefdiguières, 172.
 Jardin de l'hôtel de Lorges, 173.
 — de Louvois, 175.
 — du Luxembourg, 167, 254, 255.
 Jardin de Marly, 187.
 — de Meudon, 182.
 — de Morin, 258.
 — du Palais-Royal, 168.
 — des Petits-Jacobins, 289.
 — des Plantes. Voir J. du Roi.
 — de l'hôtel Puffort, 170.
 — de la Reine à Fontainebleau, 246.
 Jardin de Renard, 282.
 — de Richelieu à Rueil, 237.
 — du Roi, 25, 69, 72, 167, 233, 262, 288.
 Jardin Royal, 288.
 — de Saint-Cloud, 179, 180, 181.
 Jardin de Sainte-Geneviève, 169.
 — de M. de Saint-Martin, 290.
 — de l'hôtel de Sully, 175.
 — des Tuileries, 164, 165, 166, 167, 234, 235.
 Jardin du château de Versailles, 183, 184, 185.
 Jardin des Olives, 288.
 Jardins royaux, 178.
 Jardinier françois (1c), xvii.
 Jafmin des Açores, 168.
 JAUCOURT (G. de), seigneur de Bonneffon, 36.
 JEAN (le roi), 90, 120.
 JEAN (saint), 284.
 JEAN-BAPTISTE (saint), 247.
 JEAN CHRYSOSTOME (saint), xvii.
 JÉRÔME (saint), 247.
 JÉRONIMO, 242.
Jérusalem, 303.
 Jésuites, 33, 109, 285.
 — (Grands-), 23, 25, 273.
 — (Petits-), 289.
 JÉSUS-CHRIST (N. S.), 242, 270, 271, 288.
 Jeu, 160.
 Jeu de paume de l'Étoile, 157.
 Jeunesse angloise, 308.
 — françoise, 307, 308.
 Jeufneur (1c), 286.
 Jeux de hafard défendus à Paris, 160.
 JOB, 124.
 JOCONDE, 247.
 JOHNSON (le docteur), xx, 9, 50, 159.
 JONES (Inigo), 41, 98.
 JOSEPH, 241.
 JUDITH, 242.
 Jugement dernier (1c), 284.
 Juifs, 33, 34, 297.
 JULES CÉSAR, 233.
 JULIEN, 62, 287, 290.
 JULIUS FRONTINUS, 97.
 Julius (infecte), 68, 76.
 JUPITER, 197.
 JUSTEL, 24.
 Justice des consuls (1a), 284.
 JUSTINIEN, 106, 126.

K

Kalendarium hortenfe, 192.

KEPPEL, 18.
 KING (docteur William), 8, 12.
 KIRCHER (le P.), 108.
Knaresborough, 134, 186.
 KNELLER (Godefried), XXII, XXIII,
 10.

L

LABELLE (Étienne de), 205, 248.
 LABORDE (le comte puis marquis
 Léon de), 164, 265.
 LA BRUNE, empyrique, 211.
 Labyrinthe (le), 184, 190, 288.
 LACROIX (Paul), 248.
 LAFONTAINE, 274.
Lago, 79.
Lahore, 190, 198.
 Laitue romaine, 138.
 LAMBÉCIUS, VIII.
 LAMBERT, 286.
 Lampes, 65.
Lancashire, 136.
 LANGDALE (fir Marmaducke, lord),
 262.
Languedoc, 17, 74, 136, 138, 150,
 189, 198, 199.
 Lanterne de Judas à Saint-Denis,
 224.
 LAOCOON, 132.
 Laque du Japon, 182.
 LA RUE, 210.
 LASSAY (marquis de), 203.
Lasti, 266.
 LAUNAY (Nicolas de), 169.
 LAURAGUAIS (le comte puis duc
 de), x.
 Lauriers d'Alexandrie, 185.
 LAVARAN (Mme), & non Lavavan,
 273.
 LAW, VIII.
 LEBEUF, 266.
 LEBLANC, 268.
 LEBOUTEUX, 170.
 LEBRUN, 52, 169, 234.
 LEEWENHOCKE, 144.
 LEFEBVRE (Tannegui), 79, 200,
 201.

LE GASCON, 253.
 LE JAY, 285.
 LENONCOURT (cardinal de), 242.
 LENONCOURT (Robert de), 242.
 LENÔTRE, 47, 48, 176, 180.
 LEPAUTRE, 170.
 LE PELETIER (M^r), 124.
 LEPRINCE, 90, 99.
 LESDIGUIÈRES, 171.
 LE TELLIER (archevêque de Reims),
 VII, 29.
 LEYDE (Lucas de), 242.
Leyde (université de), XIV.
 LHUILLIER, 258.
Liancourt, 242, 291.
 LIANCOURT (cardinal de), 241.
 LIANCOURT (duchesse de), 240.
 LIANCOURT (Roger du Pleffis de),
 duc de la Rocheguyon, 240, 242.
 Libraires de Paris, VII.
Lieu saint, 61.
 Ligue (la), 305.
Limoges, 265.
Lincoln (comté de), 199.
 LINCY (de), v.
 L'ISLE-ADAM (tombeau de), 284.
 LISTER (le docteur), I, II, III, IV,
 XI, I, 3, 5, 8, 9, 10, 11, 12,
 15, 29, 36, 45, 49, 54, 58, 60,
 93, 104, 110, 118, 122, 130,
 140, 149, 158, 194, 212, 217,
 219, 279, 293.
 LISTER (fir Mathieu), 3.
 Lit de la duchesse de Chaulnes,
 297.
 LITHUARD, 119.
 Litterary character, XXI.
 LITTRE (Alexis), 74.
Livourne, 269.
 Livre d'heures de la reine Anne
 de Bretagne, 231.
Loire, xv, 68.
 LONDON (M^r), 199.
Londres, XIV, XVI, XVII, XXII, I, 8,
 18, 21, 22, 26, 27, 30, 31, 36,
 51, 54, 80, 90, 118, 127, 135,
 159, 162, 174, 204, 205, 210,

215, 230, 251, 256, 257, 311, 312.
Lons-le-Saulnier, 207.
 Lord-justicier, 13.
 LORGES (M. de Duras, duc de), 173.
 LORGES (maréchal de), 207.
 LORNE (mylord), 97.
Lorraine, 115, 132.
Loth, v.
Lough-Neagh, 84.
 LOUIS (saint), 224, 230, 303.
 LOUIS XI, 302.
 LOUIS XII, 290.
 LOUIS XIII, 39, 40, 92, 222, 237, 245.
 LOUIS XIV, I, II, XI, XII, 18, 20, 39, 40, 143, 216, 222, 235, 268.
 Voir Roi & Roi de France.
 LOUIS XV, 184, 245.
 LOUIS XVI, 259.
 LOUVOIS, 100.
 LOUVOIS (abbé de), 102.
Louvre, 24, 49, 52, 90, 103, 106, 223, 226, 228, 233, 241, 246, 247, 259, 261, 281, 285, 287, 289, 310.
 LOWNDES, II.
 LUCRÈCE, XVII.
 LULLE (Raymond), 306.
Lutèce, 204.
Lutetia Parisiorum erudita, IV.
 Luxembourg, 24, 25, 28, 49, 50, 253, 254, 289.
 Luxembourg (Petit-), 256, 289.
Lyon, XV, 119, 133, 209.
 LYRA (Nic. de), 287.

M

MABILLON (le P.), 114.
 MACAULAY, XIX.
 MACHIAVEL, 301, 305.
 Machine de Marly, 188.
 MADAME, 180.
 Madeleine, 242.
 MADMOISELLE, 178.
 Madone, 235, 241, 242, 243.

Mardick, 300.
Madrid d'Espagne, 240.
Madrid. Voir Château.
Magny, 249.
 Mail (le), 286.
 MAINE (duc du), 96, 179.
 MAINE (duchesse du), 94.
 MAINE (Lacroix du), 127.
 MAINTENON (Mme de), 93.
 Mais de Notre-Dame, 228.
 Maïson de Mgr l'archevêque à Saint-Cloud, 291.
 Maïson de M. Bautru, 283.
 — de M. de Bretonvilliers, 286.
 Maïson de Mme de Chaulne, 285.
 — dorée (la) de Néron, 195.
 — de M. d'Efimery, 285.
 — de M. de La Ferté-Senne-terre, 283.
 Maïson de M. Lambert, 286.
 — de M. de La Vrillière, 282.
 — de M. le Coigneux à Saint-Cloud, 291.
 Maïson de M. Le Tellier, 288.
 — de M. des Hameaulx, 285.
 — de Mademoiselle, 281.
 — de M. Monnerot à Meudon, 291.
 Maïson de feu M. des Noyers, 282.
 — de M. Perrochel à Sèvres, 291.
 Maïson de campagne du cardinal de Richelieu, 237.
 Maïson-Rouge (la), 247.
 Maïson de M. de Sennoife à Conflans, 290.
 Maïson réglée, 152.
 MAISONS (René de Longueil, marquis de), 261.
 Malade imaginaire (le), 157, 158.
 Maladies habituelles à Paris, 204.
 — vénériennes, 211.
Malassis, 266.
 MALEBRANCHE (le P.), 123.
 MALHERBE, 93.
Malnesbury, 274.

- Malpropreté de Paris, 311.
Malte (grand maître de), 275, 284.
 MANCHESTER (le comte de), 17.
Mans (le), 79.
 MANSARD (François), 169, 261.
 Manteau d'Anne de Bretagne, 223.
 MANTEGNA, 242.
 Manufacture de glaces, 130.
 — des Gobelins, 132.
 Marais (le), 231.
 MARALDI, 60.
 MARC-ANTOINE, 269.
 MARC-ANTONIO, 277, 278.
 MARCHAND (Floriant) le Jet d'eau vivant, 270.
 Marché aux Chevaux, 288.
 Marché-Neuf, 286.
 — Saint-Germain, 161.
 Maréchaux de France, 275.
 MARESCHAL, 208, 210.
 MARIE de Médicis, xiv, 49, 163, 226, 236, 253, 255.
 MARIE de Modène, 18.
 MARIETTE, xxiv, 126, 235, 265, 268.
 MARLBOROUGH (duc de), 18.
Marty, 178, 185, 186, 188, 189, 191, 193, 197.
 MAROLLES (l'abbé de), 45, 89, 103, 242, 260, 262, 275.
 Marronniers d'Inde, 169, 200.
 MARRYAT (J.), 128, 129.
Marfeille, 275, 300.
 Martyres de sainte Justine & de sainte Catherine (tableaux), 242.
 Marum Cortusii (plante), 168.
 — de Syrie, 171, 175.
 Mascarades à Paris, 264.
 MASCARON, 29.
 Maffacre des Innocens, 122, 123.
 MATHIEU (saint), 105.
 Mathurins, 287.
 MAUROY, 282.
 MAYERNE (sir Théodore de), 216.
 MAZARIN (le cardinal), 133, 264, 269.
 MAZARIN (le duc de), 42.
 MAZARIN (Hortense Mancini, duchesse de), xviii, 149.
 MÉCÈNES, 68, 116.
 Médecin malgré lui (le), 157.
 Médecine à Paris, 204, 213, 214, 215.
 Médecins anglois, 307.
 Médecins & chirurgiens françois, 306. Voir Médecine.
 MÉDICIS (Cofme II de), 226. Voir MARIE.
Méditerranée, 299, 300.
 Mélanges de la Société des Bibliophiles, 108.
 MELLAN (Claude), 126.
 MELLO (D. Francisco de), 198.
 Mémoires du cardinal de Retz, 264.
 — inédits sur les artistes françois, 242.
 Ménagier de Paris (le), 138.
 MERCURE, 115, 116, 117, 246.
 Mercure galant, 21, 169.
 MÉRIMÉE (Prosper), 293, 294.
Mer Rouge, 272.
Mers du Levant, 275.
 MÉRY (chirurgien), 69, 71, 72, 73, 81.
 MESNIL (du), 269.
 Mesure de la grosse cloche de Compostelle, 290.
Meudon, 52, 178, 183, 197, 291.
Mexique, 196.
 MEYER, xxiv, xxv.
Mézières, 258.
 MICHAUD, 275.
 MICHEL-ANGE, 232, 241, 243, 284, 286.
Middle-Temple, xiii.
 MILL (le docteur), 120.
Milthroe, 136.
 MILTON, xx.
 Mines de Liège, 188.
 Minimes, 285.
 MINOT, 214.
Mirabel, 150.
 Miroir ayant appartenu à Virgile, 224.

Modène, 110, 242. Voir MARIE.
Mogol, 190, 196.
 Moines, 33.
 MOLART, 179.
 MOLIÈRE, 157, 158, 159.
 MOLYNEUX, 108.
 Momie, 118.
 MONALDESCHI, 245.
 Monnoie, 93, 259.
 MONSEIGNEUR (fils de Louis XIV).
 Voir Dauphin.
 MONSIEUR, 157, 161, 178, 180,
 181, 214, 276.
Montagny, 176.
 MONTAGUE, 93.
 MONTAIGLON (de), XXIV, 126.
Montalzat, 149.
 MONTAUSIER (le duc de), 69, 93.
 MONTIGNY (de), 170, 176.
Montlouis, 170.
Montmartre, 173, 174, 225, 283.
Montmorency, 291.
Montpellier, 189, 199, 214, 303.
Montreuil, 224.
Montrouge, 170.
Mont-Falérien, 291.
 MORÉRI, 54, 79, 207.
 Morilles, 141.
 MORIN, 122, 123, 130, 272.
 MORIN (les deux), 214.
 MORIN (Louis), 79, 80.
 MORIN (Pierre), 258.
 MORIN (René), 258.
 MORLAIX (Noël de), 192.
 MORLEY, 192.
 Morolique (fatire), VII.
 MOROSINI, ambassadeur de Venise,
 276.
 MORSTEIN (de), 170.
Mouchy, 291.
 Mouton, 144.
 MOYSE, 33, 284.
 Mur de la Chine, 195.
 Mufcat blanc, 150.
 Musée ashmoléen à Oxford, 4.
 — de Cluny, 265.
 — de Grenoble, 242.

Musée du Louvre, 226, 253.
 — de Sainte-Geneviève, 115.
 — des Souverains au Louvre,
 90, 119, 223, 231.
 MUSGRAVE (sir Philip), 262.
 MUSOS, 57.
 MUSSET-PATHAY, 258.

N

Naïades de la fontaine des Inno-
 cens, 257, 258.
Namur, 94.
Nanterre, v.
 NANTEUIL, XXIII, XXIV, XXV, 248,
 268.
Naples, XVII, 141, 303, 310.
 National Gallery, XIX.
 Nativité de Notre-Seigneur, 122,
 123.
 NAUDÉ, XVII, 282.
Navarre, 302.
 Navets, 137.
 NELSON, XXII.
 NEMEITZ, 26.
Nevers, XV.
Nice, 150.
 NICOLAÏ (de), 170.
 NEPTUNE, 239.
 NÉRON, 195.
 NEWTON (Isaac), 93.
 NICOLAS (frères), 270.
 NINON, 267.
 NIZOLIUS, 126.
 Noblesse françoise, 294, 295, 297.
 Noix stomachale (liqueur), 315.
Nordland, x.
Normandie, 130, 152, 249, 250,
 296, 299.
Normandie (Basse-), 111.
 NORWICH (comte de), 225.
 Notre-Dame, 226, 232, 266, 286.
 — des-Champs, 288.
 — de Chartres, 266.
 — de Lieffe, 14, 22.
 — de Lorette, 235.
 — de Rouen, 250.

NOUE (de la), 284.
Nourriture des Parisiens, 135.
Nummi Græci imperatorum, 96.

O

Observatoire de Paris, 59, 60, 201.
OCCO, 111.
Océan, 300.
ODÉNAT, 96, 110, 111.
Odéon, 259.
Oëller de Crète, 168.
Oignons, 138.
Oïse, 249.
Oiseau rhinocéros, 273.
OLDENBURGH, 80.
OLÉARIUS, 57.
OLONNE (comte d'), 274.
Opéra, 157, 272.
Opéras, 156.
Opérations de la pierre, 207, 208, 209.
ORANGE (le prince), XIX, 19.
Orangerie de Saint-Cloud, 181.
— du château de Versailles, 184, 185.
Oratoire (l'), 123.
Orfèvres de Paris, 228.
Orient, 96, 195.
Origine des nations, 95.
Orléans, XV, XVI.
ORLÉANS (le duc d'), 65, 168, 254, 276.
ORLÉANS (Gaston d'), 253.
Ormuz, 129.
Orne, 252.
ORPHÉE, 239, 289.
ORVILLE (Constant d'), 152.
Oseille, 139.
OSMONT (Jean, fleur de Vaux), 260.
OSSORY (lord), 265, 267.
Oxford, XIII, XV, 67, 91, 114, 227.

P

Padoue, XIV.
— (les frères de), 117.

Pagodes de Siam, 182.
Pain de Gonneff, 135.
— de Paris, 135.
PAJOU, 258.
Palais Cardinal, 225, 259, 262, 263, 272.
Palais de Justice, 230.
— de Liancourt, 240.
— Mazarin, 42, 43, 230, 282.
— du Parlement à Rouen, 250.
— du Roi, 310.
— -Royal, 24, 25, 157, 225, 282.
PALMA (le), 243.
PALME (le), 243.
PALMYRE, 55, 96, 110, 114.
PAPE (le), 17, 207.
Papier d'Égypte, 114.
Parc de Saint-James, 167.
Parc de Versailles, 193.
PARIS (M. Paulin), III.
Paris, II, IV, V, VII, X, XI, XII, XVI, XXV, 7, 8, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 27, 30, 31, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 46, 47, 49, 51, 52, 54, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 67, 77, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 98, 108, 109, 117, 119, 126, 130, 131, 133, 134, 135, 137, 138, 143, 144, 145, 149, 150, 151, 152, 161, 164, 165, 166, 169, 170, 172, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 192, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 214, 217, 221, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 236, 237, 240, 243, 244, 248, 249, 253, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 268, 269, 277, 281, 283, 290, 297, 305, 310, 311, 312, 313, 314.
Parisiens, 127, 134, 135, 151, 154, 155.
Parlement, 18, 29, 64, 93, 95, 230, 266, 267, 269, 273.
PARMESAN (le), 243.

- Parnasse (le), grotte de St-Cloud. 236.
 Parterre du Luxembourg, 254.
 PASSERAT, 287.
 PASSIGNANO (Domenico), 243.
 Passion (scènes de la), 250.
 PAUL III, 242.
 PAUL (le chevalier), 275.
 PAULET, 32.
 Paulette, 32.
 PAULONI, 207.
 PAUSANIAS, 58.
 Pauvres, 34.
 Pavé des rues de Paris, 227.
Pays-Bas, XIV, 185, 304.
 PEIRESC, 68, 116.
 Pentateuque, 123.
 Pentecôte, 137, 145, 273.
 PEPIN, 222.
 Pépinière royale du Roule, 192, 193.
 PEPYS, XVIII.
 Perdrix de Languedoc, 145, 181.
 — grises, 145.
 — rouges, 145, 181.
 PÉRELLE, 170.
 PÉRELLE (Adam), 265.
 PÉRELLE (Gabriel), 265.
 PÉRELLE (Nicolas), 265.
 Pères de l'Oratoire, 33, 283.
 PÉRICHOT, 242.
 Perle d'Angleterre (enfeigne), 131.
 — de moule d'eau douce, 132.
 — marine d'Orient, 132.
Péron, 196.
Perpignan, 303.
 PERRAULT, 60, 158.
 PERRIER, 268.
 PERRUCHOT, 242.
Perse, 153.
Perse (golfe de), 129.
 Perfans, 196.
 PERSÉE, 239.
Petersborough, 264, 273.
 Petit-Mylord, furnom du portrait d'Évelyn, XXIII, 268.
 Petit-Pleureux (le), 283.
 Petites-Maisons, 289.
Pézénas, 189.
 PEZRON (le P.), 95.
 Pharmacie centrale, 169.
Phénicie, 55.
 PHILIPPE AUGUSTE, 227, 250.
 PHILIPPE III, 224.
Phrygie, 55.
 Piccioli, xv.
 PICHON (M. le baron Jérôme), III.
 PIERRE (le czar), XIX, XX, 172.
 Pierre tirée d'un cheval, 58.
 — de Caen, 253.
 — (maladie de la), 154, 206.
 Pierres à bâtir, 61.
 — coquilles, 201.
 — extraites du corps humain, 207.
 PIGANOL de la Force, 131.
 PILON (Germain), 285, 286, 287, 288, 290.
Pinde (le), 10.
 PINET (M^r), 124.
Piquepuce, 290.
 PISANI (le marquis de), 93.
 Place de la Bourse, 230.
 — Dauphine, 25, 281.
 — Maubert, 288.
 — Royale, 23, 25, 35, 39, 41, 232, 284, 285, 297.
 Place du Temple, 232.
 — Vendôme, 39, 52.
 — des Victoires, 25, 38.
 Places de Paris, 25.
 Plaisir-des-Dames, 315.
 PLATE-MONTAGNE (Nicolas de), 315.
 Plâtrières de Montmartre, 138, 283.
 PLINE, 109.
 PLESSIS (du). Voir LIANCOURT, 242.
 PLESSIS-BOURNONVILLE (du), 260.
 PLUMIER (le P.), 125.
 POELENBURG, 242.
 Poids romain, 112.
 POIGNANT, 274.
 POINTEL, 281.
 Poireaux, 138.

- Poires de virgouleufe, 145.
 Poissons, 143.
 Pollet (fort), 251.
 POLLUX, 133.
 Polonois, 138.
 POLYBE, 194.
 Pomme d'api, 145.
 — de Kent, 145.
 Pommes de terre, 137.
 PONCE, 282, 286.
 Pont-Alais, 283.
 PONT-ALAIS (Jean de), 283.
 Pont au Change, 226.
 Pont-Neuf, 22, 39, 225, 231, 232, 268, 281.
 Pont Notre-Dame, 226.
 — -Royal, 22.
 — Sainte-Anne, 226.
 — Saint-Bernard, 22.
 — Saint-Michel, 315.
 — sur le Danube, 195.
 — sur la Marne, 244.
 PONTCHARTRAIN, 81.
 PONTIS (de), 75.
Pontoise, 249.
 POPELINIÈRE (Mme de la), 157.
 PORBUS, 234.
 Porcelaine de Chine, 46, 48, 186, 265.
 Porcelaine de Saint-Cloud, 129.
 PORPHYRE, 140.
 Portail des Feuillans, 282.
 — de Saint-Gervais, 284.
 — de Saint-Sauveur, 290.
 Porte Dauphine, 231.
 — Saint-Antoine, 60, 111, 130.
 — Saint-Bernard, 132, 134.
 — Saint-Honoré, 282.
 PORTLAND (comte de), 1, 1, 13, 17, 19, 20, 27, 199, 216, 225.
 PORTSMOUTH (duc. de), XVIII, 65.
 Portrait d'Auguste, 224.
 — de Cléopâtre, 224.
 — d'Évelyn, XXIII, XXIV, XXVIII.
 Portrait de Jules César, 224.
 — de Marc-Antoine, 224.
 Portrait de Néron, 224.
 — de la reine de Saba, 224.
 Portraits du Roi, 197.
 Port-Royal, 288.
Portugal, 81, 198.
 Poterie de Saint-Cloud, 128.
 Potery (History of), 129.
 POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), 243.
 Poudre de sympathie, 277.
 Pourceaugnac, 157.
 POUSSIN (le), 241, 243, 269, 281, 289.
 PRAXITÈLE, 57.
Presle, 170.
 PRÉVOST (Charles le), 266.
 PRÉVOST (Jacques le), 266.
 PRÉVOST, baron d'Oyſonville (Paul), 266.
 PRIAPE, 55, 223.
 PRIMATICE (le), 110, 241, 242, 245, 246.
 PRINCE (M. le). Voir CONDÉ.
 PRIOR, 157.
 PROBIE, 72, 209, 210.
 PROCOPE, 152.
 Promenades, 25, 156.
 Pronostics, 79.
 PROPHÈTES (manuscrit grec des), 109.
 Protrhétiques, 79.
Provence, 68, 150, 275, 296, 302.
Provinces-Unies, 305.
 PRUDENCE, 106.
 Pfautier de Saint-Germain, 113.
 Pfous (le muscle), 208.
 PTOLÉMÉE AULÈTES, 57.
 PUSSART, II.
 PUSSORT, 170.
 Pyramides, 283.
Pyrenées, 299.

Q

- Quai de Béthune, 248.
 — de Gefvres, 283.
 — de l'Horloge, 81.

Quartarius, 117.
 Question donnée à un malfaiteur
 au Châtelet, 270, 271.
 Quinze-Vingts, 282.

R

- RACINE, 293.
 RADCLIFFE (sir Georges), 264, 269.
 Raïfin. Voir Espéran, Unies.
 RAMBOUILLET (marquise de), 93.
 RAPHAEL, 241, 242, 245, 247,
 269, 284, 290.
 Ratafia, 150.
 Ratafia de perdrix, 315.
 RAVAILLAC, 309.
 Ré (île de), 151.
 Réclames pour le traitement des
 maladies vénériennes, 211.
 Régale (Traité de la), 119.
 Reims, VII, 95, 142, 268.
 REINE (la), 234, 235, 260, 276.
 REINE MÈRE (la), 274.
 REINE RÉGENTE (la), XI, 225, 288.
 Reine de Sicile (la), 247.
 Reinette, 145.
 Religieuses de Sainte-Marie, 225.
 REMBRANDT, 46, 47, 93, 122, 123.
 RÉMUS, 246.
 RENARD, 282.
 Renoncules, 200.
 Repentir de saint Pierre, 123.
 RETZ (la duchesse de), 286.
 RÈVES ou Servet, 120.
 RIENANUS (la messe de B.), 119.
 Rhodes, 284.
 Rhône, 149.
 RICCIARELLI (Vita di Daniello),
 232.
 RICHELIEU (le cardinal de), 29,
 52, 121, 229, 232, 251, 259,
 262, 275, 287, 298.
 RICHELIEU (le duc de), 251.
 RILEY (sir Hugh), 264.
 Ringfr (le), 291.
 Ris (M. le comte Clément de), III,
 149.
 Risfrick, I, 17.
 RIVIÈRE (Bureau de la), 138.
 Rixe à Vanves, 265, 266, 267.
 Roanne, xv.
 ROBBIA (Girolamo della), 164,
 265.
 Robe du Christ à Argenteuil,
 291.
 Robec, 249.
 ROBERT (le roi), 229.
 ROCHEFOUCAULD (la), 242.
 ROCHEFOUCAULD (le cardinal Fran-
 çois de la), 241.
 ROCHEFOUCAULD (le duc de la),
 240.
 Rochelle (la), 303.
 Roerol, 301, 303, 313.
 RØMER, 60.
 ROHAN (le cardinal de), 29.
 ROHAN (le duc de), 298.
 ROHAN (le prince de), 35, 36.
 ROI (le), v, 168, 178, 179, 183,
 187, 188, 190, 194, 197, 198,
 213, 225, 228, 235, 236, 239,
 259, 267, 275, 276, 277.
 Roi d'Angleterre (le), 17, 51,
 242.
 Roi d'Espagne (le), 17, 51.
 Roi de France (le), xvi, 225, 262,
 272, 274.
 Roi de Perse (le), 224.
 Roi de Suède (le), v.
 Rois d'Égypte (les), 195.
 Rois de France, 221.
 ROMAIN (Jules), 243.
 ROMAIN (saint), 250.
 Romains (les), 116, 150, 154, 194,
 197.
 ROMAN, 60.
 Rome, VII, xv, xvii, 41, 55, 97,
 110, 126, 132, 138, 195, 207,
 229, 232, 238, 268, 273, 310.
 ROMULUS, 246.
 RONSARD, 93.
 Rosso (le), 245, 247.
 Roturiers français, 295, 296.
 Roucy (le comte de), 90.

Rouen, 249, 250, 251.
 Royal d'or, 223.
 RUBENS, 41, 49, 50, 51, 253.
 Rue d'Alger, 170.
 — de l'Ancienne-Comédie, 152.
 — de Bourbon, 293.
 — Bourgtibourg, 212.
 — de la Cerifaye, 171.
 — de Choiseul, 173.
 — du Colombier, 260.
 — Culture-Sainte-Catherine, 174.
 — Dauphine, 231, 259.
 — d'Enfer, 176.
 — aux Fers, 257.
 — des Follés-Montmartre, 282.
 — des Follés-Saint-Germain, 152, 157.
 Rue de la Fromagerie, 35.
 — Guénégaud, 157.
 — de la Harpe, 62.
 — de Jouy, 169.
 — de Lille, 293.
 — de la Michodiére, 173.
 — des Minimes, 224.
 — de Mirepoix, 315.
 — de Montmorency, 171.
 — Neuve - des - Petits - Champs, 282.
 Rue de Nevers, 259.
 — Poullétier, 248.
 — Princeffe, 69.
 — de Reuilli, 131.
 — Richelieu, 175.
 — Saint-Antoine, 175, 228.
 — Saint-Augustin, 173.
 — Sainte-Avoye, 171.
 — Saint-Denis, 225, 257.
 — Saint-Germain, 281.
 — Saint-Gilles, 224.
 — Saint-Honoré, 225, 232, 282.
 — Saint-Jacques, 104, 126, 265.
 — Saint-Louis, 284.
 — Saint-Thomas-du-Louvre, 259.
 — de Seine, 240.
 — Serpente, 95.
 — de Sèvres, 90.
 — Simon-le-Franc, 284.

Rue de Tournon, 21.
 — Trainée, 283.
 — Vivienne, 102, 287.
Rueil, qu'on doit prononcer
Ruel, 237, 261, 291.
 Rues de Paris, 27.
 Ruffes (lés), 138.
Ruyfch, 7.
 RYER (du), 237.

S

SACROBOSCO, 287.
 SAINTOT (M. de), 16.
 Saint-André-des-Arcs, 287.
 Saint Antoine, 243.
 Saint-Benoit, 272.
 Sainte Catherine, 242, 249.
 Sainte-Chapelle, 230, 231, 286, 289, 290.
 Saint Christophe, 286.
 SAINT-CLAIR (de), 268.
 Saint-Cloud, 17, 61, 129, 145, 178, 179, 180, 181, 236, 261, 291.
 Saint-Cofme, 287.
 Saint-Denis, 35, 221, 222, 223, 224, 263.
 Saint-Denis-de-la-Châtre, 286.
Saint-Domingue, 77.
 Saint-Estienne-du-Mont, 288.
 Saint-Eustache, 283.
 SAINT-ÉVREMOND, XIX.
 Sainte-Geneviève, 287.
 SAINT-GEORGES (Q. de), 242.
 SAINT-GERMAIN (le président de), 266, 267.
 Saint-Germain-l'Auxerrois, 281.
Saint-Germain en Laye, 236, 239, 261, 266, 291.
 Saint-Germain-des-Prés (chœur de), 112.
 Saint-Gervais, 49.
 Saint-Honoré, 283.
 Saint - Jacques - de-la - Boucherie, 283.
 Saint-James, 105.

- Saint-James-Park, 9.
 Saint-Jean-de-Latran, 287.
 Saint-Jean de Lyon, 112.
 Saint-Josse, 283.
 SAINT-MARTIN (M. de), à Arcueil, 290.
 Saint-Martin (la), 137.
 Saint-Médéric, 284.
Saint-Ouen, 35, 36.
 Saint-Pierre-au-Chant-du-Coq (tableau), 122.
 SAINT-PREUIL, 237.
 Saint Sébastien (tableaux), 243, 283.
 Saint-Sépulchre, 284.
 SAINT-SIMON (le duc de), 90, 173.
 Saint-Victor, 25, 288.
 SAINTE VIERGE, 273.
 SAISSAC (le marquis de), 198, 215.
 Salle des Antiques au Louvre, 281.
 — — aux Tuileries, 234.
 Salle des Banquets, 98.
 — des Fêlins, 245.
 — des Gardes, 245.
 — des Machines, 157.
 — (Grand), 286.
Salm, 114.
 SALOMON, 224.
 SALVETAT, 128, 130.
 Samaritaine (la), 226, 268, 281.
 Sang & vêtemens du Christ à Saint-Denis, 223.
 Sanglier, 145.
 SANNARD, 291.
 SARRASIN, 285.
 SARRAZIN (Jacques), 235.
 SARTO (André del), 247.
 Satyre agenouillé, 241.
Saultz-les-Chartreux, 95.
 SAUMAISE, 110.
 SAUMUR (Paul de), 275.
 SAUVAL, 225, 232, 247, 248.
 Sauveur au milieu des docteurs (le), 242.
Savoye, 138, 276.
 SAVOIE (le duc de), 17, 51.
 Saxe, 303.
Sayes-Court, xvi, xviii, xix.
 Scarborough Spaw, 209.
Seaux, 170.
 SCHOTT (Adrien), 126.
 Sciences & lettres en France, 306.
 SCIPION (Contenance de), tableau, 241.
 SCUDÉRY (Georges de), 92.
 SCUDÉRY (Mlle de), 92, 94.
Sedan, 132.
Sedum pyramidal, 176.
 SÉGUIN, 57, 111.
Seine (la), 22, 131, 134, 163, 166, 180, 204, 206, 225, 234, 249, 251, 261, 311.
 Séjour de Paris, par Nemeitz, 26.
 SENNOISE (M. de), 290.
 Sel gris, 135.
 Sel du Roi, 216.
 Séminaire Saint-Sulpice, 289.
 SÉNATAN, 270.
 SÈNÈQUE, 140.
 SÉNOZAN (de), 270.
 SERNIZELLES (M. de), III, VI, XII.
 Sermons, 156.
 SERVET (Michel), 102, 119.
 Servitude volontaire, xvii.
 SÉVÈRE, 62.
Sèvres, 291.
 Sextarius, 117.
 SHAKESPEARE, XX.
 SHARP DE HACKNEY (John), 8.
 SILÈNE, 53.
Silffe, 139.
 SILVESTRE, 247.
 Singulière (liqueur), 315.
 Smilax (plante), 168.
 SNEIDERS, 243.
 Société des Bibliophiles, XII, 293.
 — Royale de Londres, xv, xx, XXI.
Soisy, 203.
 SOMMERS, baron d'Évesham (John), 13.
 Songes (Traité des), 266.
Sonères, 266.
 SORBIÈRE, 8, 10.

SORBON (Robert de), 229.
 Sorbonne (la), 99, 103, 239, 263,
 287, 311.
 SOUBISE (le maréchal prince de),
 36.
Southey, xiii.
 Souverain (vaisseau le), 41.
 SOUVRAY (le commandeur de),
 287.
 SPON, 55, 110, 240.
 Spondile, 65.
Staffordshire, 129.
 STANLEY (Venetia Anastasia), 277.
 STANDSFIELD (Éléonor), xiii.
 STANDSFIELD (John), xiii.
 Statue de la Clémence, 245.
 — de Henri le Grand sur le
 Pont-Neuf, 225.
 Statue de Louis XIII, 232.
 — de Louis XIV, 282.
 — de Neptune, 226.
 — de la Paix, 245.
 — romaine, 182.
 — de saint François, 287.
 — de saint Jean, 263.
 — de la Sainte Vierge, 263.
 Statues, 38, 39, 40, 41.
 Stecas de Bohin (plante), 168.
 STEINWICK, 242.
 STELLA, 93.
 STEMVICK, 242.
 STRAFFORD (lord), 273.
 SUBLET (Habelle), 266.
Suède, 58.
 SUGER, 263.
 SUDAS, 58.
Suisse, 296.
 Suisses (les), 274, 276, 301.
Sully-sur-Loire, 36.
 Superbe (la), surnom de la maison
 de la Vrillière, 282.
Surrey (comté de), xiii.
 SWAMMERDAM, 101.
 SYDENHAM, 6, 10, 11.
 Sylva, ouvrage de Lister, xxi.
 SYLVESTRE (Israël), 237.
 Synopsis conchyliorum, 4, 102.

T

Tableau du maître-autel des Pe-
 tits-Jésuites, 289.
 Tablettes cirées, 113.
 TACCA (Pierre), 226.
 TALLARD (le comte de), 212.
 TALLEMANT DES RÉAUX, 237, 249,
 258, 266, 266, 277.
Tamise (la), 204, 211.
Tarbes, 243.
Tarn-et-Garonne, 149.
 TAVERNIER (J.), 254.
 Temple (le), 231, 284.
 TEMPLE (sir W.), 198.
 Temple protestant de Charenton,
 243, 290.
 Templiers (les), 232.
 Termes au Louvre, 282.
 Testament (le Nouveau), 120.
 TÉVENOT, 242.
 Thé, 152, 153.
 Théâtre (le), 184.
 Théâtre-d'Eau (le), 184.
 THÉOPHILE, 93.
 Thermes (les), 287.
 THÉVENOT, 57, 96, 100, 101, 106,
 242.
Thionville, 303.
 THOMAS (tombeau du maître de
 faint), 287.
 THOU (de), 29, 267, 287.
 THOURET, 257.
 THULDEN (Van), 245.
 THURET (Isaac), 106.
Tibre (le), 246.
 TIRABOSCHI, 110.
 TITE-LIVE, 106, 120, 121.
 TITIEN (le), 242, 243.
 TITUS, 195.
 Tombeau de Mme d'Angoulême,
 285.
 Tombeau de Balduinus, 287.
 — de Belleau, 287.
 — de Birague, 285.
 — de l'amiral Chabot, 285.

Tombeau d'une chatte, 172, 173.
 — de Clovis, 288.
 — du Dauphin, 287.
 — de Donné de Savoye, 287.
 Tombeau de deux escholiers, 287.
 — de Fernel, 283.
 — de Flamel, 283.
 — de François I^{er}, 290.
 — de Henri II, 290.
 — de l'Isle-Adam, 284.
 — de M. Le Jay, 285.
 — de Louis XII, 290.
 — de Lyra, 287.
 — du loyal Mathurin, 287.
 — des connétables de Montmorency, 291.
 Tombeau de Passerat, 287.
 — de Mme la Princesse (Catherine de la Trimouille), 286.
 Tombeau de la duchesse de Retz, 286.
 Tombeau du cardinal de Richelieu, 121, 287.
 Tombeau de deux rois de France, 289.
 Tombeau des rois de France à Saint-Denis, 222.
 Tombeau des rois de Portugal, 287.
 — de saint Cloud à Saint-Cloud, 291.
 Tombeau de sainte Geneviève, 288.
 — de Suarez, 287.
 — de messieurs de Thou, 287.
 Tombeau de Vincent de Cesteaux, 286.
 TORTEBAT, 242.
 Tôte, 251.
 TOUCHAR, 170.
 Toulon, 150, 275, 300.
 Touloufê, 204.
 TOULOUSE (le comte de), 179.
 Tour quarrée, 288.
 — de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, 256, 283.
 Tourlaville, 131.

Touraine (la), 260.
 TOURNEFORT (le docteur), 66, 67, 68, 76, 81, 167, 168, 200, 209, 216.
Tours, 108, 264.
 Traité de Perspective, 264.
 Traitement des maladies vénériennes, 212.
 TRAJAN, 195.
 Transactions philosophiques, 7, 94, 108, 126, 209.
Trente (concile de), 144.
 Tréfor de Saint-Denis, 222, 223, 224.
Trianon, 193, 197.
 TRIMOUILLE (Catherine de la), 286.
 Triton, 255.
 Trompe de Montpellier, 282, 286.
 — d'Orient, coquille, 286.
 — de la rue de la Savatterie, 286.
Trouville, 203.
 TUBY (Jean-Baptiste), 132, 184.
 Tuileries (les), 22, 24, 25, 28, 133, 157, 170, 196, 226, 236, 246, 282.
 TUKÉ (sir Samuel), 261.
 Tulipes, 201.
 Turcs (les), 196 300.
Turquie (la), 153.
 Tyrannus ou la Mode, xvii.

U

Unies. Voir Des Unies.
 Université (l'), 225, 226, 227.
 — de Cambridge, 93.
 UPCOTT, 299.
Urbino, 269.
 Urne en pierre, 112.
 Urfulines, 228.
 USSÉ (M. d'), 108.
 Utilité des voyages (de l'), 54.

V

VABALATHUS, 96, 97, 110, 111.

- VAGA (Perino del), 269.
 VAIDDAU DE GRAMONT, 281.
 VAILLANT, 96, 110, 200.
 VALCOUR, 281.
 Val-de-Grâce, 23, 25, 49, 288.
 VALENTINÉ D'USSÉ (Louis-Bernin de), 108.
 VALLÉE (de la), 260.
 VALMONT (de), 84.
 VAN DER BORCHT, XXIII.
 VANDER-LINDEN, 214.
 VANDERMEULEN, 274.
 VANDEUIL (de), 260.
 VAN DYCK, XXIV.
 VANKEYDEN, 259.
 VANNOL, 93.
Vanves, 265, 266, 267.
 VAN VLIET, 123.
 VASARI, 232.
 Vaté (le), 150.
 VAUBAN, 108.
Vaugirard, 25, 137, 139.
 VAUX (de), 260.
 Vendanges de Surefne (les), 157.
Venise, 52, 118, 224, 243, 264, 276, 310.
 VÉNUS, 243, 269, 272.
 Verde de Florence, 149.
Verneuil, 291.
 VERNEY (Guichard-Joseph du), 68, 72, 73.
 Vérole à Paris, 210.
 — (Traité sur la petite), 7.
 VÉRONÈSE (Paul), 52, 241, 242, 243.
Verfailles, 17, 43, 48, 67, 76, 132, 143, 173, 178, 191, 196, 197, 198, 209, 214, 248, 274, 289.
 VESPASIEN, 195.
 Vestale de bronze, 112.
Vic, 150.
 Victoire (la), 38, 39, 111.
Vienne, 120.
 Vierge, 247, 286.
 — affilé, 243.
 — de Brienne, 247.
 — au Singe, 247.
Vierzon, 265.
 VIEUXBOURG (Louis, marquis de), 94.
 VIEUXBOURG (Mme de), 94.
 VIGNON (Claude), 242.
 Ville de Venise (auberge), 224.
Villeneuve-le-Roi, 124.
Villeneuve-Saint-Georges, 131.
 VILLEROY (duc de), 172, 187.
 VILLIERS (l'abbé de), 187.
Vincennes, 25, 28, 61, 264, 290.
 VINCI (Léonard de), 242, 247.
 Vin d'Anjou, 149.
 — blanc d'Arbois, 148.
 — de Beaune, 147.
 — de Bourgogne, 144, 147, 149, 190, 205, 315.
 Vin bourru, 148, 315.
 — de Cabreton, 150.
 — de Cahors, 150.
 — des Canaries, 150.
 — de Cantepedrix, 149, 315.
 — de Champagne, 147, 149, 205.
 — blanc de Condrieu, 148.
 — de Côte-Rotie, 149.
 — de l'Ermitage, 149.
 — d'Espagne, 150, 151.
 — de France, 151.
 — du Gannetin, 149.
 — d'Italie, 151.
 — blanc de Maçon, 148.
 — de Malaga, 150.
 — de Meurfault, 148.
 — d'Orléans, 150.
 — de Palma, 150.
 — de Paris, 147.
 — de Rheims, 148.
 — de Saint-Laurent, 149, 150.
 — de Touraine, 149.
 — de Volnay, 148, 149.
 — de Xérès, 150.
 Vins & liqueurs, 147.
 Vinum passum, 150.
 VIOLET-LE-DUC, 61.
 VIRLOYS, 110.
 Visitation de Sainte-Marie, 225.
 Vitraux peints de Vincennes, 290.

Vitres de Saint-Médéric, 284.
 VITRUE, 41, 62, 97, 98, 116.
 VIVIER (du), 46.
 VOLLENAI, 148.
 VOLNAY, 148.
 VOLTERRE (Daniel de), 232.
Vosges, 115.
 VOSMAER, 123.
 VOUET, 283.
 Voyage à Paris, 1, 7, 15, 140.
 Vulgate, 109.

W

WALL (J.), 228.
 WALKER (Robert), xxiii.
 WALLER, xvi, xx, 263.
 WALLIN (George), iv, v, vi, viii,
 x, xi.
 WARD (Matthew), xix.
Westminster, 221, 224, 230.
Whitby, 138.
 WHITE (Thomas), 273.

White-Hall, 40, 41, 98, 216.
 WICKAR (le révérend docteur),
 217.
 WIGNACOURT (Alof de), 241.
 WILLIES (le docteur), 200.
 WILLIS, 70.
 WILLOUGHBY (sir Francis), 122.
Winchester, 173, 217.
Windfor, 40.
 WINSLOW, 69.
Wolton, xiii, xvii, xix, xxii, xxiii,
 xxiv.

Y

Yères, 132.
York, 3, 62.
Yorkshire, 3, 59, 84, 134, 170, 186.
 YVETEAUX (Nic. V. fleur des), 266.

Z

ZAMET (Sébastien), 171,
 ZÉNOBIE, 57, 96, 97.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

H/A-5998

DO NOT REMOVE
IPS FROM THIS POCKET

OF TORONTO LIBRARY

H&SS
A
5998

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9
